

PROPERTY OF THE
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

HISTORIQUE

DU

# 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

**ANCIEN RÉGIMENT DE TURENNE**

**1587—1893**

COMPIÈGNE. — IMPRIMERIE HENRY LEFEBVRE
31, RUE DE SOLFERINO

# HISTORIQUE

DU

# 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

ANCIEN RÉGIMENT DE TURENNE

**1587—1893**

**Rédigé sous les ordres de M. le Colonel DEHON DAHLMANN**


PAR

**M. le Capitaine Charles FAIVRE D'ARCIER**

ET

**M. le Lieutenant ROYÉ**

—

Illustré par M. le Lieutenant **GANTER**


« ... Les drapeaux changent, les révolutions s'accumulent, les années s'écoulent : la bravoure française ne varie pas. Elle est dans le sang et dans la race. »
(CUVILLIER FLEURY. *Article sur le Général Marbot*. 1854.)

« ... Le sang de France qui coule, c'est du courage, de l'héroïsme qui se dégage, c'est de la justice qui se fonde, de la civilisation qui s'établit, ce sont des germes qui tombent, germes de vie et d'immortel avenir ... »
(R. P. FEUILLETTE. *Panégyrique de Jeanne d'Arc*. 1894.)




PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—

1895

# PRÉFACE

Au lendemain de la guerre franco-allemande, le général de Cissey, Ministre de la Guerre, adressait aux généraux commandants de corps d'armée une circulaire dans laquelle il leur montrait que « tous leurs efforts devaient tendre à raffermir et à développer la valeur morale de l'armée. » « ..... Un des moyens les plus efficaces d'atteindre ce résultat, écrivait-il, c'est d'entretenir dans tous les corps le culte des traditions. » Et il ajoutait : « ..... Le simple récit de ce qu'ont fait leurs devanciers fournira aux jeunes soldats de justes motifs d'émulation, de profitables enseignements et leur inspirera le désir d'imiter ceux qui, avant eux, ont bien mérité de la Patrie..... Il est bon de leur faire voir que les principes d'honneur, de discipline, de respect qu'on puise dans l'armée sont des garanties de succès pour ceux qui les emportent avec eux dans d'autres carrières..... »

C'est en nous inspirant des principes renfermés dans cette circulaire que nous entreprenons ce travail.

Nous essaierons de faire revivre le passé. Nous montrerons notre Régiment, illustre dès les premiers pas de sa course dans la main de Turenne, faisant briller d'un plus vif éclat les armes d'un grand Roi. Après la mort de son chef, à l'heure où la monarchie va succomber, nous le montrerons, dans l'armée du Maréchal de Villars, prenant part à ces journées mémorables qui sauvent le royaume. Plus tard, comme si partout ses drapeaux devaient ramener la victoire, au moment où la France envahie se soulève tout entière, il fera partie de ces armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, d'Helvétie qui courent à la frontière, en chassent l'ennemi et, par leurs succès, effacent du sol de la Patrie les souillures des pas de l'étranger.

Puis, viendra l'épopée Napoléonienne et, à cette époque, où la France écrit de son épée sur le livre d'or de ses destinées mille noms de victoires, il ira jusque dans les plaines de la Russie rehausser sa renommée et reviendra, toujours combattant, à travers l'Allemagne pour se ranger au milieu de cette poignée de braves qui, groupés autour de l'Empereur, font des prodiges pour sauver la France.

Une accalmie, suite naturelle de cette longue période de guerre se produira ; puis renaîtront les combats. Nous suivrons nos soldats sur la terre d'Afrique où, les premiers, ils planteront le drapeau de la France, et en Italie où, fidèles aux traditions des aïeux, ils forceront l'admiration par leur entrain et leur bavoure.

Après tant de triomphes, il semble que la gloire qui rayonne autour de notre drapeau ne peut plus que pâlir.. ... Une heure fatale sonne, heure de la défaite ! Mais, ici encore, les descendants de Turenne, les fils des vainqueurs d'Almanza, de Denain, de Zurich, d'Essling, de Polotsk, d'Alger et de Solférino, sauront se montrer dignes de leurs aînés. Nous les verrons à Sedan et dans les plaines de la Loire se ruer à la mort : Ne pouvant vaincre, ils sauront du moins mourir.... et savoir mourir, n'est-ce pas encore triompher !

Alors nous aurons dit, suivant l'expression d'une héroïne, comment, sous le drapeau du 37e, le « sang de France » a été versé pour la grandeur et la défense du pays, et nous nous souviendrons que « le sang de France qui coule, c'est du courage, de l'héroïsme qui se dégage, c'est de la justice qui se fonde, de la civilisation qui s'établit, ce sont des germes qui tombent, germes de vie et d'immortel avenir. »

H. R.

ISTÈRE DE LA GUERRE
—
:-Major de l'Armée
—
CTION HISTORIQUE
—
N° 436
—
OBJET:
nen de l'Historique du
Régiment d'infanterie.

**République Française.**

Paris, le 27 juillet 1894.

*Le Ministre de la Guerre à Monsieur le Général commandant le 6e Corps d'armée. Châlons-sur-Marne.*

MON CHER GÉNÉRAL,

Vous m'avez adressé le 17 juin dernier (bordereau d'envoi numéro 3755, 2e bureau), le manuscrit de l'historique du 37e Régiment d'infanterie, rédigé par M. le capitaine Faivre d'Arcier et M. le lieutenant Royé.

Ce document est le fruit d'un travail sérieux et très consciencieux.

La filiation est correctement établie.

Les événements auxquels le Régiment a pris part sont nettement présentés et, le plus souvent, de nombreuses citations, tirées des documents originaux, viennent donner au récit le caractère d'authenticité voulu.

Les auteurs de cet historique se sont attachés à faire ressortir le rôle particulier du corps, dans les différentes opérations de guerre, et à élever le moral du lecteur, en rappelant le dévouement et l'abnégation dont firent preuve un grand nombre de militaires du Régiment.

En résumé, ce document est satisfaisant et mérite à ses auteurs des félicitations que je vous prie de leur adresser de ma part.

Il est entendu que cet historique, qui est renvoyé avec la présente dépêche, pourra être déposé à la Salle d'Honneur du Régiment et être imprimé, si le Corps le juge à propos.

Un exemplaire manuscrit ou imprimé, broché ou relié, devra m'être envoyé ultérieurement pour être déposé aux Archives historiques de l'État-Major de l'armée.

Signé : A. MERCIER.

## COLONELS DU RÉGIMENT

De 1604 à 1893.

| | | | |
|---|---|---|---|
| De Lémon | 1604 | Petit | 1803 |
| Vicomte de Turenne | 1630 | Mayot | 1812 |
| Marquis de Varennes | 1658 | Fortier | 1812 |
| Marquis de Puisieux | 1675 | Comte de la Suze | 1815 |
| Marquis de Thury | 1679 | Tissot | 1820 |
| Marquis de Séguiran | 1700 | Baron de Montchoisy | 1823 |
| De Courville | 1703 | Baron de Feuchères | 1826 |
| Marquis de Belrieux | 1707 | De Contréglise | 1831 |
| Dufour | 1709 | Carré | 1833 |
| Du Haget | 1711 | Apchié | 1834 |
| Marquis de Valence | 1718 | D'Hugues | 1848 |
| Marquis de Chambonas | 1734 | Loppin de Gémeaux | 1851 |
| De la Grange | 1740 | Baron de Susbielle | 1855 |
| Comte de Castellane | 1746 | Clinchant | 1862 |
| De Courbuisson | 1746 | Formy de la Blanchetée | 1863 |
| Comte de Bonne-Suise | 1762 | Mallat (37e de marche) | 1870 |
| Marquis de Cossé | 1778 | Janin | 1871 |
| Marquis de Rochedragon | 1781 | Thoma | 1875 |
| Comte de Mirepoix | 1784 | Gaudon | 1882 |
| De Fressineaux | 1791 | Bouquet de Jolinière | 1884 |
| De la Crouzelière | 1793 | De Monard | 1887 |
| Chantepie | 1793 | Dehon Dahlmann | 1891 |
| Lacroix | 1798 | | |

# MARCHE ORIGINALE DU RÉGIMENT DE TURENNE

par *LULLI* (1645)

**Moderato**

*PIANO*

*p* *f* *p* *f* *tr*

## REFRAIN DU 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

**—1894—**



# MARCHE DU 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

## 1894

### POUR PIANO

MARIUS MILLOT
Chef de Musique du 37e

Allegro

PIANO

ff

1a

2a




1a


2a
ff Transcription de la Marche du Régiment de Turenne.







FIN

TRIO

*ff*

1ª

2ª

D.C.

## HYMNE A TURENNE.

**PIANO ET CHANT**

Paroles du.
*CAPITAINE DE VAUX*

Musique de.
*A. THOMAS*

CHANT

PIANO

Sol _ dats d'un corps im_mor_

_ tel _____ Dont trois siècles di_sent l'his _ toi _ _ _ _ _

-re De notreancien Co-lo-

-nel Aujourd'hui fêtons la mé-moi-

*mf* *pp*

-re Don-nant leursang gé-né-

-reux Sans comp-ter dans tou-tes les

guer - res A leurs fils nos vail-lants pè - res Lèguent un
nom— glo - ri - - eux.
mf
Fiers de nos no - bles aï-eux
D'Eu, du Niver-nais et du Mai - - ne Tou-

-jours nous se - rons di - gnes d'eux Tou -

-jours di - gnes de toi Tu - ren - - ne De la

guer - - re si le flé - au Frap-pe en -

-cor no - tre ter - - ri - toi - - re

*ff*

Que t'é - voquant du tombeau

*ff*

Pour nous guider de nouveau

Dieu ramè - ne la vic - toi - - re.

Dans les plis de no - tre Drapeau

ff

Que té - voquant du- tombeau

ff

Pour nous guider de nouveau

Dieu ramè - ne la vic- toi - - re Dans

les plis de no- tre Dra- peau

f

ff

Fiers de nos no - bles aïeux

ff

D'Eu du Niver - nais et du Mai - - ne Tou-

- jours nous se - rons di - gnes d'eux Tou -

- jours dignes de toi Tu ren - - - ne.

# RÉGIMENT DE LÉMON

(1587—1632)

# HISTORIQUE

DU

# 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

## ANCIEN RÉGIMENT DE TURENNE

---

## CHAPITRE PREMIER

## RÉGIMENT DE LÉMON

De 1587 à 1632.

### Origines du 37e.

Le 37e régiment d'infanterie remonte, par son origine, à l'un des plus vieux régiments de France.

A la victoire d'Auneau (1587), remportée par le duc de Guise le Balafré, une ancienne Compagnie d'hommes d'armes, levée en pays lorrain par M. de Lémon, s'est fait remarquer par sa bravoure.

Elle combat encore brillamment aux journées d'Arques et d'Ivry (13 septembre 1589, 14 mars 1590), et, en 1604, elle forme le noyau du régiment d'Eu qui porte, jusqu'en 1632, le nom de Lémon, son premier colonel.

---



Rég. du Maine — Piquier 1675 | Rég. de Turenne — Enseigne 1632 | Rég. Maréchal de Turenne — Grenadier 1778 | Rég. d'Eu — 1740 | Rég. du Nivernais — Grenadier 1775

# RÉGIMENT DE TURENNE

(1632—1675)

# CHAPITRE II

# RÉGIMENT DE TURENNE

De 1632 à 1648.

## Turenne.

En 1625, Turenne commençait à se révéler.

Né en 1611 à Sedan de la famille des ducs de Bouillon, il fut laissé par son père, prince souverain de Sedan, en bas âge, sous la tutelle de sa mère, sœur du prince d'Orange. Turenne fit ses premières armes dans l'armée hollandaise sous les ordres du prince d'Orange, son oncle; il fut volontaire et porta le mousquet. Capitaine en 1626, il servit dans ce grade pendant quatre campagnes contre Spinola et se distingua au siège de Bois-le-Duc. En 1630, sa mère l'envoya à Paris et le duc de Richelieu l'autorisa, faveur insigne accordée à la maison de Bouillon, à lever un régiment dont il fut le colonel; il avait dix-neuf ans. Ayant servi sous quatre généraux, il avait appris avec le prince d'Orange « à bien choisir un camp et à bien attaquer une place », avec le duc de Weimar « à faire toute chose de rien », près du cardinal de La Valette « il avait renoncé aux fausses délicatesses de la Cour, perdu le ton de la galanterie et pris celui des camps »; enfin près du comte d'Harcourt « il connut l'importance de la diligence et de l'activité en matière de guerre ». Une fois à la tête de son régiment, le vicomte de Turenne assiste, année par année, aux sièges si fréquents à cette époque et aux combats glorieux livrés par les armées de France.

## Succession de Mantoue et Guerre contre le duc de Lorraine.

En 1630, il est devant Casale, capitale du Montferrat; en 1630 devant Trèves (juin), puis devant Nancy (septembre), dans l'armée du maréchal de Laforce. La plupart des places de Lorraine sont tombées, seule La Mothe, forteresse jugée imprenable, résiste à tous les efforts. En vain a-t-on essayé contre cette place les bombes inventées récemment ; déjà le régiment de Tonneins est venu se briser contre la résistance du défenseur. Le maréchal de Laforce fait appel au régiment de Turenne : ordre est donné à son colonel d'attaquer ce même bastion devant lequel le marquis de Tonneins a échoué. Les assiégés non seulement faisaient un très grand feu, mais encore roulaient du haut du parapet des pierres énormes qui, en tombant sur les pointes des rochers, se fendaient en mille pièces et tuaient ou estropiaient ceux qui s'approchaient. A travers ces périls, Turenne, à la tête de son régiment, marchait à la brèche et ses soldats, encouragés par son exemple, paraissaient ne plus les craindre. Il chasse les Lorrains du bastion et y établit un logement.

Richelieu, en apprenant sa conduite, le fit, à l'âge de vingt-trois ans, maréchal de camp : c'était à cette époque la première dignité après celle de maréchal de France. Dans cette affaire, le major de La Chelle, le lieutenant de Perponchet, l'enseigne de la Ferrière furent cités par le maréchal.

## Période française de la Guerre de Trente Ans, 1635.

Des quatre armées que Richelieu mit sur pied pour attaquer les Espagnols par quatre endroits différents, celle qui fut destinée à secourir les Suédois, en Allemagne, fut commandée par le cardinal de La Valette, qui prit Turenne pour maréchal de camp.

**Siège d'Heydelberg et de Spire, 1635.** — En 1635, le régiment de Turenne contribue à la levée du siège du château d'Heydelberg et prend part au siège de Spire ; le capitaine de Perponchet est tué dans une sortie de la garnison (15 mars). Le 19, les lieutenants Vallin, Roquette, Balagny, conduisent leurs troupes

à l'assaut d'une demi-lune et poursuivent les défenseurs avec tant d'impétuosité que ceux-ci ont à peine le temps de faire tomber la herse.

**Mayence.** — Mayence est assiégée par les Impériaux : nos alliés, les Suédois y sont enfermés et souffrent cruellement du manque de vivres; à tout prix il faut les secourir. Le cardinal de La Valette, gouverneur de Metz, réunit aux troupes du gouvernement toutes les garnisons de Lorraine et le régiment de Turenne qu'il demande par faveur. A la tête de 18.000 hommes, il s'empare de Bingen, y fait construire un pont de bateaux et passe le Rhin. Le siège de Mayence est levé, la place ravitaillée et l'armée suédoise vient renforcer l'armée de La Valette.

Ce renfort ne fait qu'accroître les difficultés que l'on éprouve à tirer les vivres indispensables aux troupes qui occupent cette contrée, en nombre et depuis si longtemps. Le pain se vend au camp un écu la livre.

Les Impériaux croient le moment favorable pour attaquer nos soldats à demi épuisés par la faim. Ils dirigent sur le pont de bateaux que l'on a rapporté de Mayence un feu effroyable d'artillerie : c'est le signal de l'attaque. L'élite de leurs troupes s'avance dans un ordre magnifique; mais le régiment de Turenne est à la tête du pont et contre lui viennent se briser plusieurs fois les assauts furieux de l'ennemi. Bientôt nos soldats prennent l'offensive et poursuivent l'ennemi avec tant de vigueur et d'entrain que Turenne, craignant d'être coupé du pont, doit l'épée à la main les faire rentrer dans les lignes. La réputation du régiment reçut un tel éclat de cette affaire que les soldats des régiments voisins voulaient en faire partie; l'un d'eux même acheta vingt louis son congé dans le régiment où il servait et vint s'enrôler dans le régiment de Turenne.

**Maestricht, 20 mai 1635.** — La lutte reprit au mois de mai contre les troupes espagnoles. Une armée est formée aux environs de Mézières, forte de deux divisions ; le régiment de Turenne forme avec le régiment de Champagne la 1[re] brigade de la 1[re] division, commandée par le maréchal de Châtillon.

L'armée marche sur Maestricht et, le 20 mai, attaque le prince Thomas de Savoie. Au début de l'action, la division de droite est mise en désordre par notre propre cavalerie que les Espagnols ont culbutée sur elle ; le succès de la journée est compromis. Le maréchal de Châtillon, qui commande à gauche, fait charger la brigade de Champagne, jette le désordre dans la droite ennemie

et rétablit le combat : le prince Thomas, forcé dans ses retranchements, dut se replier en abandonnant ses bagages et son artillerie.

L'armée rejoignit celle du prince d'Orange. Elle est devant Liège le 23 ; elle passe la Meuse le 8 juin, puis, après une série de succès et de revers, elle prend ses quartiers d'hiver (novembre).

**Siège de Saverne, 1636.** — L'année suivante, Richelieu fit assiéger Saverne. Le cardinal de La Valette et Weymar arrivent en Alsace au commencement de juin et attaquent Saverne par deux endroits différents. Weymar, après quatre assauts, emporta la ville haute ; restaient à prendre la ville basse et le château. Turenne se met à la tête des troupes françaises, franchit la palissade, passe le fossé, monte sur la brèche, s'empare des retranchements et s'y loge. Il anime tellement les soldats que la ville basse et la citadelle sont prises à la fin de juin ; Turenne fut blessé d'un coup de mousquet qui le mit longtemps hors d'état de suivre les troupes. Plusieurs officiers avaient été tués, leurs noms ne nous sont pas parvenus.

Le régiment, en 1637, fait campagne sur la Meuse, s'empare du château fort de Villaume, de Damvillers et d'Ivry.

## Guerre dans les Flandres, 1638.

En 1638, le régiment, désigné pour servir à l'armée du cardinal de La Valette, se rend avant l'ouverture de la campagne sur la frontière de Flandre. Le Cateau-Cambrésis est pris dès le début des hostilités. Landrecies est assiégié. Pour empêcher cette place d'être secourue par Piccolomini, le cardinal presse les opérations, harcèle sans cesse l'ennemi malgré des pluies abondantes qui inondent nos lignes. Turenne se multiplie : constamment à la tranchée, il encourage les soldats à surmonter les privations et à continuer les travaux. La place tombe le 23 juin.

L'armée française forme alors deux corps. Le régiment de Turenne est attaché à la division du duc de Candalle, frère du cardinal de La Valette. Maubeuge, Beaumont sont pris. Le régiment de Turenne fait seul le siège du château du Sort dont les paysans des environs se sont constitués les défenseurs, mais les défenseurs déterminés. Il faut les combattre comme de vieilles troupes et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts qu'ils sont

refoulés dans le château. Turenne y entre à leur suite l'épée à la main et leur impose une capitulation.

Le régiment assiste ensuite au siège de Brisach, puis revient en Flandre assiéger Hesdin et livrer bataille à Saint-Nicolas, près Saint-Omer.

## Guerre en Italie, 1638-1642.

Le cardinal de La Valette, désigné pour remplacer au siège de Brême le maréchal de Créqui, tué en Italie, emmène avec lui le régiment de Turenne et, dès son arrivée, entreprend de faire le siège de Verceil que conduit le marquis de Léganes. Ses troupes sont épuisées et par les marches et par le mauvais temps. L'armée est divisée en deux corps : celui que commande Turenne attaque le quartier des Allemands ; avec l'autre, le cardinal de La Valette fond sur le quartier des Espagnols ; il échoue tandis que Turenne, traversant les Allemands, parvient à faire pénétrer 8 à 9.000 hommes dans Verceil.

**Prise de Quiers, 1639. — Combat de la route de Quiers, 20 novembre 1639.** — A la mort du cardinal de La Valette, le comte d'Harcourt prit le commandement de l'armée d'Italie. Il s'empara de Quiers à la barbe des Espagnols (1639), mais son armée s'étant peu fournie de vivres, il ne put rester longtemps dans cette ville et dut s'acheminer sur Carmagnole-Carignan. Les Espagnols l'attendent au passage sur la hauteur Poirin, au pied de laquelle il faut défiler, et au ruisseau de Santerra qu'il faut traverser. Turenne offre avec 2.000 hommes de s'emparer du pont de Santerra à un endroit appelé *la route* : il y court si vite qu'il arrive avant le prince Thomas. Celui-ci l'attaque avec 3.000 hommes et se fait battre. L'armée effectue son passage, Turenne, ayant toujours les troupes avec lesquelles il vient de combattre, reste à l'arrière-garde et ne franchit le pont que le dernier. Tel fut le combat de la route de Quiers qui fait le plus grand honneur à Turenne et à son régiment. Pour le récompenser de sa belle conduite, Richelieu envoya à Turenne le titre de lieutenant-général.

**Siège de Casale, 1640.** — A la reprise de la campagne, interrompue par les quartiers d'hiver, le régiment se retrouve devant Casale (1640), où dix ans auparavant il s'est distingué. La rivière de Catolla le sépare de l'armée espagnole ; le pont qu'il a

franchi est rompu, le comte d'Harcourt en fait construire un nouveau. Le marquis de Léganes s'oppose au passage, mais Turenne, qui commande l'avant-garde, le rejette en désordre dans ses retranchements. Les Espagnols se reforment, trois fois ils repoussent la 2e division, commandée par le comte de Praslin; alors Turenne reprend l'attaque et la mène avec tant de bonheur qu'il oblige l'ennemi à lever le siége. Le rapport de l'opération mentionne la part brillante prise par le régiment dans cette journée qui coûte à l'ennemi 5.000 hommes, 8 pièces de canon, 6 mortiers, tous ses mazarins et la plus grande partie des équipages.

**Siége de Turin, 1640.** — L'armée française marche sur Turin. Turenne reçoit la mission de s'emparer de cette place. En quelques heures, il emporte le fort Saint-François, attaque le Mont des Capucins dont les défenseurs demandent à parlementer. Le Régiment de Turenne ne leur en laisse pas le temps: sans attendre les ordres, nos soldats abordent les retranchements, poursuivent les Espagnols jusque dans l'église, où ils ont cru trouver asile, et les passent au fil de l'épée.

**Montcaliéri, 4 juin 1640.** — Le marquis de Léganes veut réduire l'assiégeant en lui coupant les vivres : 5.000 hommes passent le Pô et se retranchent à Montcaliéri. Turenne, à la tête d'un détachement dont le régiment forme l'avant-garde, marche à eux sans perdre un moment. Ses soldats hésitent à passer un ruisseau que les pluies ont fait déborder, il le franchit le premier, et, le 4 juin 1640, attaque les cassines dans lesquelles l'ennemi s'est retranché ; il l'en chasse, le taille en pièces, le pousse vers le pont où ceux qui cherchent à s'échapper se noient. Il brûle le pont qui était en bois et s'établit sur le bord du fleuve en face de ses ennemis. Le jour suivant, il garde les gués vis-à-vis de Montcaliéri, mais dans une escarmouche il est blessé à l'épaule et obligé de se faire porter à Pignerol.

Nos troupes souffraient beaucoup de la faim et aussi des sorties continuelles des défenseurs, commandés par Thomas de Savoie. Dans une attaque générale, les Espagnols emportent quatre de nos redoutes. Le régiment de Turenne reçoit l'ordre de les reprendre. Les capitaines de Sévigné et de Brésil s'élancent chacun à la tête de 50 hommes et, soutenus par le reste du régiment, abordent avec furie l'ennemi qu'ils massacrent sans pitié. Ce succès couronne leurs efforts: peu après Turin capitulait.

**1641.** — En 1641, Turenne remplace momentanément le

comte d'Harcourt dans le commandement de l'armée. Malgré la rigueur de la saison, il reprend la campagne, s'empare de Montcalvo et vient mettre le siège devant Yvrée. Les travaux marchent lentement. Le comte d'Harcourt, ayant rejoint l'armée, ordonne un assaut qui ne réussit pas. Le prince Thomas de Savoie, pour dégager Yvrée, vient assiéger Chiras, au secours duquel le comte d'Harcourt se porte avec toute l'armée. Chiras est dégagée, le siège d'Yvrée n'est pas repris, mais l'armée française ne reste pas dans l'inaction. Céva, Mondovi et même Coni, l'une des places les plus fortes du Piémont, tombent entre nos mains.

Sur ces entrefaites, un différend, survenu entre la Savoie et l'Espagne, oblige le Piémont à cesser la lutte.

**1642.** — Turenne conduisit son régiment au siège de Collioure en Roussillon. Cette place, défendue par le marquis de Montarre, était abondamment pourvue de vivres et de munitions et défendue par des ouvrages extérieurs très solides. Le régiment les attaque et les emporte. Perpignan et, avec cette place, le reste du Roussillon furent le fruit de cette victoire.

Quelque temps après la mort de Louis XIII, Anne d'Autriche fit Turenne maréchal de France et les officiers de son ancien régiment obtinrent de servir uniquement sous ses ordres.

**1643.** — L'occasion ne se fit pas attendre. Turenne fut rappelé en Italie et termina la campagne par la prise de Villeneuve d'Asti et de Trino (1643).

## Campagne en Allemagne, 1644-1648.

**Fribourg, 3, 4, 5 août 1644.** — La campagne suivante est dirigée contre les Bavarois, qui ont pris Fribourg à la barbe des Français. Turenne et le duc d'Enghien forment le projet audacieux de reprendre cette ville. Le combat dura trois jours pendant lesquels le régiment, commandé par le lieutenant-colonel de Varennes, soutint sa vieille réputation (3, 4, 5 août 1644).

M. de Mouveau est le seul blessé dont le nom soit parvenu jusqu'à nous.

Seize jours après, Philippsbourg, Spire, Landau, Bacharach, Worms, Mayence, Bingen ouvrent leurs portes.

**Marienthal, 1645.** — Turenne ramène ses troupes le long du Rhin pour prendre ses quartiers d'hiver ; il apprend que Mercy

s'avance sur la Franconie. Malgré les rigueurs de la saison et les difficultés du terrain, il arrive en trois semaines sur le Necker. L'ennemi fuit à notre approche, mais ce n'est qu'une ruse pour inviter Turenne à disperser ses troupes affaiblies par de longues fatigues. Tout à coup, Mercy tombe sur nos quartiers d'hiver et fait de nos troupes un horrible carnage. Seul le régiment de Turenne tient tête dans un défilé et par son attitude permet le ralliement de l'armée à Marienthal.

**Bataille de Nordlingen, 4 août 1645.** — Le duc d'Enghien accourt avec 10.000 hommes de renfort; la marche est reprise sur Wimpfen, le Necker passé. L'ennemi nous attend dans un poste avantageux. Un violent combat d'artillerie s'engage à la faveur duquel Enghien et Turenne se portent sur Nordlingen, Mercy les suit. Tout à coup ils s'arrêtent; Mercy les a devinés et s'est arrêté aussi entre les collines du Veinberg et d'Allerhein, distantes de 1.500 toises. Mercy appuie sa gauche au château d'Allerhein, sa droite au Veinberg, fait construire un retranchement sur son front et occuper par l'élite de son infanterie le village. Tous les historiens conviennent que Turenne n'était pas d'avis d'attaquer cette position de front; il conseillait de la tourner. Condé persista dans son plan d'attaque, et lui dit assez sèchement « qu'il se chargeait de son avant-garde avec ses Weimariens, si son armée ne pouvait affronter les obstacles qu'il allait rencontrer ». L'attaque des Français est si vigoureuse qu'ils pénètrent jusqu'au centre du village d'Allerhein. Mercy, à force de renforts, les repousse et reprend l'avantage. A côté de lui, Jean de Werth avec ses escadrons culbute la droite française et fait prisonnier le maréchal de Grammont. Tous les lieutenants généraux de Turenne attendaient avec un respectueux silence son ordre de commencer la retraite. Lui se retourne vivement et leur crie : « A coup sûr, Mercy a été tué, puisque son armée ne fait pas les mouvements qu'il lui aurait certainement commandés d'après l'avantage qu'elle a sur celle de M. le prince de Condé. Chargeons dans ce moment la droite des ennemis et nous les battrons. » En disant ces mots, il s'élance à la tête de sa première ligne, gravit la montagne sur laquelle était posté le général Gleen et l'en déloge. Aussitôt que Condé vit ce mouvement, il prit le commandement de la deuxième ligne et de quelques bataillons des troupes de Hesse. Réuni à Turenne, il perce les rangs ennemis, arrive au sommet du Veinberg, redescend dans la plaine pour achever de mettre en déroute l'armée impériale,

dont le chef Mercy avait en effet été tué. Deux régiments ennemis avaient dû mettre bas les armes. « Ce coup d'œil du génie de Turenne, qui fut propre à enflammer le cœur de tous, ne mérite-t-il pas, dit dans ses mémoires le marquis de Rochambeau, de passer à la postérité ? »

**Augsbourg, 1648.** — En 1646, l'armée française et l'armée suédoise réunies se portèrent du Rhin, où elles avaient pris leurs quartiers d'hiver, sur le Danube.

Après avoir assiégé et pris Rain, elles marchèrent sur Augsbourg. On ouvrit deux tranchées, une du côté des Suédois, une du côté des Français. Malgré la largeur du fossé de la ville et des difficultés de toute sorte (l'armée n'étant pas outillée pour faire un siège), on était arrivé à force de travaux au bord du fossé, quand on apprit que les armées impériale et bavaroise étaient à deux heures de là. Pour empêcher l'ennemi d'approcher, on fit mettre le feu à beaucoup de villages et Turenne, se joignant à Vrangel, passa le Lech avec 2.000 chevaux et de l'infanterie pour escarmoucher les Impériaux dans la plaine. Dans l'espérance que cet expédient réussirait, on fit retrancher au delà de la rivière le régiment de Turenne qui, en dix heures, construisit un fort sur lequel on mit du canon. Les ennemis, ayant repoussé quelques-unes de nos troupes, étaient dans un bois à la tête du fort et n'osaient cependant pousser plus avant. A la tombée de la nuit, ils campèrent tout le long de la rivière. La position des Français, pris entre les feux croisés de la place et ceux des Impériaux, n'était désormais plus tenable. A la faveur de l'obscurité, on évacua la tranchée et on se retira à Lavingen. Enfin, par des manœuvres pleines d'audace et de génie, Turenne vint occuper Landsberg et Memmingen.

**1647-48.** — En 1647, il opère en Luxembourg. Enfin, l'année suivante, la victoire décisive qu'il remporte sur Mélander et Montécuculli à Susmershausen (17 mai 1648), lui permet de quitter la Bavière et de menacer Vienne.

# CHAPITRE III

# RÉGIMENT DE TURENNE

**De 1648 à 1664.**

## Les Frondes.

Diverses mesures fiscales, les unes ruineuses, les autres vexatoires, mécontentent le peuple; la faiblesse du gouvernement qu'exploitent les membres du parlement pour s'opposer à l'enregistrement des divers édits et même pour déclarer la guerre à la reine régente, Anne d'Autriche, telles sont les causes principales de la Fronde.

**Premiers combats.** — Il fallait des troupes et des généraux aux différents partis. Turenne, gagné à la Fronde par la duchesse de Longueville, entraîne avec lui son régiment, alors commandé par Betsébée. Oublieux du plus sacré des devoirs, chefs et soldats, dans ces déplorables journées, font des prodiges de valeur.

Turenne, devenu l'ennemi du trône, le devient même de sa patrie : il se met à la tête des Espagnols et marche sur Paris, tandis que huit compagnies du régiment vont occuper la citadelle de Stenay et en restent maîtresses jusqu'à la sortie de prison du prince de Condé. Le maréchal Duplessis-Praslin pour arrêter Turenne met le siège devant Rethel. Turenne accourt, il est devant la place le 13 décembre, une heure avant le coucher du soleil. Apprenant qu'elle a capitulé, il se retire dans la vallée de Bourcq. Le maréchal Duplessis-Praslin se porte pendant la nuit du 14 au 15 sur Juniville, poursuivant Turenne qui se retire de la vallée pour éviter le combat. Monté sur les hauteurs, il marche avec son armée sur une ligne de collines parallèle à celle que suit l'armée royale. Duplessis-Praslin est impatient d'en venir

aux mains; à midi, il descend dans la vallée entre le Bourg-Saint-Étienne et Sommepuy, au lieu nommé Blanchamp. En très peu de temps, la victoire s'affirme du côté des troupes royales, l'armée espagnole rompue a déjà commencé sa retraite, seul le régiment de Turenne résiste encore, il marche aux gardes francaises, les charge avec impétuosité. Repoussé, il charge de nouveau; enveloppé de toutes parts, il se retire en bon ordre. mettant entre lui et son adversaire un marais qu'il défend avec tant d'acharnement que Duplessis-Praslin est obligé d'amener du canon pour triompher de sa résistance.

Peu après, Turenne rentra dans le devoir. Le roi lui pardonna généreusement et lui fit, par d'éclatants services, racheter ses heures d'égarement.

Condé venait de surprendre le maréchal d'Hocquincourt au passage du canal de Briare. Turenne est envoyé à son secours; il arrête Condé à Bléneau, trompe sa vigilance, fait sortir le jeune roi de Gien et le conduit à St-Germain.

**Combats d'Etampes des 3 et 22 mai 1652.** — Il couvrit la marche de la cour en livrant, à Étampes, un combat à l'armée des princes; l'infanterie y joua un rôle considérable : celle du roi fit parfaitement son devoir; néanmoins, à gauche, ce fut le régiment de Turenne qui décida de la victoire. Beaucoup d'officiers et de soldats des autres régiments s'étant joints à lui, quatre ou cinq régiments de cavalerie entrèrent à sa suite dans le faubourg et bousculèrent la cavalerie opposée (5 mai).

A la suite de ce combat, Turenne amena la cour de Saint-Germain à Saint-Denis, puis vint reprendre position en avant d'Etampes (22 mai) pour ruiner l'armée des Princes par la famine. Sur ces entrefaites, il apprit que l'armée du duc de Lorraine marchait à leur secours. Sa résolution est prise ; en brusquant l'attaque, peut-être aura-t-il le temps d'enlever Etampes assez tôt pour se retourner après contre l'armée d'Allemagne? Les chevaux du roi et de la reine sont mis à la disposition du maréchal pour amener les canons. Le 1^er jour, les troupes royales s'emparent d'une demi-lune; dans la nuit, l'assiégé fait une sortie et reprend cet ouvrage. Toute l'infanterie est rebutée et par le combat de la nuit et par la perte de la demi-lune; déjà Turenne est rentré chez lui, quand, tout à coup, il entend l'alarme : il accourt, appelle son régiment, lui commande de se jeter sur la demi-lune : drapeaux en tête, sans être secondé par aucune troupe, ce beau régiment s'avance à découvert, essuyant tout le feu de la

courtine. M. de Physica, premier capitaine, saute dans le fossé, gravit la pente du parapet, plante ses drapeaux au sommet et entre dans l'ouvrage; l'ennemi chassé, il y établit un logement. Cette action se fit à la vue de toute l'armée et fut estimée une des plus belles qui se soient faites depuis la guerre. Au dire de la reine mère, Turenne, en cette circonstance, « avait remis la couronne sur la tête du roi ».

Le prince Charles de Lorraine, à la tête de 10.000 hommes, venant au secours de Condé, était arrivé à Charenton.

Après avoir fait emmener ses bagages et ses munitions à deux lieues d'Etampes dans un petit bourg fermé (7 juin), Turenne leva le siège et marcha sur le camp du duc établi à Villeneuve-Saint-Georges (15 juin), où ce prince s'était fortement retranché. Quand Turenne fut à une demi-portée de canon, il consentit à signer un traité par lequel le duc de Lorraine s'engageait à sortir de France en 12 jours. Toutefois, Turenne fit aussitôt occuper le pont de la Seine à hauteur de Villeneuve-Saint-Georges de manière à empêcher la jonction de l'armée des princes, si le duc de Lorraine manquait à sa parole. Ce que voyant, celui-ci se dirigea sur Saint-Cloud.

**Bataille du faubourg Saint-Antoine, juillet 1652.** — Le 2 juillet, l'armée royale est rangée entre Saint-Denis et Paris. C'est la bataille du faubourg Saint-Antoine, où Turenne et Condé usent de toutes les ressources de leur génie militaire. Le régiment, qui combat dans l'armée, soutient son ancienne réputation: il monte le premier à l'assaut des barricades et a, lui seul, l'insigne honneur de repousser l'attaque que le Grand Condé mène lui même à la tête des colonnes d'élite de son armée. On sait que le prince fut sauvé de la défaite par sa cousine Mademoiselle de Montpensier.

**Dernières opérations.** — La cour se retire à Pontoise, puis à Mantes, puis à Saint-Germain, et ne rentre à Paris que le 21 octobre, sur les conseils de Turenne. Dans l'intervalle, le duc de Lorraine avait pu rejoindre l'armée des Princes, en amont de Villeneuve-Saint-Georges, à Ablon, malgré les manœuvres savantes de Turenne. Condamné à mort par coutumace, Condé offre aux Espagnols son épée et son talent. Turenne, avec une armée bien inférieure en nombre, lui enlève, en 1653, Rethel et Mouzon; le régiment prend part à ces deux sièges et y donne de beaux exemples de discipline et de courage.

Condé vient assiéger Bar; l'armée royale se dirige par Châ-

lons, Vitry et Saint-Dizier et vole au secours de Bar; elle arrive trop tard. Elle suit alors le prince de Condé à Vaucouleurs, à Void, à Commercy et, le poussant l'épée dans les reins, à Saint-Michel, à Damvillers, l'oblige à rentrer dans le Luxembourg. L'armée royale s'empare alors de toutes les places où Condé avait laissé des garnisons : à Château-Partien, l'armée se fait particulièrement remarquer par son courage; malgré un froid des plus rigoureux, elle couche toutes les nuits à la belle étoile. Vervins est repris en 12 heures (février 1653).

La campagne ne recommença qu'au milieu du mois de juin : Turenne met le siège devant Rethel et s'en empare en trois jours, (9 juillet). De là, il se dirige sur Vervins. L'armée ennemie étant descendue vers Roye, l'armée royale marche sur Noyon ; l'ennemi passe la Somme à Corbie et vient menacer l'armée royale entre Péronne et Ham. Il la trouve solidement retranchée et, n'osant l'attaquer, il se retire sur Rocroy.

## Guerre contre les Espagnols.

**Siège et prise d'Arras, 1654.** — Au printemps de 1654, le roi s'est fait sacrer à Reims et va marcher sur la Flandre, quand il apprend que les Espagnols sont venus avec 30.000 hommes assiéger Arras défendue par M. de Mondejeu. Quelles conséquences désastreuses pour le royaume ne faut-il pas redouter si Condé parvient à s'emparer de cette place et à s'y créer une base d'attaque pour l'avenir! Turenne n'a que 14.000 hommes. Peu lui importe; voulant à tout prix conjurer le danger, il vient par La Fère et Péronne établir son camp en face de celui des assiégeants, à Mouchy-le-Preux, sa droite appuyée à la Scarpe, sa gauche au ruisseau du Cojeul; il s'y fortifie dans la nuit et le lendemain l'ennemi n'ose pas l'attaquer. La place de Saint-Pol qui était restée aux mains des Espagnols empêchait l'armée royale de fermer le cercle autour de l'assiégeant ; Turenne s'en empare, puis, Stenay ayant ouvert ses portes au roi, toutes les troupes qui en avaient fait le siège furent envoyées comme renfort à l'armée royale. Dès lors, Turenne résolut de forcer les lignes dans la nuit du 24 au 25 août. Les armées de MM. de la Ferté et d'Hocquincourt doivent donner l'attaque de front.

A l'entrée de la nuit, Turenne prend le commandement de l'avant-garde et passe la Scarpe sous le quartier de M. de la Ferté.

Les lignes de l'ennemi consistaient dans un fossé perdu large de neuf pieds et profond de six; entre ce fossé et celui de la ligne, il y avait un espace de quatre ou cinq pas, rempli de trous profonds de trois ou quatre pieds; entre les trous, de petites palissades hautes d'un pied et demi pour embarrasser les chevaux; au delà, était la ligne formée d'un fossé de sept ou huit pieds et d'un parapet de hauteur ordinaire. L'infanterie devait donner l'attaque sur deux lignes; on avait joint à chaque bataillon quatre ou cinq escadrons pour porter les fascines, les claies et les outils.

Arrivé à une demi-lieue de la ligne, deux heures avant le lever du soleil et sans avoir donné l'alarme, on s'en approche jusqu'à deux cents pas; à ce moment, deux cents hommes qui étaient à la tête de chaque bataillon abordent le fossé. L'opération avait été jugée si difficile que les officiers presque seuls mènent le combat. Les claies, les fascines sont installées; la cavalerie, passant après l'infanterie, pénètre par une barrière jusqu'à la deuxième ligne pendant que les régiments de Picardie, de la Feuillade, de Duplessis-Praslin et de Turenne franchissent la première. Comme il l'avait fait à Étampes, le brave capitaine de Physica aborde le premier les retranchements et plante un drapeau en s'écriant : « Vive Turenne ! » Le 25 août au matin, les troupes, tout heureuses de leur succès, se répandirent dans le camp espagnol. M. le Prince était accouru au bruit du canon ; mais une fois sur les lieux, il conseilla d'abandonner la place.

Le roi vint de Péronne à Arras; puis Turenne, seul chef de l'armée, passa l'Escaut entre Cambrai et Bouchain, vint mettre le siège devant Le Quesnoy et s'en empara le 7 septembre.

L'armée prit ses quartiers d'hiver.

**Siège et prise de Landrecies, juin-juillet 1655. — Prises de Condé et de Saint-Gislain, 18 et 25 août 1655.** — Au printemps, Turenne vit qu'il serait impossible de se maintenir au Quesnoy, si Landrecies restait au pouvoir de l'ennemi. L'armée de l'archiduc était à Mons, celle de Condé à cinq ou six heures de Landrecies, chacune d'elles au moins aussi forte que l'armée royale; néanmoins, Turenne rassembla toute l'armée, le 18 juin, à une portée de canon de Landrecies. En cinq jours, la ligne de circonvallation fut achevée et les vivres et les munitions accumulés dans le camp pour un mois. Condé n'arriva que le 7e jour pour surprendre les convois; il était trop tard.

Le lendemain, la tranchée s'ouvrit et le 17e jour on faisait brèche

au corps de place; l'ennemi capitula (13 juillet). L'armée royale se dirigea de là entre Bouchain et Valenciennes, passa l'Escaut, prit Condé (18 août) et, sous les yeux du roi, Saint-Ghislain (25 août).

**Valenciennes, 1656.** — En 1656, don Juan d'Autriche prend le commandement de l'armée espagnole. Au commencement de juin, Turenne réunit son armée et investit Valenciennes avec le maréchal de La Ferté. A la fin de juin, l'armée espagnole, rassemblée à Douai, marche sur Valenciennes pour en faire lever le siège; le 16 juillet, les Espagnols renvoient leurs bagages à Bouchain, passent l'Escaut et attaquent les lignes du maréchal de La Ferté qui, sans raison, donne ordre d'enlever le double rang de palissades que Turenne avait fait placer autour des lignes. Celui-ci accourt avec deux régiments, suivis de quatre autres, mais il était trop tard, tout le corps du maréchal de La Ferté était pris ou dispersé. Le siège fut levé. Turenne marqua la retraite sur Le Quesnoy en avant duquel il prit position; il y fut renforcé de quelques troupes et, par sa contenance, arrêta le désordre de l'armée et les entreprises de l'ennemi. Après avoir ravitaillé Condé, il résolut, pour dégager Saint-Ghislain que l'ennemi assiégeait, de le ramener à sa suite en Artois. Français et Espagnols prirent position en avant de Lens; il n'y eut pas de combat. Turenne prit La Capelle, Saint-Ghislain fut dégagé, et la saison étant avancée, les troupes prirent leurs quartiers.

**Siège de Cambrai. Prise de Saint-Venant, 25 août, et de Mardyck, 30 octobre 1657.** — Pendant l'hiver de 1657, la France et l'Angleterre conclurent une ligue offensive et défensive contre l'Espagne, à condition que Dunkerque serait assiégé et remis aux mains des Anglais. Au mois de mai, Turenne entre en campagne. Voyant que les Espagnols dirigeaient leur attention sur les places maritimes, il se porta brusquement sur Cambrai qu'il investit. Condé accourut, culbuta la cavalerie du roi et, le 31 mai, entra dans le chemin couvert; le siège fut levé. Les Espagnols firent une tentative inutile sur Calais. Turenne les suivit et, le 6 août, investit la place de Saint-Venant.

Les lignes de circonvallation sont à peine terminées que Turenne apprend que les Espagnols mettent le siège devant Ardres. Il fait alors de suite aborder la contrescarpe de Saint-Venant par son régiment qui, ce jour-là, était de garde. Il fallait traverser un grand fossé plein d'eau pour y parvenir : plusieurs

soldats s'y noyèrent, mais le chemin couvert fut pris et on y fit le logement. On perdit au moins 100 soldats dans cet assaut, 25 officiers du régiment furent tués ou blessés.

Les colonnes d'assaut qui suivaient ayant encore emporté un ouvrage et la cavalerie de l'armée chargée de fascines s'apprêtant à combler les fossés de la place, le gouverneur demanda à capituler de suite (29 août).

Turenne donne alors l'ordre à 4 ou 5.000 chevaux de marcher sur Ardres, en passant près des portes d'Aire, afin que la place tire le canon sur les Espagnols et que du même coup elle annonce la prise de Saint-Venant.

Turenne fit ensuite prendre la Mothe-aux-Bois, Licques, Bourbourg, et vint assiéger Mardyck qui capitula au bout de deux jours (3 octobre). M. de Varennes, lieutenant-colonel du régiment, y fut blessé. Les quartiers d'hiver furent pris dans le Boulonnais.

**Siège et prise de Dunkerque, 25 mai-24 juin 1658. Bataille des Dunes, 14 juin 1658.** — En 1658, le siège de Dunkerque avait été résolu par les Cours de Paris et de Londres; les bourgeois lâchèrent les écluses, tout le pays jusqu'à Bergues ne fut plus qu'un lac. La garnison était de 3.000 hommes d'élite. Turenne se porta d'abord devant Cassel, passa la Lys à Saint-Venant, puis la Colme, sans obstacle, et s'avança sur Dunkerque (25 mai), en traversant l'inondation sur un grand nombre de fascines, de claies et de planches. L'infanterie passa les armes hautes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ce siège fut d'autant plus difficile qu'il n'y avait aucun bois autour de la ville; mais l'escadre anglaise, qui croisait dans la rade, transporta par mer tout ce qui était nécessaire. Turenne fit établir des lignes de circonvallation qui, à l'Est et à l'Ouest, s'appuyaient à la mer. Les Anglais, au nombre de 6.000, formant la brigade Morgan, vinrent renforcer l'armée française qui, de son côté, recevait de nouvelles troupes. La tranchée fut ouverte par deux attaques, l'une faite par les Anglais, l'autre par les Français. Les ennemis, qui ont tout disposé pour une vigoureuse défense, font, le 8 juin, sur nos tirailleurs une sortie furieuse; mais les « enfants perdus » du régiment de Turenne, secondés par la plus grande partie des seigneurs de l'armée qui chargent avec eux, en qualité de volontaires, les forcent à rentrer dans la place avec précipitation.

L'archiduc, apprenant ces nouvelles, résolut de tout risquer pour sauver Dunkerque. Son armée, réunie le 10 juin à Ypres,

paraît, le 13, en vue de Dunkerque; elle prend position sur les dunes, à une lieue des lignes de l'assiégeant, la droite à la mer, la gauche au canal de Furnes; mais comptant que sa seule présence suffirait à dégager la place, elle se présenta sans artillerie ni outils.

Le 14 juin, à la pointe du jour, Turenne met son armée en bataille hors des lignes, la gauche (les Anglais) appuyée à la mer, la droite (les Français) au canal de Furnes; le régiment de Turenne au centre. L'armée, rangée sur trois lignes, occupe une lieue; l'escadre anglaise doit inquiéter le flanc des Espagnols. Turenne a sous ses ordres 15.000 hommes dont 6.000 cavaliers; l'armée espagnole est forte de 14.000 hommes dont 8.000 cavaliers.

Les Anglais partent les premiers à la charge, sous les ordres de lord Lockart. Le régiment de Turenne s'avance à son tour, renverse et taille en pièces deux bataillons espagnols, qui, dans leur retraite, entraînent avec eux la cavalerie chargée de les soutenir. Le marquis de Varenne, lieutenant-colonel du régiment, est tué dans cette action à côté des neveux de Turenne, le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne, qui servaient comme volontaires au régiment. Le reste de la bataille marcha au gré du maréchal. Quatre mille prisonniers furent le trophée de cette victoire. Les pertes de l'armée française furent légères. Turenne, rentré dans ses lignes, poussa vivement le siège. Le lendemain de la bataille, le gouverneur de Dunkerque, le marquis de Leyde, sommé de se rendre, avait répondu « qu'il préférait mourir que de voir la place aux mains des Anglais ». La nuit du 15 au 16 fut marquée par une attaque de la contrescarpe; cette attaque échoua à la suite d'un retour offensif de l'ennemi. A l'aide de torches goudronnées, allumées dans les dehors, les assiégés avaient dirigé sur les assaillants un tir meurtrier avec la même précision que pendant le jour. On gagna un peu de terrain dans la nuit du 16 au 17. Enfin dans celle du 17 au 18, la contrescarpe, attaquée avec une véritable rage sur cinq points différents, fut emportée, au milieu de balles et de grenades, par deux bataillons du régiment de Turenne auxquels ce succès coûta 200 hommes.

Le 24 juin, la place se rendit.

**Dernières opérations.** — Turenne cerna aussitôt Bergues, qui demanda à capituler au bout de quelques jours; le 3 juillet, Furnes fut pris sans résistance. Le 6 juillet, Dixmuyden.

Le roi étant tombé très dangereusement malade, les opérations furent suspendues. Après ce délai qui fut très favorable aux

Espagnols, les hostilités reprirent, le 4 août. Gravelines, Oudenarde et Ypres tombèrent successivement entre nos mains.

Le traité des Pyrénées qui fut conclu l'année suivante, termina une guerre qui durait depuis vingt-cinq ans.

Il est peu de régiments qui aient fait sans interruption une aussi longue suite de campagnes : la réputation du régiment devint telle que le duc d'York, depuis roi d'Angleterre, y vint faire ses premières armes comme volontaire; le prince d'Auvergne y servait comme enseigne, les maréchaux de Duras, de Lorges, d'Uxelles, les d'Husson, de Montendre, de Varennes, de Puisieux, de Bordage, de Chaudieu et tant d'autres y comptèrent en diverses campagnes. De plus, on peut dire qu'en garnison il était un modèle de discipline et de bon esprit militaire.

## Guerre contre les Turcs.

**Bataille de Saint-Gothard, août 1664.**— En 1664, l'Europe entière avait les yeux tournés vers l'Allemagne que le Turc menaçait d'une ruine prochaine. L'empereur envoie le comte Stoggi pour implorer le secours de la France. Louis XIV promet son appui et donne aux comtes de Coligny-Saligny et de la Feuillade 80 compagnies d'infanterie et 40 compagnies de cavalerie. Au total 4.000 fantassins et 2.000 cavaliers. Ces troupes se rassemblent à Metz et en partent le 17 mai 1664.

Arrivées sur le Danube, elles sont embarquées sur des bateaux, préparés par le duc de Bavière, et débarquées à Vienne; l'Empereur donne aux soldats français un lieu de rafraîchissement à Minquindorf à deux lieues de la capitale, vient en passer la revue et s'en déclare fort satisfait. De Minquindorf, l'armée se dirige sur Raclesbourg pour rallier les forces impériales. C'est là qu'on apprit le dessein que les Turcs avaient formé de passer le Raab, au nombre 8.000.

Montécuculli se porte immédiatement à leur rencontre avec toute sa cavalerie; le comte de Coligny le suit avec les compagnies de cavalerie venues d'Italie, tandis que l'infanterie recevait l'ordre de se porter sur le village de Saint-Gothard et de passer le Raab. On descendit la rivière jusqu'à Kerment, où les habitants défendirent eux-mêmes le passage : on s'escarmoucha toute la nuit et, le lendemain, vers midi, les Turcs essayèrent de traverser la rivière. Déjà leurs drapeaux étaient plantés au milieu du cou-

rant, quand le comte de Coligny avec ses volontaires les chargea et les fit reculer. A ce combat Saint-Hérem fut tué.

Utilisant une petite île bordée d'arbres, les ennemis reprirent l'attaque un peu plus bas ; mais chaque fois qu'ils abordaient la rive opposée, ils étaient reçus si vigoureusement qu'il leur fut impossible de déboucher. MM. de Lachaut, de Sault, de Tréville furent blessés ; Saint-Aignan fut tué.

Enfin, le comte de Coligny eut l'heureuse idée d'utiliser deux canons que l'on fit prendre à la tour de Kerment et de faire mettre pied à terre à un parti de cavalerie. Les Turcs se retirèrent, laissant aux Français l'honneur de la journée.

Dans la nuit, il y eut quelques alertes ; au point du jour, l'ennemi décampa en remontant vers les sources de la rivière (27 juillet). L'armée marcha parallèlement à eux sur la rive opposée ; dans la nuit du 31 juillet au 1er août, les Turcs amenèrent en face de Saint-Gothard force gabions, construisirent une batterie de 14 pièces et deux autres semblables sur un éperon du terrain. Au lever du soleil, on put se rendre compte que les Turcs préparaient une attaque formidable. Elle commença, en effet, à six heures. A la hâte on y répond par le déploiement de trois régiments impériaux ; à dix heures, l'assaut devient général : aux cris des Turcs, l'infanterie impériale recule sur sa propre cavalerie, le passage est abandonné ; les Turcs s'y précipitent, font un immense carnage des troupes impériales et s'emparent du village de Grostoff, point d'appui de la défense au centre de la ligne. Cette première partie du combat frappe de stupeur les généraux de l'armée chrétienne. Un conseil auquel sont invités M. de Physica, major du régiment de Turenne, et M. de Mouveau, capitaine au même régiment, se réunit. Doit-on abandonner la position ou tenter un dernier effort ? M. de Mouveau se prononce presque seul pour la continuation de la lutte. Déjà Montécuculli a fait demander aux troupes françaises qui occupent le village de Saint-Gothard de secourir le centre. Pour ne pas trop découvrir le flanc gauche de l'armée qu'il défend, le comte de Coligny lui envoie les régiments d'Espagny et de Grancey. Ceux-ci chassent les Turcs de Grostoff ; mais, n'étant pas soutenus, ils se replient. Cependant les Turcs continuent à passer la rivière ; alors les Français que l'ennemi appelle dédaigneusement *des jeunes filles* à cause de leurs perruques blondes, se sacrifient pour le salut de tous. Le combat devient opiniâtre et sanglant. Les Turcs, irrités de se voir disputer une victoire

qu'ils considèrent comme gagnée, redoublent d'ardeur et d'efforts. Le régiment de Turenne, cerné, fait face de tous cotés; il semble perdu. Déjà deux de ses drapeaux sont pris, le chevalier de Sillery préfère mourir dans le sien que de le rendre. A tout prix, nos soldats veulent reprendre les drapeaux perdus : le capitaine de Bohain, à la tête de 100 piquiers, charge un gros de janissaires, les taille en pièces et leur reprend ces trophées. L'espoir et la confiance renaissent, les tambours battent la *fricassée*, les soldats mettent, sur l'ordre de M. de Physica, l'épée à la main, les Turcs commencent à plier, mais à reculons, le visage tourné de notre côté. Dans cette retraite, hommes et chevaux, vigoureusement pressés, tombent dans le Raab qui devient *un cimetière vivant*. Nos soldats assomment ceux qui s'approchent des rives.

Quatre ou cinq mille Turcs trouvent la mort, 12 pièces de canon restent entre nos mains dont 4 prises par le régiment de Turenne.

On ignore combien d'officiers et de soldats périrent dans cette mémorable journée; seul le nom du chevalier de Sillery, frère de M. de Puisieux, lieutenant-colonel du régiment, nous est connu. MM. de Bohain, de Mouveau, d'Auchecourt, de Cercueil furent blessés. Les canons que le régiment avait pris lui furent laissés; ils marchaient en tête du régiment et, en souvenir de la bataille de Saint-Gothard, les tambours battaient la *fricassée* comme sonnerie aux drapeaux.

Le grand vizir fit continuer deux ou trois jours la canonnade ; mais l'armée chrétienne ne pouvant pas poursuivre, il fit bientôt la paix avec l'Empereur.

Jaloux de la gloire dont les Français se couvrirent en cette occasion, l'empereur d'Allemagne vit, avec bonheur, le roi Louis XIV rappeler ses troupes. Mais dans leur retour à travers l'Allemagne elles furent partout l'objet d'attentions délicates : les populations cherchant ainsi à faire oublier l'abandon et le dédain dont les Français avaient eu à souffrir pendant la campagne, ce dont Louis XIV avait été informé.

---

# CHAPITRE IV

# RÉGIMENT DE TURENNE

De 1664 à 1675.

## Guerre de Dévolution. 1667.

**Siège de Lille, août.** — Trois ans après, il s'éleva entre les Cours de France et de Madrid de nouveaux sujets de dissentiment. Louis XIV, ayant fait valoir les droits que la reine avait sur les provinces des Pays-Bas, trouva les Espagnols peu disposés à accueillir ses propositions. Il fallut recourir aux armes : ce fut la Guerre de Dévolution.

A la tête de 40.000 hommes, le roi entre en Flandre, soutenu sur l'aile droite par un camp volant sous le maréchal de Créqui (*direction de Luxembourg*) et, sur l'aile gauche, par un autre camp volant sous les ordres du maréchal d'Aumont (*parallèlement à la mer*). Le roi s'arrête à Avesnes, y passe ses troupes en revue et « témoigne au vicomte de Turenne la satisfaction qu'il a éprouvée à voir le régiment bien tenu et digne d'éloges à tous égards ».

La campagne commence par la prise d'Ath, de Douay, de Tournay, d'Oudenarde et de quelques autres places devant lesquelles il suffit, pour ainsi dire, de se montrer. Le gouverneur des Pays-Bas (*Castel-Rodrigo*) fait sauter les fortifications de Charleroy. Louis XIV les fait rétablir, s'empare de Binche et d'Alost et fait le siège de Lille (août 1667). Cette grande ville était, par sa position et ses ouvrages, susceptible d'une bonne défense ; sa garnison se composait de 3.000 fantassins et 1.200 chevaux : le comte de Croui, gouverneur, était un homme énergique, et les bourgeois eux-mêmes allaient concourir très efficacement à la défense de la place. Aux environs, s'approchait, prête à la secou-

rir, une armée de 6.000 hommes, sous les ordres du comte de Marieu.

Le roi appelle au siège le marquis de Créqui. Pendant huit jours, on rassemble les matériaux; enfin la tranchée est ouverte, sous les yeux du roi, dans la nuit du 18 au 19 août; l'assiégé fait cinq sorties, auxquelles le régiment de Turenne s'oppose ainsi que les corps ses voisins de combat; au bout de treize jours, la place capitule.

Les Espagnols furent tellement effrayés de la rapidité de nos conquêtes qu'ils ne crurent pas acheter la paix trop cher en abandonnant au traité d'Aix-la-Chapelle toutes les places conquises en Flandre.

## Guerre de la première coalition.

On jouissait à peine des bienfaits de la paix depuis quatre ans que Louis XIV, mécontent des Hollandais qu'il soupçonne de méditer quelque entreprise contre ses intérêts ou sa gloire, se dispose à porter la guerre au sein même de leur pays.

**Campagne de 1672.** — Condé et Turenne sont ses lieutenants généraux. L'armée, rassemblée à Charleroi, compte 60,000 hommes, et est formée en quatre corps. Le premier, fort de 20.000 hommes d'infanterie et de 2.000 dragons, marche sous les ordres du vicomte de Turenne et forme comme l'avant-garde de l'armée. Le régiment, une fois de plus, sous les ordres de son ancien colonel, justifie sa vieille réputation. Mazeick est investi et pris au bout d'un jour. Turenne fait fortifier cette place et, du même coup, rend inutile Maestricht qu'il suffit de bloquer pour la rendre inoffensive.

Le 1er juin, Turenne est devant Burich, vis-à-vis de Wesel, à l'autre bord du Rhin. La place est en bon état, défendue par Peckendam, officier de mérite; la garnison est de 400 hommes. En une nuit, la circonvallation est achevée et, le 4 juin, la ville se rend: le siège a duré 3 jours. Turenne se porte de là à Rées que livre un capitaine, malgré la belle résistance du gouverneur Van-Vimberguen.

Le roi fait prendre pendant ce temps Orsoy, Rhuiberg, Arnheim et passe le Rhin à Tolhuys.

Après le passage du Rhin, Turenne emporte Hemden et Isselort, prend la porte d'Arnheim, les forts de Knoftembourg, et de

Schenk et assiège Nimègue. Le 8 juillet, cette place tombe après une très belle résistance. Turenne prend Crèvecœur et passe dans l'île de Bommel.

Sur ces entrefaites, l'électeur de Brandebourg à la tête d'une puissante armée (25.000 hommes) entre dans les États de l'électeur de Cologne et de l'évêque de Munster, Louis XIV prend la résolution de défendre ses alliés injustement attaqués et envoie Turenne à sa rencontre avec 12,000 hommes.

Dès le 25 août, l'électeur de Brandebourg avait quitté Potsdam et rallié ses troupes entre Lippstadt et Halbertstadt. L'armée de l'empire, sous Montécuculli, arrivait au rendez-vous (*Evêché d'Hildesheim*) à Mulhouse et enfin menaçait de passer le Rhin à Coblentz.

Turenne se porte à Mulheim près de Cologne, force les armées alliées à remonter le Rhin, traverse le duché de Berg et arrive jusqu'à Nassau sur la Lahn.

Le 12 octobre, l'armée de l'électeur et celle de l'empereur campent à cinq lieues de Francfort, où les rallie le duc de Lorraine. Turenne repasse le Rhin à Andernach. Il y fait construire un pont, y laisse un détachement et va prendre ses quartiers d'hiver au pays de Trèves, mais en faisant si bien surveiller Coblentz que les armées ennemies ne peuvent y passer le Rhin, non plus qu'à Mayence et à Strasbourg. Force leur fut de construire des ponts à Flersheim et à Gustavebourg.

Le 30 novembre, Turenne s'avance jusqu'à Vitlich, pour les couper du Rhin ; ce mouvement oblige les Impériaux à se retirer en Westphalie. Turenne les suit jusqu'à Wesel (Décembre).

**Campagne de 1673.** — L'électeur de Brandebourg apprend (février) que l'armée française s'est jointe à celle des évêques de Munster et de Cologne et que Turenne a assiégé et pris Unna, Ham, Kamen, Altona ; que de là il marche sur Soest, où il est entré sans coup férir.

Malgré la rigueur de la saison (25 février) et la difficulté des passages, Turenne s'empare de Ravensberg, Herrvord, Bilfeld. Le froid était excessif, la terre si dure qu'on ne pouvait ouvrir de tranchée, de sorte que nos soldats durent essuyer à découvert le feu de la mousqueterie et du canon. Ils le firent sans se plaindre.

Turenne poursuit sa marche (mars) par l'évêché de Paderborn jusqu'à Hoxter, où il passe le Weser. L'ennemi fuyant devant lui, il vint établir son quartier général à Soest et fit cantonner ses

troupes en Westphalie, où elles trouvèrent des vivres en abondance.

L'électeur ayant traité avec le roi, Turenne se remit, à la fin de mai, à la poursuite des troupes impériales qui paraissaient menacer le Rhin.

Il traverse la principauté de Berg, le comté de Nassau, la Franconie, le pays de Thuringe, de Gotha, la Hesse, le comté de Valdeck et vint camper à Wetzlar, près Francfort. L'empereur rassemble les débris de son armée en Bohême, en forme une nouvelle à Egra; Montécuculli en prend le commandement et se dispose à gagner la Franconie.

De son côté, Turenne réunit à ses troupes celles des évêchés de Cologne et de Munster, quitte Wetzlar (26 août), passe le Main à Seligenstadt avec 20.000 hommes, se porte vis-à-vis d'Aschaffembourg et fait prendre Friedberg. Turenne voulait par là s'assurer du cours du Main pour côtoyer le haut Palatinat et faciliter sa jonction avec l'électeur de Bavière, alors en pourparlers avec le roi de France. Une lettre de ce prince, saisie par la cour de Vienne, fit changer les plans de Turenne. Il quitte Aschaffembourg et tâche de se rendre maître des passages du Main, à l'exception de celui de Wurtzbourg, dont l'évêque a promis la neutralité.

Montécuculli, arrivé en Franconie, est rejoint par les armées de l'Empire et se trouve à la tête de 40.000 hommes. Il marche sur Nuremberg et manœuvre de manière à laisser ignorer si ses plans sont d'atteindre le haut ou le bas Rhin. Turenne l'attend quelques jours aux environs d'Aschaffembourg ; puis, pour triompher de la lenteur calculée de son adversaire, il passe la Tauber à Marienthal et s'avance jusqu'à Rotting près du camp des Impériaux, établis à Rottembourg. Montécuculli ne pouvait lever le camp sans exposer son arrière-garde ; il joue de ruse, fait semblant de marcher en avant comme s'il voulait combattre : Turenne donne dans le piège et range son armée pour la bataille. Montécuculli en profite pour faire filer d'abord sa deuxième ligne, puis la première et gagner un lieu entouré de montagnes et de marais entre Ochsenfort et Wurtzbourg. Turenne le poursuit, lui prend quelques bagages, s'établit vers le soir sur un petit piton fort élevé, à Teugelhausen, d'où il peut suivre du regard les moindres mouvements de son adversaire.

Il reste là quinze jours ; mais l'évêque de Wurtzbourg ayant livré son pont à Montécuculli, celui-ci fait passer ses canons et

devient maître du Main de Wurtzbourg à Wertheim, où il enlève de grands approvisionnements destinés aux Français.

Turenne quitta son poste et descendit le Main.

Au commencement d'octobre, Montécuculli se dirige vers Rheideck, détache un parti de cavalerie pour menacer Aschaffembourg ; Turenne couvre la place et descend le Main, vers Miltembourg.

Le reste de l'année se passe en marches et contre-marches, Turenne se tenant collé au Main, qu'il ne veut pas abandonner avant de savoir si Montécuculli veut marcher vers l'Alsace ou vers la Hollande.

Le 20 octobre, Montécuculli essaye d'une nouvelle ruse : il passe le Main à Lohr, fait faire sur le Rhin un pont de bateaux à Oppenheim. Cette fois, Turenne est convaincu que son adversaire veut passer en Alsace ; il quitte en conséquence son poste de Miltembourg, traverse l'Odenwald, le Necker (25 octobre) à Ladembourg et se rend à Philippsbourg ; mais Montécuculli a rappelé ses troupes et leur a fait descendre le Rhin en bateaux jusqu'à Coblentz, dont l'électeur de Trèves lui livre les ponts. Turenne se hâte, vient camper à Lachen, près de Neustadt, gagne Kreutznach, d'où il eût été en mesure d'attendre son adversaire si Coblentz avait fermé le passage. L'armée française prend ses quartiers d'hiver en haute et basse Alsace, en Lorraine et dans le Hainaut.

**Campagne de 1674.** — L'année suivante, Louis XIV tourne ses armes contre la Franche-Comté qu'il a bientôt réduite sous sa puissance ; mais, en réponse à cette nouvelle conquête, tous les princes d'Allemagne se liguent contre lui, à l'exception de l'électeur de Bavière et du duc de Hanovre. Louis XIV n'a à leur opposer que le vicomte de Turenne et une armée de 10.000 hommes.

C'est dans le Palatinat que les troupes non fédérées d'Allemagne se sont donné rendez-vous. Turenne s'y porte afin d'empêcher les troupes de l'Empire, commandées par le duc de Bournonville, de se joindre à celles de l'électeur Palatin et du duc de Lorraine, déjà rassemblées. La largeur du Necker seule sépare l'armée impériale de celle des princes. Cette rivière est facile à franchir à Heilbronn, dont le pont appartient aux confédérés. Turenne, encore à l'extrémité de l'Alsace, n'a pas de pont à sa disposition sur le Rhin. Peu importe ; il veut à force d'activité faire réussir son projet. Donnant ordre de construire un pont à

Philippsbourg, il part, le 12 juin, d'Hochfeld, près de Saverne, avec 6.000 chevaux et son régiment d'infanterie ; dès la seconde journée, il arrive à Philippsbourg, passe le Rhin sans s'arrêter et renforce son détachement des quelques troupes campées aux environs de cette place.

Les princes, ses ennemis, croyaient encore Turenne à plus de quinze lieues de Philippsbourg. On juge de leur surprise à la nouvelle de son entrée dans le Palatinat. Décidés à éviter le combat, ils se préparent à franchir le Necker pour mettre cette rivière entre eux et lui. Turenne devine leur projet; comptant, et à juste titre, sur le courage et la bonne volonté des troupes qu'il conduit, il fait doubler l'étape à son armée, de sorte qu'ayant fait trente lieues en quatre jours, il se trouve à portée de l'ennemi avant que celui-ci ait pu commencer sa retraite. Le duc de Lorraine et Caprara choisissent une position avantageuse dont il semble impossible de les déloger.

**Bataille de Sintzheim, 6 juin.** — Tout près de la ville de Sintzheim est une montagne, au haut de laquelle se trouve un plateau assez spacieux que termine un grand bois; ce plateau est appuyé à droite au château et à la ville de Sintzheim, et à gauche à des hauteurs inaccessibles. Sur le front, la rivière d'Elsenz coule aux pieds de la position et en rend les abords plus difficiles. Dans la ville, dans le château, les faubourgs et les haies avoisinantes est disposée une nombreuse infanterie.

C'est de ce côté que Turenne commence son attaque avec la cavalerie, soutenue par des compagnies de grenadiers. M. de Tavannes, capitaine de grenadiers au régiment de Turenne, commande l'une d'elles. Les faubourgs sont enlevés rapidement, et l'infanterie s'empare de la ville. Cependant, il est nécessaire de se rendre maître d'un défilé qui permette de gagner la hauteur; les flancs en sont rigoureusement défendus par des dragons ennemis, retranchés dans des vignes et des haies, d'où ils menacent la colonne. Le régiment de Turenne se porte, à cet effet, au delà de Sintzheim et s'empare d'un point dominant, que les ennemis ont négligé de garder. Nos soldats, de cette position, font un tel feu qu'ils attirent à eux l'attaque ennemie. Exposés aux feux d'une batterie dont tous les coups portent sur les drapeaux, des rangs entiers tombent à chaque décharge; les vides sont remplis aussitôt, sans que l'on ait à signaler le moindre désordre. Par son opiniâtreté, le régiment permit à l'armée de

gravir le défilé et contribua, par conséquent, puissamment à la victoire qui couronna nos efforts quelques heures après.

**Opérations du 6 juin au 4 octobre.** — Cette bataille fut très sanglante, les Français avaient perdu 180 officiers et 1100 soldats. Les ennemis furent plus maltraités encore; ils n'échappèrent à un désastre qu'en se jetant dans les bois. Trop fatiguées, les troupes françaises ne purent les poursuivre que jusqu'à la lisière opposée. Turenne les établit, pour la nuit, à Weibstedt, en un camp où l'on trouva abondamment de quoi les soulager et, le lendemain, revenu à Sintzheim, on put à loisir examiner combien il avait fallu d'efforts pour exécuter, dans un terrain aussi accidenté, les manœuvres que le général avait ordonnées, manœuvres qu'une poussière abondante avait rendues plus difficiles encore à diriger.

Les ennemis s'étant retirés au delà du Neckar, Turenne repassa le Rhin, vint s'établir aux environs de Neustadt et, ayant reçu des renforts, employa le temps libre à faire faire des reconnaissances.

Quelque temps après, le duc de Lorraine et Caprara, ayant rassemblé au delà du Necker les débris de leur armée, furent renforcés par 8.000 hommes sous le commandement du duc de Bournonville. Ils n'osaient pourtant pas encore se porter en avant, et, retranchés dans leur camp, attendaient les troupes des Cercles et des États de l'Empire, leurs alliés. Le 3 juillet, après une fausse marche sur Kayserslautern, Turenne repasse le Rhin à Philippsbourg, va camper à Hockceunum et, continuant pendant trois jours et trois nuits sa marche vers le Necker, en laissant Heidelberg à sa droite, il atteint le village de Veiblingen, situé sur cette rivière, à une lieue et demie de Landenbourg, où les ennemis se sont fortifiés. Le lendemain, il lance quelques escadrons pour reconnaître leurs positions. L'ennemi prend peur devant cette démonstration, lève le camp et, harcelé, poursuivi, recule en désordre jusqu'au Main. Le 9 juillet, l'armée française campa à Gross-Saxen, où elle trouva des vivres en abondance, mais où les Français qui se laissèrent surprendre par les paysans furent massacrés avec tous les raffinements de cruauté qu'un peuple irrité des malheurs de la guerre, ait pu inventer.

Le 28 juillet, Turenne passe le Rhin, atteint Neustadt, puis Landau et Vissembourg.

Il semble nécessaire, dans la période suivante, de faire un récit sommaire des campagnes de Turenne; elles sont glorieuses

pour le régiment qui prit part à toutes les batailles ou combats importants. « Turenne avait une grande confiance dans la bravoure ou la fermeté de ce corps, il l'employait de préférence dans les occasions difficiles et périlleuses, le faisait passer de la droite à la gauche, de la gauche à la droite, suivant les circonstances où il pouvait servir plus utilement. »

L'armée impériale, renforcée des troupes des Cercles de l'Empire, de Zell, de Volfenbutel, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Trèves et de Cologne, vint camper entre Spire et Philippsbourg, s'étendant depuis Duttenhoven jusqu'à Mechterstein, et fit semblant de vouloir assiéger Philippsbourg. Turenne avait 20.000 hommes; il aurait voulu être informé du moment où les ennemis passeraient le Rhin, mais les reconnaissances qu'il lança n'aboutirent pas, les alliés passèrent le Rhin (21 juillet), et remontèrent vers Strasbourg. Turenne les suit avec 1.200 hommes de pied, arrive, le 25 septembre, aux portes de Strasbourg; il est trop tard. Malgré les magistrats, les bourgeois, violant la foi promise, ouvrent les portes de la ville aux Impériaux. Turenne fait passer l'Ill et la Suffel à ses troupes, puis marque l'emplacement de son camp, sa gauche à l'Ill, sa droite à un grand marais, sur son front la Suffel, sur ses derrières le village de Wauzenau.

L'armée ennemie passe la Brusche; puis, remontant cette rivière, s'étend du village de Geispitzen, le long de l'Ill, jusqu'à Grafenstaden. Elle comptait 40.000 hommes et était abondamment pourvue de vivres.

**Bataille d'Ensheim, 4 octobre.** — Turenne, dont le but est, à tout prix, de préserver la France d'une invasion, se résout à attaquer l'ennemi, malgré sa supériorité numérique. Il laisse ses troupes se reposer trois jours au camp de Wauzenau, puis, à l'entrée de la nuit, il détache trois régiments de cavalerie, avec ordre de faire des ponts partout où il sera nécessaire. Lui-même fait partir le reste de ses troupes à minuit, passe la Suffel à Pampertheim, en trois colonnes, et enfile la route d'Achenheim, dont l'ennemi a négligé de garder les ponts. Une pluie abondante détrempe les routes et rend la marche fort pénible. Ce n'est que le soir, à quatre heures, qu'on atteint Achenheim. Turenne va seul reconnaître le camp ennemi et rentre bien fixé sur le terrain et la position. Il faut pour atteindre l'ennemi, campé derrière Eusheim qu'il a fortifié et garni de canons, passer la Brusche, le ruisseau d'Holtzheim, traverser une plaine que bordent d'un côté

un grand bois où s'appuie la droite ennemie, de l'autre un bois plus petit au point d'appui de la gauche.

Il n'y a pas un moment à perdre : Turenne fait défiler l'armée toute la nuit sur le pont d'Holtzheim et la met en bataille à gauche de ce village, sur la rive droite de la Brusche et le plus près qu'il peut de la rivière.

A la pointe du jour (4 octobre) l'armée française est formée sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes, soutenue par des pelotons de grenadiers. Le régiment de Turenne est en seconde ligne. L'attaque est dirigée dès le début de l'action sur le petit bois. A une charge vive et impétueuse, l'ennemi répond vigoureusement. Le petit bois est pris et repris plusieurs fois, sans qu'on puisse décider quel parti est victorieux. Enfin, les Français en restent maîtres, mais la droite ennemie fond sur le centre de notre première ligne restée à son poste, l'enfonce et la pousse jusqu'à la réserve. La deuxième ligne est presque uniquement formée de cavaliers. Le duc de Bournonville ordonne, pour profiter de cette situation, au comte de Caprara de se glisser avec un gros corps de cavalerie derrière la gauche des Français. Il réussit à renverser quelques escadrons et à tourner l'infanterie : c'est alors que le régiment, commandé par M. de Puisieux, soutient la cavalerie du comte de Lorges et du comte d'Auvergne, et, reprenant l'offensive, reste maître du terrain. La victoire est gagnée, la pluie qui n'a pas cessé de tomber et l'obscurité, venue de bonne heure, mettent fin au combat.

L'armée française avait marché quarante heures avant l'action ; la bataille avait duré du matin au soir dans un terrain gras, dans des bois fourrés, sous une pluie continuelle.

Turenne repassa la Brusche pour retrouver les vivres et les bagages et se remettre des fatigues du combat. Trois mille ennemis hors de combat, huit canons, plusieurs étendards, un grand nombre de prisonniers : tels étaient les résultats de cette victoire qui coûtait deux mille hommes aux Français. Le lieutenant-colonel, comte de Puisieux, était blessé.

**Dernières opérations.** — Turenne vint camper entre Achenheim et Bruschwickersheim : il y resta deux jours. Le 7 octobre, il s'arrêta à Marleu, appuyant sa droite à la rivière de Mutzig et sa gauche aux hauteurs de Saverne. Derrière sa droite se trouvait le fort de Vasselonne, où il mit garnison. Il était sûr, dans cette position, de surveiller Strasbourg et Haguenau et de tirer de France les approvisionnements nécessaires à ses troupes.

Le 14 octobre, l'armée impériale forte de près de 60.000 hommes s'alla poster près du champ de bataille d'Ensheim, puis le duc de Bournonville s'avança sur les hauteurs d'Achenheim comme pour reconnaître le camp français. Turenne, craignant une entreprise sur Haguenau, y envoya 800 hommes et fit fortifier son camp.

Le 18 octobre, l'ennemi fut annoncé en force : Turenne fit alors retirer son armée de Marleu sur Dettweiler par le défilé de Vasselonne, et, quand la cavalerie ennemie parut, l'armée était hors de danger. Campé entre Dettweiler à droite et Hochfeld à gauche, couvert sur son pont par la Zorn, Turenne détacha à Steinburcq, à moitié chemin de Saverne, un corps prêt à se jeter dans cette place au premier signal. Les gués et les ponts furent rompus entre Saverne et Brumath, qui fut gardé par la cavalerie. Les Impériaux n'osèrent pas l'attaquer.

Le 21 novembre, Turenne se retira sur Ingweiler tout en faisant observer Haguenau. Les Impériaux en conclurent qu'ils pouvaient en sécurité prendre leurs quartiers d'hiver et se répandirent en Alsace, de Belfort à Strasbourg. C'était faire le jeu de Turenne qui, dès le 29 novembre, fit défiler son armée.

**Campagne de 1675.** — Le 5 décembre, Turenne la fait marcher parallèlement aux Vosges et sur plusieurs colonnes ; lui-même passe par Blamont, Baccarat, Domptail, Padoux, les Loges, Louguet, s'empare de Remiremont et, par Faucogney et Melisey, arrive à Belfort (27 décembre), où ses troupes se rassemblent après trois semaines de marche dans les montagnes couvertes de neige, à travers des torrents débordés et des chemins presque impraticables.

Les Impériaux prennent l'alarme et se retirent sur Altkirch. Le 28 décembre, Turenne s'établit à deux lieues au nord de Belfort, prêt à marcher sur Mulhansen qu'il atteint le lendemain 29 décembre. La cavalerie de l'Empereur, les troupes du duc de Lorraine et de l'électeur de Trèves s'étaient vainement flattées de résister dans ce poste important. Le combat très vif tourne à l'avantage des Français, donne de la confiance à nos troupes, démoralise les alliés qui, poussés au milieu de leurs quartiers, se rassemblent à Ensisheim, puis à Sainte-Marie et à Colmar.

Le 30 décembre, Turenne envoie sur Bâle un parti qui fait bon nombre de prisonniers.

Le 3 janvier, Turenne est à Ensisheim.

Le 4, l'armée tout entière est réunie à Pfaffenheim.

**Combat de Turckheim, 5 janvier 1675.** — Le 5, les Impériaux sont dans une situation des plus avantageuses : à leur gauche Colmar et la rivière d'Ill, à leur droite Turckheim et la montagne, sur leur front un bras de la Fecht, qui coupe la plaine et relie les deux villes. Ils ont eu le temps de fortifier tout le champ de bataille.

Turenne fait avancer son armée sur deux colonnes, avec une avant-garde de 2.000 fantassins et de 400 grenadiers, au nombre desquels compte son régiment tout entier ; puis, laissant le commandement au comte de Lorges, il mène lui-même son avant-garde vers la gauche, en serrant le pied des montagnes, dans un terrain couvert de vignes et de haies.

L'aile gauche entre de la sorte dans le val Saint-Grégoire par un défilé qui aboutit à Turckheim.

Le comte de Lorges a reçu l'ordre d'étendre sa droite vers Colmar, comme s'il avait eu le dessein d'attaquer cette ville. A son mouvement répondit un mouvement parallèle de l'ennemi ; mais bientôt, s'apercevant de la manœuvre, le duc de Bournonville détache 12 bataillons, 6 pièces de canon et beaucoup de cavalerie pour secourir sa gauche. Turenne, à son tour, lance Foucauld et 8 bataillons pour s'emparer du poste que les Impériaux ont mis à Turckheim, mais avec ordre, cette mission remplie, de ne commencer la poursuite qu'une heure avant le coucher du soleil, afin que les ennemis, surpris par la nuit et craignant pour leur flanc droit, se replient sur Colmar.

Il arriva ce que Turenne avait prévu ; le 5 au soir, il fit occuper les hauteurs de Turckheim ; le lendemain, il se dirigea, en suivant la Fecht, sur Colmar, rempli de malades et de blessés abandonnés. Les Impériaux s'arrêtent encore trois jours à Schlestadt et Chatenois, puis, par Benfeld, gagnent Strasbourg et repassent le Rhin, le 11 janvier.

**Suite des opérations jusqu'à la mort de Turenne.** — Le 9 janvier, Turenne arrive à Guémar et répand ses troupes autour de Schlestadt, où il entre lui-même pour rassurer les habitants.

Dès le 3 janvier, il promettait le pardon aux Strasbourgeois, coupables d'avoir ouvert leurs portes aux Impériaux.

En retour, les magistrats l'avertissaient de la retraite de nos ennemis et demandaient le renouvellement de la neutralité.

Turenne, rappelé à Paris pour recevoir les félicitations du Roi, laissa l'armée aux ordres du marquis de Vaubrun, qui prit Molsheim-Mutzig et installa l'armée dans ses quartiers d'hiver.

La même année, le comte de Montécuculli, ayant été appelé de nouveau à commander les troupes impériales, crut agir plus utilement que les années précédentes en entrant de bonne heure en campagne. Il se propose de passer le Rhin.

Louis XIV invite Turenne d'une manière pressante à reprendre le commandement de ses troupes. Le 11 mai, il quitte Paris, arrive à Schlestadt, y rassemble ses troupes et de suite se porte avec sa cavalerie à Benfeld.

Le 27 mai, il campe au village d'Achenheim et, du même coup, empêche son adversaire, Montécuculli, de passer le Rhin. Celui-ci fait autour de Philippsbourg plusieurs démonstrations. Turenne qui a mis dans cette ville une bonne garnison, ne se laisse pas impressionner par toutes ces manœuvres et garde solidement son poste, aux portes de Strasbourg.

Tout à coup, au commencement de juin, Turenne détache le marquis de Vaubrun à Erstein et fait construire sur le Rhin un pont à Ottenheim. Le 6 juin, il fait prendre du pain pour quatre jours, et, malgré une pluie torrentielle, lève le camp à deux heures du matin, fait passer le Rhin à son armée qu'il conduit jusqu'à Villstedt, où il établit son camp, appuyant ses flancs aux rivières de la Kintzig et de la Schutter, de Villstedt à Eckartsveier (il empêchait ainsi l'ennemi de passer le Rhin à Strasbourg) ; puis il poussa ses reconnaissances jusqu'à Offenbourg.

Le 13 juin, l'armée impériale s'établit entre Offenbourg et Ortenberg, le long de la Kintzig. Turenne prit une position parallèle sur l'autre rive et fit occuper derrière lui tous les petits postes avantageux pour couvrir les ponts d'Ottenheim et de Strasbourg. Il semble, dans toutes les manœuvres, que les Français, beaucoup moins nombreux que leurs ennemis, aient su en quelque façon se multiplier pour leur faire tête : rien de plus surprenant en effet que la célérité et la justesse des mouvements qui furent exécutés pour couvrir en même temps deux ponts séparés par une distance de plusieurs lieues. Une fois que Turenne fut certain que l'intention de son adversaire était de s'emparer de son pont d'Ottenheim, il se porta lui-même à Altenheim et fit occuper Meissenheim par un fort détachement, sous les ordres du comte de Lorges.

Les Impériaux s'avancent jusqu'à Lohr, ils ne sont séparés des Français que par le ruisseau de la Dunditz, dont les rives, il est vrai, sont escarpées. Turenne fait rompre le seul pont qui permette un passage facile du ruisseau, met en arrière un déta-

chement de 50 hommes, soutenu à distance par d'autres troupes. Montecuculli dut renoncer à passer la Dunditz. Ce danger écarté, Turenne fait porter le pont d'Ottenheim à Altenheim (22-26 juin), pour diminuer le front de défense de sa position.

Du côté des Impériaux, les vivres commençaient à manquer; Montécuculli songea à remonter vers Fribourg, mais la crainte de laisser Turenne sur son flanc l'arrêta. Il revint à Offenbourg et Turenne à Villstedt; puis il s'établit peu après, sa droite à Neumühl, sa gauche à Bodersveier, pour faire face aux Impériaux qui, au nord de Strasbourg, s'étendaient d'Urlaff à Brunhurst.

Les deux armées s'étant observées six jours, les Impériaux descendent le Rhin pour gagner la plaine de Schergen et campent entre Reuchenloch et Lichtenau, appuyant leurs flancs au Rhin et à la Reuchen.

De suite, Turenne marche à eux par Bischen, appuyant sa gauche au Rhin. Les deux armées sont à portée de fusil: un ruisseau et un pré marécageux les séparent, et le but est atteint, puisque Turenne empêche les adversaires de se servir du Rhin pour leurs approvisionnements. Mais d'autre part, bien que tous les officiers, Turenne en tête, donnent l'exemple de toutes les vertus militaires, il est à craindre que, très éprouvée par les pluies continuelles et la disette, l'armée ne puisse rester longtemps sur les positions qu'elle occupe. Vers le 10 juillet, la pluie cesse de tomber et le soleil raffermit les chemins; aussi, dès le 15, à l'entrée de la nuit, Turenne se met en marche avec un détachement, à travers des bois marécageux qu'il faut couper sur place pour avancer. Sans cesse arrêtés par des ruisseaux de plus d'un mètre, nos soldats chargés des instruments et des matériaux nécessaires à la construction d'un pont et de retranchements, arrivent, avant minuit et sans avoir perdu un outil, à un gué de la Reuchen qu'a fait connaître un berger. Le 18 juillet, le travail est achevé, Turenne appelle à lui de Villstedt à Vagurst le plus grand nombre de ses troupes, tandis que, pour masquer son mouvement, il fait fortifier son camp du Rhin à la lisière du bois. Montécuculli est renseigné : il fait attaquer son camp dégarni et appelle des troupes d'Offenbourg pour menacer Turenne sur son front et son flanc droit. Un brouillard intense empêche cette manœuvre de réussir ; mais Turenne est arrivé à entourer son ennemi de postes solides, rapprochés et se soutenant bien les uns les autres (25 juillet). Dans la nuit du 25 au 26, Montécuculli quitte Schergen et par Lichtenau gagne Bihel, à

deux lieues de Bade. Turenne rassemble ses troupes à Gamshurst et remonte le cours de la petite rivière d'Achern, qui l'amène au bourg de ce nom. Il y arrive au petit jour (27 juillet).

**Salzbach. Mort de Turenne, 27 juillet 1675.** — Achern est au pied des premiers gradins de la Forêt-Noire. Sur la place, une petite église, la chapelle Saint-Nicolas, que l'on voit encore aujourd'hui, peinte en lie de vin. Le prêtre était à l'autel ; Turenne s'approche : « Dites pour moi les prières des quarante heures. »

Cependant l'avant-garde approchait de Nieder-Salzbach, village un peu enfoncé à l'entrée d'un ruisseau difficile à franchir. Turenne avait ordonné d'occuper ce village, où il comptait, soit changer de direction, soit prendre position. L'ennemi l'a prévenu et s'y trouve en force, retranché dans le cimetière avec l'église pour réduit, soutenu par des troupes qui arrivent et par une artillerie qui réduit au silence nos pièces légères. L'avant-garde est impuissante à déloger les Impériaux du village. Mais Turenne ne perd pas son assurance : « Je les tiens ! je les tiens ! » dit-il. Puis, après avoir arrêté le combat à peine commencé et pris ses dispositions pour contenir l'ennemi, il se porte avec ses officiers et quelques soldats sur un mamelon qui fait cap entre les deux ruisseaux d'Achern et de Salzbach, pour achever la reconnaissance de la position. Elle lui parut favorable pour appuyer sa droite et surtout pour prendre à revers l'église et le cimetière, dont il avait hâte de s'emparer. Ordre fut envoyé à M. de Lorges de traverser Achern pour former ses troupes en bataille et d'envoyer aussitôt l'artillerie au maréchal.

Celui-ci s'arrête un moment pour contempler une vue admirable : à ses pieds, le petit clocher de Salzbach, perdu dans les vergers ; au loin, la chaîne bleue des Vosges, et, dans la plaine, la flèche rouge de Strasbourg sortant de la verdure des bois. Lord Hamilton mit fin à cette rêverie : « Monsieur, on tire sur vous. » — « Allons-nous-en, répond le maréchal, je ne veux pas être tué aujourd'hui. » Et il se recule pour se garer des balles et des boulets, et aussi pour chercher un peu d'ombre. Midi était passé, et le soleil était brûlant; un gros arbre donna l'abri de ses branches. Turenne s'amusa à y faire grimper un soldat ainsi placé en vigie.

Survint Saint-Hilaire, lieutenant général d'artillerie : « Vous plairait-il, Monseigneur, venir voir l'emplacement où je vais mettre en batterie ? mes pièces me suivent. » Et Turenne rebroussa chemin. A ce moment, l'artillerie impériale envoyait

une « volée ». Le bras déjà étendu de Saint-Hilaire fut emporté; Turenne, frappé en plein corps, roula dans les jambes de son cheval, « ouvrit deux fois la bouche et les yeux fort grands et demeura tranquille pour jamais ».

Le fils de Saint-Hilaire, recevant son père dans ses bras, se lamentait..... « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, lui dit Saint-Hilaire, mais ce grand homme que la France vient de perdre ! »

Le corps fut déposé d'abord au pied de l'arbre qui venait d'abriter le héros vivant, puis porté à la chapelle Saint Nicolas. Le prêtre à qui le maréchal avait parlé le matin, achevait ses oraisons.

« Turenne tombait au moment où la victoire allait encore couronner ses cheveux blancs, dans la toute-puissance et toute l'audace de son génie, dans le vif éclat de sa gloire et comme dans une sorte d'apothéose, élevé sur un tertre d'où sa vue embrasse l'Alsace qu'il vient encore de sauver, le visage tourné vers la France que son épée sert depuis cinquante ans, le dos à la Forêt-Noire qu'il a maintes fois franchie victorieusement, tenant à ses pieds l'ennemi qu'il vient enfin de saisir ! »

Montécuculli fut informé des premiers; un chirurgien traversant les lignes au galop lui avait aussitôt porté la nouvelle; il l'accueillit avec une gravité émue et respectueuse: « Messieurs, dit-il en se retournant vers ses officiers, il vient de mourir un homme qui faisait honneur à l'homme. »

Cette parole, sortie de la bouche de son adversaire, n'est-elle pas le plus bel éloge que l'on puisse faire du maréchal de Turenne?

Son corps fut transporté à Saint-Denis. Aujourd'hui il repose aux Invalides..... Mais au delà du Rhin, au sein même des provinces ravies, une pyramide s'élève à l'endroit où le héros est tombé. Ce coin de terre appartient à la France.

Ce malheur avait jeté la consternation dans les rangs de l'armée.

Elle brûle du désir de venger la mort de son chef, mais les généraux préfèrent ne pas livrer le combat.

Montécuculli se rendit maître de Vilstedt. L'armée se retira, le 28, vers Altenheim et repassa le Rhin en bon ordre. Notre arrière-garde vivement pressée tint tête à l'ennemi; le régiment de Turenne se distingua par la vigueur des contre-attaques qu'il fournit. Bon nombre d'officiers se firent remarquer dans cette

brillante retraite. Ce sont : M. de Puisieux, lieutenant-colonel; MM. de Bohain, de Talvanne, Dommangeville, de Belrieux, de la Motte, capitaines; ce dernier eut un bras emporté; M. de Ruvigny de Callimotte fut blessé grièvement.

L'armée se rassembla sous Schlestadt.

---

# RÉGIMENT DU MAINE

(1675—1740)



# CHAPITRE V

## RÉGIMENT DU MAINE

De 1675 à 1740.

Peu de temps après, M. de Puisieux reçut du marquis de Louvois une lettre dont voici la substance :

« Le Roi ayant jugé, Monsieur, qu'il ne pouvait mieux remplacer la perte que le régiment que vous commandez vient de faire dans la personne de M. de Turenne, qu'en lui donnant pour colonel Monseigneur le duc du Maine, son fils, l'intention de Sa Majesté est qu'il en porte désormais le nom et la livrée, étant destiné à ne plus sortir de sa maison. » Le régiment prit dès lors le nom de régiment du Maine, qu'il garda jusqu'en 1740.

### Suite de la guerre de la première coalition.

**Campagne de 1676.** — En 1676, Louis XIV, sur les conseils de Vauban, songeait à resserrer ses conquêtes. Des bouches de la Meuse et du Rhin, la guerre s'était progressivement rapprochée des frontières françaises, non par l'affaiblissement des armes de Louis XIV, mais par la force même d'une politique plus raisonnable. L'heure était venue de conquérir pour ne plus abandonner. Un congrès allait s'ouvrir à Nimègue. Les Espagnols qui, dans les traités précédents, avaient obtenu de garder sur le territoire français Aire, Saint-Omer, Condé, Bouchain, Valenciennes, Cambrai, ne manqueraient pas, vaincus sur les champs de bataille, de chercher des compensations sur le terrain diplomatique. Il fallait couper court à cette chicane. Le siège de Condé fut résolu. Louvois en dressa le plan avec tous les détails.

Dès le 21 février 1676, la distribution des armées et des commandements était arrêtée. Louis XIV se réserva de commander

l'armée de Flandre. Le régiment du Maine servait dans cette armée, qui comptait 53 bataillons d'infanterie, de 15 compagnies chacun.

**Siège et prise de Condé, 17-26 avril 1776.** — Louvois mena les préparatifs du siège de la place de Condé avec tant de secret, que certainement, de toutes les places espagnoles, ce fut celle qui eut le moins d'inquiétude.

Le 17 avril, Condé est investi par le maréchal de Créqui. Le 21, Louis XIV arrivait de Saint-Germain, la tranchée était ouverte; dans la nuit du 25 au 26, tous les dehors, ruinés par le canon, furent enlevés d'assaut. Le régiment du Maine, ayant été commandé pour l'attaque du chemin couvert, l'emporte, l'épée à la main, en présence du roi. Le gouverneur capitula.

Cette expédition glorieusement terminée, Monsieur se sépara de l'armée du roi avec un gros détachement pour aller mettre le siège devant Bouchain, pendant que le roi, avec le reste de l'armée (à laquelle il avait fait occuper un poste avantageux, où elle ne pouvait plus être attaquee), observait les mouvements du prince d'Orange. Sur ces entrefaites, le général s'avance jusqu'à Valenciennes ; alors le roi passe promptement l'Escaut et vient camper à la Cense d'Urtebise, vis-à-vis de l'ennemi, n'en étant séparé que par une plaine : tout semble annoncer une affaire inévitable; déjà des deux côtés on se dispose à la bataille; le roi, parcourant le front de son armée pour l'encourager, s'arrête devant le régiment du Maine et lui dit : « Je m'attends que vous ferez paraître autant de valeur en cette occasion que vous en avez donné de marques sous M. de Turenne. »

Le 10 mai, Louis XIV fit placer ses troupes sur une ligne parallèle à celle de l'ennemi, la droite à l'Escaut, à hauteur de Fontenelles, la gauche au bois vers l'abbaye de Vigogne. L'armée demeura toute la journée et toute la nuit dans ses postes de combat ; ce ne fut que le lendemain, à neuf heures, quand on fut bien certain que le prince d'Orange n'attaquait pas, qu'on dressa les tentes et que l'on fit quelques travaux de défense. Bouchain fut pris et Louis XIV rentra à Versailles (4 juillet), laissant le commandement de l'armée au maréchal de Schönberg.

En même temps, le maréchal d'Humières à la tête d'un détachement considérable dont le régiment du Maine faisait partie, entreprit le siège d'Aire. Bombardée avec violence, la place ne tint que cinq jours (31 juillet). M. de Sajac, capitaine, fut tué à une des principales attaques, plusieurs officiers furent blessés.

**Campagne de 1677.** — En 1677, la campagne reprit comme celle de 1676. Ce sont les idées de Vauban et de Louvois : conquérir la Flandre, se maintenir partout ailleurs. En décembre 1676, Louvois fait une course en Flandre ; Vauban parcourt les places. Le siège de Condé avait surpris l'Europe au printemps, le siège de Valenciennes allait la surprendre en plein hiver.

**Siège de Valenciennes, 4-16 mars 1677.** — Les Espagnols étaient prévenus; ils savaient que l'orage allait tomber sur Saint-Omer, Valenciennes et Cambrai, et avaient accumulé dans ces trois places tous leurs moyens de défense. Le 12 février, le maréchal d'Humières a reçu l'ordre de tenir ses troupes prêtes pour investir en même temps Valenciennes et Saint-Omer, car les deux sièges devaient se faire à la fois; la saison se maintint si mauvaise que l'on fut obligé de différer l'attaque de Saint-Omer. Le roi arrive devant Valenciennes le 4 mars, par un temps effroyable. L'armée assiégeante compte 53 bataillons et 130 escadrons. Le 9 mars, la tranchée fut ouverte au N.-O. vers Anzin; le 16, malgré la neige et la pluie, la tranchée a atteint le glacis. Valenciennes, du côté de l'attaque, est couvert par un triple rang d'ouvrages extérieurs, mais la défense des assiégés est molle. Vauban fait attaquer et enlever la place en plein jour, par une colonne de 4.000 hommes d'infanterie, en grande partie composée de mousquetaires.

Le 22 mars, Louis XIV assiégeait Cambrai, Monsieur marchait sur Saint-Omer. Le régiment prit part à ces deux sièges.

**Bataille de Cassel, 11 août 1677, et prise de Saint-Omer.** — Le prince d'Orange n'avait pas osé secourir Valenciennes et Cambrai; mais il résolut d'attaquer le duc d'Orléans à Saint-Omer pour faire lever le siège ou pour renforcer la garnison. Louis XIV augmenta l'armée du duc de 8.000 hommes. Ce prince, bien résolu à ne pas se laisser attaquer dans ses lignes, se porta au-devant des ennemis, et, arrivé sur les bords de la petite rivière de la Peene, près de Cassel, il se trouva en présence de son adversaire. Une demi-lieue à peine sépare les deux armées. Le combat s'engage presque aussitôt. L'armée française est rangée sur deux lignes avec une réserve : à l'aile droite le maréchal d'Humières; au centre, Monsieur; à l'aile gauche, le maréchal de Luxembourg.

Le prince d'Orange fait attaquer l'abbaye de Peene, défendue par un poste du maréchal de Luxembourg. L'abbaye fut prise, reprise et incendiée. Puis, le prince d'Orange ayant commis la

faute de porter presque toute sa deuxième ligne à son aile droite, le maréchal d'Humières s'en aperçut et obtint de Monsieur l'autorisation d'attaquer l'aile gauche ennemie : il la mit en désordre. Monsieur fit alors attaquer le centre ennemi, qui occupait des postes avantageux. Il n'était possible d'aller à lui qu'en s'emparant de haies fort épaisses derrière lesquelles les Hollandais s'étaient retranchés. Le régiment du Maine, qui les chargea un des premiers, fit pour les en déloger des efforts considérables qui faillirent être couronnés de succès. Mais le prince d'Orange ayant eu le temps de faire renforcer le point d'attaque par quelques bataillons, le combat recommence plus acharné ; la victoire est incertaine ; le régiment, accablé par le nombre, commence à plier, quand le duc d'Orléans s'avançant au plus fort de la mêlée, comme un vrai capitaine de grenadiers, s'écrie : « Je n'ai jamais douté que vous combattiez sous moi avec autant de valeur que si vous étiez en présence de M. de Turenne. » Il n'en fallut pas tant pour redonner aux soldats du régiment une nouvelle énergie. M. de Varenne, lieutenant-colonel, les ramène aussitôt à la charge ; ils fondent sur les ennemis l'épée à la main. Ceux-ci, animés par la présence de leur général, résistent de leur mieux ; mais, poussés de front par le duc d'Orléans, pris en flanc par le maréchal d'Humières, leurs bataillons hollandais ne tardèrent pas à se confondre en une masse flottante et désordonnée qui, sous un dernier choc de la cavalerie, se divisa de nouveau en groupes plus ou moins nombreux de fuyards.

Cette glorieuse journée fut suivie de la prise de Saint-Omer, et le régiment du Maine eut ordre d'y entrer, parce qu'il avait perdu tant d'officiers et de soldats à la bataille de Mont-Cassel qu'il fut jugé hors d'état de servir le reste de la campagne.

M. de Sigoville, major, M. de Fozou, capitaine, y furent tués. MM. de Varennes, de Perthus, de Bohain, de Bardon, de Gourneau, de Ruvigny, Duteil, Dommangeville et de Belrieux méritent d'être cités parmi les officiers qui se distinguèrent le plus à cette mémorable journée.

L'armée prit ses quartiers d'hiver.

**Siège et prise de Gand, 4-8 mars 1678.** — En 1678, Louvois voulait, par un coup d'État, prouver à l'Angleterre et à la Hollande que le meilleur parti à prendre c'était d'abandonner au roi, par une paix promptement conclue, la plus grande partie de ses conquêtes. La place à conquérir était Gand, la capitale, la tête et le cœur de la Flandre. Pour mieux tromper l'ennemi sur ses

intentions, Louis XIV alla jusqu'à Metz, puis revint à marches forcées sur Gand, qui fut investi le 4 mars. La place était absolument dégarnie de défenseurs. Elle capitula le 8. Le régiment prit part à l'assaut, le chevalier de Sigoville y fut blessé. Cette conquête fut suivie de la prise d'Ypres; le régiment ne donna pas. Ainsi se termina une des guerres les plus sanglantes que la France ait eu à soutenir depuis l'établissement de la monarchie.

Quatre ans après, sous le prétexte que les troupes françaises exigeaient des contributions dans les Pays-Bas, les Espagnols se crurent autorisés à commettre divers actes d'hostilité qui fournirent à Louis XIV l'occasion de recommencer la guerre. Le siège de Courtray se fit sous les ordres du maréchal d'Humières. Le régiment du Maine y fut employé et y perdit beaucoup de monde; il prit part aussi au siège de Dixmude, qui ne dura que quelques jours. Les succès du maréchal de Créqui au Luxembourg, dans le pays de Trèves, et la marche de son armée sur les Pays-Bas déterminèrent les Espagnols à faire la paix.

Le régiment en profita pour se réorganiser. Pour combattre l'inaction et l'oisiveté du temps de paix, Louis XIV créa des « camps d'instruction » sur la Sarre, auxquels le régiment reçut ordre de se trouver. Louis XIV en passa la revue et trouva l'instruction si complète qu'il accorda des gratifications aux officiers, distinction bien rare en ce temps-là. Les tambours du régiment étaient si bien instruits que tous les tambours-majors de l'armée reçurent l'ordre d'assister à l' « école » du régiment.

## Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

L'élection du prince Clément de Bavière à l'archevêché de Cologne, l'échec du cardinal de Furstenberg, candidat de Louis XIV, à cette même dignité, suffit à rallumer la guerre.

**Campagne de 1689.** — Monsieur, frère du roi, entre en Allemagne à la tête d'une puissante armée et fait la conquête de plusieurs places. C'en fut assez pour réveiller la jalousie des ennemis de la France, qui forment une nouvelle coalition dans laquelle entrent l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, sous le commandement du prince Charles de Lorraine.

**Héroïque défense et capitulation de Mayence, 17 juillet-8 septembre 1689.** — Tandis que l'électeur de Brandebourg

hésitait à passer le Rhin pour former autour de Bonn une attaque régulière, le duc de Lorraine s'était décidé à investir Mayence, le 17 juillet; il avait plus de 45.000 hommes. La place au confluent du Rhin et du Mein, ou plutôt en face du confluent, puisqu'elle occupait la rive gauche du fleuve, était grande, bien bâtie, entourée d'une bonne enceinte bastionnée, mais à peu près sans dehors; il n'y avait pas à compter sur la citadelle qui était beaucoup trop petite. La garnison était de 9000 hommes d'excellentes troupes, sous les ordres du marquis d'Huxelles, commandant en chef. Un très habile ingénieur, M. de Choisy, dirigeait les travaux de défense, et M. de Vigny commandait l'artillerie. Les assiégeants ouvrirent la tranchée le 24 juillet. Ils firent deux attaques, l'une que l'on appelait l'attaque de Lorraine contre le front S.-O. de la place, l'autre l'attaque de Bavière, au Sud-Est, contre la citadelle et les ouvrages situés entre la citadelle et le Rhin.

Les ingénieurs allemands multipliaient les précautions : ils n'avançaient un pied que lorsqu'ils avaient bien assuré l'autre; et cependant, le terrain qu'ils croyaient avoir gagné, M. d'Huxelles le reprenait souvent à leur grand déplaisir; il les incommodait par des embuscades; il tirait du canon, faisait des sorties, bouleversait les travaux d'approche, frappait des coups étourdissants ; il était déjà rentré dans la place que l'ennemi n'était pas encore revenu de sa surprise. Louvois ne pensait pas, à moins d'accident imprévu, que la ville fût prise avant trois mois.

Cependant, à la fin d'août, Louvois pressait Louis XIV de s'occuper de Mayence plutôt que de songer à combattre aux environs de Lille. Le 31 août, M. de Duras reçut l'ordre formel de marcher sur Mayence, en ralliant sur son passage tous les détachements de son armée ; il aurait eu ainsi 28 bataillons et 42 escadrons, au total 40.000 hommes, bientôt portés à 50.000 hommes par l'arrivée prochaine du duc de Choiseul. Mais M. de Duras, au lieu de marcher, ne répondit que par des plaintes, et M. de Lorges fut appelé pour le remplacer dans le commandement de l'armée de secours.

Louvois comptait encore que Mayence tiendrait longtemps. Le 3 septembre, M. le marquis d'Huxelles en était à sa 22e sortie ; il avait tué beaucoup de monde aux assiégeants et la contrescarpe n'était pas encore attaquée.

« Comme Mayence s'est bien défendu jusqu'à présent, écrivait

Louvois à Chamlay (8 septembre), il y a lieu d'espérer que tout ce que MM. de Bavière et de Lorraine ont essuyé pendant le mois passé ne sont que des fleurs auprès de ce qu'ils trouveront à l'attaque du chemin couvert, au passage du fossé et aux assauts qu'il faudra donner aux bastions. »

Louvois écrivait au marquis d'Huxelles les difficultés qu'il rencontrait pour organiser l'armée de secours ; il l'encourageait à pousser la défense de Mayence aussi longtemps que possible, sans s'exposer à devenir prisonnier de guerre, et à ne capituler qu'après avoir causé à l'ennemi tout le dommage possible.

Le 13 septembre, la Cour apprenait par un même courrier la capitulation de Mayence et une victoire du marquis d'Huxelles. Comment comprendre cette nouvelle ?

Après avoir pendant 12 heures, le 6 septembre, fait un feu roulant de toutes leurs batteries, armées de 110 pièces, canons et mortiers, les ennemis avaient, des deux fronts d'attaque de Lorraine et de Bavière, assailli la contrescarpe, vers quatre heures du soir, avec 30 bataillons à la fois. Pendant deux heures et demie, on s'était pris corps à corps, fusillé à bout portant, chargé et rechargé à la baïonnette : jamais de mémoire de brave on n'avait vu, de part et d'autre, un tel acharnement. Enfin, la nuit venant, les assiégés avaient fait un suprême effort et les assaillants s'étaient retirés, laissant, dans les boues sanglantes du chemin couvert et sur les glacis labourés par le canon, 5.000 des leurs, tués ou blessés ! Après 48 jours de tranchée ouverte, après 22 sorties, l'héroïque garnison de Mayence n'avait pas remporté sans le payer de beaucoup de sang ce dernier triomphe. Cependant elle était forte encore, confiante et résolue ; elle avait des provisions de courage, mais les armes et les munitions lui manquaient : plus de poudre et des mousquets à peine.

Depuis le commencement du siège, on n'avait reçu aucune nouvelle de France ; les Allemands étaient si nombreux et faisaient si bonne garde que rien n'avait pu pénétrer dans la place. Isolé, désarmé, responsable de tant de braves gens dont leur chef disait qu'ils étaient tous « des Césars », que pouvait, que devait faire le marquis d'Huxelles ? Conserver ces braves gens, leur ménager à l'extrême limite de la défense une glorieuse retraite, leur épargner de cruelles appréhensions et ôter à l'ennemi lui-même l'horrible tentation des vengeances sur des prisonniers à merci.

Vainqueur, il résolut de capituler dans sa victoire, et il fit bien,

A peine eut-il dicté ses conditions, le 8 septembre, qu'on laissa passer jusqu'à lui un émissaire du maréchal de Duras. Il répondit sur-le-champ : « L'homme qui m'a rendu vos lettres du 2 et 3 est venu trop tard ; car n'ayant reçu aucune lettre ni de la Cour ni des vôtres de tout le siège, et ne me restant plus de poudre et de mousquets que ce qu'il m'en fallait pour dicter une capitulation, j'avais envoyé des otages : M. le comte d'Hautefort, colonel du régiment d'Anjou et le capitaine de Bardon du régiment du Maine, à l'armée ennemie, et j'en avais reçu des leurs, quand il est arrivé. J'ai cru même que, ne me restant pas assez de munitions pour attendre le temps que vous me marquez, je ne devais faire nul incident à la capitulation qui avait été proposée. Je sortirai dimanche matin d'ici avec toute la garnison pour aller à Landau ! »

Il sortit en effet, le 11 septembre, tambours battants, drapeaux au vent, avec 6 pièces de canons, 2 mortiers et des bagages. Il emmenait avec lui 5.000 hommes valides et 350 malades ou convalescents qui s'étaient trouvés en état de le suivre. Il y avait eu pendant le siège 60 officiers et 800 soldats tués, parmi lesquels, du régiment du Maine, MM. de Villemarceau, de Moni, de Ruols, de Boharnay, capitaines ; de Saucé, de Burgat, Duplessis, lieutenants.

130 officiers et 1.200 soldats blessés : M. le comte de Thury, colonel ; de Bohain, major ; Duteil, de Monjinot, le marquis Darcy, capitaines ; du Hajet (blessé 3 fois), de Figeac, de Dortan, marquis de Belrieux, de Mesnages, de Fontenailles, de Remilis, de la Pigeonnière de Chaudieu, lieutenants ; de Corne, de la Montagny, sous-lieutenants.

La capitulation portait que les blessés seraient embarqués sur le Rhin et conduits à Philippsbourg.

Il en mourut à peu près deux cents pendant la route ; mais tous ne périrent pas seulement de leurs blessures. On vit bien, par un atroce exemple, quel eût été le sort de la garnison si le marquis d'Huxelles n'avait pas capitulé. Malgré la vigilance du duc de Lorraine, homme de cœur et d'honneur, il y eut dans son armée des furieux qui portèrent des mains violentes sur des blessés français.

Le marquis d'Huxelles, appelé à Paris, n'eut pas de peine à démontrer que, « par la durée des attaques, le nombre des assiégeants, la violence et la continuité du feu le siège de Mayence ayant dépassé tous ceux qu'on avait encore vus,

toutes les anciennes règles, toutes les proportions, tous les calculs avaient été renversés, et que, de ce fait imprévu, inouï, où tout le monde avait été surpris, personne, par conséquent, n'était en faute ».

L'activité et le zèle des officiers du régiment eurent bientôt réparé les pertes qu'ils venaient de subir au siège de Mayence.

**Campagne de 1690.** — Dans la campagne suivante, le régiment fut en état de servir sous les ordres du maréchal de Luxembourg.

Le régiment est à la brigade de Magnac, sous les ordres de M. de Montlevrier, lieutenant général, et de M. de Vatteville, maréchal de Camp.

Comparée à la campagne de 1689, la campagne de 1690 devait avoir un caractère plus décidé.

Louis XIV soutenait seul la lutte contre l'Europe entière, mais c'était une guerre de conservation et non plus de conquête. Le maréchal de Luxembourg devait pour sa part, si les nécessités de la guerre l'appelaient sur la Meuse, attirer à lui l'armée de la Moselle (marquis de Boufflers) et laisser au maréchal d'Humières une partie de ses propres troupes pour couvrir la Flandre.

Le principal chef militaire de la coalition, le duc de Lorraine, mourut presque subitement le 27 avril : « c'était la plus grosse perte que pouvaient faire les ennemis du roi de France. »

Après avoir rassemblé la majeure partie de ses forces, le maréchal de Luxembourg était venu s'établir à Deynse, sur la Lys, au cœur même des Flandres. Il y demeura près d'un mois, du 20 mai au 16 juin, vivant au large sur un riche terroir, poussant des partis jusqu'aux portes de Gand. Puis il se rabattit sur la Sambre dans la direction de Maubeuge. Le 21 juin, étant déjà sur la Haisne, il reçut de Louvois un vrai plan de campagne.

La principale armée ennemie aux ordres du prince de Waldeck, réunie sous Bruxelles, devait se porter sur la Sambre et s'y établir en attendant les troupes amenées par l'Électeur de Brandebourg. C'était cette jonction qu'il fallait prévenir. A cet effet, le maréchal de Luxembourg devait s'assurer d'un passage sur la Sambre, entre Charleroy et Namur, et se tenir entre la Meuse et le prince de Waldeck pour empêcher l'Électeur de Brandebourg de communiquer avec lui.

L'armée du maréchal de Luxembourg comptait 40 bataillons, 80 escadrons, 70 pièces d'artillerie.

Le 23 juin, cette armée passa la Sambre à Jeumont, entre

Maubeuge et Thuin; le 27, elle campe à Gerpine, au Sud-Est de Charleroy; le 28, elle rallie le corps du maréchal de Boufflers. Le 29, à minuit, le maréchal de Luxembourg fait lever le camp et se porte rapidement à mi-distance entre Charleroy et Namur. Le gouverneur de Namur avait deviné le passage que Luxembourg devait utiliser; il avait fait construire deux redoutes et fortifier le château de Froidmont, mais il avait négligé d'y mettre assez de monde. L'avant-garde eut promptement raison des défenseurs; la Sambre fut franchie, tandis que le prince de Waldeck qui ne se doutait de rien, se fortifiait, à sept ou huit lieues de là, dans le camp du Piéton.

Le 30 juin, de grand matin, le maréchal de Luxembourg installa au bivouac à Velaines tout ce qui avait passé la Sambre; puis, appuyant toujours à l'Ouest, il se butta dans un gros parti de cavalerie.

Le maréchal de Luxembourg les fit poursuivre par les 17 escadrons qu'il avait avec lui. La poursuite fut si longue et si vive que notre cavalerie découvrit toute une armée. C'était celle du prince de Waldeck, dont on avait chargé l'avant-garde. Celle-ci bientôt ralliée ramena nos escadrons jusqu'au ruisseau de Fleurus. La cavalerie fit de part et d'autre des prodiges de valeur.

**Bataille de Fleurus, 30 juin 1690.** — Le 30 juin, dans la soirée, le maréchal reconnut lui-même la position occupée par M. de Waldeck. C'étaient, au delà de Fleurus, des hauteurs, au pied desquelles coulait un ruisseau du Sud-Ouest au Nord-Est, vers Sombref, arrosant Vagnée, Saint-Amand, Ligny. Ces deux villages avaient des châteaux gardés par de forts détachements. Au loin, les troupes ennemies se développaient en avant de Mellet, entre les villages d'Heppignies au Sud et de Vagnelée au Nord.

Le 1er juillet, à minuit, le maréchal fait prendre les armes, dispose ses troupes sur cinq colonnes, la cavalerie sur les flancs, l'artillerie au milieu. A trois heures du matin, il se met en marche et, contre toutes les règles usitées alors, jugeant l'attaque de front trop difficile, il résolut de ne déployer devant le prince de Waldeck qu'une moitié de ses forces, mais sur une seule ligne pour le tromper, et avec l'autre moitié de faire un détour de plusieurs lieues, pour tomber sur le flanc de l'ennemi.

M. de Gournay, qui commandait les deux colonnes de gauche, se dirigea sur Fleurus qu'il dépassa et se déploya en deçà du ruisseau de Ligny, de Vagnée à Saint-Amand, L'artillerie com-

mença à tirer entre Saint-Amand et Ligny. Le maréchal, avec le reste des troupes, avait dépassé le village de Boignée, côtoyé Ligny, franchi le ruisseau entre Ligny et Sombref et continué sa route jusqu'à la grande chaussée de Bruxelles à Namur, puis tourné brusquement à gauche: le village de Wagnelée est enlevé par son avant-garde, mais il est obligé de laisser reposer ses troupes qui viennent de marcher pendant sept heures. Le prince de Waldeck en profite pour opposer au maréchal toute la cavalerie de sa gauche et fait rétrograder son infanterie de manière à occuper la ligne de Wagnée-Mellet, ayant à dos Heppignies et le ruisseau Thiméon. A onze heures, le maréchal de Luxembourg fit le signal convenu ; M. de Gournay s'ébranla, il fut tué dès le commencement de la bataille; néanmoins ses escadrons abordèrent Wagnée. Le maréchal de Luxembourg lance alors sa cavalerie, qui emporte tout et pénètre jusqu'entre les deux lignes d'infanterie du prince de Waldeck; mais celle-ci tient bon.

Les bataillons français arrivent de Saint-Amand et de Wagnelée, tandis qu'à gauche les brigades de Champagne et de Navarre font des trouées formidables dans l'infanterie opposée. Six pièces de canon sont mises en batterie à cent pas d'eux; ils tiennent encore. Ils sont cernés de toutes parts, mais la deuxième ligne ennemie restait intacte. Il était trois heures après-midi. Le maréchal de Luxembourg aperçoit une grosse colonne au fond de la plaine sur Saint-Amand; c'était la deuxième ligne, couverte sur ses flancs par des escadrons. A son tour, l'armée française va être enveloppée. Le maréchal de Luxembourg fait avancer son canon, les alliés marchent toujours. Une ligne de cavalerie, lancée contre eux, est reçue à coups de fusil. Le maréchal fait alors appel à son infanterie: quinze bataillons résistent de front tandis que neuf autres tournent la colonne qui enfin s'arrête, fait face de toutes parts, et, pendant près d'une heure, essuie un feu roulant de mousqueterie et de canon sans paraître en être impressionnée. Au bout de ce temps le maréchal de Luxembourg fait sonner la charge.

A ce signal, infanterie et cavalerie se ruent sur leurs adversaires. Les fragments de la colonne se retirent alors serrés en masse compacte et toujours en bon ordre, mais perdant beaucoup de monde.

Une petite colonne ennemie s'était détachée pour menacer Charleroy, elle fut sabrée et prise.

Les résultats de la bataille étaient immenses: 7.800 prison-

niers et 8.000 ennemis tombés sur le champ de bataille, 106 drapeaux, 49 pièces de canon.

L'armée française avait perdu 6.000 hommes, deux officiers généraux de premier ordre : M. de Gournay et M. Dumetz.

Le régiment avait donné sous les yeux même du duc du Maine, qui avait couru de grands dangers à cette bataille. Seuls les noms de M. de Javary, capitaine, et de la Verrière, lieutenant, nous sont parvenus ; plusieurs autres officiers trouvèrent la mort.

**Campagnes de 1691-1692-1695.** — En 1691, le régiment assista au siège de Mons (avril), que le roi fit en personne avec une armée considérable, et, l'année suivante, au siège de Namur (30 juin 1692).

Après quelques camps et marches, l'armée vint camper, le 1er août 1692, à Steinkerque, près d'Enghien, et les ennemis auprès de Hall et Tubize.

**Bataille de Steinkerque, 1er août 1692.** — Le prince d'Orange, ayant découvert qu'un secrétaire de l'Électeur de Bavière donnait avis au maréchal de Luxembourg de tout ce qui se passait, voulut en profiter pour surprendre notre armée. A force de mauvais traitements, il obligea cet homme à écrire que le lendemain l'ennemi devait fourrager. En effet, lorsqu'on vint avertir le maréchal que les ennemis paraissaient, il n'y fit aucune attention : toutefois, sur les avis réitérés qu'on lui donna, il monta à cheval et, s'étant porté un peu en avant du camp, il vit les colonnes d'infanterie. Il attendit l'ennemi, puis fit renforcer celles de ses troupes qui étaient de l'autre côté du ruisseau, le tout avant onze heures du matin. L'ennemi s'avançait toujours, mais à cause de la nature du pays qui était très coupé, il ne fut pas en bataille avant une heure de l'après-midi. A ce moment, il attaqua notre droite avec furie et, malgré la résistance des troupes, il nous chassa du terrain que nous occupions. Le maréchal de Luxembourg fit alors appel à sa réserve, qui poussa l'ennemi jusqu'à un quart de lieue hors du bois et en fit un grand carnage. La nuit mit fin au combat.

Dans cette bataille, le terrain très resserré, couvert de bois, n'avait pas permis d'action de cavalerie. L'infanterie y eut le beau rôle, elle manœuvra en colonnes profondes. Les soldats français jetèrent leurs piques et leurs mousquets pour prendre les fusils des soldats ennemis morts. Guillaume d'Orange battit en retraite.

L'infanterie française qui sauva, on peut le dire, l'armée fort compromise au début, gagna beaucoup dans l'estime de Louis XIV.

**Prise de Dixmude et siège de Bruxelles, 1695.** — Jusqu'en 1695, le Régiment ne prit part à aucune action intéressante. A cette époque, il assiste, sous les ordres du maréchal de Villeroy, au siège de Dixmude qui se rendit à discrétion après deux jours de tranchée ouverte. M. de la Cour, capitaine, y fut tué.

Le maréchal mena de là son armée à Bruxelles qu'il fit investir; mais les troupes alliées étaient si avantageusement postées aux environs de cette place, qu'en peu d'heures elles pouvaient se rassembler au nombre de 60.000 hommes. Le siège se présentait donc dans des conditions très difficiles. Le maréchal se contenta de faire foudroyer la ville pendant deux jours. On y jeta 3.000 bombes qui ruinèrent la plupart des édifices: Bruxelles ne fut plus qu'un monceau de pierres et de décombres. Dans cette campagne, M. Abel, lieutenant, fut tué.

Jusqu'à la paix de Ryswick, le Régiment n'est pas employé.

# CHAPITRE VI

## RÉGIMENT DU MAINE

De 1700 à 1713.

### Guerre de la succession d'Espagne.

La paix, signée en 1697, ne fut pas de longue durée; trois ans après, Charles II, roi d'Espagne, mourut sans postérité. Une vive discussion s'engagea entre toutes les Cours de l'Europe pour savoir à qui reviendrait la succession. Les droits les mieux établis étaient ceux du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, ils étaient du reste confirmés par le testament même de Charles II. Louis XIV accorda le duc d'Anjou aux vœux et à l'empressement de toute la nation espagnole ; mais cette détermination devait réveiller toutes les anciennes querelles et faire surgir de nouveaux ennemis. La Cour de Vienne usa de tous les moyens pour enlever au prince français la couronne que Louis XIV venait de poser sur sa tête. Tous les États de l'Empire, l'Angleterre, la Hollande, la Suède s'engagèrent par traité à faire la guerre à la France et promirent de ne poser les armes que lorsque le duc d'Anjou abandonnerait le trône d'Espagne à l'archiduc Charles d'Autriche.

Louis XIV épuisa tous les moyens de conciliation pour prévenir les malheurs d'une guerre générale; mais toutes ses démarches n'aboutirent qu'à rendre ses ennemis plus présomptueux, plus obstinés. Il fallut que la France, de son côté, recourût aux armes.

En vain, l'Électeur de Cologne s'était-il flatté de garder la neutralité au milieu de la conflagration générale. Les troupes hollandaises ont reçu l'ordre d'envahir ses États s'il ne prend pas parti pour la Ligue. Ce prince, réduit à l'alternative, ou de tourner ses armes contre la France et par là de se prononcer

contre son neveu Philippe V, ou de se brouiller avec l'Empereur et les puissances coalisées, se décida à confier aux troupes françaises la garde de ses places fortes; mais pour ne pas s'écarter entièrement de la neutralité, il exigea de ces troupes le serment qu'elles n'exerceraient aucune hostilité ni contre l'Empereur ni contre l'Empire. C'est ainsi que des garnisons françaises furent installées à la fin de 1701 à Liège, Bonn, Dinant, Huy, Kayserwerth et Rhinberg; le régiment du Maine occupa cette dernière ville et y vécut paisiblement une année entière.

**Défense et capitulation de Rhinberg, 1702.** — Cette place était faiblement approvisionnée quand elle se vit tout à coup bloquée par un corps considérable de troupes alliées. Une pluie de bombes saccage la ville pendant plusieurs jours. Les valeureux défenseurs de Rhinberg supportent avec un égal courage la disette, chaque jour plus cruelle, et le feu des ennemis. Les officiers partagent libéralement avec leurs soldats les provisions qui leur sont accordées.

Cependant le marquis de Grammont, qui commande dans Rhinberg, croit pouvoir essayer quelque entreprise au dehors. Il charge M. de Belrieux, capitaine de grenadiers, d'attaquer, avec un détachement, une redoute placée en tête des lignes ennemies: la redoute est emportée, ses défenseurs passés au fil de l'épée.

Encouragé par ce premier succès, le marquis de Grammont essaya d'une sortie plus importante. Au commencement du blocus, les ennemis s'étaient emparés de la petite ville de Funobeck, voisine de Rhinberg, d'où ils inquiétaient à chaque instant la garnison. Le brave et prudent de Belrieux conduit encore l'attaque. Les grenadiers marchent les premiers, la hache à la main, enfoncent une des portes de la ville, renversent ou égorgent tous ceux qui leur font obstacle.

Malgré ces succès, quelques jours après, le marquis de Grammont crut devoir accepter une capitulation honorable et rendit la place, où il ne pouvait plus nourrir ses troupes. Le régiment du Maine en sortit avec honneur et alla rejoindre l'armée de Flandre aux ordres du maréchal de Villeroy.

**Campagne dans les Flandres, 1701-1702.** — A l'exception des corps détachés qui jouèrent dans cette campagne un rôle important, le reste de l'armée ne fit qu'observer l'armée ennemie, qu'elle cherchait à surprendre.

Au commencement de mai, l'armée forte de 50 bataillons et

de 100 escadrons était campée aux environs de Tirlemont, à la fin du mois, vers Tongre, et, le 9 juin, entre la Jarre et le Mehaigne. Le temps se passait à escarmoucher à l'occasion des fourrages que l'on faisait près de l'ennemi. Le 17 juin, les alliés essayèrent de forcer les lignes d'Anvers où commandait le marquis de Bedmar.

Le duc de Marlborough ordonna à M. de Cohorn de tenter une irruption dans le pays de Vaës, afin d'y attirer le marquis de Bedmar : si Bedmar quittait son poste, Obdam, qui était avec un gros corps près de Lille, aurait marché sur Anvers et se serait placé derrière la Skene. Selon toute apparence, l'ennemi serait arrivé avant nous et Anvers était perdu. Marlborough passa la Jarre, au-dessus de Tongres, nous avançons entre Avesnes et Lewes. L'ennemi s'établit à Bilsen, et nous près de Diest, afin de barrer aux ennemis la route d'Anvers.

**Bataille d'Ekeren, 30 juin 1702.** — Les ennemis n'avaient pas encore passé la Demer ; Obdam campait à Ekeren, à une lieue d'Anvers, en deçà du Lillo. Le maréchal de Villeroy résolut alors de le faire attaquer par le maréchal de Boufflers. Le plan d'attaque fut concerté avec le marquis de Bedmar. Tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait se retirer furent occupés ; puis le marquis de Boufflers, à la tête de 30 compagnies de grenadiers et 30 escadrons, s'avança, le 30 juin, jusqu'à la Capelle. Ce ne fut qu'à quatre heures du soir qu'on put trouver l'armée ennemie, et cependant on la savait campée à Ekeren. Notre cavalerie commence l'attaque, l'infanterie ennemie la force à se replier ; à l'approche de notre infanterie, l'ennemi évacue Ekeren et se retire vers Lillo. Mais il ne pouvait le faire que par une digue qu'on eut tort de ne pas éventrer ; il va s'en servir avantageusement.

Déjà au commencement du combat, le régiment du Maine avait donné ; son colonel, le marquis de Séguiran, est encore chargé de l'attaque de la digue. Il faut pour marcher à l'ennemi traverser un canal large et profond. L'intrépide colonel se jette à l'eau, ses hommes le suivent et entrent dans le canal jusqu'au cou. Le colonel de Séguignan est tué ; une trentaine d'officiers sont tués ou blessés ; un corps de cavalerie fond sur le régiment, les pelotons serrent sur leur centre, laissent passer la cavalerie dans les intervalles ainsi formés et la fusillent à l'aller et au retour. La poudre manque, on ramasse celle des blessés ; on charge les fusils avec des boutons quand les balles font défaut. Pourtant, le régiment faiblit, une partie de ses hommes a été envoyée à Gueldres ;

il a perdu beaucoup de monde et compte à peine la moitié de son effectif ordinaire. Les drapeaux sont menacés ! Les tambours abandonnent leurs caisses, saisissent des armes et forment autour des drapeaux un rempart impénétrable. Après quatre heures d'un combat acharné, l'ennemi s'enfuit jusqu'à Berg-op-Zoom. Six pièces de canon, quarante-quatre mortiers furent pris, au lever du jour, sur le champ de bataille.

Nous avions perdu au moins 2.000 hommes. Au nombre des morts, le régiment comptait : le marquis de Séguiran, colonel ; MM. de Javari, de l'Eglise, de Clouet, capitaines ; de Garissade, la Boussière, le Camus, d'Huon, la Blinière, Montigny, lieutenants ; au nombre des blessés : MM. de Courville, commandant en second ; de Bohain, Dortan, de Collongue, de Monternant, de Lansuinelle, de Lanoue, de Mousquère, de Belrieux.

Le duc du Maine fut si satisfait de la conduite de M. de Courville en cette occasion, qu'il le proposa au roi pour remplacer le marquis de Séguiran dans la charge de colonel

**Campagne d'Espagne, 1703.** — Le roi de Portugal ayant adhéré à la Coalition, il fut convenu entre les Cours de Versailles et de Madrid qu'on porterait la guerre au sein des États de ce monarque. Dès le mois de décembre, 18 bataillons français et 19 escadrons de cavalerie eurent ordre de passer en Espagne, sous le commandement du duc de Berwick, qui arriva à Madrid, le 15 février, ayant comme second le marquis de Puységur. Le roi d'Espagne prit le commandement des troupes le 4 mars. Mais jusqu'au mois de mai la campagne se passa en préparatifs.

**Premières opérations.** — Enfin, le 3 mai, le roi d'Espagne s'étant rendu à Alcantara, l'armée se mit en marche. Salvatiera est investi le 7 mai et se rend au bout de trois jours. Les châteaux de Ségura et de Rosmarinos se rendent de la même manière ; le château de Monsanto fut pris au bout de trois jours ; Castelbranco au bout de quatre. Il était assez surprenant que des endroits qui pouvaient faire quelque résistance se soumissent si facilement, tandis qu'on voyait les bourgs, les villages et tous les lieux ouverts, où l'armée passait, se défendre avec opiniâtreté.

Le régiment du Maine prit part à tous les faits d'armes qui marquèrent ces différentes conquêtes si rapides que, pendant la moitié de la campagne, trente-deux places furent emportées et que huit bataillons anglais, quatre portugais, deux allemands, deux hollandais furent faits prisonniers ; mais on ne put pas en

retirer de grands avantages, parce que le corps qui opérait sur la rive gauche du Tage n'accomplit pas le programme qui lui avait été fixé.

Les grandes chaleurs ne permettant plus de tenir la campagne, on mit les troupes dans des quartiers de rafraîchissement.

A la fin de mai, les alliés firent une tentative sur Barcelone. Une coalition avait été ourdie. Le vice-roi en pénétra le secret et Barcelone resta au pouvoir du roi d'Espagne. Il n'en fut pas de même à Gibraltar. Cette ville, plus importante que toutes celles que Philippe V avait conquises en Portugal, n'avait qu'une garnison de 100 hommes. L'amiral Roock, qui commandait une flotte anglo-hollandaise eut ordre de s'approcher de la place, tandis que l'armée portugaise faisait divers mouvements pour attirer l'attention de l'armée « des Deux Couronnes » d'un autre côté ; 2.500 hommes débarquent à la presqu'île qui est au nord de la place, et, avec cette faible troupe, l'amiral Roock tente de s'en emparer. Le gouverneur demande à capituler au bout de quatre jours. La Cour de Madrid fit de vains efforts, dans l'hiver de 1705, pour reprendre Gibraltar.

**Siége de Gibraltar, 1705.** — Le marquis de Villadarias reçut 10.000 hommes pour en faire le siége, plus un renfort de 3.000 Français, au nombre desquels figuraient deux compagnies de Grenadiers du Maine, commandées par MM. de Sablé et du Haget. Plusieurs autres officiers obtinrent de faire partie de l'expédition. Le marquis de Villadarias confia à la valeur des grenadiers français la mission d'attaquer « le Pâté », ouvrage appuyé de forts retranchements et en communication avec la ville. Les Grenadiers du Maine conduisent l'attaque ; leur charge est si brusque que, malgré la plus vigoureuse résistance, ils font plier tout ce qui se présente devant eux. M. de Sablé, déjà maître de l'ouvrage, reçoit une blessure mortelle ; les grenadiers poursuivent, mais, hélas ! ils ne sont pas soutenus. Les assiégés, se rendant compte de leur petit nombre, sortent en masse. Malgré des prodiges de valeur, nos soldats ne peuvent que reculer, en laissant le terrain jonché de cadavres. M. de Bardon, lieutenant-colonel, MM. de Sablé, de Beauvoir, de Lacombe, de la Doratière, de Collonge périrent dans cette attaque. Le siége fut continué néanmoins, sans espoir de succès, jusqu'au 23 avril. A cette époque, le maréchal de Tessé, qui avait remplacé le marquis de Villadarias, fut forcé de le lever et fit sa retraite dans le meilleur ordre possible.

**Combats d'Evora et opérations en Catalogne.** — Dans ces fâcheuses circonstances, les affaires d'Espagne ne faisaient qu'empirer. L'armée du maréchal de Tessé, successeur de Berwick, était si affaiblie que, loin de pouvoir rien entreprendre contre les Portugais, elle était à peine en état de rester sur la défensive. Les places les plus importantes de l'Estramadure venaient de tomber entre les mains des alliés; ils avaient soumis le royaume de Valence presque en entier et Philippe V était à la veille de se voir enlever l'Aragon. La prise de Badajoz, dont les alliés pressaient vivement le siège, allait leur ouvrir l'entrée de ce royaume. Le maréchal de Tessé, décidé à faire un effort suprême pour arrêter leur marche, fait passer la Guadiana à son armée, le 14 octobre, et se forme en face du camp des ennemis dont il n'est séparé que par le ruisseau d'Evora, place dans laquelle il a jeté quelques secours. On n'avait lutté qu'à coups de canon quand une panique gagne les rangs des alliés; ils prennent la fuite et, dans leur retraite précipitée, abandonnent presque tout leur attirail de siège. M. de Pomerol, lieutenant, et quelques soldats du Régiment furent emportés par une « volée de canon »!

Le roi Philippe V fut encouragé par ce commencement de succès à tourner ses armes contre les rebelles d'Aragon et de Catalogne, que les Anglais menaçaient. Une expédition fut dirigée par Peterborough et l'archiduc descendit sur la côte près de Barcelone; il y fut accueilli, comme roi d'Espagne, par quelques Catalans. Le gouverneur de Barcelone, Velasco, s'apprêtait à une résistance vigoureuse; il n'avait que 7.000 hommes, mais le fort de Montjuich pouvait encore, si la place succombait, servir d'asile aux défenseurs. Peterborough conçut le projet hardi d'enlever ce fort le 13 septembre. L'attaque fut terrible; le prince de Darmstadt fut tué, mais le fort ne fut pas secouru à temps. L'explosion d'une poudrière mit la garnison en désarroi, les Anglais installèrent leurs batteries; le 14, le pavillon anglais flotta sur les tours de Montjuich. Velasco capitula.

L'Archiduc entra, le 27 octobre, à Barcelone et y fut proclamé roi d'Espagne; il enrôla de suite 14.000 miquelets catalans. Girone et vingt autres villes arborèrent ses couleurs; sur plusieurs points du territoire, il fut encore proclamé.

Philippe V n'avait pas deux partis à prendre. Pour sauver sa couronne, il fallait tout risquer, même sa vie. Tessé reçut l'ordre de ramener, sur-le-champ, les troupes de l'Estramadure, de les

conduire en Catalogne et de reconquérir la province à tout prix. Tessé représenta l'extrême difficulté d'opérer des transports en plein hiver à une distance de 200 lieues et le péril d'ouvrir aux Portugais la route de Madrid. Philippe V tint bon, encouragé par Louis XIV, qui envoya même Berwick pour garder l'Estramadure et promit un nouveau corps.

Tessé arriva, au mois de janvier 1706, en Aragon sans vivres, sans magasins, sans artillerie, sans poudre ; il trouva la province très mal disposée et fut réduit à y vivre comme en pays ennemi.

Le Régiment du Maine, constitué alors à 3 bataillons (le 2e bataillon de Bresse avait été incorporé dans le Régiment, en 1705, et formait le 3e bataillon), était à l'avant-garde. Aux portes de Madrid, M. de Courville présenta le Régiment du Maine au Roi et à la Reine d'Espagne, qui avaient exprimé le désir de le passer en revue. Il justifia son ancienne réputation et fit l'admiration de Leurs Majestés Catholiques et de toute la Cour. Le lendemain le Régiment défila dans Madrid.

**Combat de Monaspe, 1706.** — Mais la défense s'organise parmi les rebelles d'Aragon; les Catalans se joignent à eux. Le maréchal de Tessé est informé qu'ils sont en grand nombre retranchés dans le village de Monaspe, dont ils ont palissadé les abords. Trois cents hommes du Régiment du Maine, sous les ordres de M. de Courville, précèdent le détachement que M. de Brancas a reçu l'ordre de conduire à l'attaque de ce village. A leur approche, le tocsin sonne, les habitants courent aux armes. M. de la Pigeonnière, à la tête des Grenadiers du Maine, force les barrières et, malgré la vivacité du feu, pénètre jusqu'au milieu du village. Il reçoit une blessure qui le met hors de combat. M. de Courville accourt pour soutenir les grenadiers, il est dangereusement blessé à la première décharge, ainsi que MM. du Prat, de Lansuinelle, de Liotant. Le nombre des ennemis croissait toujours et, malgré les murmures de nos soldats, M. de Brancas ordonna la retraite.

Le maréchal de Tessé fit passer l'Ebre à son armée, prit quelques châteaux et laissa piller la ville de Calazeite, foyer de rébellion. Les habitants trouvés les armes à la main furent passés au fil de l'épée. Ces mesures de sévérité firent rentrer dans le devoir les places de Valrobles, Hortéa, Batéa.

**Siège de Barcelone, 3 avril-12 mai 1706.** — Au mois de mars, Philippe V se rendit en Catalogne. Une division française, formée de recrues tirées du Roussillon, y entrait sous les ordres

de Legall, pendant que le comte de Toulouse conduisait la flotte de la Méditerranée sur les côtes. Philippe V voulant un succès prompt et éclatant et Louis XIV ayant ordonné de tenter la fortune, toute action lente et méthodique fut écartée. On entreprit, en avril, le siège de Barcelone. Depuis longtemps l'ennemi s'y attendait; aussi, bien avant le siège, cette place avait été abondamment pourvue de vivres et de munitions. Les habitants étaient résolus à vendre chèrement leur vie. Telle était la situation lorsque l'armée des « Deux Couronnes » se présenta (3 avril).

On ouvrit la tranchée dans la nuit du 6 au 7 : dès le second jour, les assiégés firent une sortie vigoureuse dans laquelle ils eurent d'abord tout l'avantage. A deux heures après-midi, toute leur cavalerie s'avance le sabre à la main; en même temps, les miquelets, soutenus par un corps de troupes régulières, attaquent quatre compagnies de grenadiers qui étaient à la tête de la tranchée. La charge est si brusque, si impétueuse, qu'elles doivent prendre la fuite. Un début si heureux redouble l'audace des miquelets : ils s'avancent et s'emparent d'une masure dont la position avantageuse leur permet de menacer la tranchée tout entière. Les officiers du Régiment du Maine comprennent le danger; sans attendre d'ordres, M. de Figeac, plus ancien capitaine, saute sur le revers de la tranchée et brandissant son épée : « A moi du Maine, s'écrie-t-il, point de quartier ! » Nos soldats fondent sur l'ennemi, renversent, tuent tous ceux qui font mine de résister, pénètrent jusqu'à la masure, en égorgent les défenseurs, tandis que les deux autres bataillons, plus à gauche, font reculer dans la place les Catalans qui leur sont opposés.

Tous les officiers du Régiment auraient mérité d'être cités dans cette rude journée, mais entre tous un capitaine plus que sexagénaire, M. d'Eure, qui, oubliant le poids des années, conduisit fièrement son bataillon à l'ennemi avec l'ardeur d'un jeune homme.

Le roi d'Espagne, témoin de ces hauts faits, fit féliciter par un de ses aides de camp M. de Belrieux, lieutenant-colonel, pour la belle conduite du Régiment en cette affaire.

Les jours suivants, la tranchée fut poussée activement entre la ville et le fort de Montjuich, mais le feu des assiégés fut si violent qu'il fallut abandonner les travaux. On s'attacha de suite à Montjuich. Après avoir fait canonner quelque temps ce fort, Philippe V donna ses ordres pour l'attaque et voulut encore laisser aux Grenadiers du Maine l'honneur de conduire l'assaut.

M. de Beynat s'élance à la tête de sa compagnie, soutenue par quelques autres. Mais les assiégés, sous les ordres de lord Dungal, font des prodiges de valeur. Des deux côtés, même acharnement, même carnage. M. de Beynat triomphe cependant de ses adversaires qui, réduits au nombre de 300, se constituent prisonniers. Le reste de la garnison de Montjuich n'osa pas s'exposer aux coups de nos grenadiers et rentra dans la ville, dont le siège fut commencé.

Depuis quarante-huit heures déjà dans la tranchée, le Régiment du Maine allait être relevé, quand le signal convenu pour rassembler les bourgeois en armes se fait entendre. Cette cloche ne sonnait que dans des cas d'extrême danger. Le duc d'Aytone, qui commandait la tranchée, fait part de ses craintes à M. de Belrieux. « Dans de telles circonstances, répond ce courageux officier, le Régiment du Maine ne peut qu'exécuter avec regret l'ordre qu'il a reçu de se retirer, mais si M. le Duc veut prendre sur lui de révoquer cet ordre, nous ne désirons rien tant que de partager avec lui la gloire qu'il va recueillir ! » A peine avait-il parlé que les assiégés, en grand nombre, se précipitent sur les travaux d'approche. M. de Belrieux forme aussitôt le Régiment du Maine en bataille sur le revers de la tranchée et détache quelques piquets en avant sous les ordres du capitaine du Pertus. Les ennemis, intimidés par notre attitude, se contentent de faire une décharge de leurs mousquets, laquelle resta sans effet, car elle était précipitée et hors de portée. Quelques détachements essayent d'aborder la tranchée par d'autres points, mais les piquets les repoussent victorieusement. Enfin, M. de Belrieux fit si bien et pourvut à tout avec tant d'intelligence que les assiégés rentrèrent honteusement dans la place. M. le duc d'Aytone, dans son rapport, fit ressortir généreusement que « toute la gloire de cette journée appartenait à M. de Belrieux et à son Régiment ».

Néanmoins, le siège de Barcelone traînait en longueur. Le principal ingénieur venait de mourir. L'artillerie, mal postée, mal servie, restait presque muette. Mais les habitants, soutenus dans leur résistance par les ordres religieux, demeuraient fermes dans leur obstination contre le roi légitime. Les Français, maltraités, manquant de vivres et de munitions, commençaient à douter du succès.

Dans les premiers jours du mois de mai, l'amiral Leake parut avec 50 vaisseaux de guerre anglais. Le comte de Toulouse n'avait que 26 vaisseaux ; jugeant la partie trop inégale pour s'exposer

à une affaire dont l'insuccès pouvait porter le dernier coup à nos forces maritimes, il regagna Toulon. Leake met à terre 6.000 hommes avec une immense quantité de provisions de guerre et de bouche. Dans ces conditions, Philippe V ordonna de lever le siège, après trente-sept jours de tranchée ouverte, tant devant le fort de Montjuich que devant la ville. Dans la nuit du 11 au 12 mai, l'armée se retira en bon ordre.

Le Régiment avait perdu un grand nombre d'officiers et de soldats. Le nom seul de M. de Villeneuve est parvenu jusqu'à nous. MM. de Belrieux, lieutenant-colonel; de Beynat, de la Pigeonnière, de la Vernière, de la Colombière, capitaines; de Caudalle, de Pusillier, Davignon, lieutenants, et plusieurs autres y furent blessés. La levée du siège de Barcelone donna de nouvelles forces aux Aragonais révoltés. Bien des villes qui avaient reconnu Philippe V l'abandonnèrent une seconde fois.

**Défense de Méquinenza, 1706.** — Soutenus par les troupes anglaises, les révoltés mettent le siège devant Méquinenza, que défendait M. de Torcy, capitaine au Régiment du Maine. Il l'avait abondamment pourvue de toutes sortes de ressources, bien aidé en cela par son lieutenant, M. de Lansuinelle, qui, chaque jour, avait fait des réquisitions dans les villages voisins. La tranchée fut ouverte, le siège fait en règle. M. de Torcy fit plusieurs sorties; mais, la brèche étant devenue praticable et la poudre faisant défaut, il fallut capituler avec les honneurs de la guerre.

Cette capitulation fut odieusement violée: M. de Torcy et 300 hommes de la garnison furent faits prisonniers. M. de Torcy s'étant élevé avec vigueur contre un pareil mépris des droits de l'honneur, la Cour de Vienne lui fit rendre ses équipages.

**Suite des opérations. Combats sur le Tage, août 1706.** — L'armée avait trouvé la route de Madrid fermée; Legall la ramena par le Roussillon et le Béarn, non sans perdre bien des hommes que tuèrent les Catalans. Philippe V avait pris les devants par Fontarabie dans l'intention de regagner sa capitale.

Louis XIV avait envoyé de nouveau le maréchal de Berwick en Espagne. Pendant le siège de Barcelone, ce maréchal avait soutenu la guerre contre les Portugais, et, s'il ne put pas les empêcher de faire quelques conquêtes, il eut du moins l'habileté d'en tirer de grands avantages.

Berwick avait été d'avis que Philippe V ne parût pas à Madrid, mais qu'il se défendît dans la Vieille-Castille. Philippe V n'avait pas tenu compte de ce conseil et, le 6 juin, était rentré

dans sa capitale, où il avait été reçu avec enthousiasme. Mais il fallut en revenir au projet de Berwick; on manquait des troupes nécessaires pour lutter contre un ennemi qui couronnait déjà toutes les hauteurs de Guadarama. Philippe V et la reine se retirèrent à Burgos et y transférèrent le Gouvernement.

Charles III fut proclamé à Madrid, le 25 juin. Heureusement, Galway[1], qui commandait les Anglo-Portugais, s'arrêta six semaines dans cette ville. Mais Peterborough prit Valence; Saragosse se révolta; Carthagène livra la place et l'arsenal; tout semblait désespéré. Berwick songeait à se retirer derrière le Douro, attendant l'armée qui venait de France, quand une explosion inattendue de patriotisme éclata dans les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure et l'Andalousie. La nation se soulevait pour Philippe V: il n'avait pu obtenir des troupes régulières et le voilà entouré de légions de volontaires. En un instant, l'ennemi fut harcelé, cerné; les courriers furent pris, les soldats étrangers surveillés, maltraités, poignardés. Galway en six semaines perdit 3.000 hommes à Madrid et dut en sortir pour occuper sur le Tage et le Hénarès les routes de Valence. Le 5 août, Berwick envoya à Madrid 800 cavaliers. Il campa à Jadrague. Philippe accourut au milieu des troupes et jura de mourir avec elles. Il fut accueilli par des transports d'enthousiasme.

Une fois son armée renforcée par des troupes venues de Barcelone, au nombre desquelles se trouvait le Régiment du Maine, et par des levées faites en Espagne, Berwick résolut d'enlever les moulins que l'ennemi avait sur le Tage et spécialement celui qui se trouvait vis-à-vis de la gauche de leur camp; 300 hommes le gardaient. Pendant la nuit du 18 au 29 août, deux compagnies de Grenadiers du Maine, commandés par MM. de Beynat et de Figeac, reçoivent ordre de l'attaquer d'un côté, pendant que deux compagnies de Grenadiers de la Couronne, qui devaient marcher par une route différente, l'attaqueront de l'autre; — le maréchal fait soutenir ces grenadiers par un détachement de cavalerie et de dragons. Les Grenadiers de la Couronne, plus près de l'objectif, arrivent les premiers, fondent sur l'ennemi qui, surpris par la vivacité de l'attaque, recule. Mais, revenu de cette surprise, il se forme en bataille sur la place

1. Lord Galway avait servi en France sous le nom de marquis de Ruvigny; il avait fait ses premières armes au Régiment de Turenne, et avait été aide de camp du vicomte de Turenne, son colonel.

d'armes et par son feu oblige les Grenadiers de la Couronne à chercher un abri dans un pli de terrain en attendant les Grenadiers du Maine qui, dans l'impétuosité de leur mouvement, dès le premier choc, mettent l'ennemi en fuite et le poursuivent l'épée dans les reins. Le maréchal de Berwick présenta lui-même MM. de Figeac et de Beynat à Philippe V, en récompense de leur belle conduite à cette affaire.

**Prise d'Alcala, d'Orihuela et d'Elché.** — Le maréchal de Berwick, ne laissant pas un instant de répit à ses adversaires, faisait des prisonniers, enlevait leurs canons. Alcala, où étaient les fours, les hôpitaux et les magasins, fut prise. En un mois, le maréchal leur fit 10.000 prisonniers. Philippe V était rentré, le 4 octobre 1706, à Madrid; il fut l'objet d'un triomphe sans pareil: son trône était d'autant plus affermi qu'il avait été plus ébranlé.

L'armée des « Deux Couronnes » pénètre dans le royaume de Valence. Orihuela est emportée l'épée à la main et livrée au pillage. Elché est investie aussitôt après. Pendant que l'on construit les batteries de siège, la garnison fait une sortie du côté du poste où se trouve placé le Régiment du Maine. M. de Belrieux, lieutenant-colonel, y est dangereusement blessé. M. de Masblanc, capitaine de grenadiers, reçoit et repousse les ennemis à la tête de sa compagnie. Emporté par son courage, il se jette au plus fort de la mêlée ; il est tué. Le maréchal de Berwick l'honora de ses regrets particuliers. M. de la Chassagne, capitaine du même régiment, le remplace aussitôt et force les assiégés à rentrer dans la ville. La garnison, qui était de 900 hommes d'infanterie et de 400 chevaux, parut d'abord décidée à se défendre, mais le maréchal de Berwick l'ayant fait sommer avec menace de lui faire subir le traitement le plus rigoureux si elle faisait résistance, elle se rendit à discrétion. On y trouva 2.500 mulets, plus de 100.000 sacs d'orge et les soldats y firent un riche butin.

**Siège et prise de Carthagène, 11-17 novembre 1706.** — Déjà deux cents villes, bourgs ou villages ont repassé sous la domination de Philippe V depuis que son armée est entrée dans le royaume de Valence. Les ennemis étaient complètement acculés dans les montagnes. Berwick résolut, malgré bien des difficultés, d'entreprendre le siège de Carthagène. Les préparatifs furent longs ; bien plus, comme dans toute la plaine de Carthagène il n'y avait pas d'autre eau que l'eau des puits, on dut faire provision de seaux et il en fit distribuer un certain nombre

par bataillon et escadron. Le maréchal arriva devant la place le 11 novembre : le 17, elle capitula, au moment où le Régiment du Maine avait reçu l'ordre de se préparer à l'assaut. L'armée fut envoyée dans ses quartiers d'hiver. Les conséquences de cette campagne avaient été très utiles aux deux couronnes de France et d'Espagne.

Les deux armées avaient fait pour ainsi dire le tour de la péninsule : elles avaient commencé la campagne près de Badajoz et, après s'être promenées au travers des deux Castilles, elles la finissaient à cent cinquante lieues de là, aux royaumes de Valence et de Murcie.

**Préparatifs du maréchal de Berwick et bataille d'Almanza, 25 août 1707.** — Le maréchal de Berwick partit pour Madrid le 5 janvier ; son séjour en cette ville fut utilement employé à faire des préparatifs pour se mettre en état de reprendre de bonne heure les opérations de la campagne de 1707. Les Espagnols le secondèrent si à propos par de nouvelles levées et par les fonds qu'ils réunirent que, dès le 15 février, il put venir reprendre le commandement de ses troupes. Le duc d'Orléans, qui cherchait à prendre une revanche de sa campagne malheureuse en Italie, demanda la faveur de servir en Espagne.

Berwick fit le plan : il consistait à porter les forces principales du roi d'Espagne du côté de Valence, où était le gros de l'armée anglo-portugaise pendant que deux divisions françaises opéreraient l'une par Pampelune sur l'Aragon, l'autre par le Roussillon sur la Catalogne. Le maréchal de Berwick ne retira qu'une partie des troupes de leurs quartiers, avec lesquelles il commença par enlever aux alliés quelques places dont la conquête importait à ses desseins.

De leur côté, lord Gallway et Las Minas avaient remis leurs troupes en état et, dès le commencement d'avril, se préparaient à attaquer nos quartiers d'hiver. Ils se dirigeaient sur Villéna. Berwick, très au courant de leurs mouvements, ne laisse que cent hommes dans le château, se retire à Yécla, puis à Prétola, où il rassemble son armée. L'ennemi le poursuit encore sans relâche pendant trois jours, mais Berwick s'arrête à Chinchilla, déterminé à livrer bataille si l'ennemi l'attaquait. Celui-ci n'osa pas s'avancer davantage avant d'avoir pris le château de Villéna. Le maréchal décampe le 18, pour se porter à Montalègre, où il séjourne jusqu'au 23, puis à Almanza, à six lieues de Villéna ; il détache ensuite M. de Pinto et M. de Courville, brigadier et

colonel du Régiment du Maine, avec 50 hommes par bataillon, pour s'emparer dn château d'Ayora, occupé par des rebelles du royaume de Valence, rebelles qui pouvaient, ainsi postés, inquiéter ses fourrages. La garnison demanda à traiter. Pendant que de part et d'autre on réglait les articles de la capitulation, quelques maraudeurs s'étant mis à piller les maisons du village, la garnison reprit les armes et fit feu sur le détachement. Monsieur de Courville eut un bras cassé à la première décharge; il mourut peu après de sa blessure à Almanza. Le comte de Pinto fut rappelé, le 25, à Almanza et le siège d'Ayora abandonné.

Lord Gallway et Las Minas comprirent que l'intention du maréchal était de les couper de Valence. Il fut décidé dans un conseil de guerre qu'on attaquerait le maréchal de Berwick.

Le 25 avril, au point du jour, Gallway fit déboucher son armée sur quatre colonnes dans la plaine d'Almanza, infanterie et cavalerie mêlées; on ne lui disputa ni passage, ni défilé ; il eut tout le temps de se former dans la plaine. Le maréchal de Berwick reconnut son terrain, forma son armée à la manière ordinaire, la droite à des hauteurs du côté de Montalègre, sa gauche au chemin de Valence, tout le front de sa droite couvert par un ravin dont la pente mourait au pied des hauteurs ; il défendit qu'on en disputât le passage afin que l'armée ennemie fût étranglée entre ce ravin et les hauteurs qu'il occupait.

A trois heures après midi, Gallway attaque avec sa gauche la droite de Berwick. Notre cavalerie charge la gauche ennemie et la renverse ; criblée de mitraille, elle se rallie et charge encore, mais se brise contre les bataillons d'infanterie que Gallway fait filer par sa gauche avec mission de tourner le flanc droit du maréchal. Berwick voit le mouvement; il fait avancer la brigade du Maine, qui formait la droite de sa seconde ligne. M. de Belrieux dirige le mouvement. Ce chef admirable, qui, depuis sa blessure reçue à Elché, ne peut marcher que sur deux crosses, oublie ses douleurs, monte à cheval à grand'peine, et conduit sa brigade à l'attaque. Français et Anglais sont à quelques pas : ceux-ci font une décharge générale de mousqueterie; du Maine n'en est point ému; il s'élance à la baïonnette et ne fait sa décharge qu'à bout portant; des rangs entiers tombent à terre. Perdant contenance les Anglais reculent en désordre, poursuivis la baïonnette aux reins; ils sont écharpés au passage du ravin. M. de Belrieux tombe de cheval; cet accident arrête l'élan de sa troupe: il s'en aperçoit, remonte à cheval, soutenu par deux sergents commandés

auprès de lui, et fait recommencer la charge. Elle est furieuse. Peu d'Anglais échappent aux coups du vainqueur. Galway, craignant alors que le Maine, soutenu des gardes wallonnes, ne déborde son aile gauche, les fait charger par sa cavalerie; le Régiment, qui n'a pas de cavalerie pour le soutenir, tient bon. Rallié par M. de Belrieux, il résiste à tous les efforts de la cavalerie ennemie qu'il couvre de ses feux. De Berwick accourt avec la cavalerie espagnole et achève leur déroute.

A la droite ennemie, le combat n'est pas plus heureux : la déroute devient générale. Un moment, le centre avait pénétré nos lignes, mais il avait été promptement ramené par la cavalerie. De cette formidable armée, treize bataillons seulement firent retraite en bon ordre sur une hauteur boisée, où ils furent faits prisonniers le lendemain par le chevalier d'Asfeld qui les tourna, tandis que les gardes wallonnes et le Régiment du Maine les occupaient sur leur front.

Gallway, blessé de deux coups de sabre, eut à peine le temps de fuir avec les débris de sa cavalerie. Le marquis de Las Minas s'enfuit pareillement. Toute l'artillerie, cent vingt drapeaux dont on fit un lit à Philippe V, cinq mille morts, un nombre incalculable de prisonniers dont six maréchaux de camp, six brigadiers, vingt colonels, tels furent les fruits de la bataille. L'armée des Deux Couronnes n'avait perdu que vingt mille hommes. La domination des Bourbons était affermie sur le trône d'Espagne. Tous les officiers généraux étaient unanimes à reconnaître et à publier que le Régiment du Maine était un de ceux qui avaient le plus contribué à ce triomphe. Le maréchal de Berwick lui-même en rendit compte, en ce sens, au roi. M. de Boclay, beau-frère du maréchal, ne demanda d'autre honneur que celui de marcher pendant tout le combat à la tête des grenadiers du Régiment. M. de Belrieux fut fait brigadier et, à la mort de M. de Courville, colonel du Régiment. Huit officiers du Régiment furent tués à cette bataille; nous n'en avons pas les noms. MM. Dufaure de Pibrac, du Haget, d'Ortan, de Beynat, du Coutant, de la Chassagne, d'Eure, de Figeac, de la Grange, du Pertus, d'Arcy, de Villeneuve, de Montalembert, de Borné furent cités pour leur belle conduite.

Au premier bruit de cette victoire, les peuples d'Espagne firent éclater la plus vive allégresse et donnèrent au Régiment du Maine dans les vaudevilles qu'ils chantèrent à cette occasion, le tribut de louanges qu'il avait si bien mérité. Les habitants de

Valence firent graver en lettres d'or, sur la porte de leur Hôtel de Ville ce distique espagnol :

> Cuando empéso á peléar el régimento du Maina.
> Entonces empésarona clamar : « Vittoria, Vittoria ! »

Qui fut traduit :

> Dès que le Régiment du Maine combattit,
> De cris victorieux tout le camp retentit.

Le duc d'Orléans, qui devait prendre le commandement de l'armée, arriva le lendemain de la victoire d'Almanza et rendit un hommage public aux talents militaires de Berwick, qui avait préparé un si glorieux succès.

Le 27 avril, le duc d'Orléans décampa d'Almanza et prit la route de Valence. A peine fut-il en marche que des députés de la ville vinrent lui en présenter les clefs (8 mai). On y trouva huit cents malades, trente pièces de gros canon, vingt-cinq mortiers et des munitions de toute espèce que les alliés y avaient laissés. Tout le royaume de Valence se soumit, à l'exception des châteaux de Xatira, de Denia, d'Alicante, où Gallway avait jeté les restes de son infanterie. Les généraux français n'eurent d'autre embarras, pour réduire ces places, que d'assurer la subsistance de leurs troupes : car, au dire du duc d'Orléans, en Espagne les plus grands ennemis étaient la faim et la misère.

Le duc d'Orléans passa par Madrid, puis il pénétra dans l'Aragon, où les conquêtes ne furent pas moins rapides qu'au royaume de Valence. Les grandes chaleurs obligèrent le duc d'Orléans à mettre ses troupes en quartier de rafraîchissement.

**Siège et capitulation de Lérida, 2 octobre - 11 novembre 1707.** — Lérida, dont il avait résolu le siège, se trouva comme bloquée au milieu de ses quartiers. Cette place était avantageusement située, pourvue d'une forte garnison et d'approvisionnements complets ; de plus, son gouverneur, le prince de Darmstadt, intelligent et actif, était d'autant plus dévoué aux intérêts de l'Autriche que son père avait été tué au siège de Barcelone. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 2 au 3 octobre. Du côté de l'attaque, il y avait deux enceintes bastionnées qui se joignaient auprès de la rivière. Il n'y avait nulle part ni fossé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur, excepté une contre-garde à l'angle des deux enceintes. Dès le 12,

la brèche étant jugée praticable, tout fut disposé pour l'assaut. Le même jour, six compagnies de grenadiers, soutenues par les deux bataillons d'Auvergne et à droite par un bataillon de Bresse, eurent ordre de commencer l'attaque, le Régiment du Maine en réserve. La résistance fut énergique, mais lorsque le Régiment donna, les défenseurs se réfugièrent au château, dont la situation était excellente. La ville fut mise à sac. Le duc d'Orléans fit ensuite attaquer le château du côté de la campagne. La tranchée fut ouverte le 16 octobre. Les batteries tirèrent peu après; le 11 novembre, le prince de Darmstadt demanda à capituler. On exigea de lui comme conditions que le fort de Garden, distant de Lérida d'une demi-portée de canon, et dont l'attaque n'était pas commencée, se rendrait en même temps que le château. Il y consentit. La garnison sortit avec armes et bagages. A ces deux sièges périrent MM. de Tholas et de Souliers, lieutenants; M. de Didière, capitaine, fut blessé.

**Siège de Morella, décembre 1707.** — Le duc d'Orléans rentra à Madrid le 22 novembre, apportant la soumission du plus grand nombre des habitants de la montagne. Le reste de la campagne se passa à réduire plusieurs châteaux. Elle se termina enfin par le siège de Morella, auquel le Régiment prit part sous les ordres de M. d'Arennes. Cette place bien située, d'approche difficile, ayant un bon château et gardée par une garnison de 800 hommes très dévoués à l'archiduc, était d'autant plus difficile à prendre que nous manquions d'artillerie. Néanmoins elle se rendit le 17 décembre ; M. de Poléon, jeune officier du Régiment, fut tué à ce siège.

L'armée prit ses quartiers d'hiver.

**Nouvelles opérations en Aragon et en Catalogne. — Siège et prise de Tordose, 21 juin - 10 juillet 1708.** — L'année suivante, la guerre se continua en Espagne avec la même vigueur et les mêmes avantages. Trois armées furent prêtes au printemps : la première, sous les ordres du duc d'Orléans ; la seconde, sous le maréchal de Noailles ; la troisième, sous le marquis de Bay (général espagnol). Le Régiment du Maine appartenait à la première, qui fut rassemblée en Aragon à destination de la Catalogne. Il fallait construire des ponts sur l'Ebre, mais les rivières étaient tellement débordées que plus de la moitié du mois de mai se passa en travaux. Le 18 mai, l'armée se mit en marche et alla camper à Garcia. Ayant été informé que l'ennemi était retranché à Ginestar, vis-à-vis de Miravet, le duc

d'Orléans chargea M. le comte d'Estaing de s'y porter avec un détachement. Le poste fut évacué ainsi que le passage du Madel-Aymet, où deux cents hommes auraient pu en arrêter six mille.

Le 24, l'armée campait à Ginestar où, à cause de la situation avantageuse de ce poste, le duc d'Orléans la laissa se reposer, mais en détachant des partis pour des expéditions particulières qui toutes eurent le plus grand succès.

Sur ces entrefaites, le comte de Staremberg, général des alliés, avait réuni son armée entre Tarragone et Montblanc, et confié la garde du défilé de Falcete à 1.200 hommes sous les ordres de M. Hodwart; le duc d'Orléans envoya le 1er juin, à huit heures du soir, trois mille hommes et huit cents chevaux pour s'en emparer. M. de Gayétano, lieutenant général, Ceïlo, maréchal de camp, le marquis de Lambert, le comte de Pline, brigadiers, commandaient le détachement dont MM. de Beynat, du Coutant, de Villeneuve, formaient l'avant-garde avec les Grenadiers du Maine. Le défilé est emporté, les milices du pays s'enfuient dans la montagne ; les troupes régulières veulent du moins par leur résistance sauver l'honneur, mais, écrasées par le nombre et vivement pressées, elles sont faites prisonnières.

De là, le duc d'Orléans entreprit le siège de Tortose, grande ville fortifiée, d'intervalle en intervalle, par des tours et entourée d'un fossé large et profond ; son château, situé sur une éminence, était soutenu par un ouvrage à corne. L'archiduc d'Autriche l'avait encore renforcée par quelques ouvrages et un chemin couvert ; sur un des bras de l'Ebre, le couvent des Carmes avait été transformé en citadelle. Staremberg, confiant dans la solidité de cette place, se contenta d'y mettre cinq mille hommes de garnison et ne songea même pas à traverser les projets du duc d'Orléans. Dans la nuit du 21 au 22 juin, la tranchée est ouverte, les batteries réduisent en cendres le couvent des Carmes et les ouvrages y attenant. Dans la nuit du 9 au 10 juillet, le chemin couvert est insulté par le Régiment du Maine, de tranchée ce jour-là. Au premier signal, MM. de Beynat et du Coutant, sous un feu meurtrier, se logent avec leurs grenadiers à un angle du chemin couvert. Le Régiment tout entier les soutient et s'avance sur un terrain que couvre de bombes et de grenades un ennemi aux abois. Peu importe, nos vaillants soldats, l'épée à la main, occupent le chemin couvert, s'y installent et en chassent l'ennemi. Le lendemain, l'assiégé battait la *chamade*. MM. du Prat de la Colombière, de Montigny, furent tués à cette attaque ; MM. du Cou-

tant, de Beynat, de Montenault, capitaines ; de Fortin, du Plessis, lieutenants, y furent blessés.

Le duc d'Orléans donna ses ordres pour remettre la place en état et établit son armée en quartiers de rafraîchissement dans la plaine d'Urgel. Bien avant l'automne, le comte de Staremberg fait mine de nous attaquer ; le duc d'Orléans rassemble ses quartiers et marche jusqu'à Grammont à la rencontre de son adversaire ; mais Staremberg se retire (10 août) à Servera, où il se retranche.

L'armée prit ses quartiers d'hiver, et le duc d'Orléans emmena à Versailles pour les présenter au roi MM. de Beynat et du Coutant. Le roi les reçut avec honneur : « Je suis informé, leur dit-il, qu'il n'a pas tenu à vous de vous faire tuer pour mon service, » et il les fit chevaliers de Saint-Louis, en spécifiant qu'il leur accordait cet honneur plutôt comme un témoignage de leur bravoure que comme récompense de leurs anciens services.

Le duc d'Orléans ne servit point en Espagne l'année suivante ; on y envoya le maréchal de Bézono, avec des ordres précis de la cour de Versailles de se tenir constamment sur la défensive. La disette retint les troupes des deux partis dans leurs quartiers jusqu'au commencement de juin. Staremberg n'en sortit que pour se choisir un bon camp qu'il ne quitta qu'au mois d'août, lorsqu'il eut reçu des renforts, pour enrayer une attaque sur Lérida où il avait des intelligences ; il échoua et passa la Sègre, le 26 août. Le maréchal de Bézono resta trop fidèle aux instructions qu'il avait reçues ; il ne fit pas la moindre tentative contre Staremberg au passage de la Sègre. Aussi, Staremberg put-il, sans difficultés, prendre Balaguier.

Ainsi finit la campagne de 1709, pendant laquelle le Régiment du Maine perdit son lieutenant-colonel, M. Dufour.

Les intentions de Louis XIV étaient sincèrement pacifiques : ses ennemis repoussèrent avec hauteur les propositions qui leur furent faites. Louis XIV rappela ses troupes d'Espagne, mais à leur départ les officiers généraux espagnols honorèrent le Régiment du Maine de leurs regrets particuliers. On proposa aux officiers du Régiment les emplois les plus élevés dans l'armée espagnole ; à M. du Haget, major, le grade de brigadier. Ils refusèrent, préférant servir leur prince dans un grade inférieur.

**Campagne en Flandre, 1710-1713.** — Les régiments qui revenaient d'Espagne eurent ordre de joindre les armées respectives qui leur furent assignées. Le Régiment du Maine fut destiné à celle que le maréchal de Villars comman-

dait en Flandre, laquelle ne fit rien de considérable pendant les deux campagnes de 1710 et 1711.

Le 29 janvier 1712, un Congrès, aux opérations duquel prirent part les ministres de France, d'Angleterre, de Hollande, de Savoie, s'ouvrit à Utrecht : dès le début, il fut facile de voir que la France et l'Angleterre seules désiraient la paix ; on put cependant aboutir à une suspension d'armes et, le 17 juillet 1712, le comte d'Ormond, commandant des troupes anglaises, se retira. Il déclara au Prince Eugène qu'il allait faire publier l'armistice. Le reste des généraux ne voulut pas l'accepter. Le Prince Eugène, qui venait de s'emparer du Quesnoy, affectant de montrer qu'il n'avait pas besoin des Anglais pour tenir la campagne, vint mettre le siège devant Landrecies qu'il se croyait sûr d'enlever et au delà de laquelle il ne devait plus rencontrer que la petite place de Guise, incapable d'arrêter sa marche vers le centre de la France. Déjà un parti de cavalerie allemande avait parcouru la Champagne. Le Prince Eugène comptait encore plus de dix mille hommes. Une ligne d'ouvrages établis sur la rivière de l'Escaillou, l'un des affluents de l'Escaut, des ponts sur ce fleuve autour de Denain, et d'autres retranchements qui s'étendaient jusqu'à Marchiennes sur la Scarpe, où se trouvaient les magasins, devaient assurer le ravitaillement de ses troupes et hâter la prise de Landrecies. Les ennemis, se croyant près d'entrer en France, avaient donné à la chaussée qui relie Marchiennes à Landrecies le nom de *Chemin de Paris*. Une armée d'observation, sous les ordres du comte d'Albemarle, couvrait le siège et les convois de vivres qui venaient de Marchiennes au camp des assiégeants.

Le comte d'Albemarle, de son côté, n'avait rien négligé pour rendre sa position respectable. Une double ligne de communication traversait la plaine de Denain en se prolongeant jusqu'à l'abbaye de Beaurepaire. Des redoutes, disposées d'intervalles en intervalles et garnies d'une formidable artillerie, défendaient l'approche de ces lignes.

Louis XIV ne pouvait opposer à ses ennemis, sur la frontière du Nord, que soixante-dix mille hommes avec quatre-vingt-dix canons, des munitions suffisantes, mais pas de magasins. Il appela Villars, et lui recommanda de montrer aux ennemis qu'on était encore en mesure de tenir l'épée ; en cas de revers, on devait rallier les troupes derrière la Somme et s'y défendre ; Louis XIV viendrait lui-même « se mettre à la tête de sa noblesse et mourir avec elle s'il ne pouvait vaincre ».

**Bataille de Denain, 24 juillet 1712.** — Villars arriva à Péronne le 20 avril. Lorsqu'il connut les travaux du Prince Eugène contre Landrecies, il crut périlleux de secourir la place, mais, résolu à surprendre l'ennemi entre Landrecies et Marchiennes, il manœuvra de façon à le tromper sur le point d'attaque. Il commença par donner des inquiétudes au Prince Eugène du côté de la Sambre, et fit garder soigneusement tous les passages de la Seille et de l'Escaut, pour dérober son mouvement à son adversaire. Le 23 juillet, à sept heures du soir, M. le comte de Coigny reçut ordre de se porter avec trente escadrons de dragons en vue des retranchements de Landrecies. Le Prince Eugène en conclut que certainement le maréchal de Villars allait l'attaquer. Il fit, en conséquence, perfectionner ses retranchements, et revenir les troupes de sa droite qui s'appuyaient à Denain, pour renforcer sa gauche. Au milieu de la nuit, Villars fit volte-face et revint sur l'Escaut, rivière sur laquelle il avait eu soin de faire jeter des ponts entre Denain et Bouchain. On avait observé le plus grand secret; les officiers généraux eux-mêmes ne pouvaient comprendre la manœuvre qu'on leur faisait faire. Le marquis de Vieux-Pont, avec trente bataillons et une brigade de cavalerie, suivi d'un second détachement que commandait le comte d'Albergoti, défila derrière les troupes qui faisaient face aux retranchements du Prince Eugène. Les trente bataillons, parmi lesquels se trouvait le Régiment du Maine, arrivèrent, le 24 juillet, au point du jour à Neuville, sur l'Escaut, et passèrent la rivière sans obstacle. Le reste de l'armée avait décampé du Cateau-Cambrésis, marché toute la nuit et rejoint les détachements du marquis de Vieux-Pont et du comte d'Albergoti. Le comte d'Albemarle, averti, mais trop tard, du mouvement des Français, prévint en toute hâte le Prince Eugène, et, se mettant à la tête de sa cavalerie, courut à Neuville pour disputer le passage au maréchal de Villars; il trouva la plus grande partie de l'armée passée. Une chaussée étroite, bordée par un marais, ne permettant pas au maréchal de déployer ses troupes, il entra résolument dans le marais et, à dix heures, arriva en face de Denain poussant le comte d'Albemarle dans ses retranchements; le temps pressait, car le Prince Eugène arrivait pour secourir Denain ou tomber sur notre arrière-garde.

Villars avait ainsi réglé son plan d'attaque: quatre-vingts compagnies de grenadiers, trente bataillons, les dragons à pied, le tout soutenu par trente autres bataillons et toute la cavalerie, formèrent trois colonnes qui, le fusil sous le bras, sans s'arrêter

et sans tirer, marchèrent sous Villars et Montesquiou, sur les retranchements qu'ils emportèrent à la bouche des canons. MM. de Belrieux, colonel du Régiment du Maine, du Haget, lieutenant-colonel, d'Ortan, major, de la Chassagne et d'Eure, capitaines de grenadiers, sautent les premiers dans la tranchée ennemie; leurs soldats les suivent, baïonnette au canon, d'autant plus ardents au carnage que l'adversaire oppose une plus vive résistance. L'ennemi a évacué les retranchements quand M. de Belrieux s'aperçoit que quelques bataillons dispersés vont se rallier dans le village de Denain. Il fait battre la *fricassée* et prend ses dispositions pour marcher à l'attaque du village. En vain, le maréchal de Villars s'oppose-t-il à un semblable mouvement. Le Régiment du Maine a beaucoup souffert, il va être accablé par le nombre: « Que faites-vous, Belrieux, lui dit-il, vous allez vous faire écraser! » — « Non, non, Monsieur le Maréchal, répond l'intrépide colonel, c'est nous qui les écraserons! » Et l'événement lui donna raison: le Régiment chargea furieusement et poussa jusque dans l'Escaut ses adversaires frappés de stupeur. En arrière, la rupture d'un des ponts de l'Escaut à Prouvy, l'occupation des autres par une division de notre arrière-garde coupèrent la retraite aux défenseurs de Denain et empêchèrent le Prince Eugène de les sauver. Les Impériaux, arrivés trop tard, ne purent qu'engager de l'autre côté de la rive une canonnade inutile.

Ainsi finit cette journée à jamais mémorable, appelée bataille de Denain. En rétablissant la gloire des armes françaises, elle détruisit sans ressources les brillantes espérances que les alliés avaient conçues. Des dix-sept bataillons qui combattirent, à peine quatre cents hommes purent-ils s'échapper. Le reste fut tué ou noyé. Le comte d'Albemarle, deux princes de Nassau, le prince de Holstein, le prince d'Anhalt et plusieurs autres officiers de noms illustres furent faits prisonniers.

Le Régiment du Maine perdit dans cette journée deux excellents officiers, MM. d'Eure et le Sobre, capitaines. MM. d'Ermigny, de Mousquair et du Plessis furent blessés; MM. le Chevalier de Peau et de Courbuisson, faisant fonctions de sous-majors, se firent remarquer par leur bravoure et leur intelligence. Le maréchal de Villars félicita hautement les troupes de leur valeur, mais honora le Régiment du Maine d'une distinction particulière par les quelques paroles suivantes: « Messieurs du Maine, dit-il devant le Régiment rassemblé, j'étais bien informé de ce que vous saviez faire et de votre valeur, mais aujourd'hui j'en suis

convaincu par ce que je viens de voir, et j'en rendrai compte au Roi. » Les soldats lui répondirent par une décharge générale de mousqueterie et les cris mille fois répétés de : « Vive le Roi ! vive le maréchal de Villars ! »

**Siège et prise de Douai, 15 août - 8 septembre 1702.** — Les conséquences immédiates de ce fait d'armes, aussi glorieux que hardi, furent de changer entièrement la face de la guerre. Villars se hâta d'occuper les positions les plus importantes sur l'Escaut et la Scarpe. Montesquiou se porta de son côté sur Marchiennes qu'il enleva, le 30 juillet. En quelques jours l'ennemi avait perdu plus de douze mille hommes. Les approvisionnements considérables que l'on trouva à Marchiennes furent utilisés au siège de Douai, que le maréchal de Villars commença sans délai. Le Régiment du Maine fut, à ce siège, digne de sa réputation. Le capitaine de Villeneuve se logea dans le chemin couvert un des premiers, après avoir emporté une demi-lune l'épée à la main ; M. de la Libodie, son lieutenant, y fut tué. Enfin, le général Hompechs, qui commandait dans la place, fit battre la chamade après vingt-quatre jours de tranchée ouverte et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison qui était de quatre mille hommes (8 septembre 1712). La conquête de cette place avait coûté cinquante-quatre jours de siège à nos ennemis deux ans plus tôt.

**Prise du Quesnoy, 4 octobre 1712.** — Le Prince Eugène, privé de ses approvisionnements et de ses munitions, dut lever le siège de Landrecies. Il avait fait, pour sauver Douai, une tentative qui n'eut pas de succès ; il se détermina alors à choisir un poste avantageux pour couvrir le Quesnoy dont il craignait, à juste titre, le siège. Villars se montra bien supérieur au Prince Eugène dans ses dispositions d'attaque contre cette place, qui fut reprise, le 4 octobre, après seize jours de tranchée. La garnison forte de trois mille cinq cents hommes fut faite prisonnière de guerre. MM. de Villeneuve, capitaine, du Plantier, lieutenant, furent blessés à ce siège.

Le maréchal de Villars termina enfin cette glorieuse campagne par le siège de Bouchain, qui ne tint que dix jours devant l'armée victorieuse (13 octobre). Les troupes furent dispersées dans leurs quartiers d'hiver, le Régiment du Maine à Valenciennes.

**Campagne sur le Rhin, 1713.** — Le congrès d'Utrecht suivit les phases de la guerre ; les succès rapides du maréchal de Villars achevèrent de relever la France et pesèrent d'un grand poids dans les négociations, qui se terminèrent le 11 avril 1713.

L'Empereur seul refusa de signer; il préféra soutenir ses prétentions dans une nouvelle campagne.

La guerre fut alors transportée de l'Escaut sur le Rhin. Le maréchal de Villars rassembla ses troupes en Alsace; le Régiment en faisait partie. Après avoir trompé par de fausses attaques le Prince Eugène établi dans les lignes d'Etlingen, le maréchal se porta, le 6 juin, inopinément sur Spire, fit seize lieues en vingt heures, prit Spire par surprise, puis Worms, puis Kayserslautern. Le Régiment du Maine emporta le fort de Manheim.

Le maréchal de Villars entreprit ensuite le siège de Landau, avec des forces assez considérables pour défendre les travaux contre les attaques du dehors. Les Princes de l'Empire débattaient les conditions auxquelles ils fourniraient des troupes à l'Autriche. Villars met à profit leurs hésitations et force, le 20 août, la garnison, commandée par le prince de Wurtemberg, à se rendre prisonnière de guerre (douze bataillons et trois escadrons).

Le Prince Eugène avait mis tous ses soins à construire et perfectionner les lignes d'Etlingen, qui couvraient Fribourg en Brisgau. Villars, néanmoins, prépare une entreprise contre cette ville, bien fortifiée, bien pourvue et solidement appuyée aux passages de la Forêt-Noire. Il fait d'abord quelques manœuvres pour donner de l'incertitude au Prince Eugène sur ses projets, puis, tout à coup, il passe le Rhin, le 17 septembre, avec cent trente mille soldats. Quelques jours après, il enlève rapidement à coups d'hommes le fort placé sur le Rosskopf, montagne qui domine la ville et coupe ainsi les communications des assiégés avec la Forêt-Noire. Eugène n'a que soixante mille hommes; il recule devant un engagement trop inégal. Villars fait alors d'énergiques efforts pour hâter la reddition de la place; le 30 septembre, le baron de Harrsch se retire dans la citadelle avec la moitié de la garnison, laissant la ville sans pain, à la discrétion des Français. Villars refuse de nourrir les soldats allemands et le baron de Harrsch est obligé par ses soldats de nourrir ceux qu'il avait laissés dans Fribourg. Cette diminution dans ses ressources et les menaces du maréchal de Villars de faire sauter la citadelle, amenèrent la capitulation (13 novembre). Ce succès vint à temps, car l'hiver faisait déjà sentir ses rigueurs et les Français eurent bien des peines à ramener leur matériel de siège.

La guerre était finie. Le Régiment s'y montra, comme dans les campagnes précédentes, digne des plus grands éloges. A la conclusion de la paix, il reçut l'ordre de tenir garnison à Metz (1713).

# CHAPITRE VII

# RÉGIMENT DU MAINE

De 1715 à 1740.

Louis XIV mourut le 1er septembre 1715, à huit heures du matin, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Le Parlement fut convoqué dès le lendemain et déclara régent le duc d'Orléans pendant la minorité de Louis XV. Le régent éprouvait un vif désir d'affermir la paix, mais elle était mal assurée : en Espagne, Philippe V conservait un ressentiment très vif contre son cousin le duc d'Orléans; celui-ci fit des démarches pour obtenir une réconciliation ; elles n'aboutirent pas. Dirigé par le cardinal Albéroni, homme d'un très grand génie politique et d'une très grande volonté, Philippe V avait épousé une princesse italienne. Le régent crut gagner Philippe V en lui proposant de faire reconnaître par l'Europe, aux enfants de son second mariage, le droit de succession aux duchés de Parme et de Toscane. Philippe V repoussa ces propositions. La guerre éclata. Le Régiment du Maine n'y eut aucune part (1720).

## Guerre de succession de Pologne, 1734-1738.

Douze ans après, la guerre éclata de nouveau à propos de la succession de Pologne. Le roi Louis XV déclara fièrement à toutes les Cours d'Europe qu'il était prêt à défendre l'indépendance de la Pologne et les droits de son beau-père, Stanislas Leckzinski; l'Autriche et la Russie faisaient avancer des troupes en Sibérie et en Courlande; la Prusse et le Danemark comptaient imposer au choix des Polonais Auguste III, électeur de Saxe; le roi avait cru nécessaire de combattre cette ligue du Nord.

Villars conseilla de déclarer la guerre à l'Autriche et de prendre immédiatement l'offensive en Italie. Il ne fallait pas laisser à l'Empereur le temps d'intimider les petits États; on apprit en même temps que l'Electeur Auguste de Saxe avait traité avec l'Empereur et que les Impériaux entraient en Pologne. Stanislas partit de Chambord, traversa l'Allemagne sous un déguisement et arriva à Varsovie, où six mille Polonais le proclamèrent roi, le 12 septembre.

## Guerre dans le Milanais.

La France forma deux armées, sur le Rhin et sur les Alpes. La première, aux ordres de Berwick; la deuxième, sous Villars, âgé de quatre-vingt-deux ans, mais toujours brave, plein d'enthousiasme, mêlant les fêtes à la guerre. Il partit en disant à Louis XV : « Votre Majesté peut disposer du Milanais, je vais le lui conquérir. »

Le Régiment du Maine apprit avec joie qu'il faisait partie de l'armée des Alpes. En quelques jours, il fut prêt à entrer en campagne.

**Siège et prise de Pizzighettone, novembre 1733.** — L'armée française d'Italie, unie aux troupes du roi de Sardaigne, entre dans le Milanais qui n'avait, pour toute défense, que des garnisons. Villars fait camper son armée sous Pizzighettone, place importante du Crémonais, dont il veut s'emparer. Il fallut, au préalable, se rendre maître du fort de Guerra sur l'Adda, qui le sépare de la place; la tranchée fut ouverte dans la nuit du 17 au 18 novembre par le Régiment du Maine, les travaux furent poussés avec la plus grande activité, et, au bout de dix jours, le Gouverneur de la place capitula (30 novembre 1733).

**Siège et prise de Milan, 13-27 décembre.** — Les troupes restèrent au camp, sous Pizzighettone, jusqu'au 8 décembre, puis commencèrent le siège de Milan (13 décembre), place bien fortifiée et défendue par le maréchal de Visconti; au bout de quatorze jours, Milan capitulait. Novare, Tortone, Trézo, Lecco, Fuentès, Arona, Saravalle, Borgo-Forté, furent réduits par la force. En trois mois, la Lombardie entière était subjuguée. Le Régiment du Maine avait pris part aux sièges de tous les châteaux compris entre l'Oglio et la Secchia.

**Opérations sur le Pô. Combat de Séraglio et de Colorno.**

— L'armée fut dispersée dans ses quartiers, d'où il était facile de la rassembler. Charles-Emmanuel de Savoie prit le titre de duc de Milan (mars 1734).

Le prince Louis de Wurtemberg, qui commandait l'armée impériale, organisait les renforts qu'il venait de recevoir dans le Mantouan et laissait deviner que son premier objectif serait le pont que les Français avaient établi à Pozzolo sur l'Oglio. Le maréchal de Villars fit quitter les quartiers, répartit ses troupes en corps séparés le long de l'Oglio et observa les rives du Pô, dont il était essentiel d'empêcher le passage; néanmoins, il fallait garder une si grande étendue de pays qu'il fut impossible de mettre partout des forces suffisantes et, malgré les dispositions minutieuses qu'avait prises le maréchal de Villars et la vigilance des troupes, l'armée impériale passa le Pô, la nuit du 1er au 2 mai, entre Borgo-Forté et Benedetto. Le prince de Wurtemberg avait, en cette occasion, fait preuve de beaucoup d'habileté. Il ne trouva, pour s'opposer au franchissement du Pô, qu'un seul régiment de cavalerie, le Royal-Piémont, qui, à force de valeur, disputa d'abord le passage avec avantage, mais qui, accablé par le nombre des ennemis, finit par céder et se replia sur Guastalla.

Villars mit tout en œuvre pour empêcher l'armée impériale de tirer du passage du Pô les avantages qu'elle pouvait s'en promettre. Les années semblent ne pas avoir diminué les forces du maréchal. Il court à Pozzolo et y rassemble le plus de troupes possible; de concert avec le roi de Sardaigne, il passe l'Oglio, marche vers Séraglio, droit à la tête du pont des ennemis; il attaque, renverse, enlève tout ce qui se rencontre sur son passage; non content de les battre, il veut les chasser hors de l'Italie. Le conseil du roi de Sardaigne, à l'unanimité, préfère s'en tenir à une simple défensive.

Le maréchal de Villars s'était flatté de couronner sa vie, dont il sentait approcher le terme, par un triomphe éclatant. Cet espoir l'avait soutenu. Quand il vit que les opérations devaient être suspendues, il sentit ses forces s'affaiblir, fit demander au roi la permission de quitter l'armée et en remit le commandement au comte de Coigny.

Il ne se passait pourtant pas un seul jour sans que les Impériaux et l'armée des Deux Couronnes n'en vinssent aux mains. L'armée impériale faisait des tentatives continuelles dans le but de pénétrer et de s'établir dans le Parmesan. Ruses de

guerre, marches dérobées, simulacres d'attaque, actions de vive force, tout fut mis en usage pour parvenir à l'exécution de ce dessein. Leurs espérances furent trompées; quatre compagnies de grenadiers français, postées à Colorno, résistent et arrêtent l'ennemi; même échec et pertes considérables dans une attaque renouvelée avec l'élite des troupes.

Quelques jours après, l'armée impériale entière se porta sur Colorno. Six mille hommes se précipitent avec furie contre ce poste que défendent quatre cents Français. Ils sont reçus par un feu épouvantable qui arrête leur élan; profitant de leur supériorité numérique, ils essayent de tourner leurs adversaires. Alors, les Français battent en retraite, mais en vendant chèrement aux ennemis ce succès dont les habiles manœuvres du roi de Sardaigne et du comte de Coigny empêchent de recueillir les fruits. Ceux-ci font passer le Pô à leur armée et marchent sur Colorno, où l'ennemi a accumulé des forces considérables. Vingt compagnies de grenadiers français et autant de piquets commencent l'attaque, conduite par le marquis de Maillebois. Trois heures durant, on se bat des deux côtés avec un égal acharnement; les grenadiers et le piquet du Régiment du Maine se couvrent de gloire en cette occasion. Le lendemain, au lever du jour, les Impériaux s'étant retirés, les Français rentrèrent dans Colorno.

Le général de Mercy vint reprendre son commandement, que le général de Wurtemberg exerçait par intérim. Jusqu'au 29 juin, il n'y a pas de fait remarquable à signaler.

**Combat sur la Parma, 29 juin 1734.** — Le comte de Coigny venait d'être fait maréchal de France. Informé que l'ennemi avait passé la Parma au-dessous de Parme, il comprend, dans une reconnaissance, que l'ennemi se dispose à l'attaquer et prend la résolution de le prévenir en le devançant. L'armée française se met en marche pendant la nuit, si bien qu'au jour naissant, elle est sur les bords de la Parma; le maréchal de Coigny dirige la droite de son infanterie sur la Croisette, sa cavalerie sur le chemin de Crémone; le champ de bataille est si étroit qu'il est impossible de placer l'artillerie. Un canal profond qui sépare les deux adversaires met la cavalerie dans l'impossibilité de charger; l'infanterie, elle-même, doit se borner à agir par le feu. Du moins, pendant dix heures durant, supporta-t-elle les effets d'une mousqueterie meurtrière et abondamment nourrie. La nuit mit fin à cette fusillade; les Impériaux

abandonnèrent le champ de bataille, leurs morts et leurs blessés, parmi lesquels un grand nombre de leurs généraux.

Les vainqueurs payèrent aussi par bien du sang l'honneur de la victoire. Le marquis de Valence, colonel du Régiment du Maine, fut tué; soixante officiers furent tués ou blessés à cette action.

Le comte de Coigny poursuivit l'ennemi sans pouvoir l'atteindre; il arriva ainsi dans la plaine de Carpi, tandis que le maréchal de Broglie enlevait les places de Guastalla et de Parellara, où il fit 1200 prisonniers. Il ne put cependant pas empêcher l'ennemi de passer le Pô et, jugeant inutile de continuer la poursuite, il vint rejoindre le reste de l'armée qui, étant entrée dans le Modénois, campait à Boudanello sur la Féchia.

Du côté des ennemis, le maréchal de Mercy était mort et avait successivement été remplacé dans son commandement par le prince de Wurtemberg, puis par le Feld-Maréchal de Kœnigseck. Celui-ci, pour prevenir le dessein que l'armée française avait formé d'enlever la Mirandole, vint camper à Quingentolo, n'étant séparé de l'armée française que par le cours de la Féchia. Pendant deux mois, les deux armées restent dans leurs camps respectifs, se bornant à s'observer et à s'entourer de retranchements.

Le comte de Coigny avait profité de ce calme pour reconstituer sa cavalerie, en la répartissant dans plusieurs quartiers de rafraîchissement.

**Combat de Quistello, 15 septembre 1734.** — Le comte de Kœnigseck voulut profiter de cette circonstance pour attaquer le camp français de Boudanello. Dans la nuit du 14 au 15 septembre, son armée, formée en quatre colonnes, s'avance sur la Féchia. Cette marche de nuit fut exécutée avec tant de silence et d'ordre qu'au lever du jour, sans avoir été aperçue, l'armée impériale était arrivée à hauteur de Quistello, localité occupée par les Français. Il se produisit au début un peu de désordre dans l'armée des Deux Couronnes, surprise et vivement attaquée; le camp du maréchal de Broglie faillit même être pris, mais bientôt l'ordre se rétablit. Accourus au bruit de l'attaque, le roi de Sardaigne et le comte de Coigny soutiennent le maréchal de Broglie, qui se replie en emmenant son artillerie et maintient, par l'attitude martiale de ses troupes, l'ennemi à distance respectueuse.

**Combat de Guastalla, 19 septembre 1734.** — Le comte de

Kœnigseck, encouragé, fait défiler, le lendemain, au point du jour, son armée vers Gonzala, afin de surprendre Guastalla et de couper l'armée des Deux Couronnes de ses lignes de communication; devinant ce plan, le comte de Coigny prend la résolution de se replier sur Guastalla.

Le Régiment du Maine est à l'arrière-garde, commandé par le marquis de Maillebois.

Pendant deux jours, il est harcelé par des partis de cavalerie, mais il ne se laisse jamais entamer.

Enfin, l'armée arrive, le 17, à Guastalla, et campe, sa droite appuyée au confluent de la Botta, sa gauche aux têtes de pont qu'elle a construits sur le Pô; malgré les avantages de la position occupée par les Français, Kœnigseck veut risquer la bataille. Le 19, au point du jour, il quitte son camp de Luzzara et s'avance en formation de bataille. Ses premiers efforts sont dirigés sur notre gauche, qu'il essaye de percer pour arriver aux têtes de pont. Deux fois, les cuirassiers impériaux chargent avec vigueur; chargés à leur tour par notre cavalerie, ils sont rejetés sur leur infanterie sous la protection de laquelle ils se rallient; un instant après, ils reparaissent, soutenus par deux fortes colonnes d'infanterie qui profitent de l'élargissement du terrain pour se mettre en bataille et couvrir nos escadrons d'un feu intense d'artillerie et de mousqueterie, que notre cavalerie supporte bravement.

Le maréchal de Coigny met son artillerie en batterie et tire de la droite et du centre des troupes pour appuyer sa gauche. A ce moment, il se produit un incident : un corps d'infanterie ennemi, masqué dans des broussailles vis-à-vis de notre extrême gauche, faisait par son feu beaucoup de mal à nos escadrons ; le maréchal le charge, baïonnette au canon, avec tant de vigueur qu'il se retire et ne reparaît plus.

A son tour, le comte de Kœnigseck craint pour son flanc et prend le parti d'étendre sa ligne. A cet effet, il porte un gros corps de son infanterie dans un bois taillis qui borde le Pô, mais, du même coup, il prive sa cavalerie de son appui naturel et celle-ci, n'osant plus tenir la plaine, se replie dans le bois. Le maréchal de Coigny profite de cette circonstance pour charger l'infanterie ennemie, qui est culbutée et dispersée. Au même moment, notre centre est attaqué avec impétuosité, mais il résiste si bien que la colonne ennemie, après avoir essuyé des pertes considérables, est obligée de se retirer. La victoire restait pourtant indécise : car

bien que les Impériaux eussent été repoussés dans toutes leurs attaques et qu'ils aient subi des pertes considérables, nous avions aussi perdu beaucoup de monde, et les modifications qui avaient été apportées à notre ordre de bataille, avaient beaucoup affaibli notre droite. L'ennemi, s'en étant aperçu, voulut tenter cette dernière chance de succès. Il s'avance en force sur le chemin de Luzzara, où sont postés les deux bataillons du Régiment du Maine, le régiment du Nivernais et quatre pièces de canon aux ordres du marquis de Maillebois. Les Impériaux se montrent, à cette attaque, admirables d'ensemble et d'impétuosité. Mais, après avoir supporté fièrement le choc, le marquis de Maillebois passe à l'offensive : chargeant de front et de flanc, il enfonce, renverse et met en déroute son adversaire. Ainsi fut décidée la victoire dans un combat qui, commencé à dix heures du matin, ne finit qu'à quatre heures du soir. La cavalerie fit la poursuite et acheva de rompre l'infanterie ennemie chargée de protéger la retraite. Sur l'avis que les Impériaux gagnaient le camp de Montégiana, le roi de Sardaigne et le maréchal de Coigny allèrent de leur côté camper à Luzarra.

Le reste de la campagne se passe en manœuvres dont le but est, tantôt de chercher à surprendre l'ennemi, tantôt de faire échouer ses propres mouvements. Un jour pourtant, la brigade du Maine et une brigade piémontaise furent envoyées à Pozzolo pour surveiller les rives de l'Oglio dont l'ennemi avait l'intention de se rapprocher ; mais, sachant leurs projets éventés, les Impériaux se retirèrent dans le Séraglio.

La difficulté de faire subsister les troupes dans un pays entièrement dévasté, décida les maréchaux français à venir camper sous Crémone.

Le comte de Kœnigseck croit à une reculade de notre part et s'avance aussitôt sur Parme ; la brigade du Maine, soutenue par cinq régiments de dragons, s'approche de cette place : c'en est assez pour motiver la retraite des Impériaux. Trop actif pour s'en tenir là, Kœnigseck tourne ses vues sur Guastalla ; le maréchal de Broglie l'y prévient, en faisant entrer dans les lignes qui protègent la place le Régiment du Maine et huit autres bataillons.

Ainsi se termina cette campagne brillante en tous points pour le Régiment ; plusieurs officiers furent l'objet des faveurs du roi en retour de leurs éminents services : M. de la Grange, lieutenant-colonel, fut fait brigadier des armées du roi.

**1735.** — L'année suivante, le Régiment servit sous le maréchal de Noailles, mais les opérations furent si ternes, si peu intéressantes qu'aucune d'elles ne mérite d'être signalée.

A la mort du duc du Maine, le roi donna son Régiment au comte d'Eu, son fils.

[redacted]

# RÉGIMENT D'EU

## (1740—1775)

# CHAPITRE VIII

# RÉGIMENT D'EU

1740-1775.

## Guerre de la succession d'Autriche, 1740-1748.

La mort de l'Empereur Charles VI incendia de nouveau l'Europe. Marie-Thérèse d'Autriche, fille aînée, pouvait espérer que son héritage ne lui serait contesté par aucune des puissances signataires de la Pragmatique-Sanction. Aussi, lorsqu'elle vit les Cours de Berlin, de Munich et de Dresde lui réclamer ses plus belles provinces, sa résolution fut prise hardiment : dût-elle tout perdre, elle veut placer la couronne impériale sur la tête du grand-duc de Toscane, son époux, et soutenir ses droits, les armes à la main.

Tandis que les ministres de Bavière se cherchent des alliés, le roi de Prusse se rend maître de la Silésie avec une puissante armée. La France, poussée par ce levain de rivalité et de haine qui fermenta si longtemps entre les maisons de France et d'Autriche, soutient par tous les moyens en son pouvoir l'Électeur de Bavière dans ses revendications à la succession d'Autriche. En présence de tant d'ennemis, Marie-Thérèse fit appel aux Anglais et aux Hollandais, et nous verrons leurs armées jouer un rôle très intéressant dans la suite des événements dont l'Europe centrale va devenir le théâtre.

La France, qui n'était entrée dans cette guerre que comme auxiliaire, en supporta presque tout le fardeau.

**Opérations sur le Main, 1741.** — Sur le Main, l'armée française est aux ordres du duc de Noailles. Le Régiment d'Eu

qui en fait partie, se montre aussi glorieux que dans les campagnes précédentes.

Cette armée avait un double but à remplir : elle devait d'abord veiller sur les mouvements des Autrichiens et de leurs alliés, dont le dessein paraissait être d'insulter nos frontières ; en second lieu, elle devait favoriser les mouvements que le comte de Broglie ferait en Bavière, au besoin même lui prêter main-forte. Mise en marche au commencement du printemps de 1741, elle s'arrêta entre le Rhin et le Neckar et attendit, vers le 4 juin, que la campagne fût ouverte, pour se rapprocher de l'ennemi.

Cependant, informés que le maréchal de Noailles s'est privé d'un corps considérable, détaché comme renfort aux troupes de Bavière, nos ennemis profitent de cette circonstance pour commencer les opérations, franchir le Main et marcher sur nous. Nos soldats sont impatients de voir un adversaire se mesurer avec eux. Enfin, l'ennemi est en vue, quand, tout à coup, soit par crainte de livrer bataille, soit pour toute autre cause, il repasse le Main avec précipitation, mettant cette rivière comme obstacle entre lui et nous ; mais le duc de Noailles n'entend pas être joué, et, profitant des heureuses dispositions de sa troupe, il gagne à marches forcées le camp d'Aaschaffenbourg et y resserre tellement son adversaire qu'il le met dans l'alternative ou d'abandonner le Main ou de combattre dans de très mauvaises conditions.

Au bout de quelques jours, souffrant du manque de vivres, les alliés se décident à se retirer, en se préoccupant surtout de laisser ignorer leur départ ; ils commencent sans bruit cette opération délicate dans la nuit du 27 au 28 juin ; au lever du jour, on n'apercevait plus dans la plaine, de l'autre côté du Main, que deux colonnes en marche. A la hâte, le maréchal de Noailles fait passer le Main à une partie de son infanterie sur les ponts qu'il a fait établir à Seligenstadt, à la cavalerie par les gués qu'il a fait sonder, et commence la poursuite de l'arrière-garde ennemie. Aaschaffenbourg est pris ; les troupes qui ont franchi le Main se répartissent de manière à fermer la plaine entre Hanau et Aaschaffenbourg, et quelques brigades poussent jusqu'à Dettingen avec ordre d'attendre l'ennemi qui, ne sachant comment se dégager, s'était résolu à livrer bataille.

**Bataille de Dettingen, 27 juin 1743.** — Les plans du maréchal de Noailles étaient admirablement préparés. L'ennemi, obligé de se glisser par un chemin creux entre le Main et le

village de Dettingen, serait arrêté par le poste qui a été détaché en cette localité, foudroyé pendant ce temps par l'artillerie en position sur l'autre rive du Main et attaqué par le reste de l'armée: la victoire semblait assurée aux armes françaises. Les ordres du général furent oubliés; n'écoutant que son ardeur irréfléchie, la brigade de Dettingen marche à l'ennemi, l'aborde malgré son écrasante supériorité numérique et oblige le reste de notre armée à attaquer sur un terrain où l'ennemi a pu se déployer; trois fois le duc de Noailles fait donner l'attaque, trois fois, écrasés sous le feu d'une violente artillerie, des rangs entiers tombent et disparaissent; il fallut se retirer. L'armée française rentra sur la rive droite du Main par les ponts de Séligenstadt. L'ennemi n'eut garde de l'inquiéter dans sa retraite.

Le Régiment d'Eu, dans ce combat de Dettingen, soutint son ancienne réputation de vaillance. Plusieurs fois, suivant l'exemple du comte d'Eu qui fut blessé à la tête de son Régiment, il fournit sa charge avec un entrain et un ensemble dignes d'un meilleur résultat. Un capitaine fut tué; le lieutenant-colonel, sept capitaines, six lieutenants, furent blessés. Par son inébranlable fermeté, le Régiment avait du moins assuré le salut des premières brigades si imprudemment engagées dans le défilé. Plusieurs gardes du corps, dont les chevaux avaient été tués vinrent chercher, sous ses drapeaux, secours et protection.

**Retraite sur le Rhin et fin de la campagne.** — Le reste de la campagne se passa en marches et en campements qui nous ramenèrent sur le Rhin, où l'armée était rappelée pour couvrir les frontières menacées par trois armées.

Le Rhin fut repassé, le 17 juillet, près de Worms, au pont de Rheindurckeim, et les mesures furent prises pour couvrir la Basse-Alsace, partie de la frontière qui semblait la plus exposée. Le maréchal de Coigny, qui commandait en Haute-Alsace, se montrait si inquiet des menaces que le prince Charles faisait de percer ses lignes et de couper ses quartiers, que le maréchal de Noailles, n'écoutant que son patriotisme, se porte à son secours; mais il découvre ainsi la Basse-Alsace et Landau, l'unique boulevard qui puisse résister à l'armée formidable que conduit le roi d'Angleterre, général heureux, hardi et entreprenant. Le maréchal de Noailles fait l'honneur au Régiment d'Eu de lui confier la défense de Landau. L'inaction du roi d'Angleterre, qui mit ses troupes en quartiers d'hiver, ne donna point au Régiment l'occasion de justifier la confiance du maréchal.

En 1744, Louis XV offre généreusement au prince Édouard des vaisseaux, des troupes, de l'argent pour l'aider à remonter sur le trône d'Angleterre. Le Régiment d'Eu, désigné pour cette expédition, reçut l'ordre de quitter Landau et de se rendre à Dunkerque. Une suite d'événements empêchèrent l'exécution de cette entreprise. Le Régiment prit sa revanche sur d'autres théâtres.

Par l'appui de nos armes et l'influence de notre diplomatie, l'Électeur de Bavière était montésur le trône impérial. Mais, à des premiers succès, avait succédé une série de désastres tels, que l'armée du maréchal de Broglie avait été obligée d'abandonner la Bavière; de sorte que les États héréditaires de l'Empereur, ouverts de tous côtés aux armées autrichiennes, étaient en proie à la plus affreuse dévastation. Pour sortir de cette extrémité, il avait conclu un traité de neutralité avec la reine de Hongrie et tout le poids de la guerre retomba sur la France, qui n'avati pourtant aucun intérêt à défendre ou à soutenir (26 avril 1744).

**Opérations dans les Pays-Bas, 1744-1747. Premières opérations.** — Louis XV prit les moyens nécessaires pour pousser la guerre avec vigueur et se mit, lui-même (3 mai), à la tête de la principale de ses armées qui doit envahir les Pays-Bas autrichiens.

L'armée se rassembla, aux environs de Lille, sous les ordres des maréchaux de Noailles et de Saxe et sous le commandement suprême du Roi. On trompa les Autrichiens qui avaient concentré leurs moyens de défense dans le Hainaut et on entreprit une campagne de sièges dans la Flandre maritime. L'armée de réserve (maréchal de Saxe) s'établit à Courtray, tandis que le Roi et Noailles prirent Menin et Ypres (mai-juin). Au mois de juillet, on assiégea Furnes qu'on prit avec le fort de la Knoque.

Sur ces entrefaites, on apprit tout à coup que Charles de Lorraine venait de passer le Rhin, près de Philippsbourg, qu'il marchait sur l'Alsace, et que, refoulant le maréchal de Coigny, il arrivait à Saverne. Aussitôt, le Roi et Noailles se portent en Alsace. Arrivé à Metz, le 4 avril, le Roi tombait malade le 8. L'armée, commandée par le prince Charles, fut repoussée par Noailles et Coigny, et Fribourg capitula après trente-huit jours de tranchée ouverte (8 novembre).

Le Régiment d'Eu fit la campagne. Il n'y eut pas de faits saillants à signaler. Au début, le Roi avait fait brigadier son colonel-lieutenant, le marquis de Chambonas.

**Siége de Tournay. Bataille de Fontenoy, 11 mai 1745.** — Le maréchal de Saxe, chargé du commandement de l'armée de Flandre, sous les ordres du roi, ouvrit la campagne par le siège de Tournay. La conservation de cette place intéressait si fort les alliés que le duc de Cumberland marcha pour la secourir, décidé, quoi qu'il arrivât, à livrer bataille.

Le siège occupait quinze mille hommes de troupes françaises. Le maréchal de Saxe disposa le reste de son armée sur un terrain qu'il choisit à une lieue au-dessous de la ville, entre l'Escaut et le bois de Barry. Il fit fortifier sa position, excepté entre les deux villages d'Antoing et de Fontenoy, que couvrait un ravin assez profond, large d'un kilomètre. Le Roi et le Dauphin étaient au camp de Fontenoy.

Le 10 mai, l'ennemi arrivait en face des troupes françaises. Dès le 11, à cinq heures du matin, les Hollandais marchent sur Antoing et Fontenoy à gauche, tandis qu'à droite les Anglais s'avancent sur Fontenoy et les bois de Barry. Les positions étaient trop fortes et trop bien défendues pour être emportées de front; les Hollandais se retirèrent du combat. Refoulés dans le ravin, les Anglais forment une colonne serrée qui, précédée de six canons, flanquée de six autres, résiste, six heures durant, au feu des Français, auquel elle répond par des feux de peloton et de division. A deux heures du soir, cette colonne inébranlable avait dépassé les redoutes de Fontenoy et allait couper notre armée. Nos premières lignes s'étaient trouvées trop faibles pour supporter ce choc redoutable; ni les charges de cavalerie, ni le feu des régiments, appelés l'un après l'autre sur le point menacé, n'avaient pu rompre cette masse humaine, impassible dans son intrépidité. Les dispositions pour la retraite étaient prises quand, tout à coup, la colonne ennemie parut hésitante : elle ne pouvait ni se mouvoir librement, ni replier ses ailes. Le maréchal de Saxe a le temps d'amener quatre canons, de rassembler les régiments laissés libres, de les réunir aux Irlandais et aux troupes de la maison du Roi. Alors, prise de face par le canon, de flanc par l'infanterie, chargée par la cavalerie, la colonne anglaise vacille, puis recule lentement, laissant le terrain jonché de cadavres.

Le Régiment d'Eu, dans cette bataille, soutint et défendit les deux redoutes du bois de Barry avec une telle opiniâtreté qu'il empêcha absolument l'adversaire de pénétrer dans le bois, et, sur le soir, quand on vint dire au maréchal de Saxe qu'il serait à propos de prendre des dispositions pour la retraite, il répondit :

« Que l'on ne laisse pas manquer le Régiment d'Eu de poudre et de balles, qu'il continue à défendre ses deux redoutes comme il l'a fait jusqu'ici et je réponds de la victoire. » L'événement lui donna raison.

Le roi honora de compliments particuliers le Régiment d'Eu après l'action.

Le siège de Tournay reprit alors avec vigueur le 11 mai et les jours suivants ; le 18, l'assaut de l'ouvrage à corne fut résolu. Il fut attaqué, à dix heures du matin, par quatre compagnies de grenadiers au nombre desquelles la 2e du Régiment d'Eu se distingua : l'assaut fut brusqué et si bien conduit que, malgré la résistance des assiégés, le feu terrible de la demi-lune et du corps de place, les grenadiers purent se loger dans l'ouvrage. Quatre jours après, le commandant rendit la place (22 mai), et se retira dans la citadelle où il se défendit de son mieux jusqu'au 30 juin, jour où il capitula.

**Siège et prise d'Ostende, 17-27 août 1745.** — A partir de ce moment, l'ennemi démoralisé n'opposa qu'une faible résistance. Gand fut enlevé le 10 juillet ; Grammont, Minove, Alost, envoyèrent leur soumission ; Bruges, menacé, ouvrit ses portes le 18 ; Oudenarde, le 21 juillet, Dendermonde, le 12 août, ainsi que les forts de Plassendal et d'Albert.

La prise d'Ostende présentait de plus grandes difficultés. Le comte de Lowendal fut chargé d'en faire le siège avec vingt-trois bataillons et un régiment de dragons Le Régiment d'Eu faisait partie de cette expédition périlleuse. Dans la nuit du 17 au 18 août, la tranchée est ouverte. La place, bien approvisionnée, défendue par une garnison nombreuse, peut encore recevoir par mer des secours de toutes sortes ; mais les travaux sont poussés avec tant d'activité, malgré le feu continu de l'assiégé, que le chemin couvert peut être attaqué du 22 au 23. Six compagnies de grenadiers, soutenues par deux bataillons, furent commandées pour cette attaque et mises sous les ordres du comte d'Hérouville, maréchal de camp du marquis de Chambonas, brigadier et colonel du Régiment d'Eu. La 1re compagnie de grenadiers du Régiment d'Eu ouvre aux suivantes le chemin de l'attaque. L'assaut est si vif, si bien conduit, que le chemin couvert est emporté. Le Gouverneur, convaincu qu'il est inutile d'essayer une plus longue défense contre un adversaire si déterminé, demande le même jour à capituler (27 août 1745). Cette place, fière d'avoir résisté, au commencement du XVIIe siècle, pendant plus de trois ans, aux

efforts de cent mille assiégeants, venait d'être réduite par une poignée de Français, après neuf jours de tranchée. Ce siège coûta au Régiment un grand nombre de braves soldats. M. de Castel-Bayard, capitaine de grenadiers, fut le seul officier grièvement blessé ; il ne survécut que quelques heures. Le 1er bataillon du Régiment fut chargé de conserver la place au siège de laquelle il avait si noblement pris part. Il tint garnison à Ostende, sous les ordres du marquis de Chambonas. Le 2e bataillon rejoignit l'armée royale.

Après la prise de Newport, le Roi laissa l'armée aux ordres immédiats du maréchal de Saxe. Ath, la seule place qu'occupaient encore les Alliés entre la mer et la Dender, fut emportée, après sept jours de tranchée ouverte, par la division du marquis de Clermont-Gallerande, puis les troupes furent établies aux quartiers d'hiver.

**Siége et prise de Bruxelles, 27 janvier - 20 février 1746.** — L'armée avait passé l'hiver dans les places conquises et le maréchal de Saxe avait tout préparé pour de nouveaux succès pendant que, par jalousie, ses ennemis l'accusaient d'organiser des combats de coqs et un opéra ambulant. Il conçut l'idée d'investir Bruxelles en plein hiver et, dès le 27 janvier, il fit converger ses troupes de toutes les villes voisines sur la capitale des Pays-Bas autrichiens. Bien chaussés, bien vêtus, bien nourris, les soldats que l'on avait choisis dans les régiments comme les plus capables de résister à la fatigue, étaient pleins d'ardeur. Les bataillons furent réduits à quatre cents hommes, grenadiers non compris.

Le Régiment d'Eu, les régiments de la couronne, d'Egmont et de Rohan-Cavalerie, s'établissent au faubourg de Flandre. Pendant les premiers jours, le maréchal de Saxe ne s'occupe que de loger les troupes, d'ouvrir des communications, et de se prémunir contre les tentatives du dehors. Toutes ces dispositions étant prises, le Régiment d'Eu et huit autres bataillons, dix compagnies de grenadiers et quatre cents dragons ont l'honneur de monter la première tranchée qui est ouverte le 27 janvier, à six heures du soir. La rigueur de la température augmentait la difficulté des travaux ; la neige, les pluies, rendaient les voies de communication affreuses ; le transport des munitions de guerre offrait des difficultés toujours renaissantes, qui auraient rebuté un général moins ferme dans ses résolutions que le maréchal de Saxe. Le plus brillant des succès va récompenser sa per-

sévérance. Bruxelles, défendu par une garnison de douze mille hommes et bien approvisionné, se rend après quelques jours de tranchée ouverte. Dix-sept généraux et toute la garnison furent faits prisonniers de guerre (20 février).

On y trouva de l'artillerie, des magasins et de nombreuses ressources.

Les troupes prirent un repos bien mérité. Le comte de Castellane fut nommé colonel-lieutenant du Régiment par la démission du marquis de Chambonas.

**Derniers succès.** — Le maréchal de Saxe fut encore désigné pour commander l'armée de Flandre, sous les ordres de Sa Majesté. Ayant tout disposé pour l'ouverture de la campagne, les troupes se réunirent, le 3 mai, en corps d'armée, en avant de Bruxelles. Manœuvrant devant l'armée ennemie, le maréchal la refoula de position en position depuis les bords de la Dyle jusqu'auprès de Bréda. Il marchait lentement, mais sûrement, en ayant soin de s'emparer de temps à autre, sur les ailes, des points qui pouvaient forcer les coalisés à se replier. Ainsi furent occupées les villes de Louvain et de Malines. Lorsque le maréchal eut poussé l'ennemi loin d'Anvers, il se retourna contre cette ville, que la garnison hollandaise, effrayée, lui livra. Louis XV accourut et y fit une entrée triomphale.

L'armée d'observation sur le Rhin fut rappelée dans le Hainaut, et le maréchal se trouva ainsi à la tête de cent quarante-quatre mille hommes. Il enleva, avec l'aide de ses lieutenants, Mons (11 juillet), Saint-Ghislain (15), Charleroy (2 août), et Namur (30 septembre).

Charles de Lorraine, obligé de se replier successivement, se retira sur le territoire neutre de Liège. Là, il fit repasser la Meuse aux Autrichiens, en chargeant les corps auxiliaires d'occuper, sur la rive gauche, trois villages qui devaient couvrir la marche du gros de son armée. Le Maréchal de Saxe qui le suivait à distance, se trouvait à Tongres; il s'aperçut que cette disposition était défectueuse. Le 10 octobre, il fait annoncer sur le théâtre du camp, après la comédie, qu'on se battrait le lendemain.

Le 11 octobre, dès le matin, l'armée française s'ébranla. Après une vive canonnade, trois divisions, commandées par Fénelon, Clermont et Clermont-Gallerande, reçoivent l'ordre d'enlever à la baïonnette Ans, Liers et Raucoux. Cette triple attaque fut très meurtrière à cause des haies et des obstacles au travers desquels il fallut passer; on parvint cependant à s'empa-

rer des villages, mais, le mauvais temps et des difficultés imprévues ayant retardé l'heure du combat, le maréchal de Saxe ne put faire agir sa cavalerie pour changer en déroute la retraite des coalisés. Le prince Charles perdit douze mille hommes et se retira sous Maëstricht. La campagne fut terminée par cette victoire.

Le Régiment d'Eu eut beaucoup de part au succès de cette journée. Il força les ennemis au village de Liers. Le roi ayant, peu après, fait une promotion nomma brigadier M. de Courbuisson, lieutenant-colonel du Régiment.

**Expédition de Hollande, 1747-1748.** — Les États-Généraux hollandais avaient proposé d'ouvrir des conférences à Bréda ; les plénipotentiaires français s'y rendirent, mais il fut difficile de s'entendre. Aussi, comme Louis XV désirait une revanche de ses revers en Italie, le 17 avril 1747 il rompit les conférences, annonçant aux États-Généraux qu'il se voyait dans l'obligation d'entrer sur leur territoire, malgré son grand désir de ne pas leur déclarer la guerre.

**Premières opérations.** — Le maréchal de Saxe, toujours chargé du commandement de l'armée royale, jugea que pour faciliter ses opérations ultérieures, il était indispensable de se rendre maître de la flotte hollandaise. Parmi les troupes destinées à cette première expédition se trouvait le Régiment d'Eu, qui formait la tête d'un corps d'environ douze mille hommes, aux ordres du comte de Lowendal. Le but des opérations de ce général était de s'emparer de la partie de la Flandre hollandaise qui est située du côté de la mer. Jamais expédition ne fut plus prompte et plus heureuse. L'Écluse, Ysendike, Gand, sont investis, attaqués et soumis en quelques jours. Nos succès jettent l'alarme dans le camp des alliés dont l'armée réunie cherchait à nous occuper loin d'Anvers qu'ils menacent.

Le comte de Lowendal, chargé de veiller à la sûreté de cette place, y accourt avec le Régiment d'Eu et quelques autres bataillons. En l'attendant, le comte d'Hérouville avait mis en œuvre tout ce que son intelligence lui avait suggéré pour la défense de la place. A cet effet, il avait fortifié la partie qui ne pouvait être inondée par un camp retranché, huit redoutes palissadées, garnies d'infanterie. A son arrivée, le comte de Lowendal n'eut qu'à régler la disposition des troupes destinées à soutenir les ouvrages extérieurs. Le Régiment d'Eu fut placé au centre ; il y resta jusqu'au 16 juin, époque à laquelle il passa la Dyle pour se réunir à une division que commandait le comte de Saint-Germain.

Il n'y avait plus lieu de craindre à ce moment que l'ennemi fit la moindre tentative sur Anvers.

Le roi était venu rejoindre l'armée, le 29 mai, et avait nommé Maurice de Saxe maréchal-général. Le comte de Saint-Germain avait ordre de se porter sur Harlem, en longeant la Demer et en occupant les localités bâties sur ses rives. Nous fûmes bientôt maîtres d'Arsco et de Zichem; mais Diest, étant occupé par un gros corps des Alliés et pouvant être soutenu par des forces supérieures, le comte de Saint-Germain ne jugea pas à propos de l'attaquer et rappela les détachements qu'il avait laissés dans Arsco et Zichem. Les troupes passèrent la nuit à Halem, après avoir escarmouché tout le jour avec les hussards ennemis. S'étant ensuite emparé d'Herck, le comte de Saint-Germain fit divers mouvements dont le but était de faciliter les opérations de l'armée royale, qui vint tout à coup attaquer les alliés à Lawfeld (2 juillet).

**Bataille de Lawfeld, 2 juillet 1747.** — Des deux côtés, la lutte fut longue, sanglante, acharnée. Les Français triomphèrent néanmoins du nombre, de la position et d'un terrain glissant et escarpé qui rendait les attaques plus difficiles.

La division du comte de Saint-Germain, à laquelle appartenait le Régiment, ne donna pas dans cette bataille. Elle avait été placée sur le Tongresberg pour veiller pendant l'action et être prête, en cas d'événements fâcheux, à se jeter dans Tongres pour assurer le salut de l'armée.

L'armée royale, malgré cette brillante victoire, dut renoncer au siège de Maestricht à cause de la présence, aux environs de cette place, des Hollandais, des Autrichiens et des autres alliés qui n'avaient pris aucune part à la bataille.

**Siège et prise de Berg-op-Zoom, 12 juillet-16 septembre 1747.** — On résolut, comme compensation, de se porter sur Berg-op-Zoom, dans le Brabant hollandais. La place, fortifiée par Cohorn, passait pour imprenable. Elle était presque entourée par un bras de mer de trois lieues de large et, du côté de la terre, ses abords étaient minés ; elle pouvait être ravitaillée et défendue par mer et par terre.

Le comte de Lowendal, chargé de ce siège, arriva devant la place le 12 juillet et fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 14 au 15. Le Régiment d'Eu, placé devant Berg-op-Zoom sous les ordres du comte de Saint-Germain, prend part à tous les travaux et brave tous les périls. Le siège durait depuis longtemps

et semblait devoir se prolonger encore, bien que nos batteries fussent déjà établies pour tirer en brèche. Le comte de Lowendal, ennuyé de voir ses troupes se consumer en des fatigues interminables et sans résultat solide, résolut d'emporter la place de vive force et prit ses dispositions pour donner l'assaut.

Six compagnies de grenadiers, la 2e du Régiment d'Eu en tête, le 1er bataillon du même régiment et deux autres bataillons ont ordre d'attaquer le bastion de la droite, appelé *la Pucelle*. Un même nombre de troupes devait attaquer à gauche le bastion de Cohorn. A M. de Courbuisson, brigadier et lieutenant-colonel du Régiment d'Eu, revient l'honneur de conduire l'attaque du centre avec quatre cents volontaires, quatre compagnies de grenadiers et un bataillon du Dauphin. Le reste des troupes, mis en bataille dans le camp, a pour mission d'y rester et d'attendre des ordres.

Au signal donné, les trois attaques commencent à la fois. Les grenadiers enfoncent et renversent tous les obstacles, franchissent les coupures établies dans les bastions et les demi-lunes, et se forment en bataille sur le rempart, suivis des bataillons destinés à les soutenir. Déjà M. de Courbuisson a fait occuper par des grenadiers et des volontaires la caponnière et les communications. Les défenseurs de la demi-lune tombent sous les coups redoublés des Français. Maîtres d'une partie du rempart et de deux portes, nos premiers bataillons pénètrent dans la ville, précédés par les volontaires et les grenadiers. Ils sèment partout l'épouvante et la mort. Cependant les ennemis s'arrêtent sur la place et, se retranchant dans les maisons, cherchent encore à faire résistance. Inutiles efforts ! Ceux-là seuls échappèrent qui implorèrent la clémence du vainqueur. La ville fut mise au pillage. Les forts de Zeude, de Mormont, de Pinsen et de Roovers se soumettent ou éprouvent le même sort que Berg-op-Zoom, qui avait subi deux mois de tranchée ouverte et perdu quatre mille de ses défenseurs. Quant à l'armée de secours, prise de panique, elle avait abandonné son camp.

Le comte de Lowendal fut fait maréchal de France. Tous les officiers du Régiment d'Eu méritent d'être cités à ce siège, mais spécialement MM. de Castellane et de Courbuisson. MM. de Rionval, la Gabaigne, Sérignan, capitaines, avaient été tués.

Pendant ce temps, les côtes de la France étaient insultées par les Anglais. Le roi rappelle une partie de son armée en France pour rassurer ses peuples et intimider ses ennemis. Le Régiment

d'Eu attend vainement l'occasion de se signaler contre les Anglais.

L'hiver se passa en conférences. Au mois d'avril, rien n'étant terminé, Maurice de Saxe sortit ses troupes de leurs garnisons, donna le change aux ennemis sur la direction qu'il voulait suivre et les fit converger tout à coup sur Maestricht. Il ouvre la tranchée devant la place le 15 avril. La Hollande, épouvantée, s'empressa de signer le traité d'Aix-la-Chapelle, 30 avril 1748.

## Guerre de Sept Ans. 1756.

Sept ans après, pour une question de délimitation de frontières mal reconnues et déterminées d'une manière approximative, la guerre reprit entre la France et l'Angleterre. Bien d'autres germes de discorde existaient d'ailleurs entre ces deux nations, et ce que les Anglais ne pouvaient obtenir par la voie des négociations, ils l'arrachaient à main armée. Quand, sur la foi des traités, Louis XV demanda réparation, le conseil de Londres refusa d'y faire droit. Aussi, après avoir protesté à la face de l'Europe de ses sentiments pacifiques, Louis XV se prépara à venger le nom français insulté en Amérique.

Les Anglais sont battus, et Port-Mahon, dont ils avaient acheté la possession par tant de sang, d'intrigues et de trésors, leur est enlevé (27 juin 1756) par le maréchal duc de Richelieu.

L'Angleterre et la Prusse s'unissent par un traité. Dans cette conjoncture, la Cour de Vienne conclut une alliance offensive et défensive avec la France. Une étroite amitié réunit dès lors deux nations que près de trois siècles de rivalité, de haine, de discorde, avaient armées et déchirées tour à tour.

Le roi de Prusse, aussitôt qu'il connut l'alliance offensive formée contre lui entre l'Impératrice de Hongrie et l'Impératrice de Russie, entra en Saxe pour éviter d'être prévenu par ses ennemis, et débuta, grâce à sa puissante armée, par une conquête facile de cet électorat. Il marche lui-même de là en Bohème, tandis que le général Daun, son lieutenant, pénètre en Silésie. L'Impératrice de Hongrie ne pouvait que recourir aux armes pour se défendre. Pour remplir ses engagements et faire respecter son alliance, la France envoie une armée sur le bas Rhin, sous les ordres du maréchal d'Estrées ; le Régiment d'Eu en fait partie. Il occupe

d'abord, au nom de l'Impératrice, les duchés de Clèves et de Gueldres et se prépare à franchir le Rhin. La Cour de Versailles demande à l'Électeur de Hanovre, jusque-là neutre, le passage par ses États, pour venir en aide à l'Autriche. Celui-ci y répond par la réunion d'une armée aux environs d'Hameln, formée avec des contingents de Hanovre, de la Hesse, de Brunswick, de Saxe-Gotha et Buckbourg. C'était, du même coup, favoriser la Prusse dans son expédition contre la Bohême, en paralysant l'action des Français. Le maréchal d'Estrées reçoit ordre de passer outre et la Westphalie et la Hesse sont bientôt au pouvoir des Français, qui arrivent sur la Weser (26 juillet). Cette rivière est franchie et le duc de Cumberland poursuivi au travers d'escarpements, de gorges profondes, de forêts épaisses, jusqu'à un camp retranché qu'il a établi dans une position inexpugnable pour couvrir la ville d'Hameln, objectif désigné du maréchal d'Estrées. Le maréchal arrive en effet et prend pour l'attaque du camp des dispositions remarquables.

**Bataille d'Hastembeck, 26 juillet 1757.** — Le duc de Cumberland avait placé sa droite à la ville d'Hameln ; son centre était couvert par le village d'Hastembeck ; sa gauche appuyée aux hauteurs de Lavenstein, couvertes de bois, dans lesquels était dissimulé un corps nombreux de chasseurs hanovriens. A un saillant important plusieurs pièces d'artillerie; en avant de ce saillant un ravin profond descendant jusqu'au village d'Hastembeck. D'un coup d'œil, le maréchal d'Estrées a deviné la clef de la position : ce sont des collines élevées qui dominent le flanc gauche ennemi. Il charge le brave Chevert de s'en emparer. Chevert, à la tête des brigades de Picardie, de Navarre, de la Marine et d'Eu, doit tourner les sommets de ces collines et venir prendre à revers la gauche hanovrienne, que le maréchal d'Estrées attaquera de front et sur sa droite.

Chevert marche avec sa division toute la nuit du 25 au 26 juillet, et arrive, au point du jour, à portée des postes avancés ennemis. Les volontaires, les grenadiers, les bataillons s'enfoncent dans les bois et fondent tour à tour sur les Hanovriens. Les chasseurs qui veulent en défendre l'entrée sont renversés et culbutés sur quelques bataillons de grenadiers postés dans l'intérieur du bois. Ceux-ci résistent avec une fermeté digne de leur ancienne réputation ; au feu des Hanovriens répond un feu plus intense qui finit par les ébranler. Les Français s'en aperçoivent; ils se jettent sur eux à la baïonnette, les font sortir du bois et les poussent en

plaine. La brigade d'Eu se couvre de gloire en cette occasion, comme les brigades ses voisines de combat. Maîtresse de la position, la division peut contempler le spectacle de l'armée hanovrienne dispersée dans la plaine. Chevert en profite pour laisser ses troupes reprendre haleine, puis il continue la poursuite. Mais à peine la première brigade de la division a-t-elle défilé que quelques valets et soldats, auxquels on a donné l'autorisation d'aller chercher de l'eau au pied de la montagne, reviennent avec précipitation, assurant qu'un corps hanovrien s'avance pour nous attaquer. En effet, le colonel Breydenbach, à la tête de quatre mille Hessois et Hanovriens, ayant tourné la hauteur par la route que nous avions suivie, arrivait sur nos derrières. Chevert, jugeant ce renseignement invraisemblable, n'y fit aucune attention ; il soutint même que le corps annoncé devait être un corps allié suisse, et continua sa marche vers la plaine. Erreur funeste! Le danger est imminent; la brigade d'Eu attend avec impatience l'ordre de se retourner et de précipiter aux pieds des pentes un ennemi si audacieux. Chevert s'obstine dans ses premières appréciations ; de Lorges, qui commande la brigade, veut lui faire des représentations, il s'irrite et coupe court à la discussion. L'ennemi a atteint le sommet de la montagne, le Régiment d'Eu est enveloppé par les projectiles de mousqueterie et d'artillerie qui l'empêchent absolument de manœuvrer; sous l'éclat des détonations, les soldats n'entendent plus la voix de leurs officiers. Le Régiment d'Eu masque la seconde division de sa brigade et ne peut en recevoir aucun appui. Quatre compagnies de sa droite, entendant seules le commandement que le duc de Lorges a fait pour ne pas se laisser déborder et donner à son front le plus d'étendue possible, manœuvrent pour leur compte, mais elles se trouvent abandonnées de tout le reste du Régiment qui n'a pas exécuté le mouvement ordonné. En vain, le colonel, comte de Castellane, M. du Plantier, lieutenant-colonel, de Rémuzat, major, font des efforts désespérés pour remettre le Régiment dans leur main, leur voix se perdent dans le bruit de la bataille; ils courent d'une aile à l'autre et cherchent, par leur attitude et leur courage personnel, à soutenir celui des soldats, auprès desquels tous les officiers s'emploient de tous leurs moyens. Mais, malgré tant de bravoure, des dispositions, forcément précipitées, devaient amener un échec, et le Régiment d'Eu, accablé par le nombre fut obligé de se retirer après avoir lutté une heure durant, épuisé ses poudres et ses munitions et même encloué ses canons,

qu'il ne pouvait emmener à cause des escarpements du terrain et du manque d'attelages.

Le Régiment d'Eu perdit à cette bataille près de cinq cents hommes et vingt-deux officiers, tués ou blessés. Le chevalier d'Ortan, capitaine de grenadiers, d'Arparens et le Noble, lieutenants, tués; Grézian, capitaine de grenadiers, du Châtelet, de l'Étang, de Pellegrue, des Maxis, de la Borie, de Régnol, Chevalier de Saint-Claude, Brosser, Mousquère, capitaines; MM. de Longpré, Barraux, Jaoul, Saint-Quentin, Gattigni, Danfreville, Ségla, Petitot, lieutenants, blessés.

Il est inutile, après ce récit, de justifier davantage l'imputation qui fut faite à cette brigade de s'être entretuée avec les Suisses. La brigade d'Eu et les Suisses avec lesquels on l'accusait de s'être battue, se réunirent pour supplier M. le maréchal d'Estrées d'ordonner une vérification sur le champ de bataille. Il accéda à ce désir, et l'on put constater qu'il ne se trouvait, aux endroits où ce combat terrible s'était livré, que des cadavres de Français, de Hessois et de Hanovriens. Il fut d'ailleurs reconnu que les Suisses n'avaient pas brûlé une amorce à cette bataille. Trois cents Hanovriens blessés que l'on trouva au village de Bisperode et qui affirmèrent avoir combattu contre le Régiment d'Eu apportèrent enfin la preuve évidente, preuve que cette brigade se crut obligée de produire aux yeux des généraux et de toute l'armée pour expliquer sa conduite. Les pertes que fit le Régiment d'Eu à Hastembeck furent telles que le ministre rappela le Régiment en France pour lui permettre de se recruter. Pendant le reste de la guerre, il fut employé sur les côtes.

Lorsque M. le comte de Castellane fut fait maréchal de camp, Monseigneur le comte d'Eu donna son Régiment à M. le comte de Bonne-Guise. Puis, à la mort du comte d'Eu, le roi ordonna que ce Régiment porterait le nom de la province de Nivernais ; mais en changeant de nom il n'a pas changé d'esprit, c'est toujours Turenne qui vit dans le Nivernais.

---

# RÉGIMENT DU NIVERNAIS

(1775 — 1778)

## CHAPITRE IX

# RÉGIMENT DU NIVERNAIS

1775-1778

En devenant Nivernais, le régiment avait conservé ses drapeaux et son uniforme, à l'exception des tambours, fifres et clarinettes qui prirent la livrée du Roi.

Au mois de novembre 1775, le régiment s'était rendu à Brest ; il fut à Belle-Isle-en-Mer en octobre 1777, débarqua à Lorient en juin 1878 et passa le reste de cette année sur les côtes de Normandie, de Lisieux à Fécamp.

---



# RÉGIMENT MARÉCHAL DE TURENNE

(1778 — 1790)

# CHAPITRE X

# RÉGIMENT MARÉCHAL DE TURENNE

1778-1790

## Ordonnance royale du 22 octobre 1778.

L'ordonnance du 5 août 1775 n'eut pas longtemps son effet en ce qui concerne le titre du corps. Louis XVI, pour faire revivre dans l'armée le souvenir d'un des plus illustres soldats de la monarchie, le 22 octobre 1778, rendit au corps le nom de son fondateur le maréchal de Turenne par l'ordonnance suivante :

« De par le Roi, Sa Majesté, en considération des services rendus à la monarchie française par M. le vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées, et de la distinction avec laquelle le régiment d'infanterie dont il était colonel a servi depuis sa création, a ordonné et ordonne ce qui suit :

« Art. 1er. — A commencer du 1er novembre prochain, le régiment d'infanterie de Nivernais portera le nom de Maréchal de Turenne et le conservera à perpétuité. Les ordres, commissions, lettres et brevets pour remplir les charges qui viendront à vaquer dans ledit régiment seront expédiés sous ce nom.

« Art. 2. — Le régiment Maréchal de Turenne, ci-devant Nivernais (1778), conservera l'uniforme et le rang qui lui ont été réglés, et se conformera en tous points aux ordonnances de Sa Majesté concernant son infanterie.

« Fait à Marly, le vingt-deux octobre mil sept cent soixante-dix-huit.

« Signé : LOUIS

« Et plus bas : Prince DE MONTBARREY. »

En janvier 1779, il occupait Brest et ses environs, et ne quitta plus la Bretagne jusqu'à la fin de 1781.

Il fut alors envoyé à Maubeuge et au Quesnoy, d'où il se rendit à Rochefort et Saint-Jean-d'Angély en octobre 1783, à Poitiers en juillet 1785.

Le colonel de Mirepoix en avait le commandement à Rouen au mois d'octobre de la même année, et à Bayeux en novembre 1787. En 1790, le régiment perd son nom de « Maréchal de Turenne » pour prendre le n° 37.

# 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(1790 — 1796)



# CHAPITRE XI

## 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

1790-1796

### Le 2e bataillon à la Martinique.

Vers la fin de l'année 1790, le 2e bataillon fut embarqué pour la Martinique, sous les ordres du premier lieutenant-colonel de Fressineaux. Cet officier revint bientôt en France et fut remplacé par le comte de Rochambeau, fils du maréchal de Rochambeau, le héros de la guerre de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique.

Le comte de Rochambeau avait suivi son père dans toutes ses campagnes ; en 1793, il prenait le commandement de la Martinique, que les Anglais avaient presque conquise et où le 2e bataillon se montrait quand même. L'arrivée du général décide l'offensive: les Anglais sont chassés de la Martinique. Mais, grâce à leur puissante marine, ces ennemis séculaires purent isoler cette petite colonie. Peu à peu, ils y reprennent pied, et, suivant leur habitude, ils cherchent par des moyens indignes à s'emparer de l'île. Un premier complot doit aboutir à l'assassinat du général de Rochambeau. C'est au 2e bataillon du 37e que revient l'honneur d'avoir sauvé ce général.

Peu après, les Anglais cherchèrent à acheter ce bataillon que le climat et les maladies avaient réduit à moins de deux cents hommes: peine perdue. Toutefois, la flotte anglaise ayant jeté sur le rivage de très grosses forces, le général de Rochambeau fut obligé de se retirer dans les quelques forts de l'île. Il s'établit avec les restes du bataillon du 37e dans le fort Bourbon, où, pendant trente-deux jours, il soutint les assauts répétés des Anglais. A la fin, toutes les ressources étant épuisées et aucun secours n'étant en vue, il fallut se rendre. Mais cette héroïque défense valut au bataillon de rentrer en France.

## Première coalition.

Pendant que le 2e bataillon du 37e était à la Martinique, la Révolution avait éclaté dans toute sa force en France. Menacée à l'intérieur par la Cour, la Noblesse et le Clergé, elle ne devait pas tarder à l'être à l'extérieur par l'émigration, qui travaillait à soulever l'Europe monarchique.

Le 27 août 1791, l'Empereur d'Autriche, Léopold II, frère de Marie-Antoinette, et le roi de Prusse s'unirent contre la France par la Convention de Pilnitz.

Le 20 août 1792, Louis XVI vint lui-même proposer à l'Assemblée législative de déclarer la guerre à l'Autriche.

Tandis que les Autrichiens qui avaient envahi la France par le Nord étaient repoussés à Jemmapes, les Prussiens qui s'étaient avancés jusqu'au cœur même de la Champagne, étaient écrasés à Valmy (22 septembre) par le canon de Kellermann et repassaient le Rhin.

En octobre, Custine, qui commandait en chef l'armée du Rhin, s'emparait de Francfort et de Mayence.

Les succès ne devaient pas durer. Le 1er bataillon du 37e venait de rejoindre l'armée du Rhin sous Mayence, quand Francfort tomba aux mains des Prussiens (2 décembre). Ceux-ci, reprenant l'offensive, marchèrent sur Mayence.

Le 6 janvier, le bataillon du 37e campait en avant de cette ville lorsqu'il fut entraîné par les troupes qui, battues à Hockheim, rentraient précipitamment dans la place. Sans avoir pour ainsi dire combattu, le bataillon avait perdu un grand nombre d'hommes, faits prisonniers dans la retraite. Le colonel Chantepie lui-même avait été pris; le capitaine Leclerc, blessé.

A la fin de janvier, la mort de Louis XVI, défi jeté à l'Europe monarchique par la Convention, souleva l'Europe tout entière contre la France.

Harcelé de tous côtés, Custine quitte Mayence après avoir laissé une faible garnison et se replie sur la Lauter. Le bataillon du 37e est affecté à la division Laferrière.

Il prend part aux combats livrés par l'armée du Rhin sur la Lauter jusqu'en juillet. Puis, à la nouvelle de la capitulation de Mayence, il rentre avec l'armée du Rhin, commandée alors par Beauharnais, dans les lignes de Wissembourg.

A cette époque, le bataillon est scindé pour contribuer à la formation d'un nouveau 2e bataillon, qui est dirigé sur Haguenau.

Du mois d'août au mois d'octobre, l'armée du Rhin, commandée par le général Landremont, a devant elle les Autrichiens et les Prussiens réunis. Le 1er bataillon du 37e, placé à la division Gillot, combat à Hatzebill et à Kleinzabern (août), puis, le 12 septembre, dans le Bienwald. Enfin, après deux tentatives infructueuses, les 18 et 19 septembre, la division, dont le général Dubois a pris le commandement, se replie sur Lauterbourg.

**Défense du Fort-Louis, 17 octobre - 14 novembre.** — A cette époque, Carleu remplace Landremont et le 1er bataillon du 37e est envoyé au Fort-Louis ou Fort-Vauban, et remplacé à l'armée par le 2e bataillon qui vient d'être formé.

Le 17 octobre, le Fort-Louis est investi par sept mille Autrichiens. La garnison, dont le 1er bataillon du 37e faisait partie, comptait trois mille hommes environ sous les ordres du général Durand.

Le 10 novembre, dès huit heures du matin, le bombardement commença et quatre-vingt-douze bouches à feu firent pleuvoir une grêle de boulets dans la place. L'artillerie des remparts répondit avec vigueur, mais au bout de trois jours elle était complètement démontée. Douze mille boulets ou obus avaient réduit la petite ville en cendres. Les casernes n'échappèrent à l'incendie que grâce aux efforts courageux et au dévouement du bataillon du 37e. Le 14, la place capitula. La garnison fut faite prisonnière, envoyée en Hongrie et échangée vers la fin de l'été de 1796. Quelques hommes parvinrent cependant à s'échapper par la Forêt-Noire, gagnèrent la Suisse et rentrèrent en France.

Pendant ce temps, l'armée du Rhin avait dû abandonner les lignes de Wissembourg et se replier derrière les Vosges. La Convention envoie alors Hoche à l'armée de la Moselle et Pichegru à l'armée du Rhin, et les succès recommencent. Hoche ayant chassé les Autrichiens de Woerth, de Frœschwiller et de Reichshoffen et Pichegru ayant battu les Prussiens à Mittelsheim, à Bertsheim et à Niderbronn (1-2-3 décembre), les deux armées de la Moselle et du Rhin se réunirent pour écraser leurs ennemis au Geissberg (23 décembre). Le bataillon du 37e, en réserve, ne donna pas dans cette journée.

Le bataillon est alors envoyé sur le Rhin pour contenir la garnison de Fort-Louis. Dans la nuit du 17 au 18 janvier 1794, les Autrichiens abandonnèrent le fort après l'avoir démantelé.

Le 20 janvier 1794, le 2e bataillon passe à la 2e division (général Vachot) de l'armée du Rhin, alors sous les ordres du général Michaud.

Aucun fait n'est à signaler jusqu'en juin, époque à laquelle le bataillon, amalgamé avec le 8e bataillon du Jura et le 2e de la Charente-Inférieure, passe avec le 2e, revenu de la Martinique, à la 74e demi-brigade.

---



GRENADIER 1799 — VOLTIGEUR 1805 — GRENADIER 1807

# LA 37e DEMI-BRIGADE

(1796 — 1803)

# CHAPITRE XII

## FORMATION DE LA 37$^e$ DEMI-BRIGADE

**1796.**

Du milieu de l'année 1794 au commencement de l'année 1796, le numéro 37 est supprimé.

Par des arrêtés en date du 20 février et du 12 août 1793, les régiments disparaissent pour former des demi-brigades dites de bataille. Dans cette première organisation, la 37$^e$ n'existe pas (juin 1794-février 1796).

La deuxième formation des demi-brigades date du 8 janvier 1796. La 37$^e$ fut formée, le 18 février 1796, de la 111$^e$ dans laquelle venait d'être incorporée la 173$^e$. Après cette incorporation, la 111$^e$ fut nommée au sort : 37$^e$ demi-brigade de ligne.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 37$^e$ Demi-Brigade. | 111$^e$ Demi-Brigade. | 1$^{er}$ bataillon du 56$^e$, ci-devant Bourbon ;<br>1$^{er}$ bataillon de l'Orne,<br>bataillon de réquisition formé à Paris (sect. des Amis de la Patrie) ;<br>2$^e$ bataillon de la Moselle. | 173$^e$ Demi-Brigade. | 1$^{er}$ bataillon du 96$^e$, ci-devant Nassau.<br>5$^e$ bataillon de la Meurthe ;<br>6$^e$ bataillon des Vosges. |

La 111$^e$ a été formée de la 173$^e$.

# CHAPITRE XIII

# CAMPAGNE DE 1796-1797

An V.

## ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE

### Origines.

A la fin de 1795, la France était restée partout victorieuse. A la coalition, réduite de la Prusse et l'Espagne à la suite des traités de Bâle, le Directoire opposa deux armées : en Allemagne, celle de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan ; celle du Rhin, sous Moreau, et une troisième, en Italie, confiée à Bonaparte. D'après un plan conçu par Carnot, elles devaient se réunir sous les murs de Vienne pour y dicter la paix à l'Autriche.

La 37e demi-brigade (3 bataillons), formée en février 1795, sous le commandement du chef de brigade Lacroix, prend part à la deuxième campagne de l'armée de Sambre-et-Meuse, sur le Rhin.

Avec Jourdan comme commandant en chef, elle est à l'aile droite de l'armée (division Bernadotte).

**Premier passage du Rhin, juin 1796.** — En juin, l'armée de Sambre-et-Meuse passe une première fois le Rhin et la division Bernadotte s'établit entre Lahnstein et Nassau. Jourdan voulait passer la Lahn à Limbourg. Après plusieurs combats partiels auxquels la 37e ne prend pas part, on repasse le Rhin à Neuwied, la 37e à l'arrière-garde, et les troupes vont cantonner vers Dusseldorf.

**Deuxième passage, 2-3 juillet 1796.** — En juillet, l'armée du Rhin ayant passé le Rhin à Kehl, Jourdan reprend l'offensive.

Chassant les Autrichiens devant lui, il se dirige par la vallée du Main, vers le Danube pour donner la main à Moreau.

La 37e demi-brigade fait toute la campagne, toujours à l'aile droite, dans la division Bernadotte.

**Combat de Bendorf, nuit du 2 au 3 juillet.** — Dans la nuit du 2 au 3 juillet, les divisions Bernadotte et Championnet se rapprochent en silence des ponts (Neuwied): A 2 heures, le passage commence; à 3 heures, les grenadiers de Bernadotte sont sur la rive droite. Ils s'emparent de la batterie de Bendorf qui avait tiré sur eux pendant le passage, puis s'élancent sur le village. Un instant repoussés, ils en chassent les Allemands à leur tour et le défendent avec acharnement.

**Combat de Limbourg, 7 juillet.** — La division marche ensuite sur Limbourg, par les deux rives de l'Elz, à la poursuite de l'ennemi, retiré derrière la Lahn. Bernadotte le rencontre sur les hauteurs d'Offheim où se trouve un corps de la réserve de Werneck. Un combat assez vif s'engage, à la suite duquel Bernadotte prend possession de la partie de Limbourg située sur la rive droite de la Lahn. Les grenadiers se distinguèrent encore dans cette affaire. Jourdan, dans son rapport, dit qu'ils « se battirent comme des lions ! »

Les Autrichiens reculent. La division Bernadotte, toujours à l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, les poursuit par Wisbaden, Neuhoff et les chasse de la forêt du Spessart. Le 18 juillet, elle est à Wurzbourg, dans la vallée du Main.

Jourdan, malade, vient de céder à Kléber le commandement en chef. La poursuite continue. Kléber atteint enfin les Autrichiens qui occupent les deux rives de la Regnitz.

**Combat d'Hochstadt, 7 août.** — L'aile droite marche contre Kray, établi sur la rive gauche. Tandis que le général autrichien porte toute son attention sur les attaques de la division Championnet, la division Bernadotte, après avoir laissé au général Bonnaud le temps de déborder le flanc gauche ennemi avec sa cavalerie, s'avance sur Hochstadt. Son mouvement, exécuté avec une précision remarquable, eut un plein succès. Kray dut se retirer sur la rive droite de la Regnitz, où l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse était également victorieuse.

A cette époque, Jourdan reprend le commandement de l'armée. Il envoie Bernadotte à Neumarck pour couvrir son flanc droit, tandis que lui-même se porte sur la Naab, derrière laquelle les Autrichiens se sont retirés (20 août).

**Combat de Teining, 22 août.** — C'est à Teining, près de Neumarck, que Bernadotte se prépare à résister à l'archiduc Charles qui vient de quitter le Danube et marche sur lui avec vingt-quatre bataillons et cinquante escadrons. Malgré l'énorme disproportion des forces, l'infanterie se défend si vaillamment que la division peut se retirer en ordre par Altdorf, Lauf et Forckheim sur Burgeberach, où elle est de nouveau attaquée, le 24 août, par Hotze, tandis que le reste de l'armée se bat à Amberg. Après un combat long et sanglant, la division, momentanément aux ordres du général Simond, se porte sur Wurtzbourg. Pendant toute la marche, elle est harcelée par le corps de Hotze et, le 3 septembre, avant de prendre ses positions, en avant de Wurtzbourg, elle livre un combat acharné.

**Combat de Wurtzbourg, 4 septembre.** — Le 4, Bernadotte occupe toujours la droite de la ligne. Il est en avant de Lengfeld. A 11 heures du matin, le brouillard se dissipe et la bataille s'engage, terrible. La division, qui avait reçu le dernier choc la veille, en vint la première aux mains : « Elle se battit avec acharnement, sous une pluie de balles et de mitraille. » La 37e demi-brigade eut trois de ses officiers blessés : le capitaine Leclerc, le lieutenant Lefèvre, le sous-lieutenant Poilleux, qui eut le nez coupé ; un sous-officier, le sergent-major Guillin.

Le soir, Jourdan ordonna la retraite. « L'ennemi poursuivit chaque colonne, mais il fut partout arrêté par la valeur de l'infanterie et le bon ordre qu'elle dut toujours conserver. » (Rapport de Jourdan.)

**Combats de Limbourg, 16 septembre, et de Neuwied, 30 septembre.** — L'armée marche sur le Rhin, la division Bernadotte se distingue encore au combat de Limbourg, sur la Lahn (16 septembre), et de Neuwied, sur le Rhin (30 septembre). Dans ce dernier combat, la 37e eut un officier blessé, le capitaine Rousseau. La division prend ses quartiers d'hiver de Dusseldorf à la Nahe.

La 37e demi-brigade, toujours en contact avec l'ennemi dans la division Bernadotte, peut prendre sa part de l'éloge adressé par Jourdan à l'armée de Sambre-et-Meuse : « L'armée de Sambre-et-Meuse, dit-il dans son rapport, n'éprouva pas de grandes pertes. C'est au contraire le bon ordre et la contenance fière qu'elle n'a cessé de montrer qui ont déterminé son salut. »

---

# CHAPITRE XIV

# CAMPAGNE DE 1797

An VI.

## ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE

### Origines.

En 1797, tandis que Bonaparte poursuit sa marche rapide vers les Alpes Noriques, les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin tentent une diversion sur nos frontières.

L'armée de Sambre-et-Meuse, sous le commandement de Hoche, et celle du Rhin, sous celui de Moreau, doivent franchir le Rhin le même jour, l'une à Neuwied, l'autre à Kehl.

La 37e demi-brigade est toujours à l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle est au centre, sous Grenier, et fait partie de la division Olivier.

Depuis la dernière campagne, dans ses quartiers d'hiver, ses trois bataillons se sont reformés et reconstitués. Elle apporte un appoint solide à l'armée dont le général en chef disait, en venant en prendre le commandement: « Il n'est pas possible de voir une armée plus belle, plus brave et mieux disciplinée. »

Hoche se prépare à passer le Rhin le 18 avril. Le 16, il fait avancer sa gauche sur la Wipper, la droite et le centre sur Cropach.

**Passage du Rhin à Neuwied, 18 avril.** — Le 18, à huit heures du matin, la droite et le centre ont débouché de Neuwied et s'ébranlent, sous la protection d'une forte canonnade, pour chasser de leurs positions les Autrichiens, commandés par Kray.

Elles s'étendaient, en ligne droite, de Zollengers, près du Rhin, jusqu'à Heddersdorf, village fortement retranché où elle appuyait son flanc droit. Le front était couvert, entre ces deux villages, par six redoutes ; trois autres étaient placées sur le plateau d'Heddersdorf. Les ouvrages palissadés, fraisés, étaient armés de grosse artillerie.

**Combat d'Heddersdorf.** — C'est à l'attaque du village d'Heddersdorf qu'est lancé le corps de Grenier. C'est là aussi que la 37e demi-brigade va se distinguer. Neuf compagnies de grenadiers de la division Grenier, soutenues par leurs demi-brigades, marchent sur ce poste sans tirer un coup de fusil, se précipitent sur les palissades et les enlèvent à la baïonnette. Les deux extrémités de la position forcées, il semble que le centre doit naturellement céder. Cependant la marche de la division Olivier est arrêtée par une seule redoute, fermée à la gorge, que les Autrichiens ont résolu de défendre jusqu'à la dernière extrémité. Deux assauts, livrés par les grenadiers, échouent. Enfin, vers dix heures, le général Olivier lance de nouveau ses plus braves, les carabiniers de la 9e légère et les grenadiers de la 37e. La redoute est enlevée !

Cette journée, au succès de laquelle la 37e demi-brigade avait si glorieusement contribué, coûtait aux Autrichiens six cents hommes tués ou blessés, sept drapeaux, vingt-sept pièces d'artillerie, soixante caissons et un grand nombre de voitures.

L'armée autrichienne bat en retraite sur le Maïn, poursuivie par l'armée de Sambre-et-Meuse. Après avoir livré quelques combats sans importance, les deux armées étaient en présence sur les deux rives de la Nidda, quand les préliminaires de Léoben (29 avril 1797) vinrent arrêter la marche de Hoche.

---

## CHAPITRE XV

# CAMPAGNE DE 1799

## ARMÉE D'HELVÉTIE

### Origines.

Après la campagne du Rhin, l'armée de Sambre-et-Meuse avait été disloquée. La 37e demi-brigade était rentrée à Mayence, où elle séjourna en 1798.

Vers la fin de cette année, on la retrouve à l'armée d'Helvétie où, sous Masséna, qui vient en prendre le commandement en chef le 11 décembre, elle va faire la campagne de Suisse, d'abord contre les Autrichiens, puis contre les Russes et les Autrichiens réunis, et gagner, dans cette guerre pénible et périlleuse de montagnes, un de ses plus beaux titres de gloire.

### Première période, mars 1797.

Au début de la campagne, la 37e demi-brigade est au centre (division Ménard, brigade Chabran). La division est cantonnée dans les gorges de Glaris et de Schwytz, ayant ses avant-postes sur le Rhin, aux environs de Mayenfeld.

**Passage du Rhin à Mayenfeld et combat de Coire, 7 mars 1799.** — Dans les premiers jours du mois de mars, la division passe le Rhin; la brigade Chabran, en arrière-garde, le franchit à Mayenfeld, et arrive sur la Landquart. A l'approche des Français, le général autrichien Auffemberg se retire sur Coire. Ne voulant pas fatiguer ses troupes en poursuivant un ennemi qui

fuit devant lui, Masséna se décide à l'attaquer sur la Landquart.

Le 7 mars au matin, il détache sur sa gauche les compagnies d'élite avec ordre de gagner, par la montagne, la vallée du Plessur, puis, lorsqu'il juge cette colonne parvenue à destination, il fait serrer en masse les bataillons de la 37e et de la 103e, et s'élance à leur tête. En même temps, le 7e hussards exécute une charge vigoureuse. L'ennemi, rompu sur tous les points, essaie de s'échapper par la vallée du Plessur; mais la colonne de flanqueurs lui oppose ses baïonnettes. Le vénérable chef de brigade de la 37e, Lacroix, fit prisonnier de sa main le général Auffemberg, et les Impériaux, privés de leur commandant, durent mettre bas les armes. Trois mille prisonniers, seize pièces de canon, trois drapeaux, tous les équipages d'artillerie tombèrent au pouvoir des Français ainsi que tous les magasins de Coire. De toute la brigade d'Auffemberg, il s'échappa seulement quelques centaines d'hommes, qui parvinrent à gagner l'Engadine par le mont Albula.

Les succès d'Oudinot à l'aile droite, de Lecourbe à l'aile gauche, joints à ceux du centre assuraient la conquête du pays des Grisons. Masséna remercia son armée de son dévouement et de sa bravoure dans une proclamation datée de Coire, où chacun, et la 37e demi-brigade la première, peut chercher sa part d'éloges.

« Soldats! Passages du Rhin, privations, âpreté du froid, retranchements, redoutes, fortifications, vous avez tout surmonté, tout franchi, et, en cinq jours, vous avez fait dix mille prisonniers autrichiens. Vous avez pris quarante pièces de canon, un attirail considérable d'artillerie et cinq drapeaux. Enfin, vous avez occupé tout le territoire grison et rendu ce peuple à lui-même et à la liberté.

« Tels sont vos travaux et vos résultats. Ces travaux vous honorent, et ces résultats doivent apprendre à vos ennemis que les braves de l'armée du Rhin et d'Italie n'ont pas dégénéré! »

**Combat de Feldkirk, 23 mars.** — Une courte accalmie suivit cette victoire.

Le général Hotze, craignant une attaque vers le nord, avait dégarni Feldkirck. Masséna résolut de profiter de l'occasion pour s'en emparer. C'était une périlleuse entreprise, « car l'art et la nature en avaient fait une position formidable ».

Le 22 mars, Masséna réunit la brigade Lorges et quelques troupes de la division Ménard, dont la 37e demi-brigade faisait

partie, à celles d'Oudinot. Le 23, l'attaque est donnée sur quatre points différents. Les colonnes, opérant sur les points accessoires, échouent complètement. La plus forte, composée de la plus grande partie des troupes de la 37e, est commandée par le général en chef. Elle marche droit de Nendeln sur la tête du camp retranché. Les grenadiers enlèvent les ouvrages, sans toutefois pouvoir les garder; un combat acharné s'engage et dure jusqu'au soir; la victoire semblait décisive, lorsqu'une colonne de la réserve, envoyée par Masséna pour prendre l'ennemi de flanc, fut assaillie et repoussée par les chasseurs de Jellachich. Masséna ordonna la retraite sur Nendeln.

Dans le combat, les Français firent trois cents prisonniers et perdirent quinze cents hommes. Le capitaine Rousseau de la 37e y fut grièvement blessé.

Après le combat de Feldkirck, la divison Ménard est rappelée dans les Grisons, et Ménard est nommé commandant en chef de l'armée d'Helvétie pendant que Masséna se rend à Paris.

## Deuxième période, avril-octobre 1799.

En avril, la situation change : les armées du Danube et d'Helvétie sont réunies, avec Masséna comme général en chef. Ménard reprend le commandement de sa division.

La 37e demi-brigade, forte de 2,200 hommes, est à l'aile droite, Général Férino, 1re division Ménard, Brigade Chabran.

La division est toujours dans les Grisons. Elle va soutenir plusieurs combats sur la Landquart.

**Combat de Luciesteig, 1er mai.** — Tandis que le général autrichien Bellegarde attaque Lecourbe dans l'Engadine, les généraux Hotze et Saint-Julien marchent sur Luciesteig. Le 30 avril, au soir, ils réunissent sept bataillons, en forment trois colonnes et profitent de la nuit pour avancer le plus possible. L'action commence le 1er mai à la pointe du jour. A la tête de la principale colonne, le général Saint-Julien, battant tous les détachements qu'il rencontre, se dirige sur Mayenfeld, mais il perd son temps à attendre une colonne à laquelle il doit se joindre. Ménard, avec une partie de ses troupes, l'attaque de front tandis que Chabran se précipite sur son flanc gauche. Ce brave général s'élance à la tête de sa brigade. Ses officiers, craignant que les

Autrichiens ne le reconnaissent, l'engagent à dénouer sa ceinture. « Eh! Messieurs, s'écrie Chabran, dois-je craindre de rencontrer la mort au milieu de braves comme vous! » Saint-Julien voulut opérer sa retraite, mais il était trop tard. Écrasé par l'artillerie de Ménard, pris d'écharpe par Chabran, il ne put gagner la montagne qu'avec des peines infinies. Quinze cents hommes du Régiment d'Orange, un major, vingt-quatre officiers enveloppés durent mettre bas les armes. La belle conduite du général Chabran dans cette affaire lui valut le surnom de « Bouclier de Masséna ». Un sous-officier de la 37e, le sergent Jeannot, déploya une telle bravoure qu'il reçut le lendemain les épaulettes de sous-lieutenant.

**Combat sur la Landquart, 14 mai.** — La division dont le général Chabran a pris le commandement livre, quelques jours après, le 14 mai, un nouveau combat, plus terrible, contre les corps de Hotze et de Bellegarde réunis. Disséminée tout le long de la vallée de la Landquart, elle ne peut soutenir le choc des Autrichiens qui l'attaquent sur quatre colonnes. Elle recule, malgré la défense opiniâtre de la 37e demi-brigade au Zollbrück.

Après cet échec, poursuivi par Hotze, n'ayant plus qu'un millier de baïonnettes, Chabran se retire sur Ragatz, puis sur Wallenstadt. Masséna ordonne alors une retraite générale sur Zurich. La division Chabran, renforcée de deux demi-brigades, se porte par les deux rives de la Linth sur Lachen et Rapperswyl, où se trouve la 37e (20 mai).

A cette époque, les dénominations de corps de droite, du centre, de gauche furent supprimées et l'armée fut partagée en sept divisions actives. La 37e demi-brigade est à la 4e, commandée par Oudinot et provisoirement par le général Paillard.

**Combat d'Andelfingen, 25 mai.** — C'est sous les ordres de ce général que la 37e demi-brigade va s'illustrer avec la 2e dans un glorieux combat.

L'archiduc Charles, descendant du Danube, allait se joindre au général Hotze venant des Grisons. Il fallait empêcher leur jonction. Le 23, Hotze était à Saint-Gall. Masséna comprend qu'il n'a pas un moment à perdre. La 37e et la 2e sont à Bulach avec le général Paillard. Celui-ci reçoit l'ordre de se porter sur la Thür, au pont d'Andelfingen, avec ses troupes d'infanterie, le 5e hussards et l'artillerie légère de la 4e division. Le 25 mai, à la pointe du jour, le général Paillard sort de Bulach et passe la Töss au pont de bateaux de Rorbas. Il espérait arriver à Andelfingen avant

que les avant-gardes autrichiennes n'eussent atteint cet unique point de retraite; mais, prévenues à temps, celles-ci s'étaient repliées sur les hauteurs qui dominent Andelfingen. Deux détachements occupèrent l'entrée du pont sur la rive droite et les dernières maisons bâties en aval. Tout le reste se mit en bataille et attendit l'attaque de pied ferme.

Arrivé au pied de la colline, le général Paillard s'aperçoit que l'ennemi a négligé d'occuper le pont en amont. Il ordonne à son avant-garde d'en gagner les approches et, avec le reste de ses troupes, il l'aborde de front. Les Autrichiens soutiennent le choc un instant, mais, décimés par le feu des flanqueurs du général Paillard, ils craignent d'être coupés du pont. Ils se retirent, écrasés par notre artillerie, poursuivis à outrance par les 2ᵉ et 37ᵉ demi-brigades et tombent dans leur propre cavalerie en franchissant le pont; leur désordre est indescriptible. A ce moment, un feu terrible part des maisons. C'est la 37ᵉ qui vient de s'en emparer et qui de là fait pleuvoir une grêle de balles sur l'ennemi. Dans leur retraite désastreuse, les Autrichiens laissaient cinq cents prisonniers aux mains du général Paillard.

**Combats autour de Zurich, 4 juin.** — Après ce combat, la division reçoit l'ordre de se porter sur la Glass. Sous le commandement d'Oudinot, elle prend part aux combats livrés autour de Zurich (4 juin). Le lendemain, 5 juin, le lieutenant Ménager de la 37ᵉ, employé près du lieutenant général Grenier, reçut sa nomination de capitaine : un boulet lui avait emporté le bras droit.

Après l'évacuation de Zurich, la division vient s'établir derrière la Limmat, sa droite à Dietikon, sa gauche à Killwangen. Oudinot ayant été blessé le 4 juin, sa division passe sous le commandement de Lorges.

Arrivée sur cette ligne vers le 15 juin, elle y reste jusqu'en septembre. A cette époque, elle devient 5ᵉ division. Sa position s'est légèrement modifiée : elle est toujours derrière la Limmat, mais d'Alstetten à Baden. La 37ᵉ fait partie de la brigade Gazan.

Vers la fin de septembre, Masséna va reprendre l'offensive. Mais cette fois, il a à lutter contre les Russes et les Autrichiens réunis et commandés par les généraux Korsakof et Hotze. Souvarof, avec un autre corps, s'avançait par le Saint-Gothard.

**Passage de la Limmat. Bataille de Zurich, 25-26 septembre, inscrite au drapeau du régiment.** — Il fallait détruire les corps de Korsakof et de Hotze avant que Souvarof les ait rejoints.

Le 24 septembre, Masséna dispose son armée derrière la Linth et la Limmat. Ordre est donné à Soult de franchir la Linth; aux divisions Quétard et Lorges de passer la Limmat. Entre deux, Oudinot doit contenir toutes les troupes sortant de Zurich.

On a vu le rôle brillant que la 37e demi-brigade a joué jusqu'ici dans toute cette campagne : victorieuse à Coire, à Luciesteig, à Andelfingen, héroïque à Feldkrick et au Zollbrück. Dans la bataille dont nous allons faire le récit, la conduite de tous, officiers et soldats, a été telle qu'on a voulu que les générations futures aient constamment présent à l'esprit le souvenir de la bravoure de leurs aînés. La bataille de Zurich est inscrite au drapeau du Régiment.

Le point de passage de la Limmat fut choisi à Dietikon. La rivière forme en effet, en ce point, un coude; le courant y est par suite moins rapide. De plus, la rive droite sur laquelle on débarquait était couverte par un petit bois, à la vérité gardé par de nombreux postes russes, mais qui, dans le cas où l'on serait parvenu à les en débusquer, offrirait un bon abri pour notre infanterie. La seule objection qu'on pouvait faire au choix de ce passage était que la rive gauche n'offrait aucun couvert et que les barques seraient mises à l'eau sous le feu de l'ennemi. Masséna, comptant sur le courage de ses troupes et la rapidité avec laquelle elles exécuteraient le mouvement, ne s'arrêta pas à cet obstacle. La nuit du 24 au 25 septembre fut fixée pour le passage. La brigade Gazan, étant à l'avant-garde, dut passer la première. A la nuit close, les barques furent apportées sur le rivage par quatre compagnies de la 37e et un bataillon de la 57e. Les pontonniers, couchés derrière, leurs rames à la main, attendent en silence le signal de l'attaque. Le chef de brigade d'artillerie Dedon avait partagé les barques en trois divisions distinctes: celle de droite, composée des bateaux les plus petits et par conséquent les plus faciles à lancer à l'eau, devait passer les troupes légères destinées à surprendre les postes russes ; celle de gauche, formée de bateaux moyens, aborder une petite île où l'ennemi avait des postes qui battaient à revers le point d'attaque ; au centre, étaient les bateaux les plus lourds et les moins faciles à manœuvrer. Le chef d'escadron Foy, commandant l'artillerie de la division Lorges, avait disposé, pendant ce temps, ses batteries avec des précautions telles que l'attention de l'ennemi n'avait pas été éveillée : à la droite, une batterie

prenait à revers la gauche des Russes et protégeait les travaux du pont; une autre batterie à la gauche, au-dessous de Dietikon, prenait à revers leur droite.

A cinq heures du matin, le signal est donné. Les premières troupes qui passent sont les carabiniers, un bataillon de la 10e légère et les quatre compagnies de la 37e. Dedon fit lancer les petits bateaux qui, trop chargés de troupes, s'engravèrent; mais, en trois minutes ils furent remis à flot. Les postes russes qui enveloppent l'anse sur la rive droite prennent l'éveil et commencent un feu nourri de mousqueterie. Nos soldats répondent par des cris de : « En avant! Vive la République! » Les autres barques, traînées à l'eau, sont aussitôt dirigées sur le bord opposé, où six cents hommes débarquent quelques instants après. Les Russes, assaillis à l'improviste, ont à peine le temps de prendre les armes. Notre artillerie fait bientôt taire la leur et chasse du rivage tout ce qui était à portée pour empêcher le débarquement.

Gazan a réuni assez de monde pour commencer l'attaque. Le chef de bataillon Graind'Orge, qui tenait la tête de la colonne avec les carabiniers, le bataillon de la 10e légère et les quatre compagnies de la 37e, aborde les Russes qui, chassés de la rivière, se sont réunis dans le bois où, sous la protection de sept pièces de canon, ils font une vive résistance. Nos troupes, soutenues par des renforts, s'en emparent à six heures du matin. La brigade russe, composé du régiment de Sacken et d'un régiment de dragons qui avait mis pied à terre, fut débordée et se fit tuer presque tout entière. Son chef, le général Markof, fut blessé et pris.

Gazan, soutenu par les troupes du chef d'état-major Oudinot, s'avance avec toute sa brigade à l'attaque de Hong et de la partie occidentale du Zurichberg. Korsakof rappelle les troupes qu'il a en avant de Zurich pour les opposer à Gazan et à Oudinot, mais il perd du temps et permet ainsi à Lorges d'arriver pour soutenir Gazan. Un combat acharné s'engage des deux côtés; les troupes font des prodiges de valeur, les Russes sont un instant victorieux à droite, mais leurs efforts viennent échouer contre la brigade Gazan qu'ils ne peuvent déloger de Schwamendingen.

Le général russe se renferme dans Zurich. Le lendemain matin vers neuf heures, il veut en sortir et gagner le Rhin. La division Lorges le laisse passer, puis, lorsque notre artillerie a jeté le désordre dans les rangs ennemis, Masséna donne l'ordre à Gazan et à Lorges de les charger. Pendant ce temps, Oudinot débouche,

par le chemin de Hong, sur le faubourg de Zurich, avec la 37e, un bataillon du 46e, la légion Helvétique et un escadron de hussards. La 37e est en tête, son chef de brigade Lacroix enfonce les portes de la ville et y entre en fusillant les Russes. La nuit seule mit fin au combat.

Six mille hommes tués, blessés ou prisonniers, presque toute l'artillerie de campagne, le trésor, la chancellerie et la chapelle de l'armée russe furent le résultat de ces victorieuses journées.

La 37e demi-brigade avait eu quelques officiers blessés : dans la première journée, le 25 septembre, au passage de la Limmat, les capitaines Guiber, Steckler, Gottschal, Saucier et le lieutenant Jolly, ce dernier, blessé d'un coup de biscaïen à la cuisse, d'une balle à la jambe et le corps percé de plusieurs coups de baïonnette ; dans la deuxième journée, le capitaine Guibert, le lieu tenant Poupard, le sous-lieutenant Lefèvre.

Tandis que nous chassions les Russes et les Autrichiens de Zurich, Soult les battait sur la Linth.

Masséna poursuit encore Korsakof et, après plusieurs combats sur le Rhin auxquels la 37e ne prend pas part, il le rejette de l'autre côté de ce fleuve (6 octobre).

Partout l'armée française était victorieuse. Souwarof, débouchant du Saint-Gothard avec quatre-vingt mille hommes pour rejoindre Korsakof, se croyait sûr de battre Masséna. Il le trouve vainqueur. Reçu par Lecourbe, il est écrasé dans la vallée de la Reuss. Il pousse cependant jusqu'à Schwitz et Glaris, mais il est battu par Molitor et doit se retirer sur Coire.

Masséna, dans une proclamation datée de Zurich, rappelle à ses troupes leurs exploits, les remercie de leur bravoure et les prépare à la lutte prochaine : « Soldats, dit-il en terminant, votre Patrie et l'Helvétie vous ont décerné des honneurs civiques. Lorsque des peuples entiers vous offrent leur tribut d'admiration et de reconnaissance, votre général doit vous rappeler qu'une nouvelle carrière de dangers et de travaux va s'ouvrir devant vous. Il prend, en votre nom, l'engagement que vous la parcourrez avec le même dévouement et la même intrépidité ! »

Le Corps législatif proclama trois fois que son armée et lui avaient bien mérité de la patrie.

---

# CHAPITRE XVI

# CAMPAGNE DE 1800

An VIII

## ARMÉE DU RHIN

Les paroles de Masséna devaient être bientôt confirmées. A peine la campagne de Suisse est-elle terminée qu'une nouvelle campagne contre l'Autriche commence.

### Première période, mai-juillet 1800.

A la fin d'avril 1800, la 37e demi-brigade, forte de 2,000 hommes environ, toujours commandée par le chef de brigade Lacroix, est à l'armée du Rhin, avec Moreau comme général en chef. Elle est placée à l'aile droite (Lecourbe), 3e division (Montrichard).

**Passage du Rhin 1er mai.** — Toute l'armée est sur la rive gauche du Rhin, Lecourbe aux environs de Schaffouse. Le 1er mai, à quatre heures du matin, les barques sont prêtes; l'aile droite doit passer à Reichlingen et à Paradies, mais l'infanterie est en retard. L'ennemi, ayant aperçu les préparatifs, commence un feu très vif. Sans hésiter, les pontonniers et un bataillon de la 37e sautent dans les barques, les mettent à flot, attendant tranquillement, sous un feu meurtrier, que les troupes approchent pour les embarquer. Le passage s'effectue très rapidement. En trois heures, le corps de Lecourbe est sur la rive droite. Il marche sur Stokach; la division Montrichard, directement par la chaussée de Singen. Le 3 mai, la division Vandamme rencontre l'avant-garde autrichienne vers Steusslingen.

**Bataille de Stokach, 3 mai.** — L'arrivée de la division Montrichard décide le prince de Lorraine à se retirer sur

Stokach. Après une charge de la cavalerie de Nansouty sur la cavalerie autrichienne, le combat s'engage sur tous les points, et, au moment où la ligne ennemie cédait sous les efforts de Molitor et de Vandamme, Montrichard lance sa division au pas de charge sur le centre. Les Autrichiens rompus, culbutés, s'enfuient laissant entre nos mains quatre mille prisonniers et sept ou huit pièces de canon.

**Bataille de Mœsskirch, 5 mai.** — Deux jours après, Lecourbe reçut l'ordre de se porter sur Mœsskirch. La division Montrichard devait marcher sur le village par la chaussée de Krussbach. L'ennemi occupait un plateau en avant avec des forces considérables : dix-huit bataillons et vingt-cinq pièces de canon.

Vers neuf heures, la division Montrichard pénètre dans le bois de Krumbach et, après en avoir chassé l'infanterie ennemie, s'avance sur la lisière en face du ravin. A peine les têtes de colonne sont-elles démasquées que le feu roulant des batteries les oblige à rentrer dans le bois, où elles restent massées. L'artillerie, protégée par trois régiments de cavalerie déployés en ligne, prend position : elle est démontée. Pendant ce temps, Lorges gagnait du terrain à droite, Vandamme à gauche et Molitor s'emparait de Mœsskirch. Alors, la division Montrichard débouche du bois sur quatre colonnes, assaille avec vigueur les Impériaux ébranlés, les chasse du plateau. A la nuit, la lutte se terminait : huit mille Autrichiens étaient hors de combat ou pris.

Les troupes avaient fait des prodiges de valeur : « Si je voulais citer ceux qui ont montré du courage et du dévouement dans cette journée, disait Lecourbe, dans une proclamation à ses soldats, je devrais vous citer tous. » La division Montrichard, en particulier, s'était couverte de gloire, en marchant à l'attaque du plateau : « Les 37e, 84e et 109e, disait le rapport, ont manœuvré comme sur la place d'armes ! »

La 37e eut plusieurs officiers blessés :

Les capitaines Nugon, Poilleux, Calary, Plazanet et Pririon, qui fut fait chef de bataillon sur le champ de bataille ;

Le lieutenant Quillin et le lieutenant Jolly, qui fut fait prisonnier.

Le caporal Cross, blessé d'un coup de sabre à la main, fut cité pour sa belle conduite : au fort de la bataille, il s'était emparé d'une pièce de canon, après avoir tué deux canonniers et en avoir fait trois prisonniers.

L'adjudant Adbe et le sergent Rousseau étaient blessés.

Par un arrêté du Premier Consul du 16 juin 1800 (27 prairial an VIII), il fut décerné « à titre de récompense nationale des baguettes d'honneur au tambour Frenet, qui, à Mœsskirch, voyant son capitaine blessé et prêt à tomber au pouvoir de l'ennemi, se précipita au milieu des balles, le chargea sur son dos et le transporta hors du champ de bataille ».

Par un second arrêté du Premier Consul, du 20 novembre 1802 (29 brumaire an X), « il fut accordé un fusil d'honneur au grenadier Trouville du 1er bataillon de la 37e pour sa conduite distinguée et sa bravoure éclatante. A Mœsskirch, étant en tirailleur, il fut entouré par plusieurs grenadiers hongrois qu'il mit en fuite après en avoir fait un prisonnier. Ce grenadier s'était déjà stingué, au blocus de Maubeuge, le 17 octobre 1793, où il fut essé d'un coup de sabre; à la bataille d'Esseneux, où, après ir passé l'Ourthe à la nage, il fut blessé d'un coup de feu au poignet, en marchant aux batteries ennemies; enfin, à la bataille de Feldkirck (23 mars 1799) où, s'étant avancé un des premiers sur les abatis qui couvraient la redoute, il reçut un coup de feu qui lui traversa la cuisse. »

**Combats de Memmingen, 10 mai, et d'Hochstedt, 19 mai.** — Le 10 mai, la 37e, avec la division Montrichard, prend part au combat de Memmingen, puis aux opérations autour d'Ulm où Kray s'est enfermé. Elle combat à Néresheim et à Nordlingen où le chef de brigade Lacroix fait encore preuve du plus grand courage.

Le 19, Moreau se décide à passer sur la rive gauche du Danube. Un combat acharné se livre dans la plaine d'Hochstedt (Dillingen) et, à onze heures du soir, la 37e demi-brigade emporte à la baïonnette le village de Gundelfingen. Les Autrichiens nous laissaient six mille prisonniers, vingt pièces de canon, cinq drapeaux.

Par un arrêté du Premier Consul, en date du 29 juillet 1800 (10 thermidor an VIII), le sous-lieutenant Lacroix de la 37e se vit confirmer le titre de lieutenant qui lui avait été donné, sur le champ de bataille, en récompense de sa bravoure.

Par un arrêté du 15 août 1800 (27 thermidor an VIII), il fut décerné un fusil d'honneur au fusilier Jeandon qui s'était distingué, au commencement de la journée, au passage du Danube, près de Dillingen. « Cet intrépide militaire prit à lui seul une pièce de canon à l'ennemi, lui tua un canonnier, en fit prisonnier un autre, ainsi qu'un charretier qui conduisait la pièce. »

**Combat de Neubourg, 27 juin.** — La 37e demi-brigade

devait terminer cette campagne par un dernier succès. Le 27 juin, Lecourbe reçoit l'ordre de se porter sur Neubourg. Les deux divisions Gudin et Montrichard partent au petit jour. La division Montrichard devait, après s'être emparée du village, se lier à la division Gudin. Mais dans sa marche en avant, elle est attaquée par Kray qui débouche de Neubourg avec la plus grande partie de son armée. Le général d'Espagnes, avec le premier bataillon de la 37e, le premier et le troisième de la 84e, attaque le plateau d'Unterhausen ; un autre bataillon le tournait par Rorenfels. Le troisième bataillon de la 37e était en réserve avec la 109e et la brigade Schinner. Après quelques efforts, la position est enlevée. Mais l'ennemi a des forces tellement supérieures qu'il ne tarde pas à reprendre l'avantage; la division Montrichard est débordée et le général ordonne la retraite. Elle s'opère, sous un feu meurtrier, dans le plus grand ordre. Le brave chef de brigade Lacroix s'était illustré une fois de plus en entrant dans Unterhausen et en chassant l'ennemi des bois qui sont à la gauche du village. Alors Lecourbe tente un dernier effort. Il forme trois colonnes et les lance sur l'ennemi. L'attaque se fit, sur trois points, avec tant de vigueur que les Autrichiens durent abandonner la position. Il était onze heures du soir. Nos troupes avaient marché et combattu plus de vingt heures. « Jamais, dit le marquis de Carayon-Nysas, on ne vit un combat plus acharné. Les colonnes marchaient sans tirer un coup de fusil, malgré huit pièces de canon qui vomissaient la mort. Dans l'obscurité, on n'entendait plus un coup de feu, mais le cliquetis des armes et les cris des combattants. »

Les Français avaient fait huit cents prisonniers de quinze régiments différents.

La 37e demi-brigade avait eu deux officiers blessés : le capitaine Lefèvre, le lieutenant Quillet.

Après Neubourg, Moreau détache son aile droite dans le Tyrol. La division Montrichard est à Benédict-Baïern lorsqu'est signé l'armistice de Parsdorf (15 juillet).

## Deuxième période, novembre-décembre 1800.

Pendant la deuxième période, la 37e demi-brigade ne prend pas une part très active à la campagne. Au début, en novembre, on la retrouve encore à l'aile droite, sous Lecourbe, division Montrichard, au camp entre le Lech et l'Isar. A la fin du mois,

la 37e demi-brigade est scindée. Deux bataillons sont envoyés à la division Molitor chargée de garder les passages du Tyrol (Mittenwald). Ces deux bataillons y demeurent jusqu'à la fin de la campagne. Le troisième passe à la division Gudin et reste au corps de Lecourbe. Ce corps est au sud d'Hohenlinden, avec mission de marcher sur Ebersberg, le 3 décembre, jour de la bataille ; il n'y prend pas part.

La division Gudin se porte sur l'Inn. Le bataillon de la 37e se distingua avec la dixième légère dans deux combats livrés autour de Rosenheim (4 et 5 décembre).

Le 15, après avoir livré quelques combats insignifiants au passage de la Salza, la division Gudin avec le bataillon de la 37e est à Salzbourg. Puis, le 21, le bataillon rejoint la division Molitor et, le 31, la 37e demi-brigade est reformée à Murnau.

C'est là que nous la retrouvons à la paix de Lunéville (février 1802). L'armée est disloquée. La 37e demi-brigade rentre en France.

On a vu dans le récit de cette campagne les actions d'éclat et les récompenses accordées par la suite aux officiers et aux soldats de la 37e. Il est un brave dont nous avons cité les faits d'armes sans parler de la récompense qui lui fut donnée. Un arrêté du Premier Consul du 1er février 1801 (12 pluviôse an IX) décernait, « à titre de récompense nationale, un sabre d'honneur au chef de la 37e demi-brigade, Lacroix qui sert depuis quarante-deux ans sans interruption, qui a été employé très activement dans toutes les guerres antérieures à celles de la Liberté, notamment à la bataille de Northeim (1760), où il reçut trois coups de sabre, qui, dans cette dernière guerre, s'est trouvé à quinze batailles, où il a montré le plus grand courage et donné des preuves d'un talent supérieur, particulièrement à la bataille de Nordlingen où il fut chargé d'emporter un village, défendu par de l'infanterie et six pièces de canon, dont il s'empara après un combat très vif. »

---

# LE 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

(1803-1815)

## CHAPITRE XVII

# LE 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

### 1803-1809

La campagne de 1800 terminée, la 37e demi-brigade était rentrée en France. Elle passe alors sous le commandement du chef de brigade Petit et fait partie, de 1801 à 1802, du corps de la Gironde. Son troisième bataillon est embarqué à la Martinique.

De 1802 à 1803, la 37e est à Quimper et à Lorient.

Lors de l'organisation d'octobre 1803 (vendémiaire an VII), la 37e demi-brigade reçut l'incorporation de la 38e et devint 37e régiment d'infanterie de ligne, sous le commandement du colonel Gauthier.

De 1804 à 1805, le 37e est au camp de Brest; ses compagnies de grenadiers au camp des Grenadiers à Rennes.

En 1806, les premier et deuxième bataillons et plus tard le troisième sont envoyés en Italie, à Turin et à Brescia, où ils restent de juillet 1806 à avril 1807 ; le quatrième est à Lorient.

En 1807 (avril), le premier et le deuxième bataillon sont envoyés à la Grande Armée (corps d'observation, maréchal Brune, division Molitor), sur l'Elbe, dans la Poméranie suédoise ; ils y restent jusqu'au milieu d'octobre 1808. Cette même année et jusqu'en 1811, le quatrième bataillon est en Espagne (corps d'observation des Pyrénées-Orientales).

Un décret de l'Empereur, en date du 18 février 1808, avait modifié l'organisation des régiments d'infanterie de ligne et légère qui étaient à deux ou trois bataillons. Ils comprenaient dès lors cinq bataillons, dont quatre de guerre et un de dépôt. Chaque bataillon de guerre était formé de six compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs; le bataillon de dépôt, de quatre compagnies de fusiliers. L'effectif des compagnies, y compris les officiers, était de cent quarante hommes.

A la fin de 1808 (octobre), les premier et deuxième bataillons sont rappelés pour se joindre au troisième de nouvelle formation (le cinquième est à Alexandrie) et faire partie de l'armée d'Allemagne (campagne de 1809).

Telles sont, en résumé, les phases par lesquelles a passé le 37e pendant ces neuf années (1800-1809).

Nous allons maintenant étudier le rôle de ses différents bataillons sur les théâtres où ils ont opéré :

1807-1808. — Poméranie suédoise.

1808-1809. — Campagne du Danube.

1809-1810. — Espagne.

# CHAPITRE XVIII

## POMÉRANIE SUÉDOISE

1807-1808

### GRANDE ARMÉE

#### Corps d'observation.

Les premier et deuxième bataillons qui étaient en Italie, à Turin et à Brescia, en 1806 et 1807, furent appelés en avril 1807 pour faire partie de la division Molitor au corps d'observation de la Grande Armée, commandé par le maréchal Brune.

Cette division effectue une marche de trois cent cinquante lieues, et arrive en juin à Magdebourg, d'où Molitor écrit à Brune que « malgré ces rudes fatigues, la discipline est excellente ».

**Stralsund.** — De là, Molitor marche sur Stralsund, en repoussant les Suédois devant lui et en livrant plusieurs petits combats. Le 6 août, dans un engagement, le capitaine Jolly du 37e est blessé. Le 10 août, la place est investie. Le corps de Brune s'appuie à droite et à gauche à la mer. La division Molitor est à gauche. Dans la nuit du 14 au 15 août, la tranchée est ouverte. Le 21, les Suédois, effrayés, demandent à capituler. Les deux bataillons du 37e restent dans la Poméranie suédoise jusqu'au 15 octobre 1808. A cette date, ils reçoivent l'ordre de rentrer en France et de se rendre à Lyon pour faire partie de l'armée d'Allemagne (1809).

# CHAPITRE XIX

# CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

## 1809

## GRANDE ARMÉE

### Campagne d'Essling.

**Origines.** — Les deux bataillons du 37e qui avaient opéré dans la Poméranie suédoise, avaient été rappelés en octobre 1808 et dirigés par Francfort et par Mayence sur Lyon, où ils devaient être rendus en janvier 1809.

Une nouvelle coalition venait de se former contre la France. L'Autriche mit sur pied trois armées : une en Pologne ; une autre en Italie ; une troisième, forte de deux cent mille hommes, contre laquelle la Grande Armée allait opérer, devait descendre les deux rives du Danube, sous le commandement de l'archiduc Charles.

Au moment où la guerre va éclater avec l'Autriche, le 1er et le 2e bataillon du 37e avec le 3e de nouvelle formation (rappelé d'Alexandrie) sont, au commencement de mars 1809, à Belfort, sous le commandement du colonel Gauthier et forment le 37e proprement dit. Il est placé dans la division Molitor pour faire partie du 3e corps, devenu bientôt 4e, sous Masséna, à l'armée d'Allemagne.

La guerre est déclarée le 2 mars. Vers le milieu de ce mois, Molitor reçoit l'ordre de se porter sur Ulm, par Huningue.

Au commencement d'avril, le 4e corps est rassemblé vers Augsbourg, et Masséna le passe en revue. Il admira la belle tenue de ses soldats. « ..... Beaucoup de conscrits, écrivait-il à cette époque, mais déjà habitués à la marche. Ils sont vigoureux et dispos, et si leurs figures imberbes contrastent avec celles de

leurs vieux camarades, ils ont déjà pris leur désinvolture, leur entrain, leur gaieté. »

Le 37e ne prend pas part aux premiers combats de Tengen, d'Abendsberg, de Landshut; le jour de la bataille d'Eckmühl (23 avril), la division est en réserve.

**Combat de Neumarck, 24 avril 1809.** — L'archiduc Charles est en retraite; la marche sur Vienne commence. Masséna, suivi par Davout, reste sur la rive droite. Il lance en avant de lui contre le général autrichien Hiller les divisions de Wrède et Molitor. Elles se disposent à franchir l'Inn à Neumarck; le passage est disputé : la division de Wrède, prise à revers et sur le flanc droit, va succomber. Molitor arrive à son secours : pendant que le 2e de ligne force les Autrichiens à se replier, un bataillon du 37e arrête, à lui seul, tous les tirailleurs des colonnes arrivant par la droite. Celles-ci, intimidées par cette résistance et aussi par l'attitude du reste de la division Molitor, reculent sans attaquer. Dans cette affaire, les capitaines Maréchal et Richomme du 37e furent grièvement blessés.

**Combat d'Ebersberg, 3 mai.** — On passe l'Inn; la marche continue. Le 3 mai, la division Molitor, accourant par la rive droite de la Traun, vient encore assurer la victoire à Ebersberg. Le 13, on est à Vienne; la division est à Simering. A onze heures du soir, Napoléon, qui veut passer le Danube, fait écrire à Masséna de se porter avec la division Molitor à Ebersdorf, pour assurer la construction d'un pont en cet endroit, qu'il a choisi comme point de passage.

**Bataille d'Essling, 21-22 mai.** — La division y reste jusqu'au 20. Dans la nuit du 20 au 21, elle passe tout entière sur la rive gauche du Danube, et se place en bataille en arrière du village d'Aspern. La division Boudet est en deçà, à Essling. Entre les deux et en arrière, la division Legrand.

C'est à l'héroïque défense d'Aspern que le 37e, uni au 67e, tous les deux à la tête de la division, va conquérir un nouveau titre de gloire.

Le 21, à midi, l'archiduc lance des hauteurs du Bisamberg et de Gérarsdorf quatre colonnes concentriquement sur Aspern. A une heure, le général Nordmann, avec l'avant-garde de Hiller (première colonne), repousse Molitor jusque dans Aspern, où le général autrichien Colloredo, qui avait côtoyé le Danube avec trois bataillons d'infanterie légère, venait d'entrer. Molitor, s'élançant à la tête des 37e et 67e, charge les Autrichiens, les

déloge de leurs positions, les tient à distance respectueuse et va combattre plus avant, lorsqu'il reçoit l'ordre de revenir en arrière. Il ramène alors ses deux régiments, sous le feu le plus meurtrier, dans Aspern. Il est deux heures, la colonne Hiller est arrivée en vue du village ; son avant-garde revient à la charge. En même temps, la colonne de Bellegarde (deuxième colonne) débouche de Hirschstatten, et, jointe aux troupes de Nordmann et de Colloredo, attaque Aspern. Le 37ᵉ et le 67ᵉ défendent le village avec la dernière énergie, mais, ployant sous le nombre, ils reculent jusqu'à l'église. Bientôt, Molitor doit abandonner une partie du village. La colonne du prince de Hohenzollern (troisième colonne) paraît.

Masséna vient de recevoir la nouvelle de la rupture du grand pont, il ne peut donc plus compter que sur ses propres forces, vingt-cinq mille hommes qu'il faut opposer à plus de soixante mille Autrichiens. Quatre heures sonnent. Hiller et Bellegarde, jugeant qu'un coup de vigueur les rendrait bientôt maîtres d'un poste défendu par une poignée d'hommes, redoublent leurs attaques contre le village et l'église d'Aspern. Masséna vient s'installer avec son état-major sous les arbres qui ombragent la façade de l'église. Ses paroles, tantôt railleuses, tantôt énergiques, donnent un nouvel élan à ses troupes: le 37ᵉ et le 67ᵉ, dans un effort désespéré, se jettent sur l'ennemi et luttent à outrance. Bientôt Molitor fait entrer en ligne pour les soutenir ses deux autres régiments (2ᵉ et 16ᵉ).

« C'est dans cette position que la division toute seule soutient, pendant plus de quatre heures, contre la plus grande partie de l'armée autrichienne, le combat le plus inégal et le plus sanglant. Les colonnes d'infanterie ennemie s'avancent, l'arme au bras, et viennent se faire écharper sous nos baïonnettes et le feu nourri de nos bataillons, pendant que leur nombreuse artillerie portait le ravage dans nos rangs et démontait nos canons. Le village devient non pas un champ de bataille, mais le théâtre de mille petits combats sanglants et opiniâtres. Chaque rue, chaque maison voit une scène de carnage; les charrues, les chariots, les herses, les fléaux, les fourches, les haches sont employés, soit pour se couvrir et se retrancher, soit pour détruire l'ennemi concurremment avec le fusil et le sabre; on combat dans l'église, dans le cimetière, autour des grands arbres. Aspern est pris et repris plus de six fois. »

Ce fut seulement vers huit heures du soir que la troisième

division, après avoir laissé sur le champ de bataille près de la moitié de son monde, fut relevée par la première. Elle se plaça alors en réserve, en arrière de Gross-Aspern.

Le lendemain 22, la bataille, qui n'avait presque pas discontinué pendant toute la nuit, redoubla de vivacité à la pointe du jour. Dès trois heures du matin, l'attaque est donnée ; on s'aperçut bientôt que l'ennemi voulait à tout prix se rendre maître de la petite île, à la gauche de Gross-Aspern, pour couper l'armée en s'emparant du seul pont qui fût derrière elle.

« La division Molitor fut chargée de la défense de cette île. Une tâche aussi importante, et d'où dépendait le salut de l'armée, redoubla son ardeur : malgré les fatigues et les pertes de la veille, elle soutint, toute la journée, avec succès et avec une constance admirable la défense de cette position que l'ennemi n'avait pas cessé d'attaquer avec acharnement. »

« Les troupes de la division, écrit Molitor dans son rapport, se sont couvertes de gloire. Elles ont montré tout ce que peut la valeur instinctive, jointe à la discipline, au dévouement et à l'esprit militaire. Elles ont eu soixante-dix-neuf officiers et deux mille cent dix-sept sous-officiers ou soldats tués ou blessés. »

Dans la nuit du 22 au 23 mai, la division repasse dans l'île Lobau, où elle reste en position jusqu'au 4 juillet.

Du bivouac de l'île, le général Molitor écrivait au maréchal Masséna :

« Bivouac de l'île Lobau, 23 mai 1809.

« Monsieur le Maréchal,

« Vous avez été témoin, le 21 de ce mois, de la valeur avec laquelle les troupes de ma division seules ont repoussé et soutenu, pendant plus de quatre heures, le choc et les efforts de l'armée autrichienne, dirigés contre le flanc et l'appui de gauche de notre armée. J'ai à vous rendre compte qu'hier, cette même division, quoique réduite de moitié, n'a pas déployé moins de fermeté et de dévouement. Elle a également soutenu et repoussé, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, les attaques acharnées que l'ennemi n'a cessé de porter contre la petite île qui couvrait notre pont, et dont la conservation intéressait si fortement le salut de l'armée. Les troupes sous mes ordres ont dû rendre d'immenses services dans cette sanglante bataille. Elles se repo-

sent, Monsieur le Maréchal, sur votre bienveillance pour les faire connaître à l'Empereur et obtenir de Sa Majesté les récompenses qu'elles ont méritées. »

Le 37e pouvait prendre une bonne part d'une si belle gloire, lui qui, avec le 67e, avait déployé à la défense d'Aspern une bravoure incomparable.

Son courage devait lui coûter cher. Le Régiment avait eu deux officiers tués : les sous-lieutenants Bournet et Grivet ;

Six blessés : le chef de bataillon d'Har ; les sous-lieutenants Cross (qui s'était distingué comme caporal à la bataille de Mœsskirch, 1806), Grivet, Humbert, Alexandrini et Gaulthier ;

Un sous-officier tué : le sergent Quillain ;

Dix sous-officiers blessés : l'adjudant Meslin, fait sous-lieutenant sur le champ de bataille ; les sergents-majors Rousseau, fait lieutenant porte-aigle quelques jours après la bataille, Turrel, Lapinet, Villemain, Roux, Rougemaître (ce dernier avait été blessé trois fois comme caporal à Zurich, septembre 1799) ; les sergents Durand, Étignard, Damond, et un grand nombre de soldats.

Furent cités pour leur belle conduite : le colonel Gauthier ; les chefs de bataillon d'Har et Nazal.

Parmi les officiers cités, le chef de bataillon d'Har était au 37e depuis 1808. Ses états de service antérieurs sont assez brillants pour qu'il en soit fait mention ici :

« Volontaire au 2e bataillon de l'Yonne, le 17 brumaire an II, le grenadier d'Har, alors sous-lieutenant, âgé à peine de dix-neuf ans, fut désigné pour commander une patrouille de trente hommes, afin de pousser une reconnaissance sur un terrain occupé par l'ennemi. Étant parvenu à la hauteur où il devait se porter, et rétrogradant pour rejoindre son corps aux avant-postes de Warwick, il s'aperçoit qu'il est coupé par deux bataillons hollandais avec leurs canons et par un régiment de hussards. Malgré ces forces, il traverse au milieu des rangs ennemis et parvient à se rendre à son corps sans perdre un seul homme !

« A la bataille de Stokach (1800), commandant quarante tirailleurs, il fit fin des bataillons autrichiens qui étaient devant lui ; parvenu à la route de Mœsskirch avec quinze hommes, il arrêta une pièce de canon, un obusier et des caissons que les forces supérieurs de l'ennemi le forcèrent à abandonner. Dans

sa retraite, il fit trente prisonniers et tua un prince officier général.

« A la bataille de Mœsskirch (1800), il se précipita sur dix grenadiers wallons qu'il fit prisonniers. L'un d'eux lui tira un coup de fusil à brûle-pourpoint, dont il ne fut atteint qu'à son mouchoir de col.

« Il fut blessé à Courtray (an II), à Giessen (an IV), à Ostrach (an VII). » (Extrait des contrôles et archives du Ministère de la guerre.)

## Campagne de Wagram.

**Origines.** — Après Essling, comme nous l'avons vu, le 37e était resté avec le 4e corps dans l'île Lobau. Le corps qui avait été si fortement éprouvé dans les deux journées d'Essling recevait encore un poste de confiance : Masséna, en observation dans l'île, devait contenir l'archiduc Charles.

Napoléon, après avoir fortifié l'île Lobau et reformé son armée qui comprend environ cent cinquante mille hommes comme celle de son adversaire, se dispose à reprendre l'offensive. Tandis que les divisions Legrand et Boudet du 4e corps passent le Danube à l'ancien pont, pour tromper l'archiduc, le reste de l'armée franchit le Danube, sur quatre ponts, à l'île Alexandre.

**Passage du Danube. Nuit du 4 au 5 juillet.** — Le 4 juillet, à dix heures et demie du matin, le 2e corps (Oudinot) passe le Danube. A la fin de la journée, un orage épouvantable éclate ; le passage du reste de l'armée s'effectue cependant avec le plus grand ordre dans la nuit du 4 au 5. La division Molitor, dont le 37e fait toujours partie, passe sur le deuxième pont.

**Bataille de Wagram, 6 juillet.** — L'armée de l'archiduc Charles est disséminée de Vienne, par le Bisamberg et le Russbach, jusqu'à la tour de Neusiedel. Ses avant-postes établis à Ezersdorf sont repoussés par Conroux, le 5, à trois heures du matin. A neuf heures, Masséna pivote sur sa gauche et se forme perpendiculairement au Danube ; à dix heures, l'armée est placée suivant les ordres donnés par l'Empereur : en première ligne, le 3e corps, Davout, à la droite, à Rulzendorf ; le 2e corps, Oudinot, au centre ; le 4e corps, Masséna, à gauche. En deuxième ligne, la Garde et de Wrède, encadrés entre le 9e corps, à gauche, et l'armée d'Italie, à droite.

La division Molitor, formée en bataille par bataillons en masse

sur deux lignes, s'avance sur Ezersdorf que le 46e emporte; à deux heures, elle continue sa marche à travers la plaine jusqu'à la hauteur de Raschdorf; à cinq heures, elle change de direction à gauche et se dirige sur Breitenlée. Formée en échelons par bataillons en masse, elle arrive à Breitenlée à neuf heures du soir, et s'y arrête en formant deux grands carrés par échelons. A cette heure, Davout est en face de la Tour de Neusiedel, le gros de l'armée entre Aderklaa et Rachdorf, face à Wagram.

Le lendemain, 6 juillet, à trois heures du matin, la division Molitor reçut l'ordre de se mettre en marche à son rang de bataille et de suivre la première. Mais la 3e division, n'ayant pas rencontré la 2e, accéléra son mouvement qui paraissait très pressé, arriva la première à hauteur du corps saxon et garda la droite du 4e corps pendant toute la journée. L'ennemi avait réuni la majeure partie de ses forces sur Aderklaa, en face du 4e corps. La 2e division (Carra-Saint-Cyr) dans sa marche en avant, avait dû se porter sur ce village; le combat s'y engagea terrible, pendant que l'artillerie ennemie foudroyait le front et la gauche de la 3e division. A ce moment, ordre est donné à cette dernière de se porter au secours de la 2e. Puis les troupes de cette division ayant été obligées de s'éloigner du village, Molitor forma successivement trois colonnes d'attaque, par échelons, des bataillons des 2e, 16e et 67e régiments, qui se portèrent au pas de charge sur le village, y pénétrèrent l'arme au bras, s'y maintinrent longtemps seuls et y firent des prodiges de valeur. Ces mouvements étaient soutenus par les trois bataillons du 37e et un du 67e qui formaient la gauche de la division.

Ces quatre bataillons, se trouvant absolument sans appui, ne tardèrent pas à être abordés par la cavalerie autrichienne. Vivement formés en carrés, ils repoussèrent toutes les attaques. Tous les efforts de l'armée ennemie, en ce point, étaient donc dirigés sur la 3e division. Celle-ci, déjà mise hors de combat après Essling, ne comptait plus que trois mille hommes devant Wagram. Elle fit, en luttant toute la matinée, une nouvelle perte de mille trois cents hommes.

Vers midi, l'artillerie de la Garde, soutenue par d'autres troupes, arrive pour tenir tête au village d'Aderklaa. L'Empereur, qui vient de monter dans la calèche de Masséna, lui ordonne de porter en arrière ses 1re, 2e et 3e divisions au secours de la 4e, à Gross-Aspern. « La 3e division essuya dans cette marche de flanc, qui dura près d'une heure et demie, le feu d'une artillerie très nombreuse,

et quoiqu'elle eût beaucoup à souffrir, elle exécuta dans le plus grand ordre ce mouvement en colonne par division. »

Arrivée à deux heures à Gross-Aspern, elle dégage la 4° division. De là, elle marche sur Breitenlée et ensuite sur Léopoldau. Elle en arrive à une demi-lieue et y prend position à huit heures du soir.

Ainsi, à Wagram comme à Essling, le Régiment a soutenu avec succès pendant plusieurs heures le choc des Autrichiens. Dans son rapport sur les opérations de sa division, en date du 12 novembre 1809, le général Molitor écrit : « Quoique toute la division ait fait des prodiges de valeur aux batailles d'Essling et de Wagram, on doit cependant citer, pour s'y être particulièrement distingué savoir : les chefs de bataillon D'har et Nazal du 37°; le capitaine Marchal, aide de camp du général Molitor, tous trois blessés. »

Le Régiment avait malheureusement des morts et d'autres blessés à déplorer. Quatre officiers avaient été tués : le capitaine Sallot; les lieutenants Paris, Lemaire, Rousseau; ce dernier avait gagné ses épaulettes à Essling.

Parmi les blessés, outre ceux déjà cités, il faut nommer le chirurgien Lafargue ; les lieutenants Cross et Baillon ; l'adjudant Raybois ; le sergent Crotti ; le caporal Pierson, et enfin Perrin, simple grenadier, qui fut récompensé de sa belle conduite par la croix, le 23 juillet 1809.

Si dans cette bataille le Régiment avait été cruellement éprouvé, il avait du moins le mérite d'avoir contribué au succès : dix drapeaux, quarante pièces de canon, vingt-quatre mille Autrichiens tués ou blessés, trois généraux morts, dix généraux blessés, parmi lesquels le prince Charles, vingt mille prisonniers dont trois ou quatre cents officiers, étaient les trophées de cette victoire.

Après Wagram, le 37°, toujours à la 3° division, eut le même sort qu'elle. Le 7, il est à Léopoldau; le 9 et le 10, en marche sur Znaym. Il allait prendre part, avec la division, au combat qui s'y livrait, lorsque la nouvelle de l'armistice vint mettre fin aux hostilités.

Le 13, il va s'établir au camp de Yaspitz, où il reste, avec toute la division, jusqu'au 14 octobre.

Il avait reçu en août, le 11 et le 20, deux détachements, dont un du 58°. En novembre, il cantonnait le long de la Taya, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Horn.

# CHAPITRE XX

# GUERRE D'ESPAGNE

## Le Quatrième Bataillon du 37e en Catalogne.

1808-1811

**Origines.** — Vers le mois de mai 1808, le 4e bataillon du 37e, sous les ordres du chef de bataillon Deleisseigues, est envoyé à Barcelone, au Corps d'observation des Pyrénées-Orientales commandé par le général Duhesmes. Le bataillon est placé dans la division Chabran.

Il était composé, comme la majeure partie des troupes de la garnison, de jeunes conscrits. Duhesmes les faisait exercer deux fois par jour, les préparant ainsi à la nouvelle guerre, aux « Guérillas », contre les Catalans, peuple qui supportait à grand' peine le joug espagnol, mais dont l'animosité contre leurs maîtres n'était rien, comparée à leur haine pour les Français.

**Combats de Martorell et de Casa-Mansana, 6 juin 1808.** — Au commencement du mois de juin 1808, l'Empereur ordonna au général Duhesmes de détacher une division de Barcelone et de la diriger sur Valence. La division Chabran fut désignée et scindée en deux colonnes. La plus forte devait marcher sur Tarragone ; l'autre, composée du bataillon du 37e, de celui du 93e et de deux bataillons napolitains, était détachée sur Mansera, sous le commandement du général Schwartz.

Le 4, la colonne quitte Barcelone ; le 5, une pluie torrentielle la retarde dans sa marche et, le 6, elle est attaquée, aux environs de Martorell, par des troupes du pays embusquées ; elle les met en fuite et poursuit sa route. Mais les insurgés se rallient derrière Casa-Mansana. Attaqué par des forces supérieures, le général Schwartz forme ses troupes en carrés, se retire en combattant et, après avoir évité l'ennemi à Esparaguera, rentre dans Barcelone.

**Combats de Saint-Boy et de Molins-el-Rey, 7 juin 1808.** — Le 7 juin, les insurgés viennent jusqu'au pied de la ville, se massent sur le Llobrégat. en s'appuyant à Saint-Boy et au Moulin-du-Roi (Molins-el-Rey). Le 10, Duhesmes fait sortir la nuit le général Lecchi et le général Schwartz. A la pointe du jour, ils sont sur leurs positions, en arrière de Saint-Félin. Dès que les troupes sont en place, Duhesmes donne l'ordre de charger les Catalans. Rien ne résiste à l'élan des Français. Une compagnie du 37e s'engage à fond pour venger son chef, le capitaine Froment, blessé à la tête.

**Combat de Mongat, 17 juin 1808.** — Après cet échec, les insurgés battent en retraite et vont s'établir, au nombre de dix mille, à Mongat, coupant ainsi les communications de Barcelone avec la France. Pendant que la division italienne avec Duhesmes enlève la position le 17 juin, les bataillons du 37e et du 93e s'ouvrent, après un combat héroïque, la route de Girone entre Moncade et Saint-André.

**Premier siège de Girone, 20 juin 1808.** — Duhesmes prend alors le lendemain la résolution de marcher sur Girone par Mataro, le 37e et le 56e en arrière-garde. La colonne eut à subir quelques escarmouches en route, à Arens-de-Mar et à Callela-Pineda. Le 20, elle arriva devant Girone. Duhesmes disposa ses troupes à droite et à gauche de la route de Barcelone, le 37e, le 56e et les cuirassiers à gauche. Il tenta une première attaque qu'il ne poursuivit pas, craignant un échec.

C'est dans cette affaire que se distinguèrent le colonel du génie Lafaille et un brave du 37e, le sergent-major de voltigeurs Deguercy : le colonel, ayant fait chercher des échelles pour escalader les murs de la ville, se rencontra sur le premier échelon avec Deguercy. Ce dernier dut lui céder le pas et monter derrière lui ; mais l'échelle fut renversée et tous deux précipités dans l'eau bourbeuse du fossé.

Deguercy fut blessé à la main et nommé le lendemain sous-lieutenant. Le lieutenant Royer et, à ses côtés, le caporal Dupont, depuis sergent-major, furent blessés en courant à l'assaut, par l'explosion d'un pot à feu.

Après cette tentative sans succès, Duhesmes rentra dans Barcelone.

**Deuxième expédition de Girone, 10 juillet-16 août 1808.** — Quelques jours plus tard, voulant donner la main à Reille qui vient de France, il prépare une deuxième expédition sur Girone.

Le 10 juillet, il quitta Barcelone avec six mille hommes, la division Chabran en avant-garde. La colonne franchit, sous le feu des navires anglais, les défilés d'Arens-de-Mar. A Saint-Pol, elle trouva la route coupée. Pour rétablir le passage, les hommes durent accomplir un travail effrayant. Ils le firent avec une ardeur infatigable, sous la direction du commandant Devaux, qui mit lui-même la main à l'œuvre. Quand nos soldats sentaient leurs forces diminuer, « ils demandaient qu'on leur batte la charge pour les exciter », comme s'ils marchaient à l'ennemi. Le 22 juillet, on arrive devant Girone ; le 24, le général Reille rejoint le général Duhesmes ; le 27, les travaux du siège commencent.

Mais tandis que Duhesmes est à Girone, le pays se soulève et lui coupe ses communications avec Barcelone. Bientôt, la nouvelle de la capitulation de Baylen lui arrive avec l'ordre d'abandonner la place ; le 16, à neuf heures du soir, on décampe en silence, à l'insu de l'ennemi. Le bataillon du 37e n'avait eu qu'un officier blessé : le lieutenant Bulté (10 août).

Le retour fut plus pénible que l'aller. Les travaux de réparation étaient détruits ; il fallut passer par la montagne en abandonnant l'artillerie et les bagages. La marche fut longue et fatigante, on mit jusqu'à sept heures pour faire deux lieues !

Après un petit succès à Mataro, on rentre le 20 à Barcelone.

**Combat sur le Llobrégat, 2 décembre 1808.** — Quelques jours de repos, et Duhesmes forme le projet, malgré l'avis des autres généraux, de forcer la ligne du Llobrégat, occupée entre Martorell et Saint-Boy par l'ennemi. Le jour de l'attaque est fixé au 2 décembre. Duhesmes quitte Barcelone, dans la nuit du 1er au 2, avec six mille hommes, dont deux compagnies du 37e, commandées par le chef de bataillon Deleisseigues. Celui-ci reçoit l'ordre de soutenir le corps principal, qui marche sur Saint-Boy et qui attaque le village de front. Pensant que l'ennemi a dû se retirer en partie, Deleisseigues y envoie ses deux compagnies. Les grenadiers sont déjà dans l'eau et passent le Llobrégat ; mais, à la vue des troupes qui occupent les retranchements sur la rive opposée, le commandant croit devoir battre en retraite. Le sous-lieutenant Demarsy n'entend pas l'ordre, et, seul, s'élance au milieu des retranchements. Les Suisses qui les défendaient, interdits à la vue d'une telle audace, mettaient déjà bas les armes devant lui, quand, ne le voyant pas suivi, ils l'entourent et le font prisonnier. Ce jeune et malheureux officier, quelques jours après,

fut assassiné par les Espagnols. Sur tous les autres points, Duhesmes était victorieux.

**Attaque du camp de San-Geronimo, 7 septembre 1808.** — L'ennemi s'était retiré en arrière de Saint-Boy, protégé par une division de Miquelets campée sur les montagnes à San-Geronimo, en avant de Saint-André. Ce voisinage gênant nos mouvements, Duhesmes résolut de s'en débarrasser.

Le 6 septembre, il reconnaît la position ; le 7, le colonel Latour, à la tête du bataillon du 37e, gravit les montagnes sur la gauche de Saint-André et marche droit par la crête sur le camp des Miquelets, les prenant ainsi de flanc, tandis que l'adjudant-commandant Devaux les tourne par la droite. Le jour était à peine levé ; une pluie d'orage avait inondé pendant la nuit les baraques du camp, les Miquelets n'étaient guère prêts à combattre. Un coup de canon tiré comme signal, pour assurer la coïncidence des attaques, fut celui de leur fuite. Vivement poursuivis par le bataillon du 37e, les Miquelets sont bientôt dans une complète déroute. Un officier du 37e, le sous-lieutenant Maurice, fut blessé dans cette affaire.

Après ces combats, Duhesmes rentra dans Barcelone. Jusqu'en novembre il n'y eut plus d'engagements sérieux.

**Combats de Saint-André et de San-Gracia, 8-9-10 novembre 1808.** — A cette époque, une colonne ennemie, sous le commandement du général Vivès, se rapprocha de Barcelone pour l'assiéger.

Le 8 novembre, Duhesmes fait une première sortie et remporte un succès à Saint-André ; une pluie torrentielle arrête le combat et le suspend toute la journée du 9.

Le 10, le gros de la colonne doit marcher sur Horta et Saint-André et n'attaquer que lorsque les bataillons du 37e et du 39e seront engagés. Ceux-ci reçoivent l'ordre de faire une attaque de flanc du côté de San-Gracia. Ils gravissent les pentes dans le plus grand silence et sans tirer un coup de fusil. Les Espagnols ne les voient qu'au moment d'être abordés. Chassés de leur position, ils se retirent en toute hâte sur San-Cugat. Pendant ce temps, une autre compagnie du 37e, agissant de concert avec quatre compagnies napolitaines, se jetait dans la montagne et repoussait les Miquelets.

**Combats autour de Barcelone, 26 novembre 1808.** — Le 26 novembre, les Espagnols avec le général Reding tentent un nouvel effort. Ils sont encore battus ; le bataillon du 37e donne

avec la réserve. Deux officiers sont blessés : le lieutenant Royer, fait capitaine sur le champ de bataille, et le sous-lieutenant Gérôme.

Toutefois, l'ennemi reçoit des renforts, et l'investissement se resserre. Le 7 décembre, la nuit, il cherche à progresser encore; le combat dure jusqu'au matin. Le bataillon du 37e, livré à ses propres forces, empêche l'ennemi d'avancer.

Malgré ces échecs, les Espagnols préparaient les travaux du siège, quand, le 15 décembre au matin, Duhesmes apprit que Saint-André était évacué. L'approche du 7e corps (Gouvion-Saint-Cyr), envoyé par Napoléon au secours de Barcelone, avait déterminé cette retraite. Duhesmes, voulant alors empêcher les Espagnols de se dégarnir devant lui, décide une attaque générale pour le 16. Le village de Sarria, centre des approvisionnements, est pris pour objectif; le 37e et le 93e, avec deux compagnies d'élite du bataillon suisse, furent chargés d'enlever le village. Ils s'en emparent, y entrent au pas de charge, sans pouvoir pousser plus avant. Toutefois, grâce aux voltigeurs du 37e qui en défendent l'entrée, ils s'y maintiennent jusqu'à la nuit.

**Entrée du 7e corps (Gouvion-Saint-Cyr) à Barcelone, 18 décembre 1808.** — Tandis que la garnison de Barcelone fatigue l'ennemi par des sorties fréquentes, le 7e corps s'avance. Après avoir battu les Espagnols à Cardedeu, il fait son entrée à Barcelone, « à la grande joie des soldats de Duhesmes, que la vue d'une armée française venant les débloquer remplissait d'une vive satisfaction. De toutes parts, on s'embrassait avec transport et on se promettait les plus heureux résultats de cette réunion. »

A partir de ce moment, le corps des Pyrénées-Orientales est fondu dans le 7e corps. Le bataillon du 37e reste à la division Chabran.

**Combat de Molins-el-Rey, 20 décembre 1808.** — Gouvion-Saint-Cyr accorde deux jours de repos (18 et 19 décembre) à ses troupes. De cette façon, il laisse aux Espagnols le temps de se concentrer sur le Llobrégat. Son but est de les écraser d'un seul coup. Le 20, Saint-Cyr sort de la place avec son corps d'armée et cinq bataillons de la division Chabran, dont le 37e. Il vient prendre position en face de l'ennemi ; à la droite, en avant de Molins-el-Rey, les bataillons de Chabran; le reste du corps d'armée à gauche à Cornella et au centre à Saint-Félin. Chabran doit attirer l'ennemi par de fausses manœuvres, pendant que le centre et la gauche passeront le Llobrégat, et se précipiter ensuite

sur lui. Le plan réussit pleinement. Les Espagnols s'enfuirent en abandonnant leur artillerie, leur parc à munitions, et en jetant leurs fusils et leurs sacs.

**Combat de Bruch, 1er janvier 1809.** — Vers la fin de décembre, on apprit que l'ennemi s'était retiré dans la forte position de Bruch, près du Mont-Serrat, point où Chabran avait échoué en juin. Gouvion-Saint-Cyr lui offrit de prendre sa revanche, et le bataillon du 37e eut encore l'honneur de s'illustrer dans ce combat, à la tête de la division. Le défilé fut si lestement enlevé qu'on ne subit aucune perte et que celles des Espagnols furent considérables (1er janvier 1809). La division rentra ensuite à Martorell où elle arriva le 10. En route, elle livra encore quelques combats partiels : dans un engagement, le 8, le sous-lieutenant Maurice fut blessé.

Le 11 et le 12, deux compagnies du 37e, envoyées en réquisition, subirent quelques escarmouches dans lesquelles le capitaine Groux et le lieutenant Asselin furent blessés.

**Combats d'Igualada, 17-20 février 1809.** — Pendant la fin du mois de janvier et au commencement de février, la division Chabran reste à Martorell. Mais, Reding arrivant avec quarante mille hommes pour couper Saint-Cyr de ses communications avec la France et Barcelone, le général français rappelle la division Chabran qui doit tomber sur l'ennemi aux environs d'Igualada. Chabot, engagé le premier, est repoussé avec pertes; mais Chabran accourt, le ramène au combat et, de concert avec la division Pino, en tout dix mille hommes, met les Espagnols, au nombre de dix-huit mille, dans une déroute complète. Poursuivis par les Français, ils traversent le village d'Igualada, sans même le défendre, et en abandonnant leurs armes. On avait fait peu de prisonniers. « Les Catalans, disait Gouvion-Saint-Cyr, ont de trop bons jarrets! » (17 février.)

Après ce succès, la division Chabran occupa Igualada. Elle n'y resta pas longtemps. Attaquée par des forces supérieures, le 20, elle recule, mais en défendant pied à pied le terrain. Le bataillon du 37e, en première ligne toute la journée, a trois officiers blessés : les capitaines Federlin et Lecouflay; le sous-lieutenant Gérôme. Chabran se retire à Villafranca.

**Combat de Molins-el-Rey, 14 mars 1809.** — C'est là que, dans les premiers jours de mars, il reçut de Gouvion-Saint-Cyr l'ordre de se porter sur Molins-el-Rey, occupé en force par les Espagnols.

Le 10 et le 12, il fait deux fausses attaques, sans oser marcher plus avant. Le 14, il revient sur la position, hésitant encore. Mais ses troupes, énervées par les deux tentatives sans résultat des deux jours précédents, s'élancent d'elles-mêmes sur l'ennemi, enlèvent le pont et s'établissent sur les deux rives de la rivière. Le bataillon du 37e se signale particulièrement pour son entrain et sa bravoure.

Il devait payer cher son succès : presque tous ses officiers étaient blessés : le chef de bataillon Deleisseigues; les capitaines Balland, Féderlin (déjà blessé le 20 février), Froment (blessé sur le même champ de bataille, le 7 juin 1808) ; les lieutenants Asselin, Didier, Thiéry, Devaux; les sous-lieutenants Bonnenfant, Deguercy, Maurice (blessé le 7 septembre 1808), et aussi le sergent-major Dupont (blessé à l'assaut de Girone).

Le 20, la division rentre dans Barcelone.

A cette époque, elle passe sous le commandement de Chabot jusqu'en juin 1811.

Tandis que le 7e corps sous Gouvion-Saint-Cyr, et bientôt sous Augereau, opère en Catalogne (siège de Girone), la division reste dans Barcelone et constitue la garnison de la place. La province est infestée de Miquelets qui attaquent tous les convois. Alors Augereau, revenant de Girone, ordonne à Duhesmes de faire sortir un détachement qui marchera à sa rencontre. Duhesmes donne trois bataillons, dont celui du 37e au colonel Guéry.

**Combat de Granollers, 19, 20, 21 janvier 1810. Mort du commandant Deleisseigues.** — Le colonel en place un à Santa-Perpetua, un à Mollet, et le 3e, celui du 37e, à Granollers, sans prendre aucune disposition pour se garder. Les deux premiers sont pris et presque tout entiers passés au fil de l'épée. Le bataillon du 37e se retranche dans le couvent de Granollers. Sommé de se rendre, le commandant Deleisseigues répond par des coups de feu, se défend pendant trois jours avec la dernière énergie et tombe mortellement frappé, le 21 janvier 1810, en excitant ses hommes à se défendre encore. Le bataillon est sauvé par l'approche de l'armée d'Augereau.

Le commandant Deleisseigues avait été nommé au 37e en 1807. C'était un brave. A la bataille d'Ukerath (20 juin 1796, 1er messidor an IV), lieutenant au 2e bataillon du Finistère, il avait gagné sur le champ de bataille ses épaulettes de capitaine et avait reçu pour sa belle conduite une lettre de félicitations du Ministre.

A la suite de ces événements, le général Duhesmes est remplacé par le général Rey (février 1810), et celui-ci par le général Mathieu (octobre 1810).

Le bataillon du 37e, après la mort du commandant Deleisseigues, passe sous les ordres du capitaine Féderlin, le blessé d'Igualada et de Molins-el-Rey, nommé commandant (avril 1810); puis, en octobre 1810, sous les ordres du commandant Mellet. A cette époque, le 7e corps qui est commandé depuis le mois de mai par Macdonald, est scindé. Une partie se fond avec le 3e corps (Suchet); l'autre, dont le 37e fait partie, reste avec le duc de Tarente. Il opère dans la haute Catalogne et livre des combats partiels sans grande importance, mais dans lesquels le 37e est assez éprouvé.

**Affaires des 10 et 24 mai 1811.** — Le 19 août 1810, aux environs de Barcelone, le lieutenant Didier est blessé. Plus tard, en 1811, deux capitaines sont tués: l'un, le capitaine Seras, au Pertus (10 mai); l'autre, le capitaine Lecouflay, à Figuières (24 mai).

Quelques jours après, en juin, les cadres du 4e bataillon sont rappelés en France, à Besançon, par Perpignan. Tous les hommes avaient été versés dans les 5e, 11e, 79e et 102e régiments d'infanterie de ligne qui restaient en Espagne.

Les officiers de ce bataillon, en quittant cette terre d'Espagne où ils avaient si vaillamment combattu pendant plus de trois ans et où ils laissaient ensevelis plus d'un brave, allaient préparer des recrues pour une lutte plus périlleuse et plus pénible encore. Nous les retrouverons dans la campagne de Russie, se conduisant en héros aux batailles de Polotsk.

# CHAPITRE XXI

# CAMPAGNE DE RUSSIE

1812

## GRANDE-ARMÉE

**Origines.** — Pendant les années 1810 et 1811, le 37$^e$, avec le colonel Gauthier, est au corps d'observation de la Hollande.

Au commencement de janvier 1812, le 37$^e$, commandé par le colonel Mayot (1$^{er}$, 2$^e$, 3$^e$, 4$^e$, 5$^e$ et un 6$^e$ bataillon qui vient d'être formé), quitte la Hollande pour venir en Allemagne faire partie du corps d'observation de l'Elbe qui devient bientôt (mars 1812) 2$^e$ corps de la Grande-Armée, sous le commandement du général Oudinot. Le 8 janvier, placé à la division Verdier, le 37$^e$ est à Munster, le 8 avril à Stettin, le 14 mai à Marienwerder.

Napoléon vient de déclarer la guerre aux Russes. Le 37$^e$ va prendre part à cette pénible campagne entreprise à six cents lieues de la France. S'il ne pénètre pas avec le centre de la Grande-Armée jusqu'au cœur de la Russie, s'il n'est pas avec ceux qui combattront à Smolensk, à Valoutina, à la Moscowa, à Krasnoë, il aura lui aussi sa part de souffrances et de luttes glorieuses dans les célèbres journées de Polotsk et de la Bérézina.

**Combats de Dunabourg, 13 juillet, de Jacobouwo, 31 juillet, et sur la Drissa, 1$^{er}$ août 1812.** — Le 24 juin, le 2$^e$ corps passe le Niemen à Kowno. Le 6$^e$ bataillon du 37$^e$ est resté à Spandau. Le 2$^e$ corps marche vers la Duna. Le 37$^e$ combat à Dunabourg (13 juillet) et à Jacobouwo (31 juillet). Dans cette dernière affaire, le capitaine Miotte du 37$^e$ est blessé.

Le 1er août, Oudinot, ayant appris que les Russes, commandés par Wittgenstein, étaient à cheval sur la Drissa, profite de cette position défavorable, démasque une batterie de quarante pièces de canon et lance les divisions Verdier et Legrand au pas de charge, la baïonnette en avant : quinze mille Russes sont jetés dans la rivière, trois mille hommes et tous les canons sont pris.

Malgré la chaleur torride, les troupes ont combattu avec un entrain admirable, et le soir tous les régiments reçoivent les félicitations du maréchal. Le 37e avait été assez éprouvé dans ce combat : le capitaine Gindre, les sous-lieutenants Devilleneuve et Fontanie avaient été blessés.

**Bataille de Polotsk inscrite au drapeau du Régiment, 16, 17 et 18 août 1812.** — Après le combat sur la Drissa, Wittgenstein s'étant renforcé de douze bataillons venus de Dunabourg, Oudinot veut l'attirer sur Polotsk et vient y ranger les 2e et 6e corps.

*Journées du 16 et du 17.* — Du 11 au 16 août, les 2e et 6e corps livrent quelques combats partiels. Dans la journée du 16, Oudinot réunit un conseil pour savoir s'il faut, oui ou non, passer sur la rive gauche de la Duna. Le canon vient dissoudre le conseil, chacun étant obligé de courir à la tête de ses troupes. Un combat terrible s'engage sous les murs et dans les jardins de Polotsk, que défend la 8e division. Les Russes reculent et le général Verdier, grièvement blessé, laisse le commandement de la division au général Valentin.

Le 17, la division Legrand et le 6e corps tiennent tête aux Russes, Oudinot est blessé ; Gouvion-Saint-Cyr prend le commandement. La 8e division est restée sur la rive gauche de la Duna.

*Journée du 18.* — L'ennemi étant campé à une portée de fusil de nos troupes, Gouvion-Saint-Cyr résolut de l'attaquer, mais seulement à la fin de la journée, vers quatre heures, pour que la nuit puisse arrêter le combat.

A une heure de l'après-midi, il feint un mouvement de retraite et ordonne au parc des équipages de se mettre en marche sur la route de Polotsk ; la 8e division remonte la rive gauche et semble prendre la queue du convoi ; en même temps, l'artillerie passe sur la rive droite. Tout à coup, à trois heures et demie, la division Merle fait un à droite, traverse la Duna et vient s'établir dans le ravin de la Polota, où elle est masquée aux vues de l'ennemi

avec la division Legrand et les divisions Deroy et de Wrède du 6^e^ corps.

A cinq heures, la canonnade commence et jette dans l'armée russe un désordre indescriptible. Les quatre divisions d'infanterie sortent alors du ravin de la Polota, partie en colonnes et partie déployées. Elles marchent échelonnées, bien reliées entre elles et chacune s'étant formé sa réserve. La division de Wrède aborde la gauche ennemie ; la division Deroy se dirige sur la gauche du château de Prissmenitza, que la division Legrand attaque de front, tandis que la division Valentin, ayant le 37^e^ à sa droite, marche sur les troupes russes appuyées à la droite du château. Nos soldats s'avancent bravement, sans tirer, sous un feu meurtrier. Bientôt l'artillerie française se tait, on aborde l'ennemi : « Le choc fut terrible, la mêlée très longue ; ce fut une lutte corps à corps. Les Russes montrèrent dans cette affaire une bravoure soutenue et une intrépidité individuelle dont on a peu d'exemples : surpris, rompus, leurs bataillons isolés aussitôt qu'assaillis, ils ne se déconcertèrent pas et continuèrent à se battre avec une extrême lenteur. » Malgré cette défense héroïque, nos troupes enlevèrent le château à la baïonnette.

Ce premier succès nous avait coûté cher. Cependant, malgré les pertes éprouvées, les troupes des quatre divisions se reforment pour parer à la contre-attaque des Russes. Le combat, à peine terminé, recommence : une batterie russe couvre la 8^e^ division d'une grêle de projectiles. Le 37^e^ et le 124^e^, en tête d'une colonne d'attaque, semblent hésiter. A ce moment, le capitaine Gérard, aide de camp du général Pouget, passant à cheval, pressent un mouvement de recul qui peut nous être funeste. Il saisit alors un fanion du 124^e^, place son chapeau sur la lance et, bravant une mort certaine, aux cris de : « En avant ! la charge ! Vive la France ! » s'élance à plus de cent mètres de la ligne. Electrisés par ce généreux dévouement, les régiments se jettent sur la batterie et l'enlèvent. Les Russes, écrasés partout, sont rejetés sur la forêt qu'ils avaient derrière eux où, à la faveur de l'obscurité, ils échappent à un nouveau désastre.

Les Français avaient perdu deux mille hommes, les Russes quatre mille. Mais de beaux trophées restaient entre nos mains : « douze cents prisonniers et quatorze pièces de canon n'étaient pas un succès facile à obtenir sur une armée non seulement plus nombreuse, mais que tant de circonstances rendaient supérieure

à la nôtre, exténuée par six mois de marches forcées et six semaines de privations rigoureuses. »

En apprenant cette victoire, l'Empereur envoya au général Gouvion-Saint-Cyr le bâton de Maréchal de l'Empire.

Dans ces deux journées du 16 et du 18 août, les régiments de la 8e division avaient combattu presque toujours en première ligne, partout victorieux, mais aussi cruellement éprouvés.

Le 17, à la défense des jardins de Polotsk, le 37e avait eu trois capitaines tués : les capitaines Lefiot, Dautel et Miotte (blessé le 31 juillet) ; le capitaine Alexandrini, les sous-lieutenants Richard et Villemain, blessés ; le sergent Lance avait été deux fois blessé.

Le 18, à l'assaut du château de Prismenitza et dans la charge héroïque sur la batterie russe, le général Valentin avait été blessé ; le colonel Mayot tombait mortellement frappé, à la tête de son régiment, et, à ses côtés, seize officiers : les lieutenants Bullot et Froment tués ; les chefs de bataillon d'Har et Tavernier, blessés, et avec eux les capitaines Argenton, Asselin, Royer et Régille, ce dernier mort le 25 des suites de sa blessure ; les lieutenants Bonnenfant, Brochet, Raguet de Briançon, Félix, Martin, Nicot ; les sous-lieutenants Toussaint et Cornet, mort le 10 septembre ; le sergent-fourrier Zanoly et l'adjudant Jacquemin.

En versant ainsi leur sang, ces braves avaient fixé la victoire et conquis un nouveau titre de gloire au Régiment. Deux mois plus tard, le même jour, sur ce même champ de bataille, le 37e devait encore s'illustrer. Une telle gloire méritait de rester immortelle : le nom de Polotsk figure à côté de celui de Zurich sur le drapeau du Régiment.

**Deuxième bataille de Polotsk, 18 octobre.** — Il fut impossible de faire mouvoir les 2e et 6e corps avant le 22. Le 2e corps fut placé sur la rive droite de la Duna. La 8e division était passée sous les ordres du général Maison. Les Russes, ayant reçu des renforts, débordaient le 2e et le 6e corps. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr pensa repasser sur la rive gauche ; mais, craignant de mécontenter Napoléon, il résolut de se fortifier dans Polotsk.

Wittgenstein, ayant cinquante mille hommes, se disposait à prendre l'offensive et à couper le 2e corps de la Grande-Armée.

La lutte allait encore être inégale. Gouvion Saint-Cyr avait à peine vingt-huit mille hommes (quinze mille pour le 2e corps, treize mille pour le 6e), affaiblis par les privations, le manque de nourriture et qui, à l'approche des grands froids succédant

aux chaleurs torrides de l'été, n'avaient pour se couvrir que le pantalon de toile avec lequel ils avaient passé le Niémen en juin.

Le 16 octobre, il y eut un léger engagement avec le général Maison à Kozianouï. Le 17, la 9e division eut un brillant combat d'avant-postes à une lieue de Polotsk. Le 18, à six heures du matin, la 8e et la 6e division du 2e corps étaient en bataille sur la rive gauche de la Polota, face au nord, la 9e division en avant. Voulant prendre les Français à revers, Wittgenstein envoie sa droite, en face de nous, sur la route de Saint-Pétersbourg, et avec sa gauche et son centre passe sur la rive gauche de la Polota. Le maréchal avait prévu le cas. Il donne l'ordre aux 6e et 8e divisions de laisser seulement leurs postes en face de la droite russe et de faire demi-tour pour recevoir le choc principal. Les deux divisions Legrand et Maison, à peine huit mille hommes, luttèrent toute la journée contre trente mille Russes. Rien ne put les ébranler. Wittgenstein fit charger son infanterie et sa cavalerie ; elles furent repoussées sans avoir obtenu le moindre résultat. Il ne parvint même pas à conserver une batterie en briques située en avant du front de la division Maison. Défendue par les 2e et 37e Régiments d'infanterie, elle fut prise et reprise plus de sept fois et resta définitivement en notre pouvoir. « Le général Maison, écrivait le maréchal dans son rapport, acquit beaucoup de gloire dans cette journée, et les 2e et 37e Régiments y virent croître leur réputation. » La position de Wittgenstein n'aurait pas été tenable sans l'espoir que lui donnait sa droite. Mais la 9e division la reçut comme les 6e et 8e avaient fait de la gauche. La nuit mit fin au combat et laissa les Russes partout vaincus.

Le maréchal, blessé au début du combat, n'avait cependant pas cessé de diriger ses troupes.

Le 37e, dont la conduite avait été si brillante, avait eu trois officiers blessés : les capitaines Renaud (mort le 1er novembre), Duval et Noël. L'adjudant Kienner avait été tué.

**Dernier combat et retraite sous Polotsk, 19 octobre.** — L'armée coucha sur les positions, le maréchal pensant ne rien avoir devant lui. Toutefois, il donna l'ordre au général Corbineau de pousser très avant, au lever du jour, pour observer l'ennemi.

Le 19, à dix heures du matin, le général Corbineau signale l'arrivée d'un nouveau corps russe, celui de Steingell, et Wittgenstein, à une lieue derrière lui. Steingell devait, en effet, repousser les troupes françaises qui lui seraient opposées et gagner les

ponts sur la Duna; à ce moment, Wittgenstein s'élancerait sur nous avec toute son armée et nous couperait la retraite.

Gouvion-Saint-Cyr forme alors un détachement, composé d'un régiment d'infanterie pris dans chaque division du 2e corps, et en confie le commandement au général Amey. Celui-ci contint toute la journée l'ennemi à Ouchatsck. Mais la situation devenait périlleuse, l'armée de Wittgenstein pouvant apparaître d'un moment à l'autre. Les généraux entourant le maréchal lui demandaient de faire commencer la retraite. Gouvion-Saint-Cyr s'y refusa, pensant que le moindre mouvement rétrograde qu'apercevrait l'ennemi deviendrait le signal de son attaque, et celle-ci, un avertissement pour les troupes de Steingell de redoubler d'énergie : le général Amey ne serait plus capable de lui résister et, Steingell arrivant aux ponts, l'armée française courait à un désastre. Le maréchal attendit la nuit. A la fin du jour, une brume épaisse rendant de bonne heure l'obscurité presque complète, Gouvion-Saint-Cyr ordonna la retraite. Elle commença dans le plus grand ordre quand, par malheur, un des chefs de la division Legrand fit mettre le feu aux baraques. Un vaste incendie éclata tout à coup sur toute la ligne de nos camps, soit que la flamme eût été portée par le vent, soit que, par esprit d'imitation, le feu eût été mis sur d'autres points. Aussitôt que les Russes aperçurent les flammes, ils comprirent que l'armée se retirait, coururent aux armes et se précipitèrent sur nos positions croyant n'avoir qu'à se présenter pour prendre des fuyards et des canons. « Mais ils furent reçus avec une bravoure surprenante par les divisions Merle et Maison, chargées de protéger la retraite. Placés derrière des palanques, apercevant à la lueur de l'incendie les Russes comme en plein midi, nos soldats les ajustèrent à bout portant et en firent un grand carnage. » A deux heures du matin ils luttaient encore, lorsque le maréchal donna l'ordre aux divisions Merle et Maison d'effectuer aussi leur passage. Elles se replièrent toujours en combattant. A trois heures, les 2e et 6e corps étaient sur la rive gauche de la Duna. La lutte, qui n'avait pas cessé depuis cinq heures du soir, était terminée et nos soldats, exténués, se couchèrent, sans feu, sur la terre détrempée.

**Poursuite du corps russe de Steingell, 20 octobre. Retraite sur l'Oula et combat de Smoliany, 31 octobre 1812.** — Ils ne devaient pas se reposer longtemps. Le 37e, qui avait combattu le 16 et le 17, aux environs de Kousianouï, qui avait fait dans la nuit et la matinée du lendemain une marche forcée

pour combattre toute la journée du 18, on sait avec quelle valeur, dans la vallée de la Polota, et qui venait de lutter jusqu'à deux heures de la nuit, au milieu de l'incendie, contre les Russes, le 37e fit partie, avec le 19e, le 124e, le 2e régiment suisse, le 7e cuirassiers et la brigade de cavalerie du général Corbineau, d'une nouvelle colonne sous les ordres du général de Wrède. Celui-ci avait reçu l'ordre de marcher en trois colonnes à la rencontre du corps de Steingell. Parti à quatre heures et demie du matin, le détachement ne tarda pas à rencontrer les Russes. La colonne du centre, où se trouvait le 37e, joignit, la première, l'ennemi. Le combat s'engageant dans un bois, les Russes ne purent se déployer et le nombre dut céder à la bravoure. Chargés à la baïonnette, culbutés, ils furent forcés de rétrograder après avoir perdu dix-huit cents hommes et une vingtaine d'officiers. Deux jours après, le 23, le 37e rejoignit avec les autres régiments d'infanterie le 2e corps qui se retirait sur l'Oula.

Cependant, par ordre de l'Empereur, le maréchal Victor, duc de Bellune, à la tête du 9e corps, fort de vingt-cinq mille hommes, accourait de Smolensk pour se joindre à Gouvion-Saint-Cyr et rejeter Wittgenstein au-delà de la Duna. Ce projet eût été certainement suivi d'un prompt effet si Gouvion-Saint-Cyr avait eu le commandement supérieur. Mais Victor étant le plus ancien, Gouvion-Saint-Cyr ne voulut pas servir sous ses ordres et, après avoir fait sa jonction le 30 octobre, il quitta l'armée pour rentrer en France. Le duc de Bellune, ne connaissant pas le pays, n'osa pas attaquer Wittgenstein qu'il aurait pu écraser avec d'autant plus de facilité que ce dernier ignorait la réunion des 9e et 2e corps. Quelques combats partiels eurent lieu sur l'Oula, près du château de Smoliany, le 31 octobre : le 37e, fortement engagé, y perdit le capitaine Renard, les sergents Holmeck et Bonneau ; le lieutenant Cartoux fut blessé ainsi que les sergents Laure et Vilchair. Ce dernier fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.

**Jonction des 2e et 9e corps avec la Grande-Armée.** — Après cette affaire, les 2e et 9e corps se retirèrent sur Sienno, à une journée de marche de Smolensk, où venait d'arriver la Grande-Armée avec Napoléon (12 novembre).

A cette époque, les troupes du 2e corps peuvent goûter un repos qui leur était bien nécessaire. Le maréchal Oudinot vient reprendre le commandement du 2e corps et le commandant Fortier, major au 37e depuis le 1er février 1812, est nommé colonel

du Régiment (15 novembre), en remplacement du colonel Mayot, tué à Polotsk.

Le 22, la situation de la Grande-Armée devint critique: elle avait Tschittchakoff, en face d'elle, sur la rive droite de la Bérézina ; Wittgenstein, sur sa droite, devant Borizow ; sur ses derrières Kutuzoff. Napoléon comprend alors qu'il faut en toute hâte passer la Bérézina, en enclavant la Grande-Armée, qui est affaiblie et exténuée, entre deux corps à peu près valides, le 2e et le 9e : Oudinot, à l'avant-garde, pour forcer le passage et repousser Tschittchakoff, Victor, à l'arrière-garde, pour arrêter Kutuzoff et Wittgenstein.

**Combat de Borizow, 24 novembre.** — Napoléon avait pensé effectuer son passage à Borizow. Le 24, Oudinot attaque les Russes en ce point, bat la division Lambert, lui fait prisonniers deux ou trois mille hommes, la rejette sur la rive droite de la Bérézina et fond sur le pont. Mais alors l'artillerie russe fait pleuvoir une grêle de projectiles. En quelques instants, le pont est détruit et brûlé, le seul pont sur lequel on pût passer la Bérézina! La situation est désespérée. Napoléon pressentait un « nouveau Pultawa », quand le général Corbineau, détaché du 2e corps depuis Polotsk, ayant échappé comme par miracle à une nuée de Cosaques qui le poursuivaient, rejoignit Oudinot et lui annonça qu'il avait trouvé un point de passage à Studianka. Cette découverte inattendue fit luire un rayon d'espérance et Oudinot dépêcha le général Corbineau auprès de Napoléon.

Aussitôt des ordres sont donnés pour la construction des ponts.

On sait avec quel dévouement fut exécuté ce travail par le général Eblé et ses pontonniers qui n'hésitèrent pas à rester, toute la journée du 26, dans l'eau chargée de glaçons, par un froid devenu subitement très vif: « L'eau gelait, il se formait autour de leurs jambes des glaçons qui, s'attachant aux chairs, causaient les plus vives douleurs. Ils souffraient sans se plaindre, sans paraître même affectés, tant était grande leur ardeur à ce travail dont dépendait le salut du maître du monde. » (Thiers.)

Dans la nuit du 25 au 26, le 2e corps défila dans le plus grand ordre sous les yeux de Napoléon. Une partie de l'armée passa ensuite le 26 et le 27.

**Combats sur la rive droite de la Bérézina, 26 et 28 novembre.** — Aussitôt qu'Oudinot eut atteint la rive droite, il attaqua les Russes, l'avant-garde de Tschittchakoff. Le combat fut court mais

vif. On leur tua deux cents hommes et on s'établit dans une bonne position pour couvrir le passage.

Le 28, Tschittchakoff, trompé longtemps sur le point de passage choisi par Napoléon, est enfin arrivé avec toutes ses forces devant Studianka. Oudinot, avec la division Legrand, Maison, la division polonaise Dombrowski et les cuirassiers de Doumerc, doit lui tenir tête. Napoléon est en arrière avec sa garde. Sur la rive gauche, Victor est opposé à Wittgenstein renforcé par quelques corps de Kutuzof. Là, le combat est déjà engagé depuis le 27 au soir.

Dès la pointe du jour, le 28, le duc de Reggio est en contact avec les Russes. Le froid est terrible, un vent glacial souffle du nord; nos soldats qui depuis plusieurs jours manquent de vivres, sont cependant pleins d'entrain. La lutte s'engage très vive dans les bois de sapins au milieu desquels avaient été opérées des coupes nombreuses. Les arbres abattus couvrant le sol, le combat de tirailleurs était seul possible, circonstance très favorable pour nos soldats intelligents et braves. Ils soutiennent une lutte opiniâtre dans les taillis et chargent à la baïonnette dans les éclaircies. Oudinot et Legrand sont blessés, Ney vient prendre le commandement et, profitant d'un terrain découvert, fait charger les cuirassiers de Doumerc sur la droite. Le choc est si violent que l'infanterie russe est rompue et sabrée. En même temps, Ney lance son infanterie en avant. « L'héroïque Maison, mettant pied à terre, se saisit d'un fusil, charge les Russes à la tête de ses fantassins, les culbute et les force à se replier dans l'épaisseur du bois. » L'ennemi avait perdu, outre trois mille prisonniers, environ trois mille morts ou blessés.

Le 37e, entraîné par l'exemple de Maison, avait glorieusement combattu. Il laissait sur le champ de bataille quatre officiers mortellement blessés : les capitaines Robert et Bourdouche, les sous-lieutenants Olivier et Combastel. Le colonel Fortier et six de ses officiers avaient été blessés, à savoir : le major Fournier, le chef de bataillon Cottenet, les capitaines Gindre et Darbel, le lieutenant Villemain, le sous-lieutenant Crotti, fait prisonnier, et le chirurgien Blanc. Deux sous-officiers étaient également blessés : le sergent Pierson nommé adjudant, et le sergent-major Laure qui, blessé deux fois, reçut quelques jours après les épaulettes de sous-lieutenant.

Sur la rive droite de la Bérézina, le maréchal Victor avait fait

des prodiges de valeur. Le combat, commencé le 27 au soir, ne se termina que le 28, à la tombée de la nuit. A la faveur de l'obscurité, le 9e corps repassa sur la rive gauche.

« Tel fut, écrit Thiers, cet immortel événement de la Bérézina, l'un des plus tragiques de l'histoire. Les Russes, effrayés du grand nom de Napoléon, hésitant à lui barrer le chemin, ne voulant l'essayer qu'en masse, lui avait laissé le temps de trouver un passage, d'y jeter des ponts et de le franchir. Napoléon dut au hasard miraculeux de l'arrivée de Corbineau, à la sagacité et au courage de celui-ci, au noble dévouement d'Éblé, à la résistance désespérée de Victor, à l'énergie d'Oudinot, de Legrand, de Maison, de Doumerc et de Ney, et enfin à son dévouement sûr et profond, Napoléon dut d'avoir échappé par une scène sanglante au plus humiliant et au plus accablant des désastres. A peine sortie de cet affreux carnage, l'armée avait cependant le sentiment d'un triomphe, triomphe douloureux payé de cruels sacrifices, triomphe néanmoins et l'un des plus glorieux de notre histoire: car les vingt-huit mille hommes qui combattaient ainsi à cheval sur une rivière contre soixante-douze mille auraient dû être pris jusqu'au dernier. »

Le soir de cette journée et toute la journée du 29, on resta sur le champ de bataille. Nos soldats couchèrent sur cette terre glacée sans tentes, ni abris, avec peu ou point de feu, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de farine délayée dans de l'eau.

**Retraite. Combat de Pletchenitzy, 30 octobre, et de Molodeczno, 4 décembre.** — Le 30, on se remit en marche pour gagner au plus vite la route de Wilna. Marche pénible au milieu de forêts marécageuses où les routes étaient établies tantôt sur des lits de fascines, tantôt sur des ponts. En y mettant le feu, l'avant-garde des Russes, quelques Cosaques, auraient pu arrêter toute l'armée. Cette avant-garde heureusement n'en fit rien. Elle était occupée d'assiéger dans une grange le maréchal Oudinot, gravement blessé et n'ayant avec lui qu'une cinquantaine d'hommes qui escortaient les officiers blessés dans la journée du 28. L'intrépide maréchal se défendait avec ceux qui l'entouraient contre de nombreux assaillants; lui-même, se servant de ses pistolets, tirait à travers quelques ouvertures pratiquées dans les murailles de la chaumière. L'armée en arrivant le dégagea, lui et ses compagnons d'infortune, et dispersa les Cosaques.

« Le maréchal Ney, ayant remplacé Oudinot dans son commandement du 2e corps, avait rencontré, dit Thiers, un lieutenant digne de lui, c'était le général Maison, son égal en bonne santé, en bonne humeur, en intrépidité et joignant à toutes les qualités du soldat une rare sagacité militaire. Tous deux s'entendaient parfaitement. »

Napoléon, qui avait placé le 2e corps à l'avant-garde pour passer la Bérézina, comptant sur l'intelligence de ces deux chefs et sur la bravoure de leurs hommes, leur avait encore confié un poste d'honneur: le 2e corps formait l'arrière-garde de l'armée. Le 30, il atteignit Pletchenitzy. Là, il fut assailli par le général Platow, qui dirigeait la poursuite. Un encombrement effroyable se produisit à l'entrée du village et, pendant un moment, Ney et Maison furent dans l'impossibilité de se mouvoir et de faire agir leur artillerie. Ayant réussi à se débarrasser, ne se trouvant plus qu'à la tête d'un millier d'hommes, ils parvinrent, heureusement secourus par douze mille Polonais, à repousser les Russes. Dans cette affaire le sous-lieutenant Vilchair du 37e fut blessé.

La marche en retraite continue. Le froid, qui avait un moment fléchi avant le passage de la Bérézina, avait repris depuis; le thermomètre descendit jusqu'à 24° réaumur. Sur cette route de neige glacée, les hommes qui tombaient n'avaient plus la force de se relever et, aux bivouacs, on en trouvait le matin qui étaient morts de froid ou les pieds brûlés par le feu. Ils luttèrent encore, soutenus par leurs infatigables chefs, Ney et Maison, et battirent les Russes, le 4 décembre, à Molodeczno.

Là finit, pour cette période, l'histoire du 37e. Pendant toute cette marche en retraite, le Régiment n'est représenté que par quelques hommes dans ce corps d'armée dont l'effectif, s'élevant encore à huit ou dix mille hommes le 28, n'était plus que de cinq à six cents hommes dans les derniers jours qui précédèrent l'arrivée de l'armée à Wilna (8 décembre).

Le 2e corps, comme le 1er, le 3e, le 4e et le 9e, acheva de se dissoudre sous l'action d'un froid sans cesse croissant (le thermomètre était descendu au-dessous de 30° réaumur), et sous l'action d'une marche sans repos. Les hommes sans nourriture, sans chaussures, sans vêtements, obligés de s'envelopper les pieds et le corps dans des morceaux de chiffons, de couvertures et de peaux d'animaux finirent par s'en aller chercher de quoi se nourrir, se chauffer ou mourir. Ceux qui ne périrent pas, ou bien regagnèrent leur pays à travers l'Allemagne et la Pologne, ou bien

vinrent rejoindre les cadres aux points de ralliement qui furent donnés. Les officiers, une trentaine par régiment, et les sous-officiers porteurs de drapeaux avaient en effet reçu l'ordre de se rallier derrière la Vistule ; ceux du 37e, avec ceux des 2e et 3e corps, à Marienbourg.

Les restes de la Grande-Armée, après s'être arrêtés deux jours à Wilna, les 8 et 9 décembre, avaient gagné le Niémen. Là, Ney et Gérard, avec cinq cents hommes, livrèrent un dernier combat pour arrêter une dernière fois les Russes. Laissés presque seuls avec quelques officiers, ils n'eurent plus qu'à songer à leur sûreté personnelle, et, suivant le lit encaissé et fortement gelé du fleuve, ils parvinrent à se dérober à l'ennemi.

A dater de ce moment, il n'y a plus un seul corps d'armée, la retraite s'achève par petites bandes éparses, fuyant à travers les plaines de la Pologne devant les dernières courses des Cosaques.

Telle fut cette lamentable épopée dans laquelle plus de trois cent mille hommes périrent par le feu, le froid et la misère.

Le 37e avait perdu presque tous ses hommes et un bon nombre de ses officiers. Il avait eu du moins l'honneur avec le 2e corps dont il faisait partie, après avoir immobilisé et écrasé une partie de l'armée russe devant Polotsk, d'apporter à la Grande-Armée revenant de Moscou un appoint assez solide pour la sauver d'une effroyable catastrophe à la Bérézina et, tant que cela lui fut possible, couvrir sa retraite. Aussi à la tristesse que l'on éprouve en songeant aux souffrances et à la mort de tant de braves restés ensevelis dans les plaines glacées de la Russie, se mêle du moins la consolation de savoir que sur eux, comme sur ceux qui ont survécu à tant de misères, plane une auréole internissable de gloire.

---

## CHAPITRE XXII

# CAMPAGNE DE SAXE

1813

### Première période, 17 mars-3 juin 1813.

**Origines. Réorganisation du Régiment.** — L'année 1813 commença pour la France sous de bien fâcheux auspices : à peine les glorieux débris de notre armée, revenant de Russie, eurent-ils franchi la Vistule et commencé à se réorganiser qu'une nouvelle coalition éclata contre Napoléon, formée entre le Czar, l'Angleterre, la Suède et la Prusse. La guerre est déclarée le 17 mars. Elle se divise en deux périodes :

Dans la première, l'Empereur, combattant avec cent cinquante mille hommes, presque tous jeunes conscrits, contre plus de cent soixante mille Prussiens et Russes déjà exercés, remporte en moins d'un mois des succès foudroyants qui lui rendent tout son prestige aux yeux de l'Europe stupéfaite.

Pendant cette première période, le 37e, de même que les autres corps, n'a pas pris une part active à la guerre, il s'est peu à peu reformé. De Marienbourg, point de concentration qui leur avait été donné, les restes du 2e corps, avec Victor pour chef, s'étaient portés sur l'Oder ; ils étaient à Custrin le 24 janvier. Le 37e, à cette époque, n'a qu'un seul bataillon (le 2e) ; le 15 avril, avec le 2e bataillon du 19e, il forme le 39e régiment provisoire. Ce régiment fait partie de la 1re division du 2e corps, laquelle est envoyée à Bernbourg pour couvrir les défilés de la basse Saale.

Au commencement de juin, le 2e corps tout entier (seize régiments d'infanterie) est cantonné sur les bords de l'Oder, aux

environs de Crossen, pour achever de s'y instruire et pour s'y approvisionner. Le 37e est reformé avec les 1er, 2e et 4e bataillons, commandants d'Har, Singry et Meslin. Le 3e bataillon est partagé pour se joindre aux garnisons des places de Magdebourg et de Custrin.

## Deuxième période, 10 août-4 novembre 1813.

**Origines.** — Le Régiment, toujours sous les ordres du colonel Fortier, est à la 4e division, général Dubreton, 2e brigade, général Brun.

Au moment où la deuxième période de la campagne va s'ouvrir, à la rupture de l'armistice de Pleswitz, Napoléon a cinq cent mille hommes à opposer aux huit cent mille des alliés auxquels s'est jointe l'Autriche. Les coalisés ont formé trois grandes armées : une, sur notre droite, en Bohême ; une autre, en face de nous, en Silésie ; une troisième, à notre gauche, du côté de Berlin. L'Empereur prend l'Elbe pour ligne de défense et dispose ses corps comme il suit : Gouvion Saint-Cyr, face aux débouchés de l'Elbe, gardant les passages venant de Bohême en Saxe ; Vandamme, à sa gauche, pour garder les défilés de Bohême aboutissant en Lusace ; enfin, Victor à Zittau, au pied des monts de Bohême. D'autres corps sont à l'extrême gauche sur la Bober, à Bautzen.

**Bataille de Dresde, 27 août 1813.** — C'est à Wittemberg, où il était depuis le 8 juillet (le 37e avec la division Dubreton était campé à Furstemberg), que, le 8 août, Victor reçoit l'ordre de se rendre à Zittau. Il y arriva le 18, et, le 20, Napoléon vint lui-même disposer son corps ainsi que celui de Poniatowski à l'entrée du défilé, en leur enjoignant de résister au moins trois jours aux plus fortes attaques. Tout à coup, le 21, l'armée de Silésie, commandée par Blücher, violant l'armistice, attaque notre gauche. Elle est vigoureusement repoussée par Ney. Toutefois, l'Empereur ne s'attend pas à une attaque de ce côté et il apprend en effet, le 22, que toute l'armée de Bohême (Prussiens, Russes, Autrichiens, deux cent cinquante mille hommes, sous Schwartzemberg) marche en quatre colonnes sur Dresde. Ordre est aussitôt donné à la Garde, à Marmont, à Victor de se replier sur Dresde pour se joindre à Saint-Cyr qui défend la place. Le 24, au matin, Victor se met en marche, et, le 26, son corps d'armée

arrive harassé à deux lieues de Dresde. Le canon tonne, c'est la première attaque des Prussiens de l'armée de Schwartzemberg. Des sorties vigoureuses, exécutées sur plusieurs points, les forcent à reculer. Le duc de Bellune envoie demander à l'Empereur s'il doit marcher au canon et reçoit l'ordre de se porter sur la ville. Malgré leur extrême fatigue et une pluie diluvienne, les troupes se remettent en marche à neuf heures du soir. A minuit, elles sont aux portes de Dresde et passent la nuit en colonnes serrées sur la route.

Le lendemain, 27 août, le 37ᵉ avec le 2ᵉ corps va prendre part à la bataille de Dresde, bataille décisive où on lutta cent vingt mille Français contre deux cent mille alliés.

« Le 26, à la fin de la journée, Napoléon, monté dans un clocher d'où l'on aperçoit très distinctement le demi-cercle de hauteurs qui entourent la ville, avait tout à coup imaginé une des plus belles manœuvres qu'il eût jamais exécutées. A notre gauche, les Russes, formant l'extrême droite des coalisés, étaient rangés entre l'Elbe et le Gross-Garten. Un peu moins à gauche, en s'approchant du centre, étaient les Prussiens, sous le général Kleist, repliés sur les hauteurs de Strehlen. Tout à fait au centre, une partie des Autrichiens, vis-à-vis de la porte de Freyberg, sur les hauteurs de Plauen. Là, entre le centre et la gauche ennemie, on découvrait une gorge étroite et profonde servant de lit à la petite rivière de Weisseritz. C'est au delà de cette gorge qu'était rangée la plus grande partie des Autrichiens, séparés du reste de l'armée par une sorte de gouffre à travers lequel il était impossible de les secourir. Napoléon, saisissant d'un coup d'œil les avantages de cette position, résolut de renforcer notre droite, le roi de Naples, de tout le corps de Victor, de le lancer par un détour à droite et d'une manière foudroyante sur les Autrichiens pour les précipiter dans la gorge de Plauen. Après avoir ainsi détruit la gauche des coalisés, il écraserait leur droite en lançant contre elle Ney avec la jeune Garde. »

Le 27, à la faveur de la pluie qui n'avait pas discontinué depuis la veille et d'un brouillard épais, commencèrent les premiers mouvements. A sept heures du matin, le duc de Bellune reçut l'ordre de mettre en marche le 2ᵉ corps et de le porter sur la route de Freyberg. Les troupes traversèrent Dresde aux cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ! » et les habitants de cette ville durent voir avec admiration nos soldats courir plutôt que marcher à l'ennemi.

L'aile gauche que devait attaquer le 2e corps occupait le plateau qui domine Dresde du côté de Freyberg avec trente mille hommes, deux mille cinq cents chevaux et cinquante canons. La 4e division, division Dubreton, tête de colonne à laquelle appartenait le 37e, arriva à neuf heures sur le champ de bataille. Quand Murat parut avoir gagné assez de terrain sur la gauche autrichienne, Victor donna le signal de l'attaque, et les brigades, formées par bataillons en masse à distance entière sur deux lignes, marchèrent d'un pas rapide, mais dans le plus grand ordre, sur les trois villages de Töltschen, de Rosthal et de Gorbitz. Accueillis d'abord par le feu meurtrier de cinquante pièces de canon, puis, dès qu'ils furent plus rapprochés, par le feu de mousqueterie des Autrichiens, nos soldats, conduits par des officiers vigoureux, s'avancèrent sans hésiter sous cette grêle de boulets et de balles. Le 37e, avec la 2e brigade, se dirige sur Töltschen. Malgré les difficultés inouïes d'un terrain coupé de petits ravins, de haies, de jardins dont les murs en terrasses ressemblaient à autant de retranchements, les villages sont abordés et enlevés à la baïonnette en un clin d'œil, aux cris de : « Vive l'Empereur ! » Déconcertés par une attaque aussi franche, les Autrichiens se retirent, mais ne tardent pas à se reformer en arrière sur un terrain dont la pente en glacis leur offre une position très avantageuse. A ce moment, tandis que Murat lance sa cavalerie, le général Dubreton, qui a dépassé avec sa division le village de Rosthal, tombe sur eux au pas de charge, les armes ne faisant plus feu à cause de la pluie. A deux heures, l'aile gauche n'existait plus. Presque tous les Autrichiens culbutés, sabrés, durent mettre bas les armes et furent faits prisonniers avec leurs généraux, leurs canons, leurs drapeaux.

Pendant que Murat et Victor écrasaient la gauche des ennemis, leur aile droite était mise en déroute par Ney et la jeune Garde, de sorte qu'à trois heures la victoire était assurée et les coalisés battaient en retraite vers la Bohême, laissant sur le champ de bataille dix-huit drapeaux, quarante canons et quarante mille hommes, dont vingt mille prisonniers. Nous avions perdu huit à neuf cents hommes. Le 37e avait eu un officier tué : le capitaine Cartoux; un officier et deux sous-officiers blessés : le lieutenant Rappe et les sergents-majors Pantin et Poupon.

Dans son rapport du 7 septembre 1813, le duc de Bellune écrivait : « Le 27 août, soldats et officiers de tous grades ont rivalisé de valeur; MM. les généraux de division Dubreton et Dufour,

MM. les généraux de brigade Brun et Ferrière ont conduit eux-mêmes leurs voltigeurs. A la tête des troupes qui ont abordé l'ennemi à la baïonnette, ils ont dirigé la bravoure encore inexpérimentée de nos jeunes soldats. Dans cette journée, ils ont donné une nouvelle preuve de leur ancien dévouement à l'Empereur et aussi de leur grande habitude de la guerre par leur manière d'exécuter une manœuvre difficile. »

Toutefois, le journal de l'Empereur du 7 septembre ne relatant que d'une manière générale la brillante conduite du 2e corps, le duc de Bellune osa protester respectueusement dans une lettre adressée au roi de Naples, lettre qui ne fait que rehausser encore la valeur des troupes sous ses ordres :

« Sire,

« Le journal de l'Empereur du 7 publie les opérations de l'Armée impériale jusqu'au 30 août. J'ai lu ce rapport avec l'intérêt qu'il mérite ; je croyais y voir la conduite que le 2e corps a tenue à la bataille de Dresde, puisque Sa Majesté a daigné le charger d'une attaque principale d'une difficulté extrême contre un ennemi qui lui était très supérieur, qu'il l'a fait avec un courage et un succès remarquables, et qu'enfin c'est lui qui a fixé la victoire de cette journée, attendu que, après avoir culbuté toute la gauche de l'armée ennemie et fait plus de six mille prisonniers, il a permis à la cavalerie du 1er corps de couronner sans efforts les avantages qu'il venait d'obtenir; je croyais, dis-je, que le 2e corps serait cité honorablement dans ce rapport. Cet oubli sera senti très vivement par ce corps d'armée. Il attendait de la justice et de l'impartialité connues de Votre Majesté, témoin de son action, d'être traité plus favorablement, et comme il le méritait. Il sera plus sensible à cet oubli qu'à la privation des récompenses dont les autres corps sont comblés. Le roi de Naples est trop juste pour ne pas excuser ma plainte et en apprécier les motifs. »

**Bataille de Leipzig, 16, 17 et 18 octobre 1813.** — Après Dresde, le 2e corps fut envoyé par Napoléon à Freyberg, puis à Chemnitz pour barrer la route de Leipzig à l'armée de Bohême. Ayant remporté quelques succès sur les lieutenants de Napoléon, les alliés avaient pris la résolution de se réunir et de marcher sur Leipzig pour nous couper la retraite. L'Empereur y appela alors toutes ses forces. Presque tous les corps sont arrivés le 15 au matin. L'Empereur y est en personne et y passe la revue du champ de bataille. La ville se trouve au confluent de trois rivières,

l'Elster et la Pleisse au Sud, la Partha au Nord. C'est entre elles que va se livrer le 16, et surtout le 18, une des plus effroyables batailles des temps modernes.

*Première journée, 16 octobre.* — BATAILLE DE WACHAU. — Murat a sa droite, Poniatowski, appuyée à la Pleisse, au village de Kleeberg; son centre, Victor, à Wachau; sa gauche, Lauriston, à Liebertwolkowitz, entre eux sa cavalerie. En face de lui, les Prussiens de Kleist et les Russes de Wittgenstein entre Gröbern' et Gross-Pössnau. Napoléon approuve les dispositions prises par Murat et le renforce, en doublant respectivement de la droite à la gauche les corps déjà en ligne, par Augereau, la Garde et Latour-Maubourg, Macdonald. En tout cent quinze mille hommes contre cent soixante mille alliés.

Pour se garder contre Blücher, Napoléon fait occuper les fortes positions de Mœkern, à l'ouest de la Partha, par Marmont qui doit se rallier par Ney, Souham, Dombrowski et Reynier qui vont arriver à la gauche de Murat. En tout, de ce côté, soixante-quinze mille hommes contre six mille.

Enfin notre ligne de retraite (route de Leipzig à Mayence; ponts sur l'Elster) était gardée par Margaron et Bertrand.

En résumé, Napoléon avait à peine cent quatre-vingt-dix mille hommes à opposer aux alliés forts de deux cent vingt mille hommes, mais qui, par l'arrivée de Bernadotte et de Bennigsen, pouvaient voir leur nombre porté à trois cent trente mille!

Dans cette journée du 16, une animation extraordinaire régnait dans les esprits. Tous sentaient que quelque chose de formidable allait se passer. La devise du 37e était sur toutes les lèvres : « Il fallait vaincre ou mourir! ». « Plus de cinq cent mille hommes allaient en venir aux mains..... Trois mille pièces de canon allaient ébranler la plaine. »

Le 16, à neuf heures du matin, la bataille s'engage par une épouvantable canonnade. L'armée de Bohême, en quatre colonnes, marche sur nos positions. Le village de Kleeberg est enlevé, mais, à Wachau et à Liebertwolkowitz, on résiste avec la dernière opiniâtreté. Le prince Eugène de Wurtemberg avec la deuxième colonne, infanterie russe et division prussienne de Klüx, s'avance sur Wachau sous une grêle de mitraille. Cinq fois, en deux heures, l'ennemi s'en empare; cinq fois les divisions du 2e corps fondent sur lui et le repoussent; « le village n'est plus qu'un monceau de ruines et de cadavres. » Il est midi; nous sommes

presque partout victorieux. Les alliés ont douze mille hommes hors de combat, nous six mille.

Dans cette première partie du combat, le 2e corps a, pour ainsi dire, soutenu seul le choc principal et résisté avec une énergie admirable à l'attaque dirigée sur Wachau. Son rôle n'est pas terminé, la fin de la journée sera plus brillante encore.

Au moment où nous sommes victorieux à Wachau, à midi, le canon retentit tout à coup sur notre gauche et notre droite. C'est Blücher qui attaque au nord et Giulay au sud-ouest. Marmont, Ney, Macdonald et Bertrand leur résistent et Napoléon se décide à prendre une offensive vigoureuse contre l'armée de Bohême. Tandis que Macdonald marchant sur Klénau doit le rabattre à gauche en tournant sa droite, deux colonnes partent de Liebertwolkowitz et de Wachau.

Le signal est donné. Placée entre les deux colonnes et dirigée par Drouot, la batterie de la Garde, cent cinquante pièces de canon, fait un feu épouvantable. Mortier repousse Gortschakoff sur Gulden-Gossa et Victor, auquel s'est joint Oudinot avec deux divisions de la jeune Garde, refoule le prince Eugène de Wurtemberg sur la bergerie d'Avenhayn. Les alliés ont perdu toute la largeur du champ de bataille et n'attendent des renforts que pour trois heures. Les souverains se décident alors à engager toutes leurs réserves. Victor et Mortier sont chargés par les cuirassiers russes. Rapidement formés en carrés, ils les reçoivent sans reculer et par un feu imperturbable les renversent sur les cadavres de leurs chevaux. Puis, dix mille cavaliers de Rajeffsky viennent se placer comme une longue muraille entre la bergerie d'Avenhayn et le bois de l'Université. Drouot imagine de diriger toutes les pièces sur cette magnifique infanterie, et bientôt « sous le feu de nos canons les grenadiers russes tombent comme des pans de murs. » Lorsqu'ils paraissent suffisamment ébranlés, le général Dubreton, à la tête de sa division, s'élance à la baïonnette sur la bergerie, l'emporte et s'y maintient jusqu'au soir. A sa gauche, Maison, sous les ordres duquel le 37e avait fait la retraite de Russie, atteint de plusieurs coups de feu, couvert de sang, ayant eu trois chevaux tués sous lui, luttait désespérément pour arracher Gulden-Gossa aux Russes. Encore une charge de cuirassiers, une dernière attaque de Maison et la nuit tombe sur ce champ de bataille où gisent plus de soixante mille hommes, ving-six mille Français, quarante

mille alliés! Sur notre droite, à Lindenau, Margaron restait maître du champ de bataille; en arrière à Moekern, Marmont avait soutenu un combat non moins acharné que celui de Wachau et ne s'était retiré que pour prendre une postion plus favorable.

*Journée du 17.* — Le lendemain, 17, Napoléon n'a plus que cent cinquante mille hommes dont dix mille Saxons en qui il n'a guère confiance. Les coalisés, auxquels sont venus se joindre Bennigsen et Bernadotte, en ont trois cent mille. L'Empereur prend dès lors le parti de se retirer dans la nuit du 17 au 18. A deux heures du matin, il prescrit au 2e corps et à tous ceux qui ont combattu la veille au sud de Leipzig de venir former un cercle plus resserré autour de la ville, sur le plateau de Probstheyda. Marmont, Ney, Macdonald et la Garde fermaient le cercle.

*Journée du 18.* — BATAILLE DE PROBSTHEYDA. — Le 18, dès la pointe du jour, trois colonnes ennemies, fortes d'environ soixante mille hommes, s'avancent contre les quatre-vingt mille hommes que Napoléon a placés pour les recevoir. Vers notre droite, le prince de Hesse-Hombourg s'avance sur Doelitz, défendu par Augereau et Poniatowski; au centre, Wittgenstein et Kleitz marchent sur Probstheyda où se trouvent Victor et la Garde: enfin, à gauche, Klénau, Bubna et Bennigsen sur Stötteritz contre Macdonald.

Le 2e corps est encore placé au point où s'engagera la lutte principale, Probstheyda formant le saillant de la ligne de défense.

En arrivant devant les trois villages, les coalisés, après avoir refoulé les avant-gardes qui se retirent en défendant le terrain pied à pied, trouvèrent devant eux des lignes immobiles, imposantes qu'il y avait peu de chances de faire céder. Ils l'essayent, mais en vain, avec une énergie désespérée. Augereau seul, à Doelitz, est obligé de reculer jusqu'à Connevitz.

Midi sonne, le canon de Blücher et de Bernadotte retentit au loin et celui de Giulay au sud, dans la plaine de Lützen. C'est le signal d'une attaque furieuse sur Probstheyda. Les Prussiens de Kleist s'élancèrent les premiers au pas de charge sur le village. Drouot, rangé en avant, les attend avec son artillerie, Victor avec son infanterie. Drouot les laisse approcher, puis les couvre de mitraille et les précipite confusément les uns sur les autres. Ils se remettent en rang et, animés d'une véritable rage patriotique, marchent une deuxième fois sur Probstheyda et parviennent à y entrer. Mais Victor est là : à la tête de ses divisions, il les reçoit à la baïonnette, les arrête et les chasse du village. Les Prussiens

se reforment en arrière et, rejoints par les Russes de Wittgenstein, s'élancent tous ensemble à un troisième assaut : Victor appelle Lauriston, fond à la baïonnette sur eux, et, après un combat corps à corps, par un suprême effort, les refoule hors du village sous le feu foudroyant de l'artillerie de Drouot.

A gauche, Klenau n'avait pu s'emparer de Stötteritz et avait échoué dans une attaque sur Probstheyda. Bennigsen n'avait pas été plus heureux. Quant à Blücher et à Bubna, malgré la défection des Saxons, on leur avait tenu tête, et cette bataille, dite « des Géants », se termine, sur toute la ligne, par une épouvantable canonnade arrêtée seulement par la nuit qui nous trouve sur les mêmes positions. Cinquante mille hommes restaient sur le champ de bataille, vingt mille Français et trente mille alliés.

On a vu avec quelle valeur le 2ᵉ corps a combattu. Placé au point décisif à Probstheyda comme à Wachau, grâce à son énergie, il a résisté à un ennemi trois fois plus nombreux. Mais dans cette lutte inégale ses régiments avaient subi des pertes effrayantes. Trente et un officiers du 37ᵉ étaient hors de combat, à savoir : le 16, le major Speelmann ; les chefs de bataillon Meslin et Singry (fait prisonnier) ; les capitaines Vial, Cross, Alexandrini, Richard, Pelletier, Prunier, Barillon, Raguet de Briançon (fait prisonnier) ; les lieutenants Roux, Genet, Neiss, Choquet, Gremeaux, Rougemaître ; les sous-lieutenants Sacomand, Meige, Jauffret. Le 18, étaient tués : le capitaine Génin et les lieutenants Charmville et Verpillage ; étaient blessés : les capitaines Lanjuinais, Duval et Barillon (blessé le 16) ; les lieutenants Malaval, Humbert, Pélissier, Choquet (blessé le 16) et Villemain (fait prisonnier) ; les sous-lieutenants Laure, Vilchair et Sacomand (blessé le 16).

Nombre d'hommes et de sous-officiers étaient tombés aux côtés de leurs chefs. Parmi eux l'adjudant Bouchain, les sergents Lance, Tournay, Blanc et Mattard. Ce dernier fut décoré quelques jours après pour sa belle conduite.

Dans cette terrible bataille où l'on agissait par masses, les actions d'éclat de chacun ne pouvaient qu'être difficilement remarquées ; aussi le nombre des victimes est une preuve du courage et de l'abnégation de tous devant le danger. « Cette épouvantable étendue de carnage, dit Thiers, ne troublait pas plus le visage de Napoléon que le cœur de nos soldats exaltés, pour ainsi dire, par la solennité d'une bataille sans égale dans l'histoire, bataille dans laquelle cinq cent mille hommes s'étaient disputé pendant trois jours l'empire du monde. » Les braves

du 37e s'étaient battus comme des lions, et on avait vu des officiers blessés à Wachau le 16, marcher encore au feu et recevoir de nouvelles blessures à Probstheyda le 18. Tous semblaient s'être inspirés de cette noble parole d'un des héros de ces journées, leur ancien général, Maison, qui, entraînant ses troupes au combat, s'était écrié : « C'est la dernière journée de France, il faut que nous soyons tous morts ce soir ! » Si le nom de Leipzig n'est pas inscrit en lettres d'or sur le drapeau du Régiment, qu'il soit du moins gravé dans nos cœurs; et nous, les descendants de ces héros, souvenons-nous qu'en tombant sur ce champ de bataille ils ont fourni à l'histoire du 37e une de ses plus belles pages.

**Combat de Hanau, 30 octobre.** — Après Leipzig, Napoléon, bien que victorieux, ne pouvait, avec les cent mille hommes qui lui restaient, continuer la lutte contre un ennemi sans cesse grandissant. Il ordonne la retraite. Elle s'effectue le lendemain par la route de Lützen. Le 2e corps passe dans les premiers et échappe heureusement au désastre de l'Elster, et, par Erfurth et la Thuringe, l'avant-garde de l'armée arrive dans la vallée du Main. Le 29, on apprit la présence de l'ennemi. C'était une armée austro-bavaroise de soixante-dix mille hommes (le roi de Bavière trahissant Napoléon était entré dans la coalition) qui, sous le commandement du général de Wrède, le même qui avait combattu avec nous à Polotsk, cherchait à nous barrer à Hanau la route de Mayence.

On repousse les tirailleurs de l'avant-garde ennemie, et, le 30, à neuf heures du matin, l'Empereur jette cinq mille tirailleurs avec la cavalerie de Sébastiani dans la forêt qui couvre les approches de Hanau. Le duc de Tarente prend le commandement de cette ligne. Le général Charpentier dirige l'attaque à droite, et le général Dubreton à gauche. « Nos tirailleurs s'engagent sur les pas des Bavarois ; ils les poussent d'arbre en arbre. Les étincelles d'une vive fusillade brillent au loin dans les ombres de la forêt et la bataille commence comme une grande partie de chasse. » Bientôt ils arrivent à la lisière, mais alors ils aperçoivent une ligne de quarante mille hommes, protégés par quatre-vingts bouches a feu. Napoléon ordonne à Drouot de mettre ses pièces en batterie. Cinquante canons sont bientôt en ligne et répondent à l'artillerie bavaroise. De Wrède lance ses cavaliers sur la batterie de Drouot et, en même temps, essaie de tourner notre gauche. Nansouty vole au secours de Drouot avec la cavalerie de la Garde, tandis que le général Dubreton avec deux mille

tirailleurs contient l'ennemi à gauche. De Wrède tente un dernier effort. Il est reçu et repoussé par les grenadiers de la Garde. Il est cinq heures; la retraite des Autrichiens commence. Elle dégénère bientôt en une complète déroute. Six généraux tués ou blessés, dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers, des drapeaux, des canons, étaient le résultat de cette journée. On avait lutté un contre sept et nous n'avions eu que cinq cents hommes tués ou blessés. Toutefois le général Dubreton avait été blessé et un officier du 37ᵉ, le lieutenant Gauché, avait été tué.

La route de Mayence était ouverte. Le 4 novembre, le 2ᵉ corps y faisait son entrée.

Ainsi se terminait cette mémorable campagne : Napoléon devait son salut à la bravoure, à l'héroïsme de ses soldats et aussi à son génie. Toutefois, il avait dû battre en retraite, poursuivi par des forces auxquelles il ne lui était plus possible, pour le moment du moins, de résister.

**Défense de la ligne du Rhin. Réorganisation des corps.** — La lutte n'est donc qu'interrompue. Les coalisés marchent sur la France, il faut garder les frontières. Le 2ᵉ corps est chargé de la défense de la ligne du Rhin avec Marmont et Macdonald. Le duc de Bellune est à Strasbourg. Mais, en combattant sur les champs de bataille de Dresde, de Leipzig, de Hanau, les régiments de son corps d'armée se sont singulièrement affaiblis. Une réorganisation s'impose : les premiers bataillons restent seuls à l'armée, les 2ᵉ et 4ᵉ versent dans les premiers tous les hommes et les cadres nécessaires pour les compléter.

C'est ainsi qu'en novembre, la division Dubreton se trouve reconstituée avec les douze premiers bataillons qui composaient le 2ᵉ corps. Le 1ᵉʳ bataillon du 37ᵉ forme avec celui du 56ᵉ le 2ᵉ régiment provisoire (colonel Delahaye). Il est à la 1ʳᵉ brigade, général Janin. Le 11 décembre, le général Dubreton malade passe le commandement de sa division au général Dufour.

Les débris des 2ᵉ et 4ᵉ bataillons du 37ᵉ rentrent au dépôt à Besançon. Le 1ᵉʳ bataillon reste ainsi sur les bords du Rhin jusqu'aux premiers jours de janvier. A cette époque, l'armée des alliés entre en France; une nouvelle campagne commence.

**Custrin, 13 février 1813-20 mars 1814, et Magdebourg, 20 octobre 1813-14 mai 1814.** — Avant d'en entreprendre le récit, il nous faut encore jeter un regard en arrière, bien loin au delà du Rhin. Au moment où le 37ᵉ s'était reformé en juillet 1813, le 3ᵉ bataillon en avait été détaché pour se joindre aux garnisons de

Custrin et de Magdebourg. Tandis que leurs camarades étaient rentrés en France, officiers et soldats de ce bataillon enduraient toutes les souffrances d'un long siège avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant.

A Custrin, où commandait en chef le général Formier d'Albe, deux compagnies du Régiment formaient avec des débris du 2e corps le 2e régiment provisoire, sous les ordres du major du Rye du 37e. Le 13 février 1813, la ville fut mise en état de siège par le prince Eugène. Elle ne capitula que le 20 mars 1814.

A Magdebourg, deux autres compagnies, comme tout le reste de la garnison, excitèrent l'admiration du commandant de la place, général Lemarrois. Le blocus, déclaré dans les derniers jours d'octobre, dura jusqu'au 14 mai 1814, et le général dans son rapport écrivait : « C'est une longue série d'épreuves toutes admirablement supportées par des troupes animées d'un excellent esprit, instruites et disciplinées. »

En mai, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre et les compagnies du 37e revinrent au dépôt à Besançon.

---

# CHAPITRE XXIII

# CAMPAGNE DE FRANCE

## 1814

### L'Invasion.

Les alliés, lancés à la poursuite de Napoléon depuis Leipzig, n'ont pas tardé à arriver sur le Rhin. Vers le milieu de décembre, l'invasion commence.

Trois grandes armées, réparties en plusieurs colonnes, envahissent la France, avec Paris comme objectif :

1° L'armée du Nord, cent mille Prussiens, Russes, Suédois et Saxons, sous Bernadotte, doit traverser la Belgique pour gagner la vallée de l'Oise;

2° L'armée de Silésie, cent trente mille Prussiens, Russes et Wurtembergeois, sous Blücher, débouche par Mayence pour se porter sur la Lorraine;

3° L'armée de Bohême, cent soixante mille Autrichiens, Prussiens et Bavarois, sous Schwartzemberg, violant la neutralité de la Suisse, franchit le Rhin à Bâle et, par la Haute-Marne, se dirige sur la vallée de la Seine.

Ces trois armées étaient suivies par une réserve de cent soixante mille hommes, sous Barclay de Tolly.

Napoléon a cent trente mille hommes à peine à opposer aux cinq cent mille hommes de la coalition. Victor, Ney, Marmont, Macdonald, gardent le Rhin; Mortier est sur la haute Marne; Maison, à Anvers. Défalcation faite des troupes laissées dans les places, il lui reste soixante mille hommes pour ouvrir la campagne.

C'est dans la lutte contre l'armée de Silésie et surtout contre l'armée de Bohême, que nous allons retrouver le 37ᵉ.

Le 1er bataillon, commandant Hénon, au 2e corps, sera engagé avec le gros de ces armées; les 2e et 4e, colonel Fortier, à Besançon, seront chargés avec la garnison de la place, commandée par le général Marulaz, de défendre la ville, assiégée par une colonne de l'armée de Bohême sous le prince de Lichtenstein.

« Après plus de vingt ans de triomphes inouïs, l'Empire, par un terrible revirement de fortune se trouve envahi ! Napoléon, suppléant au nombre par l'activité, l'audace et le courage, allait lutter en désespéré. Quelques enfants sans instruction, sans habits et sans armes, jetés dans les rangs de quelques vieux soldats épuisés de fatigue, mais tous ayant le sang français dans les veines, allaient disputer la France à l'univers irrité et accomplir des prodiges. »

## Opérations auxquelles le 1er bataillon prend part contre les armées de Silésie et de Bohême.

**Premières opérations.** — Le duc de Bellune, avec le 2e corps (huit mille cinq cents hommes) et le 5e corps de cavalerie, observait le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Strasbourg. Le 1er bataillon du 37e, sous les ordres du commandant Hénon, est à la 1re division, général Duhesmes, 1re brigade, général Chataux, gendre du duc de Bellune. Le 3 janvier, une des colonnes de l'armée de Bohême, sous Wittgenstein, passe le Rhin. Victor craint, ses soldats manquant de tout et la caisse du 2e corps ne renfermant pas un centime, de ne pouvoir résister; il se retire sur Saverne. Là, il voulait attendre Marmont, dont il était séparé par l'armée de Silésie. Le duc de Raguse ayant été obligé de combattre, Victor se porte à Baccarat et envoie la division Duhesmes, dont le 37e fait partie, en première ligne à Raon-l'Etape, puis de Raon sur Saint-Dié avec la cavalerie du général L'Héritier; une autre colonne marche sur Épinal. Duhesmes donne en route dans le corps du général de Wrède et est obligé de battre en retraite sur Saint-Michel et Rambervillers. Menacé ainsi sur son front, le 2e corps l'est sur sa droite par le corps du prince de Wurtemberg qui occupe la Haute-Marne, et Ney prévient Victor que l'armée de Silésie cherche à le couper. Victor rassemble alors toutes ses forces et se retire sur Nancy, où il opère sa jonction avec Ney et Marmont.

Les trois maréchaux vont avoir à lutter contre une colonne de l'armée de Silésie, commandée par Sacken. Le 12 janvier, en apprenant l'arrivée de l'avant-garde ennemie aux portes de Nancy, Ney et Victor reculent sur Toul, sans détruire les ponts sur la Moselle. Puis Ney se retire sur Bar-le-Duc, et Victor, resté seul, craignant d'être prévenu sur la Meuse, laisse un bataillon à Toul, et va s'établir en arrière sur la ligne Vaucouleurs-Void-Commercy, où il est en communication avec le duc de Raguse.

Cette prompte retraite s'excuse quand on voit l'état déplorable dans lequel se trouvait l'armée. « Les soldats, sans solde depuis six mois, sans distributions régulières, mal vêtus et mal traités par les habitants, étaient découragés, poussés à la désertion par des émissaires de l'étranger, secondés par d'indignes citoyens. »

Dans la nuit du 20 au 21 janvier, la colonne de Sacken passe la Meuse; Victor, menacé par le prince de Wurtemberg qui marche sur Neufchâteau, se retire sur Ligny; le 24, il est à Saint-Dizier; le 25, le 37e, avec la division Duhesmes, en arrière de Saint-Dizier, observe Joinville et Bar, le reste du 2e corps est à Perthes.

A cette époque, Napoléon, qui vient d'arriver à Châlons, prend la résolution de battre séparément les deux armées de Silésie et de Bohême et se tourne contre Blücher.

**Combat de Saint-Dizier, 26 janvier.** — Le 26, le 37e, avec la division Duhesmes, suivant la cavalerie française, atteint l'infanterie du général Landskoy à Saint-Dizier. Un combat très vif s'engage, les Russes sont obligés de reculer en laissant entre nos mains de nombreux prisonniers.

**Combat de Brienne, 28 janvier.** — Le 2e corps se dirige sur Vassy. Blücher, rejoint par Wittgenstein et comptant encore sur des renforts de Schwartzemberg, se concentre à Brienne. Napoléon marche sur lui. Il a quinze mille hommes pour lutter contre trente mille.

Le 28, à sept heures et demie du matin, la cavalerie du 5e corps repousse le comte de Pahlen sur Brienne. Le 2e corps, harassé, noyé dans la boue, arrive à trois heures et demie sur le champ de bataille à hauteur du bois d'Ajou; la division Duhesmes est poussée en avant. Tandis qu'elle lutte avec la dernière énergie d'abord seule, puis soutenue par le corps de Ney, le bataillon du 37e et celui du 56e avec la brigade du général Chataux se portent à droite pour s'emparer du château. Cette colonne entre dans le parc, l'enlève sans coup férir, et Blücher n'a que le temps de s'é-

chapper avec tout son état-major. Le fils du chancelier de Hardenberg, seul, fut fait prisonnier.

Enhardi par ce succès, le général Chataux laisse quatre cents hommes du 37e au commandant Henders du 56e, et lui-même traverse la ville en culbutant tout sur son passage. Bientôt le commandant Henders est refoulé dans le château. Pensant que la possession de ce poste rendait les Français maîtres d'une partie de la ville, il prend la résolution de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. A ce moment, Blücher fait faire au corps d'Alzuwieff et de Sacken un effort combiné, le premier attaquant le château en flanc et sur ses derrières, l'autre marchant sur le château par la grande rue de Brienne. Il est dix heures du soir; on combat à la lueur de l'incendie. Deux fois les colonnes russes escaladent le château sur des points différents; deux fois, elles sont repoussées à la baïonnette par les braves du 37e et du 56e, qui se défendent avec une énergie farouche. Les cours, les escaliers sont jonchés de cadavres et le général Alzuwieff est obligé de se retirer dans la ville sous un feu très vif de mousqueterie. Vers minuit, épuisées de fatigue et rassasiées de carnage, les deux armées cessèrent le feu et les Russes reculèrent sur Bar. Des deux côtés on avait perdu environ trois mille hommes et une centaine de prisonniers.

Le maréchal Victor rendit compte, lui-même, dans son rapport, que « la retraite de l'ennemi devait être attribuée à l'occupation du château de Brienne et à la brillante résistance des troupes du 37e et du 56e ».

**Combat de la Rothière, 1er février.** — Le lendemain, à neuf heures du matin, le duc de Bellune quitta Brienne et, le soir, prit position à la Rothière. L'ennemi était à Trannes et s'étendait vers Éclance. Le 31 janvier au matin, Victor reçut l'ordre d'occuper les positions qui dominent Trannes. Informé que les forces de l'ennemi étaient supérieures aux siennes, il se borna à une reconnaissance au lieu d'attaquer et plaça une division, à une portée de canon de l'ennemi, sur la lisière du bois, au débouché du chemin d'Éclance à la Giberie ; lui-même, avec le reste de son corps, occupe la Rothière.

Le lendemain, 1er février, Napoléon veut se porter sur Troyes. Une partie de ses troupes est passée sur le pont de Lesmont, quand Blücher s'avance, à deux heures de l'après-midi, en deux colonnes (Sacken et Alzuwieff), sur la Rothière. Le combat commence par une vive canonnade au désavantage des Russes. Blücher lance alors l'infanterie par masses sur les premières

maisons du village, défendues par la division Duhesmes, dans laquelle se trouve le bataillon du 37e. Nos jeunes soldats, bien embusqués dans les maisons et les jardins avec des barricades à toutes les issues, répondirent par un feu des plus violents à toutes les tentatives des soldats de Blücher et parvinrent à les arrêter. A droite, on résiste ; à gauche, le détachement de Victor, repoussé par le prince de Wurtemberg, est ramené au combat par Victor lui-même. A quatre heures, malgré une neige épouvantable et malgré l'inégalité de la lutte, on combattait un contre cinq, nous étions partout victorieux. Furieux, Blücher, à la tête des gardes russe et prussienne, marche, l'épée à la main, sur la Rothière. L'action devient terrible. Les colonnes de Sacken entrent dans le village ; chassées par les cinq mille hommes de Duhesmes, elles y rentrent de nouveau, non sans avoir à soutenir une lutte acharnée de la part de la division Duhesmes qui, conduite par Victor, n'abandonne son poste qu'à moitié détruite.

La gauche était enfoncée. Pour couvrir la retraite, Napoléon avec Oudinot et la Garde rentre dans la Rothière et en refoule les Russes.

Ainsi se termina cette terrible bataille où la résistance de trente-deux mille hommes contre cent soixante-dix mille est *un vrai phénomène de guerre.* « Cette journée, disait l'Empereur, où notre avant-garde tint dans une vaste plaine contre toute l'armée et des forces quintuples, est un des plus beaux faits d'armes de l'armée française. »

L'ennemi avait six mille hommes tués, deux mille quatre cents prisonniers et avait perdu cinquante-six canons. Le bataillon du 37e, engagé au fort de la lutte, n'avait heureusement eu que deux officiers blessés : les capitaines Baillon et Lévis.

**Retraite sur l'Yères.** — Malgré cette victoire, Napoléon sent qu'il ne peut pas rester en face de forces aussi considérables et il se replie sur Troyes et Nogent. Puis, tandis que de sa personne il se porte sur la Marne pour faire face à l'armée de Silésie, il laisse le 2e et le 7e corps sur la Seine et Pajol sur l'Yonne pour contenir l'armée de Bohême. Mais bientôt ces lignes sont forcées, Oudinot, Macdonald et Victor qui forme avec le 2e corps l'arrière-garde se retirent, toujours en combattant, par Nangis sur la ligne de l'Yères (15 février).

Le 16, Napoléon, qui vient d'écraser Blücher à Montmirail, à Château-Thierry, accourt sur l'Yères : ordre est donné aux maréchaux de se porter en avant. Le duc de Bellune, à l'avant-garde,

marche sur Mormant; Duhesmes est à droite, Chataux à gauche, Gérard en arrière. L'Empereur marche à la tête du 2e corps.

**Combats de Mormant, 17 février, et de Montereau, 18 février.** — Le 17, on rencontre le comte de Pahlen à Mormant. Le 2e corps enlève le village au pas accéléré, prend dix canons, fait la moitié du corps de Pahlen prisonnier, puis, sur l'ordre de Napoléon, se porte sur Montereau ; il n'y arrive que le lendemain 18, à neuf heures du matin.

Le prince de Wurtemberg, ayant sa gauche appuyée à Villaron, sa droite à Saint-Martin, défendait le pont de Montereau avec vingt-cinq mille hommes. Pajol reçoit l'ordre d'attaquer la gauche, Victor la droite ; la division Chataux, à laquelle appartient le 37e depuis la bataille de la Rothière, se porte sur Villaron et Saint-Martin. Les soldats, vivement conduits, essayèrent d'escalader la position couverte de clôtures; repoussés après un premier succès, ils revinrent de nouveau à la charge, mais sans pouvoir, malgré de prodigieux efforts de courage, venir à bout de la résistance. Remplacé par Duhesmes dans cette position, le général Chataux se porte plus à droite pour attaquer le coteau de Surville par sa pente la moins escarpée. Il marchait à la tête de ses soldats, quand, frappé d'une balle, sous les yeux mêmes de son beau-père, il tomba mourant dans ses bras. Ce funeste accident allait nuire à l'attaque de droite, quand Gérard accourt, entraîne la division Duhesmes, gravit le coteau, en déloge les Wurtembergeois, et le pont est enlevé. Trois mille ennemis étaient hors de combat et quatre mille prisonniers. Les Français avaient perdu deux mille cinq cents hommes. La division avait fortement contribué à la victoire : « la conservation du pont est due principalement, disait le maréchal Gérard, à la division Chataux. »

Après ce combat le 2e corps est reformé. L'ancien 2e corps forme une division, la 1re, sous Duhesmes; la 2e est constituée avec une réserve venant de Paris. Le bataillon du 37e reste à la division Duhesmes, mais il perd son commandant en chef, Victor, sous les ordres duquel il avait fait la dernière campagne. Le duc de Bellune venait d'être remplacé par Gérard.

Napoléon était mécontent du duc de Bellune, auquel il reprochait d'avoir mal défendu la Seine et d'être arrivé trop tard à Montereau. Il oubliait la belle conduite du maréchal en 1812 à la Bérézina, en 1813 à Dresde, à Leipzig et hier encore à la défense de la Rothière ; il oubliait aussi que le maréchal, couvert de blessures, avait naturellement perdu un peu de l'activité d'autrefois.

Victor demande un entretien à l'Empereur. Il lui rappelle que son gendre vient de se faire tuer pour son service, lui montre sa douleur, l'assure de son dévouement et proteste qu'il ne quittera pas l'armée : « Je vais prendre un fusil, dit-il, je n'ai pas oublié mon ancien métier, Victor se placera dans les rangs de la Garde. » — « Eh bien, Victor, restez, lui dit Napoléon, en lui tendant la main... Je ne puis vous rendre votre corps d'armée puisque je l'ai donné à Gérard, mais je vous donne deux divisions de la Garde, allez en prendre le commandement et qu'il ne soit plus question de rien entre nous. »

**Derniers combats.** — Après le combat de Montereau, Napoléon se retourne contre Blücher et laisse Gérard, Oudinot et Macdonald à la garde de l'Aube. Les trois maréchaux poursuivent l'ennemi l'épée dans les reins. Le 26, Gérard arrive à Bar. La division Duhesmes y entre la première au pas de charge, s'y barricade, repousse les Bavarois de de Wrède et leur tue beaucoup de monde.

Malgré ce succès, Oudinot, qui commande en chef l'armée de l'Aube, sent qu'il ne peut s'aventurer ainsi à la poursuite d'un ennemi dont les forces sont supérieures aux siennes. Il se replie par Troyes sur Nogent. Le 2e corps, à l'arrière-garde, lutte un contre quatre, au pont de la Guillotière sur la Barse, le 3 mars, et à Nogent, le 6 ; on passe la Seine dans la nuit du 16 au 17 ; le 2e corps, le 7e et le 11e étant toujours poursuivis par les Autrichiens, est en arrière de Provins ; là s'arrêta la retraite. Tandis que Napoléon se bat avec vingt mille hommes contre quatre-vingt mille à Arcis, le 2e corps redescend cette rivière. Puis, n'ayant pas pris part à la bataille, il se replie sur la Marne et, le 26, on le trouve à Vitry. Les alliés marchent sur Paris. Les 2e, 7e et 11e corps se reportent sur la capitale. Le 3 avril, à Montereau, ils apprennent la capitulation.

**Le 1er bataillon du 37e à Clamecy, 30 mars.** — Pendant cette dernière période, le bataillon du 37e s'était trouvé réduit à quelques hommes et à quelques officiers. Il reste à Montereau jusqu'au 20 et reçoit l'ordre, à cette date, de se rendre dans la Nièvre. Le 30, il est à Clamecy.

Telle est l'histoire du 1er bataillon du 37e dans cette admirable campagne. Perdus au milieu de tant d'autres, les noms de ceux qui sont tombés en combattant ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Héros ignorés dans la lutte commune, officiers et soldats du 37e ont du moins la gloire d'avoir fait partie de ce groupe de

braves gens qui ont donné leur sang pour défendre la France envahie et pour chercher à vaincre des forces écrasantes auxquelles la victoire devait fatalement rester.

## 2e et 4e bataillons du 37e à la défense de Besançon, 30 décembre 1813-2 mai 1814.

Tandis que le 1er bataillon du 37e s'illustrait dans le 2e corps en combattant contre les armées de Silésie et de Bohême, les 2e et 4e, forts de mille deux cent vingt hommes, reformés avec les anciens cadres et des conscrits, prenaient part à la belle défense de Besançon.

L'Empereur avait confié la défense de la place, dont la garnison comprenait environ huit mille hommes, au général Marulaz, un brave qui avait fait toutes les campagnes jusqu'en 1809 inclusivement et « n'était jamais revenu d'un combat sans blessure ». Marulaz avait en quelques jours approvisionné Besançon et l'avait mis en état de défense.

Le 21 décembre, une colonne de l'armée de Bohême, treize mille hommes et mille quatre cent cinquante cavaliers sous les ordres du prince de Lichtenstein, passait le Rhin à Bâle et par Neufchâtel et Pontarlier marchait sur Besançon.

**Combat de Baume, 31 décembre.** — Le 30 décembre, le général Marulaz, ne voulant pas se laisser enfermer dans la ville sans coup férir, sort, à dix heures du soir, avec quatre cent cinquante hommes d'infanterie, commandés par le colonel de Faudoas, et une pièce de quatre. Il marche sur Baume et, le lendemain matin, surprend un poste autrichien près de la ville. Ce poste enlevé, il pénètre dans Baume, défendu par trois cents hommes d'infanterie et quatre-vingts cavaliers. « A midi et demi, écrit Marulaz, j'ai chargé cette canaille avec mes troupes et je suis entré dans la ville aux acclamations des habitants et aux cris de « Vive l'Empereur ! »..... et plus loin il ajoute : « Je dois féliciter particulièrement les jeunes conscrits du 37e qui ont chargé en troupes aguerries. »

Le commandant autrichien, trois officiers et cent trois hommes, faits prisonniers, dix tués et trente blessés furent les résultats matériels de cette journée. Les Français avaient eu deux hommes blessés.

Le 1er janvier 1814, cette petite colonne rentra dans Besançon et

le général Marulaz fit paraître l'ordre du jour suivant : « Le général commandant la 6e division militaire s'empresse de témoigner sa vive satisfaction à MM. les officiers et aux troupes de toutes armes, pour la belle conduite qu'ils ont tenue et l'intrépidité qu'ils ont montrée dans la journée de Baume. Il ne laissera ignorer à Sa Majesté ni leur dévouement, ni la bravoure dont ils ont fait preuve. »

Le 11 janvier, la place fut cernée. Pendant tout le blocus, le général Marulaz fit faire des sorties pour inquiéter l'ennemi. Nous citerons celles auxquelles le 37e a pris part.

**Sortie du 3 mars.** — Le 2 mars, l'ennemi s'était emparé d'une petite maison, située en avant du front d'attaque de la citadelle, d'où il inquiétait beaucoup nos postes avancés. Cent hommes, sortis dans la nuit du 2 au 3, suffirent pour les déloger et détruire cette maison avant le jour.

Le 3, quatre cents hommes du 37e firent une vigoureuse sortie, sous les ordres du major Speelmann, en avant du front d'attaque de la citadelle, à l'effet de détruire les postes retranchés. L'ennemi en fut chassé avec une perte de plus de trois cents tués ou blessés dont plusieurs officiers, et de trente-deux prisonniers. Le 37e avait eu un officier tué, le capitaine Vial, et trois blessés : le capitaine Prunier et les lieutenants Meige et Pierson. Le capitaine Prunier et le lieutenant Meige moururent quelques jours après des suites de l'amputation qu'ils avaient dû subir. Le corps du capitaine Vial était resté sur le champ de bataille. Il fut réclamé par le lieutenant de gendarmerie Lapostal et enterré en ville avec les prières de l'Église et les honneurs militaires.

Le 4 mars, dans son ordre du jour, le gouverneur de la place disait : « Le général s'empresse de témoigner sa vive satisfaction à M. le major Speelmann, aux officiers, sous-officiers et soldats du 37e, du 93e, du 154e et à la compagnie franche pour la belle conduite qu'ils ont tenue au feu dans les journées des 2 et 3 de ce mois. Le gouverneur s'empresse de solliciter près de Sa Majesté l'Empereur et Roi des récompenses et de l'avancement en faveur de tous ceux qui se sont particulièrement distingués. »

Le 10 mars, un *Te Deum* ayant été chanté pour célébrer les victoires des armées françaises, il fut accompagné par la musique du 37e.

**Sortie du 31 mars.** — Le 31 mars, une sortie fut ordonnée pour s'emparer de la Chapelle-des-Bois, afin que, maîtres des montagnes baignées par le Doubs, nous puissions aller facile-

ment détruire les bacs situés près d'Avain et fermer ce passage à l'ennemi..

Le feu s'ouvrit à dix heures du matin. Les Autrichiens furent d'abord refoulés par nos conscrits jusqu'en arrière des crêtes de la montagne des Buis, et nos soldats demeurèrent un instant maîtres du poste retranché et de trois bouches à feu ; mais ils n'eurent pas le temps de les enclouer ni de les jeter en bas de la montagne : l'ennemi faisant en effet agir trois mille hommes, Marulaz ordonna la retraite. Elle se fit en bon ordre, par échelons, sous la protection de l'artillerie de la citadelle.

Les Français avaient eu cent vingt hommes tués, trois cents hommes blessés et quatre-vingts prisonniers. La perte des ennemis était double. Le 37e avait eu un officier tué, le capitaine Monnier.

**Sortie du 1er avril.** — Le 1er avril, le gouverneur, victime d'une trahison, ayant reçu la nouvelle de la retraite précipitée des alliés, prescrivit une grande sortie. A quatre heures du matin, les troupes quittent la ville ; le combat s'engage aux premières lueurs du jour. En un instant, l'ennemi est culbuté et poursuivi, l'épée dans les reins, jusqu'à la crête des montagnes. Mais les Autrichiens déploient des forces considérables et forcent notre retraite.

Dans cette sortie, le lieutenant Saillac se distingue par un trait de courage : apercevant le sergent-major Létivant qui, accroché par son fourniment à un arbre, servait de point de mire à l'ennemi, il vole à son secours sous une grêle de balles, le délivre, et deux braves de plus rentrent dans la place.

Cette journée coûtait aux défenseurs de la place quarante-deux officiers et cent vingt-cinq hommes tués, blessés ou prisonniers. Les Autrichiens avaient perdu plus de cinq cents hommes. Un officier du 37e avait été tué, le capitaine Devaux ; deux blessés, le capitaine Choquet et le lieutenant Blanc.

A partir de cette date, il n'y eut plus de combats importants et le siège fut levé le 2 mai 1814.

Ici encore, le 37e avait contribué à la défense du territoire. Il avait, avec la garnison de la place, soutenu courageusement un siège de quatre mois et procuré au général Marulaz une nouvelle gloire. C'est à lui que plus tard Napoléon devait adresser cet éloge : « Je savais Marulaz brave, mais je croyais Besançon pris. »

---

# CHAPITRE XXIV

# CAMPAGNE DE 1815

## ARMÉE DU NORD

### Mouvements et réorganisation du 37e. Avril 1814-juin 1815.

Après le départ des alliés, dès les premiers jours d'avril 1814, le 1er bataillon du 37e, réduit à sa plus simple expression, avait été envoyé à Clamecy, puis à Besançon, et enfin versé dans le 36e de ligne (10 juin 1814).

Après la première Restauration, dès que Napoléon fut revenu de l'île d'Elbe, à la fin de mars 1815, le 37e fut reformé par l'incorporation d'un bataillon du 8e voltigeurs, d'un bataillon du 39e et d'un du 116e de ligne.

Bientôt, deux bataillons, les 1er et 2e, les trois autres étant en formation ou en route pour rejoindre, sont envoyés en Alsace à Saverne pour faire partie du 5e corps d'observation commandé par le général Rapp.

En mai 1815, le 37e, complété à cinq bataillons, part de Saverne pour se rendre à Paris et assister à la cérémonie du Champ de Mai.

### Campagne de 1815.

**Origines.** — Tandis que l'armée se reconstituait en France, l'orage s'amoncelait à l'horizon. Lorsque la nouvelle de la rentrée de Napoléon aux Tuileries était en effet arrivée en Autriche, les souverains avaient décrété qu'il serait « mis au ban des nations comme ennemi et perturbateur de la paix du monde », et l'An-

gleterre, la Prusse, la Russie et l'Autriche s'étaient engagées à faire marcher, dans le plus bref délai, chacune cent cinquante mille hommes contre l'ennemi commun.

Deux armées se rassemblèrent de suite en Belgique : l'une de cent mille Anglais, Hollandais et Allemands, sous les ordres de Wellington, entre la mer et la Sambre; l'autre de cent vingt mille Prussiens, sous Blücher, sur la Sambre et la Meuse. Les Russes et les Autrichiens marchaient vers le Rhin.

Napoléon, n'ayant que cent vingt-quatre mille hommes, forma six corps d'armée qui constituèrent l'armée du Nord.

Le 5 juin, le 37e fut placé au 3e corps, Vandamme, 8e division, général Lefol, 2e brigade, général Corsin. Le colonel Fortier commandait toujours le Régiment ; les chefs de bataillon étaient les commandants Singry, Meslin, Noël, Trélon et Glajon.

**Premières opérations. Combat de Gilly, 15 juin 1815.** — Le 14 juin, sans avoir éveillé l'attention de l'ennemi, cette armée était concentrée derrière la forêt de Beaumont, à quelques lieues de la frontière, le 3e corps à Beaumont même. Napoléon, arrivé à l'armée, adresse à ses soldats un ordre du jour pour expliquer la gravité de la situation, leur demander le dévouement et le courage d'autrefois ; la proclamation se terminait par ces mots : « Pour tout Français qui a du cœur, le moment est venu de vaincre ou de périr ». Puis, dans la nuit du 14 au 15, voulant tomber à l'improviste sur Blücher avant que le maréchal prussien ait pu se réunir à Wellington, il donna à tous les corps l'ordre de se porter sur la Sambre.

Le 3e corps devait partir à trois heures du matin pour enlever Charleroy. Mais l'officier chargé de porter l'ordre à Vandamme ne l'ayant pas trouvé, on ne se mit en route qu'à cinq heures et on n'arriva à Charleroy qu'à midi. Là, Vandamme fut averti qu'il devait se porter sur Gilly, petit village situé sur la route de Charleroy à Fleurus et au delà duquel le corps prussien de Ziethen s'était retiré. Malgré un soleil de plomb, les troupes qui avaient déjà fait vingt kilomètres marchèrent cependant avec la plus grande ardeur, et forcèrent les Prussiens à battre en retraite après un léger engagement sur le ruisseau de Soleilmont, près de Gilly.

Le 15 au soir, le 3e corps bivouaqua dans les bois entre Charleroy et Fleurus après avoir fait huit lieues dans cette chaude journée.

**Bataille de Ligny, 16 juin 1815.** — Vandamme formait ainsi

aux environs de Fleurus avec Grouchy, Pajol, Exelmans et Gérard, en tout trente-huit mille hommes, la droite de l'armée du Nord, dont Ney, Reille, d'Erlon et Lefebvre-Desnouettes, en tout quarante-cinq mille hommes, formaient la gauche, vers les Quatre-Bras. Au centre et en arrière, la Garde et la réserve, quarante mille hommes.

Blücher, averti enfin de la marche de Napoléon, prenait ses dispositions pour avoir presque toute son armée vers le milieu de la journée du 16 dans la plaine de Fleurus, tandis que Wellington se porterait sur les Quatre-Bras.

Le 16, dès le matin, la droite de l'armée du Nord se remit en marche vers Fleurus. Elle arriva dans la plaine, avec Napoléon, à midi. Le témps était magnifique, le soleil radieux, mais la chaleur étouffante. Les soldats étaient cependant pleins d'entrain et semblaient désirer vivement une bataille décisive.

Napoléon, monté dans un moulin, examina le champ de bataille et les positions de l'ennemi. Il aperçut le ruisseau de Ligny, courant de notre gauche à notre droite, en traversant les trois Saint-Amand: Saint-Amand-le-Hameau, Saint-Amand-la-Haye, et le Grand-Saint-Amand. Là, le ruisseau prenait une direction perpendiculaire à la précédente et arrosait Ligny. Dans l'angle qu'il dessinait, le terrain était en amphithéâtre. D'un coup d'œil, Napoléon vit que l'armée prussienne n'était pas arrivée tout entière. Le corps de Ziethen défendait Saint-Amand-le-Grand et Ligny, en arrière se trouvaient les corps de Pirch et de Thielmann, en tout quatre-vingt-huit mille hommes.

L'empereur en avait à peine quarante mille; il pense inquiéter seulement Blücher avec son extrême droite; avec sa droite (Gérard) attaquer Ligny et, avec sa gauche (Vandamme) marcher sur Saint-Amand. Ney, aux Quatre-Bras, a l'ordre d'envoyer un corps de quinze cents hommes pour prendre les Prussiens à revers. A deux heures et demie l'attaque doit commencer.

Vandamme range son corps d'armée en bataille face au Grand-Saint-Amand. A deux heures, le général Lefol, commandant la division où se trouve le 37$^{e}$, fait former le carré et harangue ses soldats avec un tel bonheur que tous demandent à grands cris à marcher à l'ennemi. A deux heures et demie, le général Lefol lance ses tirailleurs, puis la division s'avance en trois colonnes; celle de droite, la brigade Corsin, ayant le 37$^{e}$ à sa tête, entre la première dans le village et est accueillie par un feu terrible. Un seul boulet tue huit hommes. Loin d'ébranler nos soldats, cet

événement redouble leur enthousiasme. Sans brûler une amorce, ils abordent l'ennemi, s'emparent des premières maisons et repoussent les Prussiens à la baïonnette. Le combat est affreux : chaque arbre, chaque fossé, chaque clôture sont attaqués et défendus avec fureur ; on se poursuit, on lutte corps à corps, on se tue à coups de baïonnette, on se fusille à bout portant dans les chambres, dans les caves, dans les greniers. Nos soldats blessés tombent en criant : « Vive l'Empereur ! » et ne se laissent transporter à l'ambulance que lorsqu'il leur est impossible de continuer à prendre part au combat.

En quelques instants la brigade prussienne a quarante-six officiers et deux mille trois cents hommes hors de combat. L'église, le cimetière et presque tout le village sont pris. Ainsi chassés, les Prussiens sont obligés de repasser le ruisseau.

Enhardi par ce succès, le général Lefol allait pousser plus avant quand Steinmetz, accourant avec des renforts, le force à se replier et cherche à s'emparer de Saint-Amand. Mais s'ils ne pouvaient dépasser le village, nos soldats n'étaient pas gens à s'en laisser expulser. Une première fois, Lefol repousse les Prussiens de Steinmetz. Puis, tandis qu'une brigade de la division Berthezène va arrêter un mouvement tournant de l'ennemi sur notre gauche et que la division Gérard marche sur Saint-Amand-la-Haye et sur Saint-Amand-le-Hameau et s'en empare, la 8e division fait tomber sous ses coups tous ceux qui essayent de franchir le ruisseau. L'épée à la main, la tête nue, les habits criblés de balles, le général Lefol maintient ses conscrits inébranlables sous le feu de mitraille qui renverse autour de lui officiers et soldats, puis, décidé à tenir là jusqu'au soir, il ne garde qu'une partie de ses troupes avec lui et envoie en réserve au cimetière sa 2e brigade, qui combattait depuis le matin et avait eu l'honneur d'entrer la première dans Saint-Amand. Tout à coup, à six heures, Blücher, voulant tenter un nouvel effort, lance sur les trois Saint-Amand des forces considérables. Au premier moment, une panique se produit et les soldats commencent à fuir ; mais, vivement rassemblés et ramenés au combat par le général Corsin et plusieurs officiers, ils repoussent les assaillants avec le secours de la Jeune Garde.

Pendant que le 3e corps et la division Lefol s'illustraient à Saint-Amand, le général Gérard avait héroïquement soutenu le combat à Ligny et avait fini par rester maître du village.

Aux derniers rayons du soleil couchant, à huit heures du soir,

le champ de bataille nous restait; de la droite à la gauche la victoire était complète; l'armée prussienne, coupée en deux, battait en retraite. Elle avait perdu dix-huit mille hommes, nous neuf mille. La lutte avait été rude, et, dans son rapport, le général Lefol félicitait chaudement les troupes de sa division. Lui-même s'était brillamment conduit : emporté par son ardeur, il était entré le premier dans Saint-Amand avec le général Corsin et avait eu un cheval tué sous lui dans un verger. Son neveu, qui était son aide de camp, mettait pied à terre pour lui donner le sien quand subitement tous deux sont entourés. Ils auraient été enlevés ou tués si une compagnie de la division n'était venue à leur secours. Le général Corsin, qui s'était aussi fait remarquer par son courage et son énergie, avait été assez grièvement blessé. Le Régiment avait subi des pertes considérables, un officier avait été tué, le lieutenant Menestrel, et, avec lui, dix-huit sous-officiers et soldats; cent cinquante-cinq hommes étaient blessés ainsi que huit officiers : les capitaines Provost, Delarue, Lévis et Coligny; les sous-lieutenants Brunel, Fontanie, Deloyers et Larue.

Le soir du 16, le 3e corps bivouaqua en avant de Saint-Amand.

Le lendemain 17, au matin, Napoléon prit la résolution de se porter avec son centre au secours de Ney, engagé avec les Anglais : les corps qui avaient combattu contre Blücher formèrent l'aile droite de l'armée sous le commandement de Grouchy qui reçut la mission de suivre l'armée prussienne, sans perdre toutefois le contact avec l'aile gauche de l'armée du Nord.

Napoléon, avant de quitter Ligny, monta à cheval pour visiter le champ de bataille, pour faire donner des soins aux blessés, pour distribuer enfin des soulagements et des récompenses aux combattants de la veille. Les soldats étaient occupés en ce moment à nettoyer leurs fusils et à faire la soupe. Dès qu'ils aperçurent l'Empereur, ils se précipitèrent au-devant de lui, en brandissant leurs armes et en poussant des cris d'enthousiasme.

**Marche sur Wawre et combat du 18.** — Dans la journée, Grouchy se mit en marche d'abord sur Namur, puis sur Wavre; le soir il était à Gembloux.

Le lendemain 18, Napoléon se battait à Waterloo : on sait les hésitations de Grouchy et comment, recevant dépêche sur dépêche, il resta immobile à Wavre et chargea Vandamme d'attaquer cette position. C'est dans cette affaire que se distingua un sous-officier du 37e, le sergent-major Létivant qui s'était déjà fait remarquer, en 1813, en Saxe et, en 1814, à Besançon : à Wawre, les

hommes de sa compagnie ayant été détachés en tirailleurs, il s'avança avec beaucoup de courage en excitant ses soldats à le suivre; ayant surpris un peloton prussien, il tua deux hommes et en fit six prisonniers; lui-même fut blessé d'un coup de sabre.

**Retraite sur Namur et Paris.** — Ce fut le dernier combat; Grouchy venait de recevoir la nouvelle du désastre de Waterloo et l'ordre de se replier sur Namur.

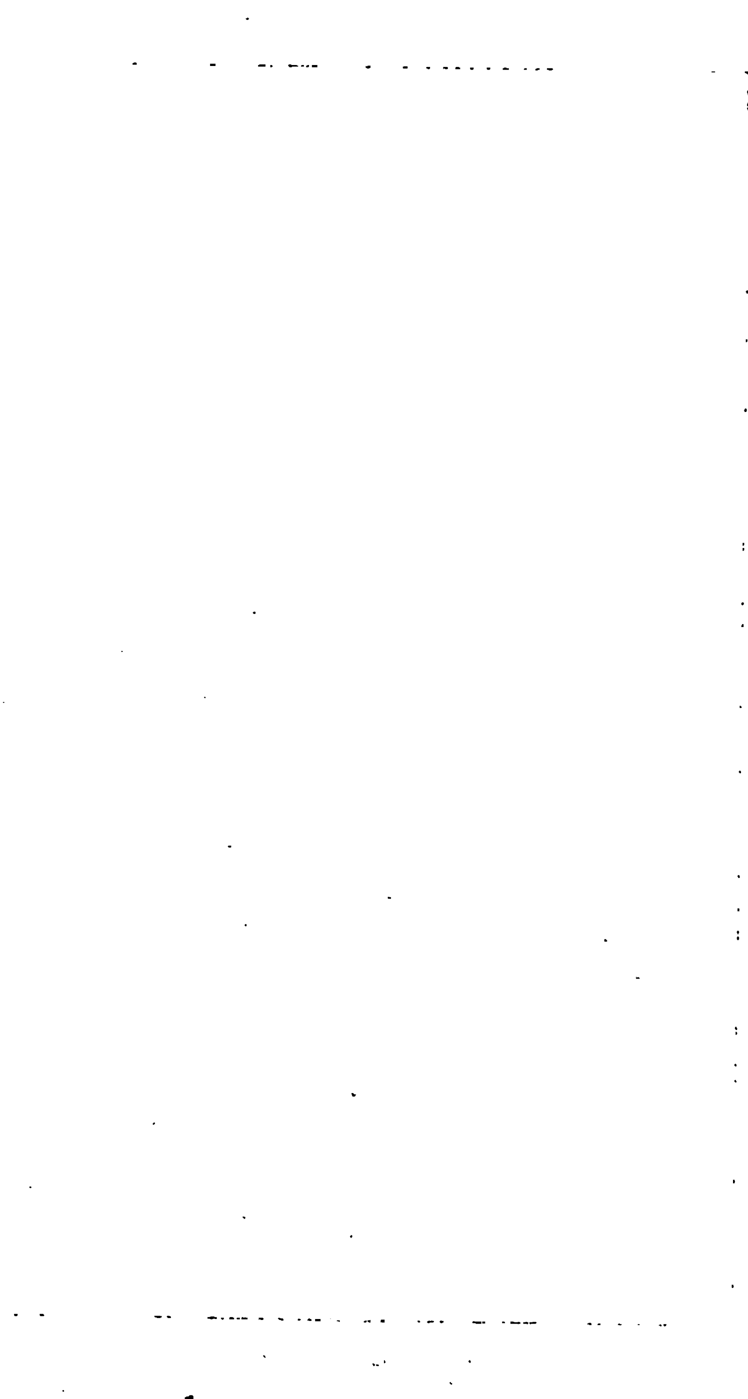
De là, par Reims et Villers-Cotterets où il y eut un engagement, le 3e corps avec les débris de Waterloo se replia sur Paris. Arrivé le 30 juin, Vandamme vint prendre position à Montrouge.

Le 7 juillet, les alliés entraient dans la Capitale et, en vertu d'une convention signée le 5, la Grande-Armée se retirait derrière la Loire.

Tous ceux qui, depuis plus de quinze années, combattaient autour du drapeau du 37e, les héros de Zurich, d'Essling, de Molins-el-Rey, de Polotsk, de la Bérézina, de Leipzig, de Brienne, allaient le quitter pour passer dans un autre corps, la Légion des Deux-Sèvres qui devait, en 1820, devenir le 4e de ligne. Eux qui avaient vu tant de victoires, qui s'étaient illustrés dans tant de combats, avaient du moins la consolation, au moment où l'édifice qu'ils avaient contribué à élever s'écroulait à Waterloo, de terminer leurs campagnes par un dernier succès. Ils emportaient dans leur cœur le souvenir de l'héroïque défense de Saint-Amand.

Ils avaient reçu de leurs aînés un brillant héritage de gloire et, par leur bravoure, l'avaient encore accru. Ils laissaient à leurs successeurs l'honneur de continuer ces nobles traditions, et nous allons voir comment, eux aussi, surent tenir haut et ferme le drapeau qui leur avait été confié.

---



braves gens qui ont donné leur sang pour défendre la France envahie et pour chercher à vaincre des forces écrasantes auxquelles la victoire devait fatalement rester.

## 2e et 4e bataillons du 37e à la défense de Besançon, 30 décembre 1813-2 mai 1814.

Tandis que le 1er bataillon du 37e s'illustrait dans le 2e corps en combattant contre les armées de Silésie et de Bohême, les 2e et 4e, forts de mille deux cent vingt hommes, reformés avec les anciens cadres et des conscrits, prenaient part à la belle défense de Besançon.

L'Empereur avait confié la défense de la place, dont la garnison comprenait environ huit mille hommes, au général Marulaz, un brave qui avait fait toutes les campagnes jusqu'en 1809 inclusivement et « n'était jamais revenu d'un combat sans blessure ». Marulaz avait en quelques jours approvisionné Besançon et l'avait mis en état de défense.

Le 21 décembre, une colonne de l'armée de Bohême, treize mille hommes et mille quatre cent cinquante cavaliers sous les ordres du prince de Lichtenstein, passait le Rhin à Bâle et par Neufchâtel et Pontarlier marchait sur Besançon.

**Combat de Baume, 31 décembre.** — Le 30 décembre, le général Marulaz, ne voulant pas se laisser enfermer dans la ville sans coup férir, sort, à dix heures du soir, avec quatre cent cinquante hommes d'infanterie, commandés par le colonel de Faudoas, et une pièce de quatre. Il marche sur Baume et, le lendemain matin, surprend un poste autrichien près de la ville. Ce poste enlevé, il pénètre dans Baume, défendu par trois cents hommes d'infanterie et quatre-vingts cavaliers. « A midi et demi, écrit Marulaz, j'ai chargé cette canaille avec mes troupes et je suis entré dans la ville aux acclamations des habitants et aux cris de « Vive l'Empereur! »..... et plus loin il ajoute : « Je dois féliciter particulièrement les jeunes conscrits du 37e qui ont chargé en troupes aguerries. »

Le commandant autrichien, trois officiers et cent trois hommes, faits prisonniers, dix tués et trente blessés furent les résultats matériels de cette journée. Les Français avaient eu deux hommes blessés.

Le 1er janvier 1814, cette petite colonne rentra dans Besançon et

le général Marulaz fit paraître l'ordre du jour suivant : « Le général commandant la 6e division militaire s'empresse de témoigner sa vive satisfaction à MM. les officiers et aux troupes de toutes armes, pour la belle conduite qu'ils ont tenue et l'intrépidité qu'ils ont montrée dans la journée de Baume. Il ne laissera ignorer à Sa Majesté ni leur dévouement, ni la bravoure dont ils ont fait preuve. »

Le 11 janvier, la place fut cernée. Pendant tout le blocus, le général Marulaz fit faire des sorties pour inquiéter l'ennemi. Nous citerons celles auxquelles le 37e a pris part.

**Sortie du 3 mars.** — Le 2 mars, l'ennemi s'était emparé d'une petite maison, située en avant du front d'attaque de la citadelle, d'où il inquiétait beaucoup nos postes avancés. Cent hommes, sortis dans la nuit du 2 au 3, suffirent pour les déloger et détruire cette maison avant le jour.

Le 3, quatre cents hommes du 37e firent une vigoureuse sortie, sous les ordres du major Speelmann, en avant du front d'attaque de la citadelle, à l'effet de détruire les postes retranchés. L'ennemi en fut chassé avec une perte de plus de trois cents tués ou blessés dont plusieurs officiers, et de trente-deux prisonniers. Le 37e avait eu un officier tué, le capitaine Vial, et trois blessés : le capitaine Prunier et les lieutenants Meige et Pierson. Le capitaine Prunier et le lieutenant Meige moururent quelques jours après des suites de l'amputation qu'ils avaient dû subir. Le corps du capitaine Vial était resté sur le champ de bataille. Il fut réclamé par le lieutenant de gendarmerie Lapostal et enterré en ville avec les prières de l'Église et les honneurs militaires.

Le 4 mars, dans son ordre du jour, le gouverneur de la place disait : « Le général s'empresse de témoigner sa vive satisfaction à M. le major Speelmann, aux officiers, sous-officiers et soldats du 37e, du 93e, du 154e et à la compagnie franche pour la belle conduite qu'ils ont tenue au feu dans les journées des 2 et 3 de ce mois. Le gouverneur s'empresse de solliciter près de Sa Majesté l'Empereur et Roi des récompenses et de l'avancement en faveur de tous ceux qui se sont particulièrement distingués. »

Le 10 mars, un *Te Deum* ayant été chanté pour célébrer les victoires des armées françaises, il fut accompagné par la musique du 37e.

**Sortie du 31 mars.** — Le 31 mars, une sortie fut ordonnée pour s'emparer de la Chapelle-des-Bois, afin que, maîtres des montagnes baignées par le Doubs, nous puissions aller facile-

# LA LÉGION DE LA SARTHE

(1815—1820)

# CHAPITRE XXV

# LA LÉGION DE LA SARTHE

1815-1820

## Organisation.

Après Waterloo, les débris de l'armée impériale, rejetés derrière la Loire, furent licenciés. Les dépôts des régiments d'infanterie de ligne furent envoyés dans les chefs-lieux de départements pour concourir à la formation de quatre-vingt-six légions départementales et leur servir de noyau.

C'est ainsi que la légion de la Sarthe, provisoirement organisée au Mans, le 1er décembre 1815, par le comte de la Suze, son colonel, le fut définitivement, le 6 février 1816, en exécution d'une décision ministérielle du 23 janvier de la même année.

Après avoir été à Paris, puis à Lille et de nouveau à Paris, le 2e bataillon et l'Etat-Major restant au Mans, la Légion fut enfin dirigée sur Cherbourg ; elle se trouve réunie dans cette ville le 16 avril 1819.

Elle n'avait été composée jusque-là que de deux bataillons. Un 3e fut formé à Cherbourg par le maréchal de camp Maucomble, le 1er janvier 1820.

Le 19 novembre de la même année, le colonel de la Suze reçut son traitement de réforme et fut remplacé par le colonel Tissot.

Le 26 décembre, la Légion de la Sarthe fut organisée en régiment par le lieutenant-général comte Claparède et devint 37e de ligne.

# 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

(1820—1871)

# CHAPITRE XXVI

# LE 37ᵉ RÉGIMENT DE LIGNE

De 1820 à 1830

Le 37ᵉ de ligne, composé de trois bataillons, partit de Cherbourg, le 3 décembre 1821, à destination de Périgueux, où il arriva le 30.

A l'époque de la formation du cordon sanitaire sur la ligne des Pyrénées, le 37ᵉ fut désigné pour en faire partie. Le 3ᵉ bataillon fut cantonné dans la Vallée d'Ossau; le 1ᵉʳ et le 2ᵉ, à Oloron d'où ils détachèrent des postes avancés. Le dépôt, commandé par le major Blanchard, resta à Pau.

## Guerre d'Espagne, 1823.

**Origines et premières opérations.** — Une révolution avait éclaté en 1820 en Espagne. L'Europe s'émut. Un congrès se réunit à Vérone et la France offrit son intervention. Une armée de cent mille hommes fut envoyée en Espagne sous le commandement du duc d'Angoulême.

Le 37ᵉ fit partie de l'expédition. Il fut placé au 1ᵉʳ corps, Oudinot; 1ʳᵉ division, lieutenant-général comte d'Antichamp; 3ᵉ brigade, maréchal de camp comte Berthier de Sauvigny.

Le 7 avril, on passa la Bidassoa. Le 1ᵉʳ corps marcha sur Vittoria, Burgos, Valladolid, Ségovie, et entra à Madrid le 24 mai. Le 37ᵉ resta dans cette place pour y tenir garnison. Le 21 juin, il marcha sur Astorga où était le quartier-général du comte Bourck. Il fut un des régiments qui marchèrent sur Lugo.

**Siège de la Corogne, 15 juillet-21 août 1823.** — « Le 37ᵉ ne cessa de donner pendant toute la campagne les plus grandes preuves de son dévouement au Roi. » Il se distingua particulièrement au siège de la Corogne.

Lors de l'investissement de la place, le 15 juillet, il soutenait et suivait de près le 7ᵉ léger à l'attaque des hauteurs qui la dominent. Le capitaine Texier, chargé, avec la compagnie de volti-

… s'empara du village … sur les glacis; puis … Berthier de Sauvigny … avec un calme et … de vieux soldats », la … et d'une pièce de … de la place, … dans leurs … la plus grande … pour les en

… le capi- … capitaine … taine … blessés … le … tué … major

… quelques … jambe … taille, … faisait

… — Mort



séjour dans cette place fut troublé par un fâcheux événement : le 15 novembre 1824, le sous-lieutenant de Lustrac allait, avec vingt hommes, relever le poste du fort Saint-Antoine, situé en mer sur un rocher, à quelque distance de la côte. Un coup de vent fit chavirer la barque. L'officier se noya avec onze hommes du Régiment, cinq du 5e léger et deux marins.

Dans cette circonstance malheureuse plusieurs hommes du 37e ont donné les plus grandes preuves de courage et de dévouement : en plein hiver, ils n'hésitèrent pas à se jeter à la mer pour secourir leurs camarades. Parmi ceux qui se distinguèrent le plus, il faut citer : les sergents Plu, Agasse et Barrault, le fourrier Husson, le caporal Bouquet, le tambour Verdier, le grenadier Collet et les fusiliers Niogret, Boutier, Laloy et Maran. En récompense de leur courage, le ministre de l'intérieur, M. de Corbière, leur envoya des médailles et des lettres flatteuses.

**Rentrée en France.** — Le 37e, ayant reçu l'ordre de rentrer en France, partit de la Corogne le 7 avril 1825, emportant les regrets de tous les habitants. Une lettre de la municipalité de cette ville, qui en a ordonné l'impression après le départ du 37e, est le témoignage le plus éclatant de la belle conduite qu'il a tenue pendant son séjour.

« Monsieur le Général,

« Au moment de l'évacuation de cette place par les troupes alliées, la municipalité de la Corogne oublierait un de ses premiers devoirs si elle ne donnait, à vous et à toute l'Europe, un témoignage public de la reconnaissance qu'elle vous doit pour la conduite religieuse, militaire et politique des Français pendant leur séjour dans cette ville ; aussi doux et affables dans leur vie privée que braves et empressés, en prodiguant tous les secours nécessaires dans les incendies partiels de quelques édifices, ils ont mérité la reconnaissance et la sincère amitié que leur ont vouées les habitants de cette ville ; nous nous plaisons, Monsieur le Général, à reconnaître que ce n'est pas seulement à la sévère discipline que vous avez fait observer aux troupes sous vos ordres que nous devons la paix et la tranquillité dont nous avons joui constamment, mais plus particulièrement à l'admirable harmonie que vous avez su conserver entre toutes les autorités, resserrant ainsi de plus en plus les liens d'union et d'amour entre les deux nations. Daignez donc, Monsieur le Général, recevoir de nous et de tous les habitants de cette ville ce sincère et juste tribut de reconnaissance ; nous vous supplions de vouloir bien en faire part

à tous les braves et loyaux officiers et soldats qui ont été en garnison dans cette place. »

Les bataillons de guerre repassèrent la Bidassoa le 16 mai 1825 et vinrent rejoindre le dépôt à l'île de Ré (8 juin).

**1825.** — Le 29 septembre 1825, un incendie ayant éclaté dans l'arsenal Saint-Martin, les secours les plus efficaces furent aussitôt apportés par le Régiment. Le sous-lieutenant Marceuil et le caporal Charlet furent cités pour leur belle conduite.

**1826.** — En avril 1826, le Régiment reçut l'ordre de changer de garnison et fut partagé entre Tours, Blois et Angers.

Le 1er juillet, le feu prit à Tours dans la tour Charlemagne. Les hommes du 37e arrivèrent les premiers sur le lieu du sinistre et n'hésitèrent pas un seul instant à se jeter dans les flammes et à monter jusque sur la toiture pour sauver les malheureux ouvriers.

Le colonel cita plus particulièrement le sous-lieutenant Bardin, le sergent-major Durand qui fut blessé, et le soldat Léoté.

Le 29 octobre, le colonel de Montchoisy fut remplacé par le colonel baron de Feuchères.

**1827.** — En mai 1827, le Régiment fut délégué pour faire partie de la garnison de Paris où il fit preuve du plus grand zèle et de la plus exacte discipline. Plusieurs pelotons du Régiment se firent remarquer lors des émeutes de la rue Saint-Denis (nuits des 19 et 20 novembre).

**1828.** — Le 26 mai 1828, deux bataillons, organisés au complet, forts de mille vingt hommes, pris dans les trois bataillons, quittèrent Paris pour se rendre au camp de Saint-Omer. Un troisième bataillon, formant le dépôt, fut dirigé sur Avesnes.

Les deux premiers bataillons furent placés dans la 1re brigade, maréchal de camp baron Achard, de la 3e division, lieutenant-général comte Meynadier. Après avoir passé deux mois sous la tente, du 30 juillet au 30 septembre, et s'être fait remarquer aux grandes manœuvres du plateau d'Elfaut et dans les travaux de siège dirigés contre le fort d'Eringhen, le Régiment leva le camp, fut reformé comme il était avant son départ de Paris et partagé entre Maubeuge et Avesnes. C'est de là que le Régiment partit pour l'expédition d'Algérie.

**1829.** — Le 26 février 1829, malgré un froid très rigoureux, le sous-lieutenant Picouleau, par un trait d'humanité qui l'honore, sauva d'une mort certaine le caporal Lemesle qui était tombé dans la Sambre.

# CHAPITRE XXVII

# CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

1830

## Expédition d'Alger (juin-juillet 1830)

**Origines.** — Il existait, à cette époque et depuis longtemps déjà, un désaccord entre le gouvernement français et le Dey d'Alger. Dans un accès de mauvaise humeur, le Dey frappa au milieu d'une audience notre consul d'un coup d'éventail. Le vaisseau envoyé pour demander réparation fut reçu à coups de canon. Le ministre Polignac décida alors d'en finir avec ce nid de pirates.

Le 25 février 1830, le colonel reçut l'avis officiel que le Régiment ferait partie de l'expédition d'Afrique. Il le rendit public par l'ordre du jour suivant :

« Le colonel s'empresse de communiquer au Régiment une nouvelle qui a fait battre tous les cœurs de satisfaction et de joie. Bientôt nous allons entrer en campagne, le 37e est appelé, par le choix du Roi, à faire partie de l'expédition d'Afrique!

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, nous saurons tous justifier cette marque de confiance de notre souverain ; pendant la paix, notre exacte discipline et notre instruction militaire ont dignement répondu à ce qu'il attendait de nous ; durant la campagne qui va s'ouvrir, votre colonel comptera toujours sur votre dévouement comme vous pouvez compter entièrement sur lui qui est heureux et fier de commander à d'aussi braves gens. Vive le Roi ! »

L'enthousiasme fut à son comble et les casernes retentirent des cris mille fois répétés de : « Vive le Roi ! »

Deux bataillons, à l'effectif de huit cents hommes, respectivement commandés par les chefs de bataillon Ducros et Tremeaux, furent immédiatement formés et dirigés sur Toulon, où ils arrivèrent à la fin d'avril.

Le 37e prit place dans la 2e brigade, maréchal de camp baron Achard, de la 1re division, lieutenant-général Berthezène. Le général comte de Bourmont commandait en chef.

Le 11 mai, le Régiment fut embarqué et, le 25, l'amiral Duperré fit appareiller et mettre à la voile dans la direction d'Alger.

**Prise de Sidi-Ferruch, 14 juin.** — Le 13, on commença à apercevoir le mur d'enceinte de la ville et, dans la nuit du 13 au 14, à trois heures du matin, les compagnies du Régiment placées sur des embarcations se dirigèrent vers la presqu'île de Sidi-Ferruch. A peine le jour commençait-il à poindre que le spectacle le plus imposant s'offrit aux yeux de l'armée : toutes les barques, chargées de troupes, poussèrent au rivage et les soldats, précédés de leurs officiers, s'élancèrent aux cris de « Vive le Roi » sur le sol africain. De tous les drapeaux de l'armée, celui du 37e fut le premier planté sur cette terre ennemie. En peu d'instants, les bataillons furent formés et marchèrent dans un ordre parfait vers les batteries de campagne que les Arabes avaient établies en arrière. La compagnie de grenadiers du 1er bataillon s'empara sans coup férir des hauteurs de Sidi-Ferruch, et, à cinq heures du matin, la division Berthezène, gagnant du terrain en avant, protégea le débarquement. Formé en colonnes serrées par division à distance de peloton, le 37e, à la gauche de la division, marche sur les batteries, les enlève à neuf heures du matin; huit pièces d'artillerie restent entre nos mains. Les Arabes et les Bédouins chassés, le 37e s'établit à une lieue et demie du débarquement.

Les hommes, chargés de cinq jours de vivres et de quarante cartouches, avaient gravi, avec une ardeur admirable, des hauteurs extrêmement difficiles à travers des broussailles de deux à trois pieds de haut. Le lieutenant Masson de Morfontaine s'était fait remarquer par son intelligence et son sang-froid.

**Journées des 15, 16, 17 et 18 juin 1830.** — Dans la journée du 15 les positions furent rectifiées.

Le 16, l'ennemi, devenant plus entreprenant, tirailla tout le jour. Le Régiment eut onze blessés, parmi lesquels le capitaine Abadie.

Bivouaqué en carré, le 37e couchait aux pieds des faisceaux; une des faces veillait pour les trois autres et était relevée toutes les deux heures.

**Journée du 17.** — Le 17, le nombre des blessés s'éleva à sept, dont un officier le capitaine Larouvrage.

Dans la nuit du 17 au 18 et dans celle du 18 au 19, trois redans furent construits.

**Combat de Staouéli, 19 juin.** — Le 19, à cinq heures du matin, à la faveur d'un épais brouillard, une nuée de tirailleurs, puis bientôt sept ou huit mille Bédouins, Arabes et Turcs, soutenus par des batteries placées sur les hauteurs, attaquèrent nos avant-postes, qui n'ayant plus de munitions ne purent conserver les épaulements et les flèches qui les couvraient. On vit des cavaliers turcs enlever leurs chevaux par-dessus les parapets et s'engager corps à corps avec les tirailleurs. Ne voulant pas demeurer sous le coup d'un échec, le Régiment entier se porte en avant pour reconquérir le terrain perdu. Les deux compagnies d'élite se lancent sur les retranchements conquis par les Turcs. Ceux-ci les attendent de pied ferme, soutiennent l'attaque à la baïonnette, et s'ils finissent par céder le terrain, c'est en le défendant pied à pied. Le combat se termine à sept heures du matin.

Dans cette lutte inégale, la valeur et l'intelligence des officiers ainsi que le courage des soldats suppléèrent au nombre : un drapeau, un porte-étendard et une vingtaine d'armes richement ciselées, arrachées aux Turcs en les abordant corps à corps, furent les trophées du début de cette journée : l'ennemi avait laissé une cinquantaine de morts près de nos redans.

A la fin de ce combat qui était devenu général sur toute la ligne, puisque cinquante mille hommes avaient attaqué l'armée française, le général en chef étant arrivé sur le champ de bataille, l'ordre fut donné de recommencer l'attaque et, sur l'avis du général Berthezène, l'armée opéra une marche convergente sur le plateau de Staouéli.

La 1re division, formée en échelons par régiment, soutenue par une artillerie bien servie, marcha sur les batteries des Turcs. Le grand mouvement, commencé par la droite, fut exécuté comme sur le terrain d'exercice. Bientôt le 37e, le 16e et le 20e régiment abordent les batteries. Commandés par le capitaine Behaghel, les voltigeurs du Régiment y pénètrent les premiers par les embrasures, tuent les canonniers sur leurs pièces ; les batteries sont enlevées, on marche sur le camp. Le 14e et le 37e y entrent encore les premiers, pourchassant un ennemi complètement en déroute qui s'enfuit en laissant entre nos mains cinq pièces de canon, une grande quantité de vivres et de munitions et plus de cent chameaux. L'armée prit position à Staouéli dans le camp même des Arabes.

Durant le combat du matin, il y avait eu sept hommes tués et cent trente blessés ; parmi ces derniers deux officiers : le capitaine de Trobriand et le sous-lieutenant Ory. Parmi les morts se trouvaient trois voltigeurs qui s'étaient conduits en véritables héros. Tous trois avaient fait le serment d'enlever un drapeau à l'ennemi. Pour accomplir leur dessein ils se jettent, tête baissée, dans les rangs turcs : les deux premiers sont mortellement frappés, le troisième tombe, la poitrine traversée d'une balle, mais il a son drapeau et il s'en enveloppe pour mourir !

Dans le mouvement offensif que fit la 1re division réunie, le 37e ne perdit personne. Toutefois, la journée lui faisait grand honneur. Le colonel, dans son rapport au général Berthezène, cita pour s'être particulièrement distingués : le chef de bataillon Tremeaux ; les capitaines Fournier, La Farre, Behaghel, de Trobriand, Starlet ; les sous-lieutenants Vaslin et Marceuil ; le chirurgien-major Angis ; les sergents Loriot, Parenteau, Boulin ; les caporaux Maillard et Ducellier ; le voltigeur Lefèvre et enfin le voltigeur Rousselin qui, blessé, refusa de quitter le champ de bataille.

Depuis un mois, les troupes n'avaient mangé que de la viande salée. Le soir de cette bataille, chaque compagnie reçut deux moutons, du riz, du café, dépouilles opimes de l'ennemi. On célébra glorieusement la victoire ; on but aux succès futurs et, le lendemain, quand l'ordre du jour qui suit, adressé par le général en chef à l'armée, fut lu devant les régiments, il fut accueilli par des cris et des applaudissements.

« Les troupes de l'armée d'expédition, dans les journées du 14 au 19 juin, ont répondu à l'attente du roi et déjà elles ont vengé l'insulte faite au pavillon français. La milice turque avait cru qu'il était aussi facile de nous vaincre que de nous outrager, une entière défaite l'a désabusée et c'est désormais dans l'enceinte d'Alger que nous aurons à la combattre.

« Les troupes de toutes armes ont rivalisé de dévouement. Le général en chef fera valoir auprès du gouvernement les services de tous et réclamera les bontés du roi pour ceux qui s'en sont rendus les plus dignes ! »

**Journées des 24, 25 et 29 juin 1830. Bombardement du fort l'Empereur, 4 juillet.** — Le 24, le 37e prit part avec la division à un léger engagement ; le 25, il livra un brillant combat d'avant-postes. La ferme attitude de tous, officiers et soldats, fit échouer toutes les tentatives de l'ennemi. Deux officiers furent

blessés, le capitaine Fournier et le lieutenant Lemire. Le lieutenant Collonges se fit remarquer dans la défense du poste qui lui avait été confié.

Le 29, le général en chef fit attaquer l'ennemi sur toute la ligne. Le 37ᵉ, placé au centre, chassa devant lui les Arabes qui abandonnèrent leur artillerie, et bientôt le fort l'Empereur qui domine Alger fut complètement investi. On approchait d'Alger. Pour resserrer le blocus de la place du côté de la porte Bab-el-Oued, le 37ᵉ occupa les hauteurs en arrière du consulat napolitain où le 2ᵉ bataillon fut placé, le 30 juin, en extrême avant-poste. Disposé avec la plus grande sagacité par son chef de bataillon, le commandant Ducros, il appuyait les opérations du siège du fort l'Empereur et défendait une batterie de quatre pièces, qui prenait à revers la position de ce fort du côté de la ville.

Le 4 juillet, au lever du soleil, le bombardement commença, et « l'armée salua de ses joyeuses clameurs la diane matinale battue par le canon ». Nos batteries inondèrent de bombes, d'obus et boulets le fort, qui riposta avec opiniâtreté pendant quatre heures. Le feu de l'ennemi était presque éteint, quand, tout à coup, vers dix heures, une flamme jaillit, une puissante détonation secoua la terre, puis plus rien. Après quelques minutes d'ébranlement parmi les troupes surprises, le calme revint et, au milieu d'une fumée noire et suffocante, on commença d'apercevoir le fort l'Empereur, miné par l'explosion de son magasin à poudre.

**Prise d'Alger, 5 juillet.** — Cet événement qui n'eut pour l'armée aucun effet funeste, termina les opérations du siège et décida le Dey à se rendre à discrétion. Le 5 juillet, les quatre portes d'Alger furent occupées ; le 37ᵉ prit position près de la porte Bab-el-Oued, sur les bords de la mer.

Le 19 juillet, l'armée apprit par un ordre du jour que le roi avait élevé le lieutenant-général comte de Bourmont, commandant en chef, à la dignité de maréchal de France.

Le 27 du même mois, le maréchal, chargé par le roi de témoigner à l'armée expéditionnaire son entière satisfaction, publia l'ordre du jour suivant :

« Le Roi a ordonné au maréchal commandant en chef d'exprimer sa haute et entière satisfaction aux officiers généraux, aux officiers et aux soldats de l'armée d'expédition ; le prompt succès qui a couronné leurs efforts, l'éclat qui doit en rejaillir

sur la gloire militaire de la France, ont rempli les vœux de Sa Majesté. Elle a vu dans tous une égale rivalité de zèle et de dévouement; elle les confond tous dans sa royale affection.

« Monsieur le Dauphin a chargé aussi le commandant en chef de faire connaître à l'armée combien il avait été heureux de voir sa confiance en elle justifiée par d'aussi brillants résultats. Le maréchal s'empresse de faire connaître aux troupes du corps expéditionnaire ce glorieux témoignage. »

Le 16 août, le maréchal annonça à l'armée les changements survenus en France à la suite des journées de Juillet, et prescrivit de substituer à la cocarde et au pavillon blancs la cocarde et le pavillon tricolores.

Le 4 septembre, le lieutenant-général comte Clauzel prit le commandement de l'armée d'Afrique en remplacement du maréchal comte de Bourmont.

## Expédition de Blida et de l'Atlas, novembre 1830.

En novembre, le général Clauzel forma une colonne forte de huit mille hommes qui devait marcher sur Blida, forcer ensuite le passage du petit Atlas et aller châtier le Bey de Titteri qui avait abandonné la France. Chacun des régiments d'infanterie fournit un bataillon de cinq cent vingt hommes.

Le 17 novembre, un bataillon, formé de l'élite de toutes les compagnies du Régiment, partit sous les ordres du chef de bataillon Ducros, pour se réunir aux troupes expéditionnaires dans la plaine de la Mitidja, au camp de Bou-Farick. Il fut embrigadé avec les bataillons des 14e, 20e et 28e, sous le général Achard.

**Prise de Blida, 18 novembre 1830.** — Le 18, au matin, par une pluie battante, la colonne se mit en marche, la brigade Achard en avant-garde, ayant le bataillon du 37e à sa tête. Bientôt, on aperçut, au pied de l'Atlas, au-dessus de la forêt d'orangers qui sert de ceinture à Blida, les minarets de ses mosquées et, à trois kilomètres en avant de la ville, sur l'autre bord d'un ravin, une ligne de fantassins et de cavaliers qui barraient la route. Ils furent attaqués avec vigueur, culbutés, poussés et poursuivis à travers les broussailles jusqu'au milieu des vergers clos de murs qui entouraient la ville. Là, la résistance fut vive ; mais tandis que le 28e pénétrait dans le cimetière en avant de la porte d'Alger, le général Achard avec ses autres bataillons contournait la ville et s'attaquait à la porte de Médéa. Impatient du retard,

le lieutenant d'Hugues du 37e escalada le mur, quelques voltigeurs de sa compagnie sautèrent après lui, la porte fut ouverte et les défenseurs de la ville s'enfuirent dans la campagne. A la chute du jour, la brigade Achard bivouaqua en avant de la ville, les autres en arrière.

Le bataillon n'eut que deux hommes blessés. Avec le lieutenant d'Hugues furent cités les capitaines Harlet et Lagarde; les sergents Galoyer et Baulin; les caporaux Marth et Fleury et le voltigeur Coupé.

Le 19, le chef de bataillon Ducros partit avec la moitié de son bataillon, deux compagnies du 14e, deux du 28e et une pièce d'artillerie pour parcourir le versant septentrional d'une chaîne du petit Atlas, à droite de Blida: il chassa les Kabyles, brûla tout, détruisit tout et ramena tous les bestiaux qu'il avait rencontrés : c'était l'ordre, Dans cette journée, d'après le rapport du commandant Ducros, les capitaines Le Myre et Collonges, les lieutenants d'Hugues, Hulbart et Marceuil, le sous-lieutenant Paër se firent particulièrement remarquer.

Le 20, l'armée continua sa route, traversa à gué la Chiffa et se porta vers la ferme de l'Aga. On fit halte, les troupes reçurent une distribution de vivres et de vin, et la brigade Achard, avant-garde, alla s'établir, à trois ou quatre kilomètres en avant, dans un bois d'oliviers, sur le versant septentrional de l'Atlas.

**Enlèvement du col de l'Atlas, 21 novembre 1830.** — Le 21 novembre, après la diane, l'ordre du jour qui suit fut lu à toutes les troupes :

« Soldats, nous allons franchir la première chaîne de l'Atlas, planter le drapeau tricolore dans l'intérieur de l'Afrique et frayer un passage à la civilisation, au commerce et à l'industrie. Vous êtes dignes, soldats, d'une si noble entreprise; le monde civilisé vous accompagne de ses vœux. Conservez le même bon ordre qui existe dans l'armée; ayez le respect le plus grand et le plus soutenu pour les populations partout où elles seront paisibles et soumises; c'est ce que je vous recommande. Ici, j'emprunte la pensée et les expressions d'un grand homme et je vous dirai aussi que quarante siècles vous contemplent. »

L'avant-garde partit à sept heures du matin. Après avoir gravi pendant deux heures les pentes rapides de la montagne, on déboucha tout à coup sur un large plateau, d'où le regard émerveillé embrassait la vaste étendue de la Mitidja et découvrait à l'horizon le bleu profond de la mer..... En avant des bataillons

massés face au nord, le général Clausel fit saluer la France d'une salve de vingt-cinq coups de canon !

C'est là qu'il apprit que le Bey de Titteri occupait avec des forces nombreuses tous les points culminants de cette chaîne du petit Atlas et qu'il se disposait à arrêter l'armée d'expédition au passage du col. Le général en chef ordonna le départ. L'artillerie de montagne et le 37e reçurent les premiers coups de fusil : leur marche n'en fut point ralentie et, malgré les défilés et les fréquentes sinuosités d'une route de montagnes à peine praticable pour les mulets, les premières positions furent enlevées rapidement. Le général Achard, pensant que le passage du col, encore inaperçu, serait vigoureusement défendu, puisque les troupes ennemies couvraient toutes les crêtes et les mamelons qui s'y rattachent, ordonna au 14e de gravir les hauteurs de gauche ; puis il envoya cinq compagnies du 37e pour tourner à droite un mamelon qui dominait la route et fit attaquer de front cette position par le reste du bataillon du 37e.

L'ennemi prit aussitôt la fuite pour s'embusquer derrière des rochers, d'où il faisait sur nos colonnes un feu d'autant plus meurtrier que nos soldats, obligés de gravir les pentes, marchaient la plupart du temps à découvert et souvent ne pouvaient pas tirer. Tandis que le lieutenant Hulbart était blessé à cette attaque, il se passait sur la droite de la route, dans le ravin que traversaient les cinq compagnies, le combat particulier suivant :

Le sous-lieutenant Lacroze-Jouffreau, se croyant suivi par ses hommes, marchait droit sur un groupe de sept Arabes qui faisaient feu sur lui ; à son approche, l'un d'eux lui tire un coup de fusil à bout portant et prend la fuite, trop lentement pourtant : car l'officier plus agile le traverse de part en part d'un coup de sabre. Un autre, voulant venger la mort de son camarade, cherche à assommer Lacroze à coups de yatagan. A bout de forces, l'officier va succomber quand son capitaine, le capitaine Maltet, le voyant aux prises et prêt de faiblir, se précipite sur l'Arabe, se bat corps à corps avec lui et parvient à le tuer d'un coup de sabre. Deux autres Arabes furent tués par les fusiliers Parisot et Schacter, accourus au secours de leurs officiers.

Il était réservé au bataillon du 37e qui venait de forcer cette position, de trouver l'occasion de rendre un service plus important encore. Réuni derrière ce mamelon, d'où il avait chassé l'ennemi, le bataillon prenait un peu de repos quand le général dit au commandant Ducros : « Vous voyez cette hauteur, vous

allez l'enlever avec votre bataillon! » Il lui montrait le col de l'Atlas ou du Ténia, position formidable, s'élevant à plus de huit cents mètres. Le commandant allège ses troupes de leurs sacs, leur fait une courte allocution et les enlève aux cris de : « Vive le Roi! Vive la France! » La charge bat. A ce signal qui fait vibrer son cœur de vieux soldat, le général Achard prend la tête de la colonne. « En moins d'une demi-heure, dit-il, je serai là-haut! » Le bataillon monte. Des pierres, des quartiers de rocs, des volées de balles font à chaque instant leur trouée dans les files, le bataillon monte toujours. Le voilà au niveau du col, devant cette entaille, cette brèche qui s'entrouvre de deux mètres à peine à travers la montagne. La charge bat avec force; le Bey, ses Turcs, ses Arabes, ses Kabyles sont abordés, refoulés, culbutés, et bientôt les cris de : « Vive le Roi! Vive le général Achard! » annoncent au général en chef que les soldats du 37e sont maîtres de la position..... Des acclamations répondent à celles de nos braves. Ce sont les soldats du 20e, du 28e et du 14e qui ont vu de la gauche l'enlèvement du col et applaudissent leurs camarades! Il était quatre heures; l'extrême arrière-garde n'arriva qu'à minuit.

Une compagnie du 37e, commandée par le capitaine Ruffo de la Farre, n'avait pas marché avec le bataillon. Dès le début du combat elle avait été détachée sur la droite pour en débusquer les Arabes qui de la crête d'un ravin prenaient de flanc la colonne d'attaque. Ayant son capitaine à sa tête, la compagnie descend avec des peines infinies au fond de l'abîme, escalade l'autre berge et surgit devant les Arabes, qui, ayant un tel fossé devant eux, se croyaient à l'abri de toute attaque; cependant, quand ils ont compté le petit nombre de braves qui viennent à eux, ils se rassurent et s'efforcent par un feu soutenu de les rejeter dans le précipice; le capitaine tombe glorieusement, percé de trois balles. Le sous-lieutenant Monnier est grièvement blessé; mais un obus passe en sifflant au-dessus de sa tête et éclate au milieu du gros des Kabyles; un second le suit avec une précision égale : c'est une section de la batterie de montagne qui tire de l'autre côté du ravin; en même temps les grenadiers de la 1re compagnie sont envoyés par le commandant Ducros au secours du lieutenant Rocaut, resté seul officier de la compagnie. Les Arabes reculent et la compagnie est dégagée.

Tel fut ce passage du Ténia, théâtre prédestiné pour des luttes sanglantes. Celle-ci coûtait aux vainqueurs deux cent vingt hommes hors de combat, dont vingt-sept morts et quatre-vingts

blessés, atteints grièvement. Le 37e comptait soixante-seize des siens sur cette liste glorieuse. Trois officiers avaient été tués : le capitaine Ruffo de la Farre, « officier d'une grande espérance, dit le rapport, qu'une instruction et une bravoure peu communes avaient fait particulièrement distinguer » ; les sous-lieutenants Monnier (mort le 22 des suites de sa blessure) et Adde ; avec eux, dix sous-officiers et soldats. Trois officiers furent blessés : le lieutenant Hulbart, les sous-lieutenants Lormier et Lacroze, avec eux soixante sous-officiers et soldats.

Le soir même, à dix heures, le général Clauzel fit lire à toutes les troupes la proclamation suivante :

« Soldats ! les feux de vos bivouacs qui, des cimes de l'Atlas, semblent dans ce moment se confondre avec la lumière des étoiles, annoncent à l'Afrique la victoire que vous achevez de remporter sur ses fanatiques et barbares défenseurs et le sort qui les attend. Vous avez combattu comme des géants et la victoire vous est restée. Vous êtes, soldats, de la race des braves et les véritables émules des armées de la Révolution et de l'Empire. Recevez le témoignage de la satisfaction, de l'estime et de l'affection de votre général en chef. »

**Prise de Médéa, 22 novembre.** — Le 22, l'ennemi fut poursuivi de l'autre côté du col sur la route de Médéa. On était à deux kilomètres de la ville lorsqu'on entendit soudain le bruit d'une fusillade nourrie, mêlée de quelques coups de canon : c'étaient les gens de Médéa qui, pour faire bon accueil aux Français, tiraient sur les bandes vaincues de leur maître ! On établit les bivouacs, et les grenadiers du 37e fournirent la garde d'honneur chez le général en chef à l'intérieur de la ville.

**Journée du 23. Récompenses. Rentrée à Alger.** — Dans la matinée du 23, une centaine de cavaliers se montrèrent à deux kilomètres au sud-est avec l'intention de s'établir dans un grand haouch, maison de campagne du Bey. Les voltigeurs du bataillon se portèrent au pas de course sur l'haouch et eurent bientôt fait d'en déloger l'ennemi. La brigade Achard vint y placer son bivouac. C'est là que le général en chef accorda au bataillon qui avait enlevé de front et de vive force les positions du col de l'Atlas, sept décorations de la Légion d'honneur, en prescrivant qu'elles fussent données aux sous-officiers et soldats qui les avaient le plus méritées. Les sergents Guinoiseau, Dubreuil et Baulin, les caporaux Marth et Douillet, le voltigeur Coupé et le fusilier Parisot reçurent le ruban en attendant le

brevet de légionnaire. Sur le rapport fait au général en chef de la conduite du fusilier Schacter, il accorda à ce soldat une huitième décoration. Il est à remarquer qu'il n'en fut donné qu'une à chacun des autres bataillons.

Le 24, le Bey de Titteri, dont les troupes battues et dispersées avaient cherché un refuge dans les montagnes, vint se rendre au général en chef.

Le 26, la colonne reprit la route d'Alger. Elle se fit sans incident; on rallia en chemin la garnison de Blida, qui avait dû soutenir de rudes combats, et, le 29, les troupes firent leur rentrée dans Alger aux acclamations des habitants.

Au retour de cette expédition, le capitaine Fournier fut nommé officier de la Légion d'honneur; le lieutenant de Retz, officier d'ordonnance du général Achard, et le lieutenant d'Hughes reçurent la croix de chevalier.

Le chef de bataillon Ducros, qui venait de donner de nouvelles preuves d'une bravoure distinguée, fut proposé au ministre de la guerre pour le grade de lieutenant-colonel.

## Expédition de Médéa, décembre.

Quelques jours après la rentrée à Alger, une nouvelle expédition fut faite pour renforcer et ravitailler la garnison de Médéa, qui avait été de nouveau assaillie par les Kabyles le lendemain même du départ de la colonne. Une division fut formée, sous le commandement du général Boyer, en deux brigades, aux ordres des généraux Achard et d'Uzer. Un bataillon du 37e fit encore partie de l'expédition.

On partit, le 7 décembre, par une pluie torrentielle et sans être inquiété; la colonne arriva, le soir du 9, à Médéa. La nuit était noire, le vent soufflait en tempête et la pluie tombait à torrents, mêlée de grêle et de neige. Il n'y avait plus moyen de se reconnaître et on bivouaqua dans la boue. « Satané pays, s'écriaient les soldats, où l'on ne trouve pas seulement un cabaret sur sa route; il faut être possédé du diable pour y faire la guerre! »

Le 12, le temps semblant s'améliorer, le ravitaillement étant terminé, on reprit la route d'Alger. Arrivé au col du Ténia, vers quatre heures, on s'y arrêta pour passer la nuit. Tout à coup la bourrasque éclate : vent furieux, pluie, grêle, le thermomètre tombe à deux degrés; on entend les anciens comme le généra

Achard rappeler les souvenirs de Russie. Les feux s'éteignent; les hommes et les chevaux ont sur le dos deux pouces de neige! Le lendemain, on s'empressa de quitter cet odieux bivouac et, à travers la neige, par des sentiers glissants, la colonne regagna Alger. « Les troupes supportèrent ces fatigues comme de vieux soldats. »

Le 4 janvier 1831, le colonel baron de Feuchères reçut sa nomination de maréchal de camp et remit au lieutenant-colonel Apchié le commandement du 37e. Il fut remplacé par le colonel de Contréglise.

**Rentrée en France. Le nom d'Alger est inscrit sur le drapeau du Régiment.** — Les deux bataillons qui venaient de faire une si glorieuse campagne, furent embarqués, dans les derniers jours de février et les premiers jours de mars, pour Marseille, et de là dirigés, le 1er sur Chaumont et Langres, le 2e sur Auxonne où se trouvaient le 3e bataillon et un 4e qui avait été formé le 9 janvier.

Avant d'entrer plus avant dans l'histoire du 37e, il convient de saluer ces officiers et ces soldats qui venaient de s'illustrer sur le sol africain. Le 37e avait eu l'honneur d'y planter le premier le drapeau de la France, et pendant cette longue lutte de huit mois contre des barbares, au milieu des montagnes, sous un soleil torride ou sous une neige glacée, le courage de ces braves ne se démentit pas un seul instant. Du premier coup, ils se montraient les égaux de leurs ancêtres et, grâce à leur héroïsme, un nouveau nom, Alger, résumant d'un seul mot tous leurs exploits, allait flotter à côté de ceux de Zurich et de Polotsk sur le drapeau du Régiment.

---

## CHAPITRE XXVIII

# 37e RÉGIMENT DE LIGNE

### De 1830 à 1858

**1830-1831.** — Après la campagne d'Algérie, on a vu le 37e aller occuper les garnisons de Chaumont, de Langres et d'Auxonne.

Le 15 juin 1831, le colonel reçut l'ordre d'envoyer deux bataillons, à l'effectif de huit cents hommes, à Besançon, pour y passer la revue du Roi. Les 3e et 4e bataillons furent désignés par le sort et complétés par les officiers et les soldats du 2e. Ils arrivèrent à Besançon le 24.

La revue eut lieu, le 26, à quatre heures du soir. Aussitôt, à l'arrivée du roi, les chefs de corps allèrent avec la garde du drapeau et un officier de chaque grade recevoir les drapeaux. Le roi les remit lui-même aux colonels des régiments et leur fit prêter serment.

Après le discours qui fut accueilli par les cris : de « Vive le Roi ! » les colonels se rendirent à leur régiment respectif, passèrent avec le drapeau devant le front des bataillons et firent prêter individuellement aux militaires serment de fidélité.

Le roi se rendit ensuite auprès de chaque régiment et, faisant face au drapeau, distribua lui-même les décorations de la Légion d'honneur. Le 37e en reçut onze : deux croix d'officier pour le lieutenant-colonel Apchié et le chef de bataillon de Creteau ; neuf croix de chevalier pour les officiers dont les noms suivent : les capitaines Barbaux, Ponté, Groc, Gigot, Lagarde; les lieutenants : Hulbart et Dreux; le sous-lieutenant Lacroze; le fourrier Iammer et le caporal Douilliez.

Après cette cérémonie, le roi passa la revue des régiments et les fit défiler.

Le 1er novembre, le régiment reçut l'ordre de quitter les dépar-

tements de la Côte-d'Or et de la Haute-Marne pour aller tenir garnison à Nancy, où les bataillons arrivèrent du 17 au 21. Ils furent logés à Nancy, à Toul et dans les villages voisins.

## Expédition de Belgique. 1832-1834.

**Siège d'Anvers, novembre-décembre 1832.** — Le 8 novembre 1832, le colonel reçut du Ministre de la Guerre l'ordre de former trois bataillons et de verser dans ces bataillons les hommes du 4e pour porter leur effectif à huit cents hommes.

A cette date, en effet, une armée française de cinq mille hommes, sous les ordres du maréchal Gérard, se préparait à entrer en Belgique et à assiéger Anvers, où le roi de Hollande, qui n'avait pas reconnu les décisions de l'Europe (Conférences de Londres et traité des vingt-quatre articles décidant la séparation de la Belgique et de la Hollande), s'était retiré.

Les trois bataillons du 37e, respectivement commandés par le capitaine Montchoisy, les commandants Vivet et Nantil, partirent donc, le 9 novembre, pour la frontière du Nord à destination de Givet, Rocroy et environs.

Ils furent placés dans la 1re brigade, maréchal de camp baron de Saint-Michel; 2e division de réserve, lieutenant-général Pellet.

La compagnie de grenadiers, capitaine Hotelin, celle de voltigeurs, capitaine Fachard du 4e bataillon, demeurées à Nancy, quittèrent cette ville, le 14 novembre, pour faire partie des bataillons d'élite organisés à Metz pour l'armée du Nord. La première de ces compagnies devint 5e compagnie du 3e bataillon de grenadiers-réunis commandé par le lieutenant-colonel Carré du 26e de ligne; la 2e fut placée au 3e bataillon de voltigeurs-réunis, commandé par le chef de bataillon Le Myre de Vilers.

Les deux compagnies ainsi organisées se mirent en route pour la Belgique, le 19 novembre, et, destinées à concourir aux opérations du siège d'Anvers, elles allèrent cantonner à Malines et environs.

Le 25 décembre, un ordre du jour du général Pellet annonça à la division l'heureuse nouvelle de la capitulation qui venait de faire tomber, le 23 décembre, au pouvoir de l'armée du Nord la citadelle d'Anvers.

Les bataillons de grenadiers et de voltigeurs réunis s'attendaient à monter à la brèche, le 3e bataillon de voltigeurs en avait même reçu l'ordre; mais la capitulation trompa leurs espérances

et, après avoir été passées en revue à Douai par le Roi, les deux compagnies d'élite du 37e allèrent rejoindre le 4e bataillon du Régiment à Nancy (3 février 1833).

Les hostilités ayant cessé, le lieutenant-général Pellet, en s'éloignant des troupes dont il avait eu le commandement, leur adressa l'ordre du jour le plus flatteur : « ... Moins favorisés par les circonstances, leur dit-il, que celles de l'armée du Nord, qui ont pu, sous les murs d'Anvers, justifier la confiance du Roi, il leur a manqué l'occasion de se distinguer ; mais s'il fallait combattre encore, le général serait fier de se retrouver à la tête de ces mêmes régiments qu'il a appris à connaître et qu'il lui a fallu peu de temps pour apprécier. Les ennemis de la France éprouveraient encore ce que peuvent le courage et la discipline animés par l'amour de la Patrie.

« Le lieutenant-général s'estime heureux de n'avoir que des éloges à faire sur toutes les parties du service dans le compte qu'il aura à rendre à M. le Maréchal Ministre de la Guerre. »

Un supplément à cet ordre fut ajouté par le maréchal de camp baron de Saint-Michel :

« L'ordre de la division sur la Meuse est trop flatteur et trop juste dans les éloges qu'il contient pour que je puisse rien ajouter en faveur des 13e léger et 37e de ligne que j'ai encore aujourd'hui l'honneur de commander. Je n'ai qu'à leur exprimer mon regret bien sincère de me séparer de deux régiments que leur bonne composition, leur discipline et leur patriotisme placent à la tête de l'infanterie de l'armée. Je désire vivement que MM. les officiers, les sous-officiers, caporaux et soldats de ma brigade, et particulièrement ceux du 37e avec lesquels j'ai servi plus immédiatement, reconnaissent dans ce peu de mots toute l'estime et le dévouement que je leur porte. »

Ces sentiments affectueux ont reçu plus de prix encore par la manière toute paternelle dont le digne général en a renouvelé l'expression aux officiers du Régiment lors de leur visite d'adieux.

Le 1er mars, le Régiment fut placé à la 1re brigade de la 3e division (général Jamin) de l'armée du Nord.

Pendant la campagne, le colonel de Contréglise avait été promu au grade de maréchal de camp, le 8 décembre, et remplacé par le colonel Carré. Cet officier supérieur avait quitté le 3e bataillon de grenadiers-réunis pour venir prendre le commandement du Régiment, le 30 décembre.

Par une lettre datée du 5 avril 1833, le Ministre de la Guerre

témoigna au colonel sa haute satisfaction sur la manière dont les écoles régimentaires avaient été dirigées au 37e. Le compte rendu sur cet objet, dit le Ministre, lui a fait connaître que le 37e était un des régiments de l'armée où l'instruction avait fait le plus de progrès.

Le 27 avril, le 4e bataillon et le dépôt vinrent rejoindre le Régiment.

Enfin, le 5 mai, le commandant Viret fut nommé, par ordonnance du Roi, officier de la Légion d'honneur; le lieutenant Marcueil, le médecin aide-major Delpech et le tambour-major Jonneau furent nommés chevaliers.

**1834.** — Le 1er janvier 1834, l'armée du Nord fut dissoute et le 37e fut bientôt appelé à Paris. Les bataillons y arrivèrent les 3, 4 et 5 mars et tinrent garnison respectivement à Paris, Saint-Denis et Saint-Cloud.

Le 16, les trois bataillons furent passés en revue par le Roi sur la place du Carrousel et, à l'issue de cette revue, les officiers eurent l'honneur d'être reçus par Sa Majesté dans les salons des Tuileries.

Le 1er bataillon ne prit qu'une part peu active à la répression des émeutes des 13 et 14 avril et, quelques jours après, à l'occasion de la fête du Roi (1er mai), les capitaines Freauff, Cailhe et le sergent de voltigeurs Esnault reçurent la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Le 1er juillet, les bataillons détachés à Saint-Denis et Saint-Cloud vinrent se réunir à Paris à l'Etat-Major et au 1er bataillon.

Le 9 octobre, le Roi, rendant justice aux belles qualités du colonel Carré, l'appela au commandement de l'École Royale de la Flèche. Cet officier qui emportait avec lui d'unanimes et sincères regrets fut remplacé, le 28 du même mois, par le lieutenant-colonel Apchié, promu au grade de colonel. Il eut pour successeur dans son ancien grade le lieutenant-colonel Guigou.

**1835.** — Le 1er mai 1835, à l'occasion de la fête du Roi, deux officiers du Régiment furent fait chevaliers de la Légion d'honneur : le capitaine Fort et le sous-lieutenant Solmiac.

Le 13 septembre, le Régiment, quittant Paris pour se rendre à Saint-Brieuc, Brest et Quimper, reçut, lors de la revue de départ, les félicitations du Roi, qui témoigna au colonel Apchié « combien il regrettait de voir s'éloigner un si beau et si brave régiment », et donna la croix de chevalier de la Légion d'honneur au lieutenant Vassin et au chirurgien aide-major Guérin.

**1836.** — Quelques mois plus tard, mai 1836, le lieutenant-colonel Guigou fut nommé officier de la Légion d'honneur.

**1837.** — Le 30 mai 1837, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans, deux croix de chevalier furent données au 37e et remises au capitaine Ory et au sergent Fleurant.

Au mois d'octobre, le 37e quitta la Bretagne pour se rendre à Bordeaux, où, l'année suivante, à l'occasion de la fête du Roi, le lieutenant Gondy fut décoré. C'était un de ces anciens braves qui s'étaient illustrés sous Barbanègre à la défense d'Huningue en 1815.

**1838.** — Le 13 juin 1838, un incendie ayant éclaté aux Chartrons, officiers et soldats du 37e se firent remarquer par leur courage devant le danger et leur dévouement dans les secours à donner aux blessés. Le préfet cita plus particulièrement le lieutenant-colonel Guigou, le lieutenant Péchet, qui reçut une médaille d'honneur en or, et les soldats Chevalier et Denneker auxquels furent décernées deux médailles en argent.

**1839.** — Le 31 mars 1839, le Régiment quitta Bordeaux pour aller tenir garnison à Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz et environs.

Il partit en emportant les regrets de la ville de Bordeaux, comme en témoigne la lettre envoyée par le maire au colonel :

« Monsieur le Colonel,

« L'Administration municipale a appris avec peine le prochain départ du brave Régiment que vous commandez.

« L'excellente conduite des militaires du 37e et la bonne harmonie qui n'a cessé de régner entre eux et les habitants de cette cité leur ont acquis de justes droits à l'affection des Bordelais. Dans toutes les circonstances qui ont rendu nécessaire le concours du Régiment, nous avons été à même d'apprécier le dévouement des militaires qui le composent. Chefs et soldats ont constamment répondu à la confiance de l'autorité, et je m'acquitte d'un devoir de reconnaissance en vous priant de leur témoigner le sincère regret que nous éprouvons de les voir s'éloigner d'une ville qui conservera longtemps un souvenir agréable de leur séjour dans ses murs.

« Veuillez aussi, Monsieur le Colonel, vous leur digne chef, agréer l'assurance de mes sentiments d'estime et de ma considération la plus distinguée.

« *Le Maire de Bordeaux*,

« Signé : JOHNSTON. »

Deux autres lettres, l'une du lieutenant-général vicomte de Pelleport, commandant la 11e division militaire, l'autre du maréchal de camp Carbonnel, commandant la Gironde, sont de nouvelles preuve de l'admiration et de la sympathie que le Régiment laissait derrière lui.

« Mon cher Colonel,

« Au moment où vous allez quitter Bordeaux pour vous rendre à Bayonne, j'éprouve le besoin de vous témoigner ici combien j'ai été satisfait de la manière de servir, de la bonne conduite et de l'excellente discipline du 37e. Témoin des progrès qu'il a faits dans toutes les branches du service, du zèle et du dévouement dont il a donné preuve dans toutes les circonstances et de la bonne harmonie qui n'a cessé de régner entre lui et les habitants de Bordeaux, dont il emporte les regrets, je ne fais que vous rendre justice, à vous et à MM. les officiers du corps qui vous secondent si bien, en vous félicitant ainsi sur d'aussi heureux résultats et en vous exprimant les regrets que j'éprouve de vous voir vous éloigner de mon commandement.

« Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de mes respects les plus affectueux.

*« Le Général commandant la 11e Division militaire,*

« Signé : Vicomte de PELLEPORT. »

« Mon cher Colonel,

« En vous adressant les témoignages de satisfaction de notre digne chef, je ne saurais trop vous dire combien je les partage. Je vous prie de les exprimer à MM. les officiers du 37e. Leur excellent esprit, leur union et le zèle qu'ils n'ont cessé de montrer dans l'exécution des ordres que j'ai eu à leur transmettre, a rendu ma tâche facile et je conserverai un long souvenir de la confiance dont chacun d'eux m'a donné des preuves.

« Recevez, mon cher Colonel, avec la nouvelle expression de mes regrets, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

*« Le Maréchal de camp commandant la Gironde,*

« Signé : CARBONNEL. »

A l'occasion de la fête du Roi, le lieutenant Simon et l'adjudant Darfeille furent décorés.

Le 21 août, le Roi ayant nommé le lieutenant-colonel Guigou colonel du 11e léger, cet officier supérieur fut remplacé par le lieutenant-colonel Legras-Grancourt, ancien chef de bataillon au 57e de ligne.

**1840.** — Pendant toute l'année 1840, les compagnies de différents bataillons alternèrent dans les cantonnements des villages frontières.

Le 11 octobre, 132 sous-officiers, caporaux et soldats du Régiment furent envoyés à Saint-Omer pour concourir à la formation des bataillons de chasseurs à pied, et, le 10, 6 officiers et 433 sous-officiers, caporaux et soldats furent versés au 75e de ligne. (Ordonnance royale portant à cent les régiments d'infanterie légère et de ligne.)

**1841.** — Le 16 mai 1841, sur l'ordre du Ministre, le 1er bataillon alla prendre garnison à Cahors; un mois après, le 16 juin, les 2e et 3e furent dirigés respectivement sur Alby et Montauban.

**Troubles de Toulouse, 5-13 juillet 1841.** — Pendant les troubles de Toulouse (5-13 juillet), le Régiment fut appelé dans cette ville pour les réprimer. La conduite de tous les officiers fut digne des plus grands éloges, particulièrement dans les journées des 8, 11 et 12.

Le 8, jour de l'enterrement du lieutenant-général Cassagne, un piquet de cent hommes, sous le commandement du capitaine Fréauff, fut chargé de disperser les attroupements. Le lieutenant Nicolas fut blessé à la jambe.

Le 11, cent hommes, encore commandés par le capitaine Fréauff, furent accueillis à coups de pierres. Le capitaine fut grièvement blessé à la jambe. Son lieutenant, le lieutenant Simon, venait de le remplacer, quand il reçut à la tête un pavé qui lui fit une forte blessure. Le calme de cet officier dans cette circonstance fut admirable et, en récompense, il fut promu capitaine, le 5 août suivant.

Enfin, le 12, le poste de la Préfecture fut attaqué par la foule; l'officier qui le commandait se défendit avec la dernière énergie; il allait succomber quand le capitaine Lorier, accourant avec un renfort de cinquante hommes, dispersa l'attroupement.

A la suite de ces troubles, le Régiment fut réparti entre Alby, Montauban, Cahors, Toulouse et environs, et bientôt, à la fin de l'année, entre Montauban, Toulouse et environs.

**1842. Donation faite par le maréchal de camp baron de Feuchères.** — Le 21 novembre 1842, le 37e fut informé des bien-

veillantes dispositions dont il avait été l'objet de la part du maréchal de camp baron de Feuchères, son ancien colonel.

Par acte notarié, en date du 31 octobre 1842, dont expédition a été adressée au corps, sous le couvert du colonel Apchié, cet officier général faisait don à l'armée et à divers établissements publics d'une somme de deux cent mille francs.

L'article de cet acte qui concerne exclusivement l'armée s'exprime ainsi :

« Monsieur le général baron de Feuchères fait donation d'entre-vifs et irrévocable à l'armée d'une somme de cent mille francs à prendre sur celle de deux cent mille dont il vient d'être question, et à recevoir de la caisse publique où le dépôt en aura été fait au nom et pour le compte du donateur, auquel effet M. le Maréchal duc de Dalmatie, Ministre de la Guerre, chef de l'armée, est autorisé à la recevoir de tous caissiers et dépositaires et d'en fournir toute quittance et acquits valables en capital et intérêts, après toutefois que la présente donation et sa destination auront été légalement autorisées et acceptées. Cette donation est d'ailleurs faite sous condition de la destination ci-après :

« La somme de cent mille francs une fois reçue sera immédiatement employée à l'achat d'une rente perpétuelle sur l'État, cinq pour cent consolidés, qui sera inscrite au nom de l'armée ; l'intérêt de ce capital sera divisé en seize lots égaux, constituant seize prix pour être affectés annuellement savoir :

« Dix aux régiments d'infanterie, quatre aux régiments de cavalerie, deux aux régiments d'artillerie et du génie.

« Chacun de ces lots sera donné, à titre d'encouragement, à celui des enfants de troupe reconnu le plus digne par le Conseil d'administration du régiment dont le numéro sera désigné par un tirage au sort; ce tirage se fera par arme chaque année, en se conformant du reste aux dispositions établies par le prix semblable constitué en 1818.

« Le 37e Régiment d'infanterie de ligne, que le donateur a eu l'honneur de commander pendant six ans, ne concourra pas à ce tirage au sort, la volonté du donateur étant qu'il reçoive annuellement à perpétuité, pour la même destination, cette prime d'encouragement comme un souvenir de son colonel. Ce prix comptera parmi ceux affectés à l'arme de l'infanterie. »

**1843.** — En mai 1843, le 37e quitte la 10e division militaire pour venir occuper dans la 11e les garnisons de Saintes, Rochefort, Oléron, La Rochelle.

Au départ du Régiment, le lieutenant-général Ruillière adressa au colonel Apchié la lettre suivante :

« Mon cher Colonel,

« Au moment où le 37e Régiment d'infanterie de ligne quitte la division, je tiens à lui témoigner, et à vous en particulier, mon entière satisfaction pour sa tenue, son instruction, sa discipline, ainsi que pour sa bonne conduite et pour son dévouement au Roi, pendant tout le temps qu'il a été sous mes ordres. Veuillez faire connaître à MM. les officiers de tous grades, aux sous-officiers, aux soldats combien j'ai apprécié leurs bons services. J'en conserve toujours le souvenir le plus honorable et vous autorise à mettre cette lettre à l'ordre du Régiment.

« Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de mon sincère attachement.

« *Le Général commandant la 10e Division militaire,*

« Signé : RUILLIÈRE. »

**Changements de garnison de 1844 à 1858.** — A partir du mois d'octobre 1844, aucun fait particulier n'est à signaler dans l'histoire du 37e. Ce n'est plus qu'une série de changements de garnison successifs que nous donnerons pour mémoire :

D'octobre 1844 à octobre 1847 : Laval, Le Mans, Châtellerault, Tours, Poitiers.

D'octobre 1847 à décembre 1849 : Phalsbourg, Lauterbourg, Wissembourg, Haguenau, Strasbourg.

De décembre 1849 à septembre 1852 : Paris, Courbevoie.

De septembre 1852 à octobre 1855 : Vannes, Lorient.

D'octobre 1855 à mai 1856 : Lyon.

De mai à juillet 1856 : Marseille.

De juillet 1856 à septembre 1858 : Perpignan, frontière d'Espagne.

En septembre 1858, le 37e quitte Perpignan pour se rendre à Toulon. Il tenait encore garnison dans cette ville lorsque le colonel baron de Susbielle reçut avis que le Régiment prendrait part à la campagne d'Italie.

16

De 1844 à 1848, le Régiment avait eu trois colonels : en 1848, le colonel Apchié avait été remplacé par le colonel d'Hugues ; cet officier supérieur commanda le Régiment jusqu'en 1851, époque à laquelle le colonel Loppin de Gémeaux prit le commandement ; il eut pour successeur, le 2 octobre 1855, le colonel baron de Susbielle.

---



| Grenadier | Compagnie du Centre (1er Bat.) | Infanterie (3e Bat.) | Voltigeur |
|---|---|---|---|
| 1845 | 1855 | 1868 | 1860 |

# CHAPITRE XXIX

# GUERRE D'ITALIE

**26 avril-12 juillet 1859.**

**Origines.** — Les traités de 1815 avaient mis l'Italie sous la main de l'Autriche. En 1848 la révolution avait été réprimée, et le désastre des Piémontais à Novare (1849) semblait devoir écarter pour longtemps toute velléité d'indépendance.

Mais, moins de dix ans après, avec le comte Cavour, « la Question Italienne » surgissait de nouveau. Cette fois, le roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, s'était ménagé l'appui de la France.

Dès la fin de janvier, l'Autriche avait augmenté l'armée d'occupation de la Lombardie et de la Vénétie. Le Piémont de son côté avait poussé ses armements avec activité.

L'Autriche prit l'initiative de la guerre, en adressant au Piémont, le 23 avril 1859, un ultimatum qui exigeait le désarmement sous trois jours. Sur le refus du gouvernement Piémontais, deux cent mille Autrichiens, commandés par le comte Giulay, passèrent le Tessin et marchèrent sur Turin.

Le 2 mai, Napoléon III, ayant rappelé les hommes en congé renouvelable, déclara la guerre à l'Autriche. « Il faut, disait-il dans une proclamation adressée à la France, que l'Italie soit libre jusqu'à l'Adriatique. » Une armée française de cent mille hommes, dite Armée d'Italie, passa les Alpes pour se joindre aux cinquante mille hommes de l'armée sarde. Napoléon III prit le commandement en chef.

**Premières opérations.** — L'Armée d'Italie était divisée en cinq corps : maréchal Baraguey d'Hilliers, général de Mac-Mahon, maréchal Canrobert, général Niel, prince Napoléon.

Le 37$^{e}$ avait été formé, le 18 avril 1859, à trois bataillons de guerre, à l'effectif de cinq cents hommes, commandés respectivement par les chefs de bataillon Magallon, Rousseau, Decaux.

Le 25, le colonel de Susbielle reçut l'ordre de s'embarquer avec son Régiment sur l'*Algésiras*, battant pavillon du contre-amiral Jurien de la Gravière. Il était affecté au 1er corps, maréchal Baraguey d'Hilliers, 3e division, général Bazaine (ancien soldat du 37e en 1831, qui s'était fait un nom en Afrique et en Crimée et allait s'illustrer encore dans cette campagne), 2e brigade, général Dumont.

Tandis que les 3e et 4e corps passaient les Alpes au Mont-Cenis et au Mont-Genèvre, les 1er et 2e corps débarquaient à Gênes, au milieu des acclamations de la population.

Le 37e passa les Apennins au col de Cadibone et arriva, le 14 mai, à Gavi. C'est là qu'il prit connaissance de l'ordre du jour que l'Empereur, arrivé depuis le 12 à Gênes, adressait à l'armée:

« Soldats,

« Je viens me mettre à votre tête pour vous conduire au combat. Nous allons seconder la lutte d'un peuple revendiquant son indépendance et le soustraire à l'oppression étrangère; c'est une sainte cause qui a les sympathies du monde civilisé.

« Je n'ai pas besoin de stimuler votre ardeur, chaque étape vous rappellera une victoire. Dans la Voie Sacrée de l'ancienne Rome les inscriptions se dressaient sur le marbre pour rappeler au peuple ses hauts faits; de même, aujourd'hui, en passant par Mondovi, Marengo, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, vous marcherez dans une autre voie sacrée au milieu de ces glorieux souvenirs.

« Conservez cette discipline sévère qui est l'honneur de l'armée. Ici, ne l'oubliez pas, il n'y a d'ennemis que ceux qui se battent contre vous. Dans la bataille, demeurez compacts et n'abandonnez pas vos rangs pour courir en avant. Défiez-vous d'un trop grand élan, c'est la seule chose que je redoute. Les nouvelles armes de précision ne sont dangereuses que de loin; elles n'empêcheront point la baïonnette d'être comme autrefois l'arme terrible de l'infanterie française. Soldats ! faisons tous notre devoir et mettons en Dieu notre confiance. La patrie attend beaucoup de vous. D'un bout de la France à l'autre retentissent ces paroles d'un heureux augure : *La nouvelle armée d'Italie sera digne de sa sœur aînée !*

« NAPOLÉON.

« Gênes, 12 juin 1859. »

Le 37^e^, par Novi et Tortone, arriva jusqu'à Voghera (20 mai). Ce même jour, de onze heures du matin à quatre heures, la division du général Forey, 1^re^ division du 1^er^ corps, lutta contre un corps autrichien envoyé en reconnaissance à Montebello et finit par repousser l'ennemi.

Jusqu'au 28, le 37^e^ resta aux environs.

Giulay, craignant d'être coupé de sa base d'opérations, s'était, dès le 13 mai, arrêté dans sa marche offensive sur Turin, défendu par l'armée Sarde, et s'était établi entre la Sésia et le Tessin. L'Empereur prend dès lors le parti d'utiliser l'idée préconçue du général autrichien : tandis qu'il dirigera des démonstrations sur le Pô, il fera filer vers le Nord toute l'armée par Valence, Casale, Verceil, pour déborder la droite des Autrichiens et les devancer au passage du Tessin.

Le 28 mai, suivant les nouveaux ordres de Napoléon, la marche vers le Nord commence ; le 1^er^ corps est à l'arrière-garde. Le 31 mai, tandis que l'armée Sarde et le 3^e^ zouaves se battent à Palestro, le 37^e^ est à Casale, et, le 4 juin, tandis que les 2^e^, 3^e^ et 4^e^ corps se battent à Magenta, le 37^e^ est à Novare. Le 5, la division passa le Tessin, le Naviglio-Grande, et une partie de la journée fut employée à enterrer les morts de la veille. Le 8, on prit la route de Milan.

Après Magenta, Giulay s'était retiré sur Lodi, laissant au 8^e^ corps autrichien, commandé par le maréchal Benedeck, le soin de protéger la retraite. Benedeck avait fait mettre en état de défense Melegnano, point où la route de Milan à Lodi franchit le Lambro, et avait confié ce poste à la division Berger.

**Combat de Melegnano, 8 juin.** — La position des Autrichiens était très forte : ils occupaient solidement un cimetière aux abords du village, au centre le château Visconti qui, avec son large fossé et ses épaisses murailles, constituait un véritable réduit ; en arrière, les maisons étaient crénelées et des barricades interceptaient toutes les avenues. Leur artillerie enfilait la route de Milan, chaussée en dehors de laquelle le terrain, coupé de canaux d'irrigation, était difficilement praticable.

C'est par cette route que s'avançait la division Bazaine, chargée d'attaquer Melegnano de front, tandis que la division Forey tournait le village par la droite et la division Ladmirault par la gauche. Le corps de Mac-Mahon devait seconder le 1^er^ corps.

Exténuée de fatigue, après une marche pénible faite par une

chaleur torride, la division Bazaine arrive, à six heures du soir, en face de Melegnano.

La tête de colonne, 1er zouaves, commandée par le colonel Paulze d'Ivoy, se jette en tirailleurs à droite et à gauche de la route. L'ennemi démasque son artillerie et les boulets font des trouées dans les rangs qui se resserrent aussitôt. Les zouaves s'avancent. Ce régiment, soutenu par le 33e, est au complet. Ils enlèvent à la baïonnette, avec une audace que rien n'égale, la barricade qui barre la route. Là ne s'arrête pas leur ardeur. Entraînée par le général Goze et le colonel Paulze d'Ivoy, la 1re brigade s'élance sur le village et sur le cimetière. Pendant ce temps les 1re et 2e divisions livrent un combat acharné et sanglant à droite et à gauche.

La division Bazaine s'engage alors plus à fond, les Autrichiens reculent sur la ville, la tête de colonne les repousse déjà vigoureusement vers les maisons, la baïonnette dans les reins. Le 37e vient d'entrer en ligne.

« C'est alors une de ces luttes terribles où la mort, cachée dans l'intérieur des maisons, abritée sous les toits, embusquée aux fenêtres ou derrière les murs crénelés, frappait de tous côtés nos braves soldats d'une main sûre et invisible. Mais parmi ces combattants résolus, il n'en est pas un qui hésite ou s'arrête devant elle. Plus le danger est grand, plus l'inébranlable volonté de la victoire leur monte au cœur; ils vont sans s'arrêter, courant par les rues, brisant les portes, pénétrant dans les maisons, se ralliant sur les places pour s'élancer de nouveau dans d'autres directions. Bientôt, ils sont au cœur même de Melegnano. » Là, ils retrouvent les Autrichiens au vieux château, retranchés comme dans une véritable forteresse. Le 1er zouaves essaie encore de les chasser de cette position formidable ; le général Bazaine le fait soutenir par le 1er bataillon du 37e dont le chef, le commandant Magallon, vient déjà de mener avec une belle ardeur le combat aux premières maisons du village. Bientôt le ciel s'obscurcit et pendant que, conduits par le colonel Paulze d'Ivoy et le commandant Magallon, les zouaves et nos soldats se battent avec une véritable rage, les éclairs sillonnent la nue, traversent l'horizon, l'orage gronde et la pluie tombe par rafales. Le colonel Paulze d'Ivoy, le premier au feu, dirige de la voix, de l'exemple, enflamme ses braves par le contact de son ardent courage... Il est mortellement frappé d'une balle à la tête, au moment où son cheval vient d'être tué sous lui. A cette vue, le courage de tous

redouble, et les nôtres veulent aussi venger la mort de ce héros, devenu un instant leur chef. Le château est enlevé et les Autrichiens, fuyant par la porte Aquata, sur la route de Pavie, se retranchent encore dans la ferme de Guiardino.

A ce moment, le maréchal Baraguey d'Hilliers vient d'arriver sur la place. Les balles sifflent et semblent respecter ce vieux soldat dont quarante ans de guerre ont blanchi les cheveux. Une lutte si longue l'irrite ; il voit ses plus braves soldats couchés à terre et donne ordre au général Bazaine qui, lui aussi, ne s'est pas ménagé dans cette sanglante journée, de lancer le 37e en dehors de la ville.

Le colonel de Susbielle tire son épée et se jette en avant au cri de : « Vive l'Empereur ! » avec le lieutenant-colonel Rivet, les capitaines de Cappot, Feyfant et Rénier. La fusillade redouble ; chaque broussaille, chaque haie, chaque touffe de végétation cache un ennemi. Le général Bazaine s'est porté au milieu des tirailleurs. Le maréchal y accourt aussi, dominant de sa haute stature tout ce tumulte de guerre. Il crie : « A la baïonnette ! » et tous, officiers et soldats, se précipitent étouffant, pour ainsi dire, dans ce choc impétueux le feu qui les mitraille. Le capitaine de Cappot a la jambe fracassée par un projectile ; le capitaine Rénier tombe, la poitrine traversée d'une balle. Seul le colonel est sain et sauf ; son manteau est percé par les balles, son cheval est tué sous lui ; il n'a plus que son épée pour se protéger dans la mêlée... « Ma vie, mon colonel, est moins utile que la vôtre, il faut la défendre ! » s'écrie le lieutenant Le Caron de Fleury en lui jetant son revolver. A ce moment, l'orage augmente : au milieu des éclats de tonnerre, la pluie tombe à torrents. Les Autrichiens battent rapidement en retraite et, voulant arrêter une poursuite dangereuse, les canaux d'irrigation étant débordés, le maréchal fait sonner la retraite. Il est neuf heures du soir ; de toutes parts nous sommes victorieux. Melegnano est à nous !

Les troupes y cherchèrent un abri et celles qui n'avaient pas combattu passèrent la nuit à recueillir et à soigner les blessés. « En certains endroits, ils étaient tellement serrés les uns contre les autres qu'on eût dit des bataillons couchés à terre pour prendre un peu de repos. »

La journée, en effet, avait été rude : « Nous avons fait huit à neuf cents prisonniers, dit le maréchal Baraguey d'Hilliers dans son rapport, plus de douze cents blessés Autrichiens sont dans nos ambulances et nous avons pris une pièce de canon. Nos

pertes s'élèvent à neuf cent quarante-trois hommes tués ou blessés. Il y a eu treize officiers tués et cinquante-six blessés ! » La seule division Bazaine avait eu cent trente-cinq tués et six cents blessés. Son chef lui-même avait été fortement contusionné. Le 37e dont un seul bataillon, le 1er, avait pris part à l'attaque (le 2e était resté en réserve, le 3e à la garde des voitures), avait eu un officier tué, le sous-lieutenant Lequeux. Sergent-major au début de l'action, il eut les deux cuisses cassées par un projectile; médaillé et nommé officier, il mourut, quelques heures après, des suites de l'amputation qu'il avait dû subir. Treize sous-officiers, caporaux et soldats étaient parmi les morts. Cinq officiers avaient été blessés : aux noms des capitaines déjà cités, il faut ajouter ceux du commandant Magallon et du lieutenant Gatineau. A côté d'eux, vingt-huit sous-officiers et soldats. Parmi ces derniers, il en est dont les actes de courage ne doivent pas rester dans l'ombre :

Le sergent de voltigeurs Russacq, se trouvant seul devant quatre Autrichiens, s'élança sur eux ; blessé à la tête, il riposta par un coup de feu qui abattit un de ses ennemis, il tua l'autre et mit enfin les deux derniers en fuite. Malgré la blessure, il continua à combattre et ne se fit panser qu'à la fin de la bataille;

Le voltigeur Le Gall, lancé avec le caporal Coquelin un des premiers à l'assaut de la ferme de Guiardino, fut blessé de trois coups de feu ;

Le fourrier Bizet, le grenadier Régnier et le clairon Buhour se firent remarquer par leur bravoure ; enfin, le clairon Dorffer marcha toujours à côté du colonel et ne le quitta pas au moment du danger.

Après la bataille, les officiers généraux et supérieurs se réunirent à l'hôtel des *Deux-Épées*. La table était mise, et le dîner, préparé pour l'Etat-Major autrichien, fut servi à l'Etat-Major français. Le maréchal Baraguey d'Hilliers causait avec sa bonne humeur habituelle, tout en séchant à la flamme du foyer sa tunique ruisselante. Il félicita particulièrement et devant tous le général Bazaine, le général Dumont et le colonel de Susbielle pour leur courage et leur intrépidité. Lui-même méritait les plus brillants éloges. Il avait payé de sa personne comme un simple soldat.

Napoléon apprit à Milan la victoire remportée par le 1er corps. Il adressa aussitôt à l'armée d'Italie un ordre du jour qui finissait par ces mots : « .....Tout n'est pas terminé ; nous aurons encore

des luttes à soutenir, des obstacles à vaincre. Je compte sur vous. Courage donc, braves soldats de l'armée d'Italie ! Du haut du ciel, vos pères vous contemplent avec orgueil ! »

Le lendemain, l'Empereur et le reste de l'armée traversèrent Milan au milieu d'une avalanche de fleurs et aux cris d'une population qui les acclamait, emportée par l'élan d'un enthousiasme indescriptible.

Le 11 juin, l'armée se remit en marche et, après avoir traversé successivement l'Adda, l'Oglio, la Mella, la division vint bivouaquer, le 21, à Rho, à petite distance de la Chiese. C'est là qu'eut lieu la première distribution de récompenses accordées au Régiment.

Le lieutenant-colonel Rivet fut fait officier de la Légion d'honneur et nommé au 1er régiment de voltigeurs de la garde. Les capitaines Rénier et Bignon furent faits chevaliers.

La médaille militaire fut conférée au sergent-major Lequeux, qui venait de mourir avec le grade de sous-lieutenant, au caporal Coquelin, au grenadier Regnier, au voltigeur Le Gall et au clairon Dorffer.

Le général Bazaine exprima au colonel de Susbielle ses regrets de ne rien lui apporter à lui-même. « L'Empereur, ajouta-t-il, a sans doute l'intention de faire de vous un général. »

C'est à Rho que le commandant Ducoin, chef de bataillon de la Garde, promu au grade de lieutenant-colonel, vint remplacer le lieutenant-colonel Rivet.

**Bataille de Solférino, inscrite au drapeau du Régiment, 24 juin 1859.** — *Positions des armées ennemies. Début de l'action.* — Le 23, tout le 1er corps était à Essenta, formant avec le 2e corps le centre de l'armée alliée qui occupe la ligne Essenta-Carpenedolo ; l'armée Sarde à gauche, les 3e et 4e corps à droite. On touche de bien près à la grande journée du 24 juin.

L'armée autrichienne avait abandonné, sans les disputer, les lignes importantes de l'Adda, de l'Oglio, de la Chiese. Toutefois, l'Empereur d'Autriche, qui était venu prendre le commandement de ses troupes, reconnaissant son erreur, fit arrêter, le 23 juin, le mouvement de retraite pour reporter l'armée autrichienne sur les positions évacuées. A la fin de la journée, elle vint occuper la ligne Pozzolengo-Guidizzolo, et le lendemain, à la première heure, elle devait se porter sur la ligne Essenta-Carpenodolo. A la même heure, l'armée alliée se mettait en mouvement, se dirigeant sur la ligne Pozzolengo-Medole. Les deux armées se trouvaient donc,

sans le savoir, marcher à la rencontre l'une de l'autre. Le choc allait se produire à Solférino.

Le champ de bataille présentait deux aspects différents : au nord, un massif montagneux, une série de mamelons d'une forme allongée dont le plus élevé, situé près de Solférino, supportait une tour, la *Spia d'Italia*. Ses abords étaient couverts, coupés, protégés par un cimetière, le village de Solférino, le mamelon des Cyprès, le mont Fenile. C'est là que le 1er corps allait en venir aux mains avec le 5e corps autrichien, tandis que les 2e, 3e et 4e corps lutteraient contre le reste de l'armée autrichienne dans une vaste plaine qui s'étendait au pied des hauteurs de Solférino.

Le 24 juin, à trois heures du matin, le 1er corps quitta Essenta pour marcher par Castiglione sur Solférino ; la 1re division (Forey), suivie par la 3e (Bazaine) par le chemin de la Grole; la 2e (Ladmirault), par le chemin de Barche. A cinq heures, les têtes de colonnes des 1re et 2e divisions furent attaquées par les avant-postes autrichiens qui se replièrent, et les divisions continuèrent leur marche, l'une sur le mont Féline, l'autre sur les gradins de Barche. Les premières positions sont ensuite enlevées et l'ennemi, défendant successivement la série de crêtes qui environnent Solférino, se retire sur le cimetière à droite, le mont des Cyprès à gauche, sur la Tour au centre.

La division Forey essaie de s'emparer du mont des Cyprès. Assaillie par un feu très violent d'artillerie et de mousqueterie, elle doit revenir en arrière. La division Ladmirault tente un effort sur le cimetière. Prise entre les feux du mont des Cyprès, ceux du village et ceux du cimetière, elle ne peut résister. Les braves de Melegnano se voient forcés de reculer.

Le maréchal comprend qu'il ne pourra s'emparer de la redoutable position du cimetière que lorsque les Cyprès et la Tour seront enlevés. C'est à ce moment qu'il donne l'ordre au général Bazaine de faire avancer sa division, tandis que le 1er zouaves, le 84e et le 74e s'élancent au secours de la division Forey.

*Premiers mouvements des 1er et 2e bataillons du 37e.* — Le 37e, allégé de ses sacs, entre en ligne pour appuyer la droite de la division Ladmirault. Il gravit les pentes d'un plateau qui s'élève en face des maisons de Solférino qui sont situées au pied du mamelon de la Tour.

Puis le 1er bataillon, commandant Magallon, s'embusque dans un ravin, cherchant à tourner le cimetière par sa gauche. Les difficultés du terrain le font longtemps rester dans une posi-

tion d'attente, mais, établi dans les vignes et en face du cimetière, il tient longtemps sous les feux plongeants des défenseurs et arrête même deux ou trois fois les Autrichiens qui essaient de prendre l'offensive.

Le 2e bataillon, commandant Rousseau, se trouve plus à droite face aux premières maisons de Solférino. Enlevé par son chef aux cris de « Vive l'Empereur », il s'élance, malgré l'artillerie ennemie établie aux Cyprès, malgré les feux du cimetière et du village, à l'assaut d'un premier mamelon qui s'élève devant lui. Les sous-lieutenants Grosjean, Chaumont, Guillermier sont blessés et avec eux les sous-officiers Girard-Labarcerie, Rebourlin, Euvrard, Calvier, Noël. Le sergent Piat tombe mortellement blessé, quinze hommes sont tués, trente hommes sont hors de combat. Le bataillon ne se laisse pas intimider : il ne court plus, il vole et arrive au sommet du plateau ; mais, là, un ravin, une sablière, en forme de cul-de-sac, paralyse son élan. Les tirailleurs escaladent cependant la pente à pic, et, établis sur l'autre berge, dirigent leurs feux sur le cimetière et les maisons. Le commandant vient lui-même sur la hauteur. D'un coup d'œil, il reconnaît la position : à gauche, le village; à droite, le mont Fenile; à ses pieds, dans les vignes et sur une hauteur en face, l'ennemi. Il comprend sa mission. Retournant à son bataillon, il met le drapeau en avant et, intrépide jusqu'à la témérité, il enlève une seconde fois ses hommes pour s'emparer d'une barricade, escalader les hauteurs, en chasser les Autrichiens et couvrir le village de ses feux. Mais les Autrichiens qui défendent le cimetière voient son mouvement. Une grêle de balles tombe sur nos braves soldats; leurs cadavres jonchent le sol: les lieutenants Prétrel et Caillard sont blessés, le sergent Brun mutilé. L'élan est donné, le mouvement continue : la barricade est franchie et le bataillon commence à gravir les hauteurs. Il s'arrête à mi-côte pour tirer; le drapeau, fièrement porté par le sous-lieutenant Prévost, est criblé de balles. A ce moment, le général Dumont juge que le danger est trop grand, craint que le drapeau ne soit compromis et donne l'ordre au commandant Rousseau de se replier. Une seule section, commandée par le lieutenant Lourdel-Hénaut, reste en position pour harceler les tirailleurs ennemis. Défilés dans un pli de terrain, ces quelques hommes fusillent les Autrichiens. Mais la section est aperçue d'un autre point et le sergent Royer est frappé d'une balle en plein cœur.

Une compagnie du 3e bataillon, 3e grenadiers, capitaine Hum-

blot, suivant par erreur le 2e, avait brillamment pris part à cette attaque.

*Position du 3e bataillon. Mort du lieutenant-colonel Ducoin.* — Le reste du 3e bataillon, commandant Decaux, était resté sur le plateau en soutien de l'artillerie du général Forgeot. Le colonel et le lieutenant-colonel s'y tenaient pour observer, malgré le danger de la position. Les projectiles tombaient autour d'eux. Le commandant Devaux, le capitaine de Linière ont leurs chevaux tués ; une balle s'aplatit sur les sacoches du capitaine Belot.

Le lieutenant-colonel Ducoin, s'oubliant lui-même et ne s'occupant que du danger qu'il voit courir au colonel, s'approche: « Mon colonel, lui dit-il, vous êtes bien exposé ici, faites attention ! » Au moment où le colonel se retourne pour lui tendre la main, le lieutenant-colonel Ducoin chancelle et tombe de cheval, une balle venait de lui traverser la tête..... il était mort ! Jeune et brillant officier, il avait fait ses premières armes en Afrique, s'était fait remarquer en Crimée et avait gagné son dernier grade à Magenta.

Presqu'au même instant, le colonel recevait une balle à la jambe qui fort heureusement ne lui fit qu'une légère contusion. Le capitaine Loxéal, embusqué avec sa compagnie, s'avançait pour lui parler quand il est lui-même frappé à la tête d'une balle qui lui fait sauter le crâne.

*Part prise à l'attaque des Cyprès par le lieutenant Lourdel-Hénaut du 37e.* — Tandis que se passent ces tristes événements, les bataillons tiennent vigoureusement dans leurs positions, mais sans progresser. L'heure avance, les munitions s'épuisent, il faut en finir. L'artillerie de la division foudroie les Cyprès et y porte le ravage et la mort. Pendant ce temps, la 1re division, soutenue par les zouaves, se masse au pied du mamelon. A ce signal, le colonel d'Auvergne avec les débris du 84e et du 74e s'élance, et bientôt les Cyprès sont pris. Le lieutenant Lourdel-Hénaut du 37e n'a pu avec sa section rester inactif: entraîné par l'élan irrésistible de la division Forey, il escalade lui aussi la pente et, avec quelques hommes qui viennent grossir sa petite troupe, il contribue à chasser l'ennemi de cette formidable position. Le colonel d'Auvergne, maître de la crête, met son mouchoir au bout de son épée et salue l'Empereur. A ce nouveau signal, le général Forey lance le reste de sa division et, soutenus par les zouaves, les voltigeurs et la 2e brigade de la Garde, il se précipite sur la Tour.

*Part prise à l'attaque de la Tour par le sergent Girard-Labarcerie du 37e.* — Le sergent Girard-Labarcerie du 37e, qui s'est trouvé déjà des premiers aux Cyprès, voit le mouvement. Appelant à lui le sergent-major Poucharra du 21e, il marche avec une poignée d'homme sur la maison communale, qui est le réduit de la position. Le colonel d'Auvergne, à la tête de la division Forey, les aperçoit et, applaudissant au courage de cette poignée de braves : « A la Tour, leur crie-t-il, c'est là qu'est l'ennemi ! » Girard n'hésite pas, il enlève ses camarades, se précipite, tête baissée, dans la cour de la maison. Une panique se répand bientôt dans les rangs Autrichiens. Croyant avoir affaire à toute l'armée française, ils fuient dans toutes les directions, le plus grand nombre se rend à merci. Quinze hommes en désarment six cents !

Un moment après, les voltigeurs de la Garde arrivent pour acclamer les vainqueurs. Le cri de « Vive la Ligne ! » sort de toutes les poitrines. Bientôt une immense clameur leur répond; la charge retentit de toutes parts. C'est la division Bazaine qui a enlevé le cimetière et qui entre dans Solférino.

*Attaque du cimetière et du village par les trois bataillons du 37e.* — En voyant le mouvement offensif de la division Forey et la retraite des Autrichiens, le général Bazaine avait compris en effet que le moment était venu de s'emparer du cimetière. C'était une véritable forteresse qui, se dressant au sommet d'une pente couverte de vignes et de maïs, bordée sur deux faces latérales, par des ravins abrupts et inaccessibles, formait la dernière et suprême défense des hauteurs de Solférino.

Pour faciliter l'enlèvement de ce point si vigoureusement défendu, le commandant de Lapeyrouse, sur l'ordre du général Bazaine, a successivement placé six pièces d'artillerie du 12e régiment. Le général Forgeot met lui-même en position quatre pièces du 15e. Les projectiles font de larges trouées dans les murailles, mais le feu ennemi continue avec une si grande ténacité que le 3e bataillon du 78e, lancé en avant, est obligé de s'arrêter. Alors, le général Bazaine fait descendre à bras, dans le chemin creux, à cent cinquante mètres à peine du cimetière, une pièce qui est braquée sur la porte. A ce moment, la charge sonne dans toutes les directions; les régiments, en tête desquels se trouvent les 1er et 3e bataillons du 37e, enlevés avec un grand élan, marchent résolument sur le cimetière. Une partie du 37e s'est jetée sur les barricades qui ferment les issues d'un groupe de maisons au bas du plateau. Le lieutenant Rethel, avec sa seule compagnie, s'empare d'un bâti-

ment que l'ennemi défend avec opiniâtreté. De tous côtés, le mouvement en avant continue, au milieu des détonations de l'artillerie. On entend les tambours et les clairons battre et sonner la charge et on voit les officiers, agitant en l'air leurs épées, entraîner, par l'exemple de leur valeur, les soldats qui les suivent. Les pentes que gravissent les bataillons se couvrent de morts, mais au soldat tombé succède un soldat debout, les rangs se resserrent, le cimetière est enlevé, et le 2e bataillon du 37e entre hardiment dans le village et en chasse les Autrichiens.

*Poursuite et fin de la bataille.* — Insatiables de danger, emportés par leur ardeur, les soldats du 37e s'élancent à la poursuite ; mais la marche du Régiment se fait entendre et les trois bataillons se rassemblent dans Solférino. A peine rassemblés, l'ordre arrive de l'Empereur au général Bazaine de poursuivre l'ennemi qui se retire sur le Mincio. La division repart à la charge. Tout à coup, le vent souffle en tempête, un immense nuage de poussière envahit toute la plaine et les hauteurs.... « A l'ouragan se joint une pluie torrentielle ; on ne peut plus ni se voir, ni se chercher, ni combattre ; on dirait que les ténèbres de la nuit sont venues subitement envelopper la terre : c'est l'heure que Dieu, dans sa volonté, a décidée pour le terme de cette grande bataille où près de quatre cent mille hommes avaient combattu, sans relâche, pendant dix-huit heures. Les pentes sont changées en torrents, la marche devient impossible et cette tourmente effroyable qui se déchaîne avec une furie sans égale pendant trois quarts d'heure, protège la retraite des Autrichiens et les sauve d'un désastre. » La division est ramenée sur Solférino.

Sur tous les autres points, les Autrichiens avaient été battus. Le 2e corps était maître de Cavriana, les 3e et 4e de Guidizzolo. Les alliés avaient sept mille hommes hors de combat, les Autrichiens en avaient perdu vingt-deux mille et laissaient entre nos mains trente canons et trois drapeaux.

La journée avait été rude. Le 1er corps, fortement engagé au point le plus dangereux, comptait quatre mille hommes hors de combat et deux cent trente-quatre officiers tués ou blessés. Sur ce nombre, la 3e division en comptait plus de neuf cents dont cinquante et un officiers blessés et onze tués.

Le 37e, pour sa part, avait eu cent cinquante-neuf hommes hors de combat : deux officiers tués et huit blessés ; trente-trois sous-officiers, caporaux et soldats tués, cent seize blessés.

Les actions d'éclat individuelles avaient été nombreuses. On

a vu la brillante conduite des lieutenants Lourdel-Hénaut et Rethel, celle du sergent Girard. Il est encore d'autres noms à citer :

Quand le 2e bataillon était sorti du ravin pour se jeter sur la barricade et tenter un mouvement offensif en avant, le capitaine Lepage, qui commandait la 4e compagnie, ayant aperçu sur sa gauche des Autrichiens qui se trouvaient dans la rue du village, se jeta avec une vingtaine d'hommes dans une maison déjà occupée par quelques soldats d'autres régiments, s'y défendit toute la journée et fit seize prisonniers à l'ennemi en le forçant à évacuer une maison voisine ;

Le capitaine Humblot du 3e bataillon, qui avait suivi le 2e, s'empara aussi d'une maison où il trouva un millier de cartouches qu'il fit distribuer à ses hommes ;

Le tambour-major Barthe conduisit à l'ambulance avec quelques hommes le corps du lieutenant-colonel et celui du capitaine Loxéal; puis, sa mission accomplie, revint sur le champ de bataille où tantôt il fit le coup de fusil et tantôt donna ses soins aux blessés ;

Enfin la cantinière du 3e bataillon, Mme Zimmermann, avait été blessée à l'épaule droite, peu de temps après la mort du lieutenant-colonel, en allant sur le champ de bataille avec le docteur David pour relever les mourants, porter des secours et des consolations aux blessés; après s'être fait faire un pansement, elle revint continuer sa noble tâche.

Le lendemain, de son quartier général de Cavriana, l'Empereur adressait à son armée l'ordre du jour suivant :

« Soldats !

« L'ennemi croyait nous surprendre et nous rejeter au delà de la Chiese. C'est lui qui a repassé le Mincio. Vous avez dignement soutenu l'honneur de la France et la bataille de Solférino égale et dépasse même les souvenirs de Lonato et de Castiglione.

« Pendant douze heures vous avez repoussé les efforts désespérés de cent cinquante mille hommes. Ni la nombreuse artillerie, ni les positions formidables qu'il occupait sur une profondeur de trois lieues, ni la chaleur accablante n'ont arrêté votre élan.

« La patrie reconnaissante vous remercie, par ma bouche, de tant de persévérance et de courage, mais elle pleure avec moi ceux qui sont morts au champ d'honneur. Nous avons pris

trois drapeaux, trente canons et fait six mille prisonniers. L'armée Sarde a lutté avec la même bravoure contre des forces supérieures. Elle est digne de marcher à vos côtés.

« Soldats ! tant de sang versé ne sera pas inutile pour la gloire de la France et le bonheur des peuples !

« NAPOLÉON. »

Le maréchal Baraguey d'Hilliers terminait son rapport à l'Empereur par ces mots : « Je ne saurais assez louer le zèle et la vigueur de tous les officiers des divisions du 1ᵉʳ corps et de l'Etat-Major général, et particulièrement des généraux Forey, de Ladmirault, Bazaine et Forgeot. Je m'abstiens de faire des citations individuelles parce qu'elles seraient trop nombreuses. Je dois aux officiers de toutes les armes ce tribut d'éloges bien mérités, et, si parmi eux le chiffre des tués et des blessés pendant le combat est au-dessus de la proportion ordinaire, c'est que tous ont payé largement de leur personne, heureux de donner ainsi à l'Empereur une nouvelle preuve de leur dévouement. »

*Rôle du 37ᵉ dans la bataille.* — Dans ces éloges donnés à toute l'armée par l'Empereur et à son corps par le maréchal, le 37ᵉ avait droit à une belle part. A Solférino comme dans les grandes batailles du commencement du siècle, à Zurich, à Poltosk, à Dresde, à Wachau, à Probstheyda, il s'était trouvé avec le 1ᵉʳ corps au point décisif et avait contribué par ses efforts à l'enlèvement de la clef de la position sur cet immense champ de bataille. On a vu le 37ᵉ, brûlant d'impatience, attendre, l'arme au pied, jusqu'à neuf heures et demie, le moment d'entrer en ligne. On a vu avec quelle ardeur, le signal une fois donné, il s'était précipité contre les positions des Autrichiens et comment ses trois bataillons avaient marché sur les trois points attaqués par le 1ᵉʳ corps : aux Cyprès, au village et à la Tour, au cimetière ; on a vu enfin, un peu après ce terrible engagement, les trois bataillons décimés se reformer aussitôt pour courir avec la division à la poursuite de l'ennemi que l'ouragan seul avait arraché à ses coups. Le soir de la bataille, le roi Victor-Emmanuel, s'adressant à l'armée Sarde, avait dit : « Aujourd'hui, je porte à l'ordre du jour l'armée Sarde tout entière ! »..... Le colonel de Susbielle aurait pu dire, en s'adressant au 37ᵉ : « Aujourd'hui je porte à l'ordre du jour le Régiment tout entier ! » Aussi le nom de Solférino a-t-il été jugé digne de figurer sur le drapeau à côté des

noms glorieux du passé, rappelant ainsi à tous ceux qui devaient plus tard porter le numéro 37 cette journée du 24 juin 1859, si éloquemment caractérisée par l'Empereur dans ces simples mots envoyés le soir à l'Impératrice : « *Grande bataille! grande victoire!* »

**Mouvements opérés du 25 juin au 31 juillet. Récompenses.**— A peine le combat terminé, on vit s'allumer les feux de bivouacs et s'installer les campements, au milieu des traces glorieuses mais sanglantes de cette journée. La fatigue, le combat, un soleil ardent et quinze heures sans nourriture avaient épuisé les forces de ces intrépides combattants, qui s'endormirent le fusil dans les bras.

Le lendemain, l'armée marcha vers le Mincio. Le Régiment le franchit le 1er juillet et s'établit à Castelnuovo. C'est dans ce village que le commandant Rivière, chef de bataillon de la Garde, vient rejoindre le Régiment où il venait d'être promu lieutenant-colonel en remplacement du lieutenant-colonel Ducoin.

Le village fut mis en état de défense; le 8, on s'attendait à une bataille pour le lendemain, lorsqu'on apprit la cessation des hostilités.

Cet armistice était suivi de la paix, signée, le 12 juillet, à Villafranca, entre l'Empereur Napoléon III et l'Empereur d'Autriche François-Joseph.

Le soir même de Valeggio, son quartier général, l'Empereur adressait à l'armée la proclamation suivante :

« Soldats !

« Les bases de la paix sont arrêtées avec l'Empereur d'Autriche, le but principal de la guerre est atteint, l'Italie va devenir pour la première fois une nation.....

« Vous allez bientôt rentrer en France ; la patrie reconnaissante accueillera avec transport ses soldats qui ont porté si haut la gloire de nos armes à Montebello, à Palestro, à Turbigo, à Magenta, à Melegnano, à Solferino, qui en deux mois ont affranchi le Piémont et la Lombardie et ne se sont arrêtés que parce que la lutte allait prendre des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les intérêts que la France avait dans cette guerre formidable.

« Soyez donc fiers de vos succès, fiers des résultats obtenus, fiers surtout d'être les enfants bien-aimés de cette France qui sera toujours la grande nation, tant qu'elle aura un cœur pour comprendre les nobles causes et des hommes comme vous pour les défendre.

« NAPOLÉON. »

Ce fut aussi le 12 que le Régiment reçut les récompenses accordées par l'Empereur, le 25 juin, aux officiers et soldats qui s'étaient le plus distingués à Solferino.

Le colonel baron de Susbielle fut fait officier de la Légion d'honneur ainsi que le commandant Magallon.

Furent nommés chevaliers : les capitaines Loxéal, de Lignière, Orsini, Cornu; les lieutenants Caillard, Rethel, Laval, ainsi que le tambour-major Barthe.

Les sergents-majors Girard-Labarcerie, Robin, Jausin, Gauthier; les sergents Calvier, Bizet, Fossorier, Laroche, les soldats Cassin, Gourlaoun, Deville et le clairon Buhour recevaient la médaille militaire.

A cette occasion, le général Dumont adressa au colonel, le 8 juin, la lettre suivante :

« Mon cher Colonel,

« Nous n'avons rien compris à l'oubli dans lequel on vous a laissé à Melegnano; mais n'y pensez plus, je viens de recevoir pour vous la Croix d'officier ou plutôt votre nomination à ce grade. Je vous envoie ma croix : je la porte depuis huit ans. Acceptez-la et portez-la comme un souvenir d'affection.

« Elle vous rappellera Melegnano et Solferino et aussi votre général de brigade.

« Je vous serre la main.

« Général DUMONT. »

Le 20 juillet, l'armée se retira et, le 31 juillet, la division arriva à Milan, où elle passa la journée du 1er août.

**Le 37e à Pavie, août 1859 - mai 1860. Récompenses.** — C'est dans cette ville que la division Bazaine apprit qu'elle était désignée pour rester à Pavie comme 3e division de l'armée d'occupation, dont le commandement était donné au maréchal Vaillant.

Ce ne fut pas sans un certain sentiment de tristesse que ces braves soldats virent s'envoler l'espérance de prendre part à la rentrée triomphale de l'armée à Paris, fixée au 15 août. Eux aussi avaient bien mérité de défiler sous les yeux de la France entière, venue dans la capitale pour les acclamer.

Le 37e resta à Pavie jusqu'au 1er mai 1860, époque à laquelle les bataillons se rendirent par voie ferrée à Gênes, de là à Toulon, par la route de la Corniche. Embarqués de nouveau en chemin de fer pour Paris, le 37e y arriva le 29 mai.

Pendant son séjour en Italie, le Régiment avait reçu de nouvelles distinctions données aux officiers et soldats oubliés dans les récompenses accordées le 25 juin. Le 13 août 1859, le major Toustain fut nommé officier de la Légion d'honneur. Les capitaines Belot, Humblot, Viard et le sous-lieutenant Guillemin furent nommés chevaliers.

La médaille militaire fut conférée au sergent-major Cavé, aux sergents Noël et Euvrard, ainsi qu'au sapeur Bauhour. Un nouveau décret impérial du 18 septembre accordait la médaille au caporal Ducolomer et au fusilier Perrin, grièvement blessé à Solferino.

Le 28 décembre 1859, un nouveau décret fit chevalier de la Légion d'honneur le capitaine Feyfant; le sergent Bossal et le voltigeur Ganique furent médaillés.

Enfin, le 11 février 1860, le sergent Brun, amputé du bras gauche à la suite d'une blessure reçue à Solferino, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le capitaine Guyo, capitaine au régiment de zouaves de la Garde, fut nommé chef de bataillon au 37e en remplacement du commandant Magallon, admis à la retraite.

Le 1er avril 1860, un ordre du Régiment donnait la liste des récompenses accordées par le roi Victor-Emmanuel aux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 37e pour les services qu'ils avaient rendus pendant la campagne.

*Ordre Militaire de Savoie :*

Le commandant Rousseau, officier.

*Ordre de Saint-Maurice et Lazare :*

Le colonel baron de Susbielle, chevalier.

Le capitaine de Cappot.

Le lieutenant d'État-Major de Nègue de Clat.

*Médaille de la valeur militaire :*

Les capitaines Feyfant, Serres, Lamoureux et Pichon.

Les lieutenants Prétrel et Casanova.

Les sous-lieutenants Prévost, Christophe, Laurent, Chaumont et, avec eux, quarante-huit sous-officiers, caporaux et soldats.

Le Régiment était en route pour Paris quand, le 12 mai 1860, le colonel porta à la connaissance du Régiment qu'un décret

impérial conférait au sergent Girard-Labarcerie la croix de chevalier de la Légion d'honneur en récompense de sa belle conduite et de la bravoure dont il avait fait preuve le 24 juin.

Le 5 juin, l'Empereur passa dans la cour des Tuileries la revue de la division Bazaine et accorda encore de nouvelles récompenses.

Le lieutenant Lourdel-Hénaut fut fait chevalier de la Légion d'honneur; les sergents Simon et Courrier furent médaillés.

---

# CHAPITRE XXX

## LE 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

### De 1860 à 1864

A partir de la rentrée du 37e en France jusqu'à la fin de 1864, peu de faits vraiment importants sont à signaler dans l'histoire du Régiment.

Nous citerons les mutations et les mouvements suivants : le 10 août 1861, le lieutenant-colonel Rivière, mis à la retraite, fut remplacé par le commandant Lebrun, chef de bataillon au 58e de ligne nommé lieutenant-colonel. Le 12 août 1862, le colonel baron de Susbielle, nommé général de brigade, eut pour successeur le colonel Clinchant.

Le Régiment, dont les bataillons avaient alterné entre Paris, environs et Orléans, vint en septembre tenir garnison à Lyon, Valence, Annonay et camp de Sathonay.

L'année suivante, le colonel Clinchant, appelé au commandement du 1er zouaves, fut remplacé par le colonel Formy de la Blanchetée (12 août 1863).

Le 12 mars 1864, le 37e quitta Lyon pour se rendre à Toulon. Le dépôt vint le rejoindre dans cette ville.

Pendant ces quatre années, de nombreuses décorations, accordées aux officiers et soldats du Régiment par l'Empereur, viennent s'ajouter à la liste déjà nombreuse des récompenses accordées après Solferino. Nous les citerons pour mémoire.

*Officiers de la Légion d'honneur :*

Le capitaine du Cappot, 20 août 1860 ;
Le commandant Rousseau, 18 avril 1861 ;
Le commandant Decaux, 24 mars 1862.

*Chevaliers de la Légion d'honneur :*

Le capitaine Frédure, 20 août 1860 ;
Le sergent Grinwald, 20 août 1860 ;
Le lieutenant Porcher, 29 décembre 1860 ;
Le lieutenant Prétrel, 18 avril 1861 ;
Le sergent-major Hector, 18 avril 1861 ;
Le capitaine Mauffras, 27 décembre 1861 ;
Le lieutenant Bouge, 12 mars 1862 ;
Le capitaine Pichon, 24 mars 1862 ;
Le capitaine Beltante, 31 décembre 1862 ;
Le capitaine Lespès, 14 mars 1863 ;
Le capitaine Lepage, 13 août 1863 ;
Le capitaine Tardy, 30 décembre 1863 ;
Le capitaine Serres, 12 août 1864.

Les décrets impériaux des mêmes dates conféraient à nombre de sous-officiers et de soldats la médaille militaire.

A la fin de 1860, le roi Victor-Emmanuel, prenant en considération les demandes qui lui avaient été adressées en faveur des capitaines Lespès et Lepage ainsi qu'en faveur du sergent Girard, leur accorda la médaille de la valeur militaire.

---

# CHAPITRE XXXI

## LE 37<sup>e</sup> EN ALGÉRIE

**18 octobre 1864 - janvier 1870**

**Origines et premières opérations.** — Par suite d'une recrudescence de l'insurrection arabe dans le sud des provinces d'Oran et d'Alger, le 37$^e$ fut appelé à faire partie de l'armée d'Afrique.

Embarqués, le 18 octobre 1864, sur la frégate l'*Eylau*, les trois bataillons arrivèrent à Alger le 23, et, le 25, furent mis en marche pour se rendre à Médéa.

Tandis que le 3$^e$ bataillon restait dans cette ville, les 1$^{er}$ et 2$^e$, faisant partie de la colonne de ravitaillement du général de brigade Ducrot, se dirigent sur Laghouat, le 3 novembre. Le mauvais état de la route et un temps affreux les retiennent à Boghari jusqu'au 16. Le 24, ils sont à Djelfa.

**Colonnes du général Ducrot et du colonel Archinard, novembre 1864.** — Le lendemain 25, les compagnies d'élite, sous le commandement du chef de bataillon Rousseau, quittent le Régiment et sont placées sous les ordres du colonel Archinard, colonel du 1$^{er}$ régiment de tirailleurs indigènes, pour opérer contre les Ouled-Sahari, réfugiés dans le Djebel-Gada. La colonne du colonel Archinard est complétée avec une compagnie du 1$^{er}$ zouaves, un peloton du 1$^{er}$ régiment de spahis et le Goum arabe.

Le 28 novembre, après une marche de quatre-vingts kilomètres, faite en partie la nuit, par des chemins difficiles et à travers les sables, les quatre compagnies, grâce aux opérations combinées du général Ducrot et du colonel Archinard opérant l'un dans le nord, l'autre dans le sud, cernent les Ouled-Sahari, leur tuent quelques hommes et leur enlèvent des chevaux, des chameaux,

du bétail. Dans cette première rencontre avec l'ennemi les compagnies du 37e montrèrent beaucoup d'entrain et de courage et reçurent les félicitations du colonel Archinard.

Le 28 novembre, la colonne du nord, dont le général Ducrot avait remis le commandement au colonel de Susbielle, arriva à Laghouat.

**Colonne du colonel Margueritte, décembre 1864.** — Là, les trois compagnies du 1er bataillon, complétées à cent hommes, sont mises sous les ordres du colonel Margueritte du 1er chasseurs d'Afrique, qui doit opérer dans le sud avec une colonne légère. La 4e compagnie du 1er bataillon reste avec les 1er et 2e du 2e bataillon à Laghouat pour en former la garnison. Le reste du Régiment retourne à Djelfa, y rallie les quatre compagnies d'élite, escorte de nouveau un convoi à Laghouat et revient à Médéa (26 décembre).

Les trois compagnies du 1er bataillon, après avoir fait colonne avec le colonel Margueritte, rentrent à Laghouat et, le 23 décembre, réunies à la garnison de la ville, se mettent en marche pour rejoindre le Régiment à Médéa. Arrivée à l'Oued-Melah, une crue subite de la rivière coupe en deux la colonne, et la moitié du détachement campe sur la rive gauche, dans la boue, sans vivres, sans feu. Un homme ayant été emporté par le courant, le fusilier Richardot, sans tenir compte du danger, se jeta dans le torrent, plongea plusieurs fois pour sauver son camarade. L'impétuosité du flot le rejeta lui-même sans connaissance sur l'autre rive.

Le lendemain on se remit en marche, et ce fut à travers un véritable lac, la route étant complètement sous les eaux, que la colonne arriva à Boghari.

Le 12 janvier 1865, elle entrait à Médéa.

Le 37e quitta bientôt cette ville pour occuper Teniet-el-Haad, Orléansville et Alger.

L'Empereur, arrivé le 3 mai 1865 dans cette ville, y est reçu avec enthousiasme. Le 26 mai, il donne au capitaine Blaise, au lieutenant Jobard, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et la médaille militaire aux sergents Boiley, Bertrand, Lenormand, au caporal Retté, ainsi qu'aux soldats Aimé et Morelle.

**Colonne contre Silala, 20 octobre 1865.**— Le 20 octobre 1865 des colonnes légères sont fournies pour combattre Silala, qui a reparu dans le sud de la province d'Oran. Le 3e bataillon, sous les ordres du capitaine Henry, quitte Teniet-el-Haad pour faire

partie de la colonne de Milianah, commandée par le général de brigade Liébert.

Après quinze jours de colonne, ce bataillon rentre à Orléansville.

Le 12 mars 1865, le colonel Formy de la Blanchetée est nommé officier de la Légion d'honneur; le capitaine Henry, chevalier.

D'avril à juin, les compagnies se répandent dans le Tell pour lutter contre l'invasion des sauterelles et rentrent ensuite dans les mêmes garnisons.

**De juin 1865 à octobre 1869.** — A partir de cette époque, pendant les quatre années qui précèdent la rentrée du Régiment en France (14 octobre 1869), rien de particulier n'est à signaler. Les bataillons et les compagnies n'ont opéré que les mouvements nécessaires pour changer ou alterner dans les différentes garnisons occupées par le corps: Alger, Aumale, Laghouat et environs.

Par de nombreux décrets de l'Empereur, de nouvelles distinctions ont été accordées aux officiers du Régiment:

*Officier de la Légion d'honneur :*

Le commandant Bonnet, 11 mars 1868.

*Chevaliers de la Légion d'honneur :*

Le lieutenant Fourneau, 22 décembre 1866;
Le capitaine Provost, 11 août 1867;
Le sous-lieutenant Frédore, 21 décembre 1867;
Le lieutenant Provost, 28 décembre 1867;
Le lieutenant Signoret, 9 juin 1868;
Le lieutenant Petit de la Thuillerie, 18 juillet 1868;
Le capitaine Lafaige de Gaillard, 28 décembre 1868.

**Rentrée en France, 14 octobre 1869.** — Par l'ordre du jour suivant, daté du 14 octobre 1869, le gouverneur général de l'Algérie annonçait au 37e qu'il était désigné pour faire partie des régiments rappelés en France par le Ministre de la Guerre.

« Le 37e Régiment d'infanterie est appelé à rentrer en France; l'armée d'Afrique verra avec regret s'éloigner ce brave régiment et n'oubliera pas les services qu'il a rendus à la colonie. Les moments difficiles par lesquels il a passé lui ont fait subir de rudes épreuves, mais le courage et l'abnégation ne lui ont jamais manqué.

« Le 37e, qui a eu l'honneur de planter le premier son drapeau sur la plage de Sidi-Ferruch en 1830 et qui depuis s'est

maintes fois distingué tant en Afrique que sur les champs de bataille d'Italie, a soutenu sa brillante réputation. Depuis son arrivée à Alger en octobre 1864, il n'a cessé de concourir à toutes les opérations dirigées dans le sud des provinces d'Alger et d'Oran.

« Soldats! je regrette de me séparer de vous. Vous avez dignement rempli votre mission sur la terre d'Afrique. Soyez-en fiers, mais conservez toujours les bonnes et saintes traditions que vous avez puisées dans les marches et les expéditions. Soyez toujours intrépides, disciplinés, inébranlables dans l'accomplissement du devoir, dévoués à la patrie et fidèles à l'Empereur. »

En conséquence, le 28, le 1er bataillon et quatre compagnies du 3e s'embarquaient à Alger sur la *Marne*, transport de l'État. La traversée fut pénible; ce ne fut que le 8 novembre qu'ils arrivèrent à Villefranche. Le 12 au soir, ils étaient à Nice.

L'autre fraction du Régiment (2e bataillon et deux compagnies du 3e) était restée à Laghouat. Relevée par le 38e, elle s'embarqua, le 3 janvier 1870, à Alger, faisant voile vers Toulon où elle débarqua le 6. Elle regagna Nice en chemin de fer.

---

## CHAPITRE XXXII

# GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

1870

## Le 37ᵉ Régiment de ligne à Sedan.

**Origines.** — Quelques mois après la rentrée du 37ᵉ en France, le 16 juillet 1870, le colonel Formy de la Blanchetée reçut du Ministre de la Guerre l'ordre de former le Régiment sur le pied de guerre. Trois bataillons furent immédiatement constitués à l'effectif de six cents hommes, ayant, chacun, respectivement, pour chefs les commandants Bonnet, Delpoux, Coquille.

Le 4ᵉ bataillon (commandant Leclaire), qui venait d'être créé, fut séparé du reste du Régiment et eut une histoire à part. Nous le retrouverons plus loin.

Imminente depuis Sadowa, la guerre avec la Prusse avait failli éclater en 1867 sur la question du Luxembourg. Trois ans plus tard, la candidature d'un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne et le refus formel du roi Guillaume de recevoir notre ambassadeur à Ems mirent le feu aux poudres.

Le 15 juillet 1870, l'Empereur fit savoir au Corps législatif « qu'il était décidé à recourir à la force pour sauvegarder les droits de la France »; la guerre fut déclarée le 18.

**Les Armées.** — L'armée allemande comprenait seize corps d'armée. Trois furent momentanément maintenus en Prusse pour garder la frontière, les treize autres furent dirigés sur le Rhin et répartis en trois armées placées sous le commandement du Roi. Iʳᵉ armée, à droite, général Steinmetz; IIᵉ armée, au

centre, prince Frédérick-Charles; III[e] armée, à gauche, prince royal de Prusse; au total, au début des opérations, sur notre frontière, quatre cent vingt mille hommes.

L'armée française était divisée en sept corps d'armée et la Garde : ils constituèrent l'Armée du Rhin, à peine deux cent mille hommes, dont l'Empereur prit le commandement en chef.

Bientôt les 1[er], 5[e] et 7[e] corps furent groupés sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon; les 2[e], 3[e] et 4[e] sous les ordres du maréchal Bazaine; l'Empereur conservait la disposition de la Garde et des réserves.

Le 37[e], parti de Nice le 27 juillet, était arrivé le 30 à Belfort, pour prendre rang dans le 7[e] corps, général Félix Douay; il fut placé à la 1[re] brigade, général Guyonnar, de la 2[e] division, général Liébert.

Qu'il se soit appelé Régiment de Turenne, du Maine, d'Eu, du Nivernais, 37[e] demi-brigade, 37[e] de ligne, le Régiment n'avait, pour ainsi dire, pas connu la défaite. Engagé dans cette guerre fatale, il allait succomber : un seul jour de bataille, Sedan, et c'en est fait : officiers et soldats doivent prendre le triste chemin de la captivité! Nous verrons du moins avec quel courage et quel héroïsme ils combattirent pour la France et comme ils surent vendre chèrement leur liberté et leur vie.

Sarrebrück, Wissembourg, Frœschviller, Forbach, Borny, Rezonville, Saint-Privat, sont le prélude de cette guerre sanglante et les premières étapes des trois armées allemandes dans leur marche sur Paris; partout ou presque partout la victoire. L'armée française lutte en désespérée, mais, écrasée par une artillerie formidable, elle ploie sous le nombre et doit battre en retraite. Le 20 août, le maréchal Bazaine s'enfermait dans Metz, bientôt investi par les I[re] et II[e] armées allemandes.

**Premières opérations.** — Le 37[e] n'a pas pris part à ces premiers combats. Dès son arrivée à Belfort, il avait été employé avec le 5[e] de ligne à la mise en état de défense de la position de Bellevue. Mais, le 5 août, les travaux sont interrompus, le général Douay vient d'être appelé par le maréchal de Mac-Mahon, qui veut réunir ses corps. Le 7[e] corps se met en marche vers le Nord; la division Conseil-Duménil arrive seule à temps pour lutter à Frœschviller

Le lendemain, le reste du 7[e] corps, qui avait atteint Mulhouse, rétrograde par Dannemarie sur Belfort et, le 18 août, il est dirigé, en chemin de fer sur Paris, puis sur le camp de Châlons où il va par-

ticiper avec les 1er, 5e et un 12e corps qui venait d'être créé, à la formation de l'Armée de Châlons, cent quarante mille hommes, dont le maréchal de Mac-Mahon allait prendre le commandement en chef.

**Marche sur Sedan.** — Le maréchal, décidé à ramener son armée sur Paris pour compléter son organisation et combattre dans de bonnes conditions les armées prussiennes, obligées de s'étendre pour couvrir leurs communications et surveiller la place, se mit en mouvement le 21 août et vint prendre position aux environs de Reims. Dans la nuit du 21 au 22, la visite et les supplications de M. Rouher et surtout une dépêche du maréchal Bazaine, le prévenant qu'il allait sortir de Metz par le Nord, déterminèrent le maréchal à marcher vers l'Est.

Le 7e corps tient la droite et campe successivement à Dontrieu, à Contreuve, à Vouziers; le 26, il passe l'Aisne et s'établit face à la ville, vers cinq heures du soir. A ce moment, la générale bat et le 37e, qui n'avait pas encore eu le temps d'établir son bivouac, est porté en avant sous les ordres du général Guyomar. Le 27, le corps d'armée tout entier prend position sur les hauteurs qui dominent l'Aisne. Etabli en grand'garde, le 37e escarmouche, vers sept heures et demie du soir, avec des reconnaissances ennemies qui rétrogradent en incendiant le petit village de Falaise. Mais le général Douay, qui, d'après les comptes rendus des détachements refoulés par la cavalerie allemande, s'était attendu à être attaqué par des forces considérables, apprend que ces renseignements sont erronés et, dans la nuit, la brigade est ralliée.

Le 28, la 2e division marche vers le Chêne-Populeux et bivouaque le soir avec le 7e corps à Boult-aux-Bois ; le 29, elle est à la Berlière, et, le 30, tandis que le 5e corps est surpris à Beaumont, la division reçoit l'ordre d'atteindre rapidement la Meuse. Le Régiment défile, homme par homme, par des sentiers étroits et gagne la plaine au-dessous du plateau de Raucourt. Le soir, il est à Remilly-sur-Meuse, placé pendant une partie de la nuit en poste avancé pour couvrir l'artillerie du corps d'armée. A deux heures du matin, la brigade réunie gagne Donchery, où elle passe sur la rive droite de la Meuse.

**Positions du 31 août au soir.** — A cinq heures du soir, la 2e division s'établit en potence sur le plateau qui domine la Meuse et le ravin de Floing, position dans laquelle elle est bientôt rejointe par le 7e corps, qui occupe la crête intérieure du ravin depuis le calvaire d'Illy jusqu'à Floing.

Les 1er et 2e bataillons du 37e, sous les ordres du lieutenant-colonel Parseval des Chênes, vont prendre position sur un mamelon au-dessus et en avant de Floing, au petit bois du Hattoy, et la nuit se passe à mettre en état de défense le mur qui l'entoure.

Pendant ce temps les tentes du 3e bataillon, resté de l'autre côté du ravin, sont dressées. « Quelques feux de bivouac piquent la nuit de points lumineux. Cédant aux veilles, mais ne voulant pas abandonner ses soldats, le général Guyomar, ayant son officier d'ordonnance à ses côtés, se couche sur la terre nue, dans dans un sillon humide, le bras replié derrière la tête en guise d'oreiller. Le général Liébert passe la nuit enveloppé dans son manteau sur les pentes de Floing. » Après les marches continuelles et les nuits sans repos, officiers et soldats succombent bientôt à la fatigue et chacun s'endort au bruit sourd du canon qui n'a cessé de tonner toute la journée et tonne encore.

Dans la soirée, toute l'armée française ayant passé la Meuse s'est établie[1] sur un mamelon de forme triangulaire qui s'étend entre la Meuse, base du triangle, et les deux ravins profonds et escarpés de Givonne et de Floing. Le point culminant de ces hauteurs est au sommet du triangle, au calvaire d'Illy. Le terrain va en s'abaissant vers le sud jusqu'à Sedan, ne présentant comme abri au défenseur que le bois de la Garenne. Quant à la place de Sedan, dominée de tous les côtés, elle ne pouvait être considérée comme un point d'appui pour l'armée française. La position ressemblait à une « vaste forteresse » dans laquelle les cent vingt mille hommes qui composaient l'armée allaient être investis, comme dans une place assiégée, par les Allemands qui mettraient en ligne deux cent vingt mille hommes et plus de huit cents bouches à feu, nous étreignant ainsi dans un cercle de fer et de feu.

Cette armée allemande, chargée d'opérer contre l'armée de Châlons, était constituée par la IIIe armée et une IVe, commandée par le prince royal de Saxe, armée qui avait été formée, le 19 août, lors de l'investissement de Metz par les Ire et IIe.

Dans l'ignorance complète où elle se trouvait des dispositions prises par le maréchal de Mac-Mahon, ces deux armées avaient

1. 7e corps (général Douay) sur la ligne Floing-Illy ;
1er corps (général Ducrot) sur la ligne Daigny-Givonne ;
12e corps (général Lebrun) sur la ligne Bazeilles-La Moncelle ;
5e corps (général de Wimpfen) en réserve au nord de Sedan.

d'abord marché vers l'ouest, ayant pour objectif Paris. Renseigné subitement dans la journée du 25 août, le grand État-Major allemand fait suspendre la marche sur la capitale, et, le 26, les deux armées, opérant une immense conversion à droite, marchent vers le nord, en restreignant progressivement leur front. Le 31 au soir, tandis que l'armée de Châlons se masse sous Sedan, la IVe armée tient la rive droite de la Meuse (Douzy-Carignan, Sachy); la IIIe armée, la rive gauche (Bazeilles-Raucourt, Donchery). Le grand État-Major allemand, en dégarnissant le centre de sa ligne pour renforcer les deux ailes, prépare la manœuvre du lendemain, l'enveloppement tactique et méthodique de l'armée française comme dans les deux pinces d'une immense tenaille.

Le maréchal de Mac-Mahon n'avait pas l'intention d'accepter la lutte dans ces conditions. Il se proposait, s'il était attaqué le 1er septembre, d'occuper l'ennemi sur son front et de profiter de la concentration des troupes allemandes pour engager les siennes, seul moyen de salut, sur la route de Mézières qui était encore libre.

**Bataille de Sedan, 1er septembre.** — Le 1er septembre, à quatre heures du matin, au lever du jour qui s'annonçait splendide, l'attaque commença à l'aile droite, à Bazeilles. A sept heures et demie, le général Ducrot, qui venait de remplacer le commandant en chef blessé et qui connaissait ses intentions, prenait ses mesures pour entamer la retraite par le nord, quand, à neuf heures, le général de Wimpfen, présentant une lettre du ministre qui l'investissait du commandement en chef dans le cas où le maréchal de Mac-Mahon viendrait à manquer, fit suspendre la retraite et ramener les troupes sur leurs positions.

A cette même heure, l'artillerie des 5e et 11e corps prussiens a fait son apparition vers le bois du Hattoy, d'où les deux bataillons du 37e avaient été rappelés dès sept heures.

*Premier moment : Positions prises par le 37e, de neuf heures à dix heures et demie.* — La 2e division est immédiatement déployée face au village de Floing, en arrière de l'artillerie; les 5e et 37e régiments en première ligne, les 89e et 53e en réserve. Le 1er bataillon du 37e est placé auprès d'un bouquet d'arbres et de quelques jardins qui dominent le village; les deux autres, 2e et 3e, en retour, prenant la forme du plateau, qui, sur ce point, dessine un coude très prononcé. Bientôt, des divisions du 37e, deux compagnies prises dans chaque bataillon, sont

envoyées en soutien de l'artillerie, le reste des troupes prépare des tranchées-abris.

*Deuxième moment : Mouvement offensif du 37$^{e}$ sur Floing, de dix heures et demie à midi.* — Jusqu'à dix heures et demie, ce n'est, pour ainsi dire, de part et d'autre, qu'une lutte d'artillerie. A cette heure, le colonel Formy de la Blanchetée est prévenu par le capitaine qui commande la batterie à gauche du village et devant le 3$^{e}$ bataillon, que, sa position étant devenue intenable, il a ordre de se retirer et que le Régiment va avoir à lutter contre de nombreuses colonnes d'infanterie. Ce sont, en effet, les soixante mille hommes des 5$^{e}$ et 11$^{e}$ corps prussiens qui vont entrer successivement en ligne et engager le combat avec les vingt mille hommes du général Douay : déjà les têtes de colonne du 11$^{e}$ corps abordent le village, le 5$^{e}$ débouche de Saint-Albert.

Le général Liébert porte alors lui-même en avant la brigade Guyomar, dont le chef vient d'avoir l'épaule fracassée par un éclat d'obus. Tandis que le colonel Boyer enlève son régiment, le 5$^{e}$, le colonel Formy de la Blanchetée se met à la tête des 1$^{er}$ et 2$^{e}$ bataillons du 37$^{e}$ et les conduit sur les pentes en terrasses qui dominent la Meuse.

Sur la crête du mamelon les balles pleuvent comme grêle : le lieutenant Roques, interpellé par un de ses camarades, le lieutenant Leblanc, lui répondait : « Je n'ai jamais été aussi heureux qu'en ce jour de bataille ! » et levait son bras pour porter ses hommes en avant, quand il est frappé par un projectile qui lui traverse le cou. Il marche encore quelques pas, puis chancelle... Le sergent-major Jumeau s'élance, le reçoit dans ses bras, le charge sur ses épaules et va le transporter à l'ambulance ; mais lui-même, atteint à la cuisse par deux coups de feu, tombe et roule à terre avec son précieux fardeau. Le caporal Duroy, les soldats Dufaut, Terray, Sammont, Mazelet, sont frappés aux bras, aux pieds, au ventre..... D'autres sont décoiffés par les balles, ont leur képi troué, leur fusil brisé dans les mains, leur sabre-baïonnette coupé en deux par les projectiles. Le commandant Coquille a son cheval atteint par un éclat d'obus. Il tombe lui-même, et son cheval s'enfuit dans les terres labourées.

A la vue des morts et des blessés, les hommes s'élancent au milieu des champs sillonnés par les obus et descendent le coteau au pas gymnastique. Les compagnies se déploient dans les vergers, au milieu des haies, des poiriers et des pommiers qui leur

offrent un abri provisoire. Un soleil radieux éclaire le champ de bataille, ravive la couleur des pantalons rouges et fait étinceler les armes au milieu des nuages de poudre et des tourbillons de poussière.

Cependant l'ennemi (22e division du 5e corps) s'avance et cherche à nous tourner par notre gauche. Le capitaine Jobard, son mouchoir flottant sous son képi en guise de couvre-nuque, se tient debout pour surveiller ses mouvements. Une pluie de projectiles s'abat autour de lui, tordant les arbres, faisant craquer les branches, blessant nombre de soldats. Le lieutenant Poulard se montre plein de bravoure à la tête de sa section qu'il cherche par tous les moyens à protéger des balles. Tout à coup, les Prussiens se montrent au bas du coteau; nos soldats ne se tiennent plus. Ils se précipitent sur eux avec une ardeur invincible; rien ne peut plus arrêter leur élan; les talus, les buissons, les murs de soutènement qui séparent les champs en contre-bas : tout est escaladé. Le sous-lieutenant Sérieys reçoit près de la tempe le coup de baïonnette d'un Prussien, dissimulé derrière l'un de ces gradins, et celui-ci va l'achever avec la crosse de son fusil, quand le soldat Gorse lui plonge sa baïonnette dans le corps.

Le 37e, continuant son mouvement en avant, descend au pas de course l'un des sentiers qui conduisent jusqu'au bourg dans les maisons duquel les Prussiens se retranchent, et nos fantassins se déploient en tirailleurs de chaque côté. Une construction inachevée s'élève à l'angle droit du chemin : on l'occupe; en face est une autre maisonnette où nos compagnies délivrent leurs chirurgiens que l'ennemi a enfermés, en emmenant leurs chevaux : « Sautez par la fenêtre, leur crie-t-on, nous sommes maîtres du village ! »

Au même instant éclate un feu de peloton, tiré à l'extrémité de la rue de Floing. La compagnie du 37e engagée dans cette voie se trouve décimée par les balles. Le capitaine de Ferron et son frère, sous-lieutenant dans le même bataillon, marchent au feu ensemble. Un de leurs soldats fait feu sur un fantassin ennemi qui se sauvait à toutes jambes : l'Allemand, atteint au ventre, jette de côté son fusil et tombe en proie à d'horribles convulsions : « En voilà au moins un qui ne nous tuera pas, » dit une voix. Un groupe de cinq à six Prussiens lève la crosse en l'air pour se rendre. Le capitaine de Ferron s'avance, le revolver au poing, pour les faire prisonniers. On prend leurs armes qu'on entasse au pied d'un mur.

envoyées en soutien de l'artillerie, le reste des troupes prépare des tranchées-abris.

*Deuxième moment : Mouvement offensif du 37e sur Floing, de dix heures et demie à midi.* — Jusqu'à dix heures et demie, ce n'est, pour ainsi dire, de part et d'autre, qu'une lutte d'artillerie. A cette heure, le colonel Formy de la Blanchetée est prévenu par le capitaine qui commande la batterie à gauche du village et devant le 3e bataillon, que, sa position étant devenue intenable, il a ordre de se retirer et que le Régiment va avoir à lutter contre de nombreuses colonnes d'infanterie. Ce sont, en effet, les soixante mille hommes des 5e et 11e corps prussiens qui vont entrer successivement en ligne et engager le combat avec les vingt mille hommes du général Douay : déjà les têtes de colonne du 11e corps abordent le village, le 5e débouche de Saint-Albert.

Le général Liébert porte alors lui-même en avant la brigade Guyomar, dont le chef vient d'avoir l'épaule fracassée par un éclat d'obus. Tandis que le colonel Boyer enlève son régiment, le 5e, le colonel Formy de la Blanchetée se met à la tête des 1er et 2e bataillons du 37e et les conduit sur les pentes en terrasses qui dominent la Meuse.

Sur la crête du mamelon les balles pleuvent comme grêle : le lieutenant Roques, interpellé par un de ses camarades, le lieutenant Leblanc, lui répondait : « Je n'ai jamais été aussi heureux qu'en ce jour de bataille ! » et levait son bras pour porter ses hommes en avant, quand il est frappé par un projectile qui lui traverse le cou. Il marche encore quelques pas, puis chancelle... Le sergent-major Jumeau s'élance, le reçoit dans ses bras, le charge sur ses épaules et va le transporter à l'ambulance ; mais lui-même, atteint à la cuisse par deux coups de feu, tombe et roule à terre avec son précieux fardeau. Le caporal Duroy, les soldats Dufaut, Terray, Sammont, Mazelet, sont frappés aux bras, aux pieds, au ventre..... D'autres sont décoiffés par les balles ont leur képi troué, leur fusil brisé dans les mains, leur sabre-[illegible]nnette coupé en deux par les [illegible] Le commandant [illegible] a son cheval atteint [illegible] Il tombe [illegible]
[illegible] cheval s'enf[illegible]
[illegible]morts[illegible]

occupée par un de leurs officiers ; celui-ci décharge son revolver sur Bousquet et lui fracasse le bras droit. Malgré sa blessure, le brave clairon atteint l'un de ses adversaires et lui plonge sa baïonnette dans le dos... Il revient ensuite vers sa compagnie, refuse de se faire porter à l'ambulance, panse lui-même sa blessure avec son mouchoir et, saisissant de son bras resté valide son clairon, il l'élève bien haut et sonne encore la charge !

*Troisième moment : Le 37e se replie sur ses premières positions, de midi à trois heures.* — La lutte devenait trop inégale. Le 87e prussien, qui a mis en état de défense certaines maisons de Floing, force le 37e à reprendre ses positions dans les jardins et les buissons situés au-dessus du bourg. Le colonel lève son képi et crie : « A moi le 37e ! » Une balle siffle, traverse la visière de son képi et lui coupe les deux premiers doigts de la main droite. Il passe alors le commandement au lieutenant-colonel, qui fait exécuter le mouvement de retraite et se maintient courageusement près du bourg.

L'ennemi, soutenu par son artillerie, s'étend vers notre gauche et commence à escalader les hauteurs dont les pentes à pic peuvent le masquer. Le lieutenant-colonel envoie les capitaines Caillard et Rech auprès du général Liébert pour le prévenir que l'ennemi essaie de tourner notre gauche par le grand ravin. Sur les ordres du commandant de la 2e division, les trois bataillons du 55e viennent renforcer le 37e dans la ligne des tranchées, et deux bataillons du 89e se portent à la gauche du 37e et s'embusquent dans les haies qui courent parallèlement à la crête du plateau. Le 3e bataillon du 89e est en réserve avec le 6e bataillon de chasseurs.

Cependant les colonnes prussiennes des 5e et 11e corps s'avancent. Il est une heure un quart. Toute cette infanterie entre en ligne. Un instant, nos feux parviennent à rompre le mouvement des Allemands. Leurs tentatives réitérées échouent et plusieurs fois ils sont refoulés sur la croupe méridionale et les pentes orientales de Floing. Le général Douay, revenu à la 2e division, surveille avec le général Liébert l'aile gauche qui fléchit. Tous deux encouragent par leur présence le combat désespéré qui se livre. Les tirailleurs les plus avancés du 37e se concentrent en arrière, vers le centre du Régiment, tandis que l'ennemi dirige sur eux des feux plongeants.

Malgré un mouvement offensif du 5e de ligne et du 6e bataillon de chasseurs sur l'infanterie du 11e corps, la 1re brigade (5e et

37e), est obligée de céder la place à la 2e brigade (53e et 89e), général La Bastide, qui résiste un instant. Mais bientôt ces deux régiments, pris de front, de flanc et presque à revers, sont décimés... Rien ne peut plus arrêter la marche en avant de l'ennemi. Nos troupes, épuisées par six heures d'un combat acharné, ont lutté jusqu'à la dernière cartouche. Elles cèdent la place à la cavalerie qui va tenter un suprême effort. L'infanterie prussienne monte le long des pentes et nous envahit de tous côtés, nous enserrant de plus en plus dans son cercle de feu, nous étouffant sous son étreinte de fer. Le général Liébert vient d'être démonté, il s'avance à pied pour serrer la main au général Margueritte, arrivant sur le plateau avec sa division de cavalerie légère. Tandis que lui-même va charger vers la gauche, il lance le 4e lanciers dans la direction de Floing, charge héroïque qui donne un peu d'air à l'infanterie du 7e corps. Mais le flot monte toujours, gagnant de haie en haie, d'embuscade en embuscade. A ce moment, quatre cent vingt-six pièces de canon, massées en quatre endroits différents, mitraillent les cinq magnifiques régiments de la division Margueritte, qui vient de s'élancer sur les lignes prussiennes, arrachant au roi Guillaume ce cri d'admiration : « Ah ! les braves gens ! » comme autrefois, dans les plaines flamandes, cet autre s'était écrié : « Oh ! l'insolente nation ! »

*Quatrième moment : Retraite sur Sedan, trois heures.* — Il est trois heures : toute l'armée française se retire sur le bois de la Garenne. Le général Douay, qui a montré jusqu'au bout une infatigable ardeur, se résout à quitter le champ de bataille ; jugeant inutile une plus longue résistance, il donne l'ordre au général Liébert, qui a fait preuve d'un remarquable sang-froid, de se replier jusqu'aux fermes de l'Algérie. La 2e division abandonne pied à pied le terrain avec la précision et le calme d'une manœuvre, sous les ordres directs de son général, dont la bravoure a si fortement électrisé les hommes. Il fait commencer le mouvement par le 37e et le 53e, et suivre par le 89e et le 5e. Les deux premiers bataillons du 37e, commandés par le lieutenant-colonel, se retirent alors sur la droite, le 3e se replie plus à gauche par les tranchées. Le colonel, qui vient de se faire panser, se replace à leur tête et les ramène à l'abri des remparts.

On couronne le chemin couvert, on essaie de lutter aux portes même de la ville : c'est la dernière tentative du général de Wimpfen sur Balan. Vains efforts !... Les remparts sont envahis par des troupes de toutes sortes qui cherchent à rentrer dans

Sedan : le 1er corps, refoulé de Daigny et de Givonne, le 12e de Bazeilles et le 5e refluent vers la ville, sur laquelle les Allemands font converger 800 bouches à feu.

Enfin, vers six heures, la canonnade cesse... L'Empereur vient de remettre son épée entre les mains du roi Guillaume... C'est la fin !... La nuit commence à envelopper de son voile funèbre ce triste champ de bataille d'où s'élève comme un hymne d'angoisse les plaintes des blessés expirants !...

Cette journée coûtait dix-sept mille hommes hors de combat et vingt et un mille prisonniers. La capitulation du lendemain allait livrer aux Allemands quatre-vingt-trois mille hommes, trente-neuf généraux, un Maréchal de France et cinq cent cinquante canons !

Dans la lutte, la 2e division avait eu plus de cent vingts officiers et mille trois cent cinquante hommes tués ou blessés et, sur ce nombre, le 37e comptait vingt-trois officiers et six cent trente-sept hommes. Parmi les tués, huit officiers : le commandant Delpoux ; les lieutenants Robin, Bouvier, Bougillon, Roques, Thureau, Ruin ; les sous-lieutenants Genty de la Borderie, Dubouays de la Bégassière, Serieys.

Parmi les blessés, quinze officiers : le colonel Formy de la Blanchetée ; le commandant Coquille ; les capitaines Gatineau, Signoret, Genre, Prétrel, Rech et Hays ; les lieutenants Hue, Royné, Jalifié, Fauré ; les sous-lieutenants Furioux, Finel, Delaye, Courrapied.

**Ordre du jour du 2 Septembre et Capitulation.** — Le 2 septembre, un ordre du jour du général de Wimpfen, commandant en chef, fut lu à l'armée :

« Soldats !

« Hier vous avez combattu contre des forces très supérieures. Depuis le point du jour jusqu'à la nuit vous avez résisté à l'ennemi avec la plus grande valeur et brûlé jusqu'à la dernière cartouche. Épuisés par cette lutte, vous n'avez pu répondre à l'appel qui vous a été fait par vos généraux et vos officiers pour tenter de gagner la route de Montmédy et de rejoindre le maréchal Bazaine. Deux mille hommes seulement ont pu se rallier pour tenter un suprême effort. Ils ont dû s'arrêter au village de Balan et rentrer dans Sedan, où votre général a constaté avec douleur qu'il n'existait ni vivres, ni munitions de guerre.

« On ne pouvait songer à défendre la place que sa situation

rend incapable de résister à la nombreuse et puissante artillerie de l'ennemi.

« L'armée, réunie dans les murs de la ville, ne pouvait ni en sortir ni la défendre, les moyens de subsistance manquant pour la population et les troupes ; j'ai dû prendre la triste détermination de traiter avec l'ennemi.

« Envoyé au quartier général prussien, avec les pleins pouvoirs de l'Empereur, je ne pus d'abord me résigner à accepter les clauses qui m'étaient imposées. — Ce matin seulement, menacé d'un bombardement auquel nous n'aurions pu répondre, je me suis décidé à de nouvelles démarches et j'ai obtenu des conditions dans lesquelles vous sont évitées, autant qu'il a été possible, les formalités blessantes que les usages de la guerre entrainent le plus souvent en de pareilles circonstances.

« Il ne vous reste plus, officiers et soldats, qu'à accepter avec résignation les conséquences de nécessités contre lesquelles une armée ne peut lutter : manque de vivres et manque de munitions pour combattre. J'ai au moins la consolation d'éviter un massacre inutile et de conserver à la patrie des soldats susceptibles de rendre encore dans l'avenir de bons et brillants services.

« *Le général commandant en chef,*

« DE WIMPFEN.

« Sedan, 2 décembre 1870. »

Ce même jour, le général commandant le 7e corps réunit tous les officiers pour leur donner connaissance des termes de la capitulation : tout le monde était prisonnier de guerre, les officiers pouvaient sauver leurs chevaux et leurs effets, mais toutes les armes, tous les chevaux et approvisionnements de l'armée tombaient aux mains de l'ennemi. Toutefois une clause était spéciale aux officiers : ils avaient le choix, soit d'être prisonniers de guerre, soit de rentrer en France en s'engageant, sur l'honneur et par écrit, à ne pas prendre les armes contre la Prusse pendant toute la durée de la guerre. Sans hésiter, tous les officiers du 37e préférèrent suivre le sort de leurs soldats, pensant que si la captivité est un malheur, mieux vaut s'y soumettre entièrement que d'obtenir par un compromis bâtard une liberté restreinte et souvent lourde à porter.

Les drapeaux devaient être remis à l'ennemi : les officiers du 37e, comme ceux de beaucoup de régiments, ne purent supporter que leur drapeau qui avait vu tant de victoires, dans les plis

duquel étaient gravés de si grands noms, devînt un trophée pour la Prusse : le soir du 2 septembre, tandis que d'autres enfouissaient ou brûlaient les leurs, les officiers du 37e, réunis autour du lieutenant-colonel, lacérèrent la soie du drapeau du Régiment et s'en partagèrent les lambeaux[1]. Ils emportaient ainsi, eux les captifs, comme un viatique... Loin de la terre de France, ils auraient sur le cœur quelque chose d'elle !...

Le lendemain, 3 septembre, à six heures du soir, par une pluie battante, le 37e, conduit par ses officiers, quitta Sedan en y laissant ses armes et son équipement[2], pour se rendre dans la presqu'île d'Iges. Parquée comme un troupeau dans ce camp qu'on a appelé le « Camp de la Misère », sans abri, sans nourriture, sous un ciel sombre et glacé, toute l'armée allait endurer,

1. La hampe fut brûlée ; l'aigle scié et réparti entre les officiers supérieurs et les capitaines ; la soie fut partagée entre les lieutenants, les sous-lieutenants et les sous-officiers.

Pendant l'impression de cet ouvrage, des fragments de ce drapeau, reconstitués par ordre du général Mercier, Ministre de la Guerre, ont été adressés au Corps.

Le 10 avril 1895, le colonel Dehon Dahlmann, présentant aux jeunes soldats le drapeau du Régiment, a tenu à mettre aussi sous les yeux de tous les glorieux restes de l'ancien. Devant le régiment, formé en carré et sous les armes, le colonel a prononcé les paroles suivantes :

« Jeunes soldats de la classe 1893, je vous présente le drapeau du Régiment. Il porte dans ses plis les noms de :

« Zurich, Polotsk, Alger, Solférino.

« Ce sont les victoires où nos devanciers se sont illustrés. Soyez donc fiers du numéro que vous portez, qui est celui de l'un des plus vieux régiments de l'infanterie française.

« Officiers, sous-officiers, caporaux, anciens et jeunes soldats, j'ai la bonne fortune de vous présenter aujourd'hui des fragments du drapeau que le Régiment avait en 1870. Ces glorieux lambeaux ont flotté à Solférino.

« Au cours de l'année néfaste 1870, aux jours où le courage, l'héroïsme même ont dû le céder au nombre, le 37e n'a pas voulu que son drapeau devînt une trophée pour l'ennemi.

« Découpé en morceaux, il a été partagé entre les officiers et les soldats du Régiment, la hampe brisée a été brûlée !

« Ce sont quelques-uns de ces fragments, reconstitués par ordre du Ministre de la guerre, que vous voyez aujourd'hui.

« Que ces lambeaux servent de trait d'union entre le passé et l'avenir, entre la gloire acquise et celle que vous saurez conquérir si la patrie vous appelle.

« En attendant, fortifiez-vous par le travail et la discipline.

« Et tout à l'heure, en saluant le drapeau, jurez en vous-mêmes de ne jamais le laisser tomber au pouvoir de l'ennemi, fût-ce au prix de votre sang. »

2. Le 37e n'a donné que des effets et des armes hors de service : d'après les ordres du colonel, l'équipement fut lacéré, les canons des fusils faussés, les aiguilles cassées, les rondelles brûlées, etc.

pendant huit jours, les plus cruelles privations et les plus dures souffrances : triste prélude d'une longue et pénible captivité !

Dès le 6 septembre, les officiers supérieurs reçurent l'ordre d'abandonner leurs troupes. Le lieutenant-colonel, resté seul des officiers supérieurs du Régiment, fit ses adieux au 37e et fut dirigé sur Wiesbaden où il fut interné. Les officiers furent partagés entre Coblentz, Magdebourg, Mersebourg et Breslau. La troupe fut envoyée dans différentes directions, principalement en Silésie, vers Glogau, Neisse, Glatz, Posen et aussi sur la frontière allemande.

Nous passerons sous silence les détails de cette triste et douloureuse captivité qui se prolongea pour quelques-uns au delà de la paix. Quand ils rentrèrent en France[1], ils trouvèrent leur pays déchiré par la guerre civile. Des officiers et des soldats du Régiment furent appelés en assez grand nombre à lutter contre le désordre et l'anarchie. Ils firent leur devoir en hommes dont les malheurs n'avaient pas altéré le courage et l'esprit de discipline.

Tous n'avaient pas pris le chemin de l'exil : en France étaient restés les médecins et les blessés. Ceux-ci furent soignés dans les ambulances étabies à Vivier-au-Court, à Floing. Dans ce village, le château de la Brosse regorgeait de blessés : parmi eux plusieurs officiers généraux, plusieurs officiers supérieurs et un capitaine du 37e, Prétrel.

Le grand-duc de Saxe-Meiningen, commandant le 13e corps de la IIIe armée, se présenta un jour au maire de Floing pour visiter les blessés. Conduit au château, dans la salle même où reposait Prétrel, il s'approcha du lit du capitaine et lui demanda ce qu'il avait :

« Monseigneur, répondit Prétrel, j'ai eu le nerf sciatique de la jambe coupé par une balle.

« — Où étiez-vous, capitaine, quand vous avez été atteint ?

« — J'étais, Monseigneur, sur les hauteurs de Floing qui dominent le bourg et l'église et je faisais tirer mes hommes dans la plaine sur les masses de troupes qui bordaient le ruisseau.

« — Ah !... C'est vous ! ajouta le grand-duc, mais n'avez-vous pas remarqué, non loin du moulin qui s'y trouve, un groupe de cavaliers entourant un officier supérieur ?

1. En avril 1871, les débris du 37e furent rapatriés et dirigés par Lunéville sur Auxerre, pour concourir à la formation des 14e et 16e régiments provisoires.

« — Très bien, Monseigneur, et j'ai précisément dirigé le feu de mes hommes sur ce groupe.

« — Votre tir était bon, capitaine, déclara le grand-duc, mais vous étiez trop loin ; sans quoi je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur de vous serrer la main que je vous prie de me tendre. »

Il salua et se retira.

**Conclusion.** — Nous avons parlé des captifs et des blessés, maintenant il nous faut rendre un dernier hommage à ceux qui ont trouvé la mort dans cette triste journée. Le passant qui visite aujourd'hui le cimetière de Floing peut lire sur plus d'une tombe les noms de ces braves, morts au Champ d'honneur... Vingt-quatre ans passés !... Ils ne sont pas oubliés : au jour anniversaire de la bataille, tandis que là bas, au delà du Rhin, les chants retentissent en souvenir de la victoire, sur les bords de la Meuse, dans le petit cimetière du village de Floing, des mains pieuses et ignorées vont jeter des fleurs sur les tombes de nos soldats qui dorment leur dernier sommeil au lieu même où ils sont tombés !...

---

# LE 37[e] RÉGIMENT DE MARCHE

**Pendant la guerre Franco-Allemande**

**et l'Insurrection de la Commune.**

# CHAPITRE XXXIII

## LE 37e RÉGIMENT DE MARCHE

### à l'Armée de la Loire.

**13 Octobre 1870 - 9 Mars 1871**

Lorsque la catastrophe de Sedan fut connue à Paris, une révolution éclata et renversa le trône impérial. Le 4 septembre, fut constitué le Gouvernement de la Défense Nationale dont le général Trochu reçut la présidence.

Napoléon III, prisonnier de guerre, avait refusé de traiter : la guerre continuait.

Issu du mouvement révolutionnaire du 4 septembre, le Gouvernement de la Défense Nationale, partagé entre Paris et Tours, en prenant le pouvoir, acceptait implicitement la mission d'organiser la résistance à l'invasion. Toutefois la situation dans laquelle se trouvait la France semblait si précaire qu'il voulut, avant de continuer la lutte, tenter d'obtenir la paix à des conditions honorables. Les négociations, ouvertes à Ferrières, le 19 septembre, ayant démontré de prime abord que les exigences du vainqueur seraient incompatibles avec l'honneur national, elles furent interrompues et les préparatifs déjà commencés furent poussés avec une fiévreuse activité.

**Organisation de l'Armée de la Loire et du 37e de marche.** — Tandis que les 13e et 14e corps, formés avec les derniers régiments et les ressources en hommes instruits que présentaient les dépôts, étaient affectés à la défense de Paris, l'amiral Fourrichon, chargé, à Tours, avec Gambetta du Ministère de la Guerre, avait tiré des dépôts tous les hommes mobilisables et les avait réunis en bataillons et régiments de marche. Il fit venir les quelques troupes qu'il était encore possible de prélever sur

l'Algérie, emprunta des hommes et des cadres à la marine, organisa des régiments de garde mobile et parvint ainsi à rassembler, au commencement d'octobre, cent mille hommes constituant les éléments des 15e et 16e corps.

C'est ainsi qu'après le départ du 4e bataillon qui contribua à former le 21e de marche, les deux compagnies du dépôt du 37e furent chargées de recevoir, d'habiller, d'armer, d'instruire les nombreuses recrues que les nécessités impérieuses de la guerre ne cessaient d'appeler sous les drapeaux.

Le 5 octobre 1870, un décret régularisait la formation de plusieurs régiments de marche. Le 37e devait être organisé à Bordeaux. Alors, des quatre coins de la France arrivèrent, dans l'espace de trois jours, vingt et une compagnies, à l'effectif de deux cent quinze hommes que l'Etat-Major de la place fit caserner dans tous les bâtiments disponibles[1]. Chaque compagnie devait s'administrer au titre de son régiment respectif.

Le lieutenant-colonel Graziani, les chefs de bataillon Mariande, Chevalier, Luzeux, furent nommés au 37e de marche, mais, le 10 octobre, ils n'avaient pas encore rejoint. Aussi, le général Daumas, commandant la 14e division militaire, chargea le capitaine de Fouchier, commandant une des deux compagnies venues du 25e de ligne, de procéder à l'organisation du 37e de marche. Cet officier, capitaine depuis treize ans et par conséquent le plus ancien de tous les officiers appelés à combattre dans les rangs du 37e de marche, muni de pleins pouvoirs pour exécuter sa mission, organisa complètement le Régiment, désigna des adjudants-majors pour commander les bataillons, fit proposer des sergents-majors pour le grade de sous-lieutenant, et finalement le Régiment se trouva constitué, le 13 octobre, à l'effectif de trois mille huit cents hommes, ayant pour chef le lieutenant-colonel Graziani (n'a jamais paru) et pour chefs de bataillons les commandants : Mariande, Chevalier et Luzeux (n'a jamais paru). Le même jour le Régiment fut passé en revue et, le 14 octobre, il

1. Caserne des passagers : deux compagnies du 25e de ligne.
Petit Séminaire : deux compagnies du 39e, une du 26e, une du 30e, une du 34e.
Tivoli : une compagnie du 48e.
Mairie de la Bastide : une compagnie du 33e, une du 46e.
Belle-Allée : une compagnie du 49e.
Rue Cheverus : deux compagnies du 97e, une du 38e.
Rue Pellegrin : une compagnie du 54e.
Caserne Saint-Raphaël : une compagnie du 31e, une du 52e.
Mairie de Bordeaux : une compagnie du 28e, une du 32e.
Ecole Navale : une compagnie du 53e.

fut décidé qu'il quitterait Bordeaux. Il y avait encore cependant de grosses lacunes à remplir. La plupart des soldats ne connaissaient pas le mécanisme de leur fusil et, détail très important, on n'avait pas eu le temps de faire coudre sur la coiffure le numéro 37, point essentiel pour permettre aux hommes de se reconnaître et de se grouper autour du même drapeau.

Le 37e de marche partit néanmoins, le 14 octobre, en trois colonnes, à quelques heures d'intervalle, pour Blois: le 1er bataillon sous la conduite du capitaine de Fouchier, le 2e sous la conduite du capitaine Guillaume, le 3e sous la conduite du capitaine Noyers.

Le chef de bataillon Chevalier, arrivé le 18 octobre, prit le commandement du Régiment ; le capitaine de Fouchier, nommé commandant deux jours après, fut placé au 3e bataillon.

Le Régiment allait faire partie de l'Armée de la Loire. Cette armée, commandée par le général d'Aurelles de Paladines, devait se composer des 15e et 16e corps.

Le 16e, formé de trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie, une réserve d'artillerie, fut constitué dans la deuxième quinzaine d'octobre à Blois et à Bourges, sous les ordres du général de division Pourcet. Chaque division était de deux brigades. La brigade commandée par le général Deplanque, à laquelle appartenait le 37e, était la 2e de la 1re division et comprenait: le 37e Régiment d'infanterie de marche, et le 33e Régiment de garde mobile (Sarthe).

Ces soldats d'un jour, qui avaient l'honneur de porter le numéro 37, allaient avoir aussi leur campagne : ils devaient prouver qu'à défaut d'instruction ils possédaient du moins la bravoure et l'insouciance du danger, ces qualités si françaises, qui ne cessèrent de les animer et leur firent faire des prodiges dans cette lutte désespérée qu'on a appelée la « Lutte pour l'Honneur ».

**Positions occupées par le 37e de marche, du 17 octobre au 9 novembre.** — Cependant l'ennemi, 1er corps bavarois, détaché de l'armée de Paris, sous le commandement de Von der Thann, commençait à s'occuper de l'armée française en formation. Aux environs de Blois, les partis allemands avaient détruit les ponts de la Loire jusqu'à Beaugency et attaquaient les avant-postes français, poussés en avant de la forêt de Marchenoir, à Lailly-Ourcelles et Binas.

Le 17 octobre, à six heures du soir, les 1er et 2e bataillons du 37e recoivent l'ordre d'occuper Pontijoux, ils y arrivent à onze heures du soir et en repartent le lendemain : le 1er pour Marchenoir, le 2e pour Morée ; en route, ce dernier (capitaine Guillaume) reçoit l'ordre de venir camper à Oucques.

Le 1er bataillon arrive à Marchenoir, à neuf heures du matin, s'installe dans la forêt, y reste jusqu'à sept heures du soir, puis revient à Oucques.

Le 3e bataillon part de Blois, le 18 au matin, pour Oucques ; à peine arrivé dans cette localité, il reçoit l'ordre de poursuivre jusqu'à Morée, où il doit, après entente avec le commandant de Montlaur des mobiles de Loir-et-Cher, s'installer au bivouac à la Petite-Boissière, ferme située à huit kilomètres de Binas, localité qu'occupent les Allemands.

Le 2e bataillon (capitaine Guillaume) était parti pour Écoman, et, le 21, le commandant de Fouchier (3e bataillon) détachait sur Écoman les 1re et 2e compagnies de son bataillon, sous le commandement du capitaine Noyers[1].

Le 2e bataillon (capitaine Guillaume), était réparti ainsi qu'il suit : 1er, 2e et 3e compagnies, à Autainville (lisière Nord-Est de la forêt de Marchenoir) ; la 4e compagnie, à Josnes (route de Marchenoir à Beaugency), les 5e et 6e à Saint-Léonard.

Le 1er bataillon restait à Oucques.

Le 24 octobre, un ordre daté d'Oucques, cinq heures et demie du soir, faisait connaître qu'un combat avait eu lieu à Binas et prescrivait au reste du 3e bataillon de rejoindre à Écoman les compagnies qui y avaient été détachées ; il y arriva à deux heures du matin.

Le capitaine Guillaume eut un engagement contre les partis ennemis en réquisition à Autainville ; la 3e compagnie eut un homme tué et deux blessés ; la 4e compagnie, embusquée dans une ferme, aux environs des Josnes, repoussa l'ennemi qui perdit deux morts et 7 blessés. Le 3e bataillon revint de nouveau à la Petite-Boissière.

Le 27 octobre, les 2e et 3e bataillons revenaient à Oucques.

Le 28 à midi, les 1er et 3e bataillons se dirigent sur Concriers, en passant par Saint-Léonard et Marchenoir, où ils rallient le 2e bataillon moins la 4e compagnie restée à Josnes.

1. Le capitaine Noyers, retraité à la suite d'une résection du bras droit qu'il avait eu brisé au Mexique, avait repris volontairement du service. (Documents communiqués par le lieutenant-colonel de Fouchier.)

Le 29 octobre, toute la 1re division du 16e corps, dont fait partie le 37e de marche, se met en mouvement à huit heures du matin. La 1re brigade s'établit en avant de la forêt de Marchenoir, l'autre partie de cette brigade et toute la 2e prennent position derrière cette même forêt: la droite à Saint-Léonard, la gauche à hauteur de Viévy-le-Rayé, formant ainsi une ligne de bataille de cinq à six kilomètres.

Le 2 novembre, le général Chanzy prend le commandement du 16e corps, l'amiral Jauréguiberry celui de la 1re division.

Le 6 novembre, les emplois vacants du Régiment reçoivent des titulaires: dix lieutenants sont nommés capitaines; quinze sous-lieutenants sont nommés lieutenants et douze sous-officiers sous-lieutenants. L'effectif du 37e de marche était, à cette date, de 3.541 hommes; depuis sa formation 353 hommes ont disparu par suite de maladie; l'instruction des hommes a été perfectionnée, leur habillement complété.

Le 7 novembre, vers neuf heures du matin, le canon se fait entendre près de Vallières; le 37e met sac au dos et se tient prêt à partir.

Le 8 novembre, la 1re division du 16e corps se met en marche à travers champs sur une ligne de bataillons en colonne à distance de déploiement, le front couvert par deux lignes de tirailleurs: la première à 1.200 mètres, la deuxième à 600 mètres de la première ligne; des réserves se trouvaient à hauteur des intervalles qui séparaient les bataillons. Le 37e de marche occupait, dans l'ordre de bataille, la gauche de la 2e brigade, qui, réunie à la Colombe, se mit en route, à dix heures et demie, pour se porter, par Binas et la grand'route du Mans à Orléans, sur Ouzouer-le-Marché, où elle établit sa gauche, tandis que sa droite est à Aupuy. La 1re brigade se place entre Aupuy et Bizy.

Le 8 au soir, le 37e recevait les ordres suivants: « Demain, 9 novembre, réveil à cinq heures, pas de sonneries; on mangera la soupe à sept heures et demie, on partira à huit heures. La droite du 16e corps sera à Coulmiers, la gauche fera un mouvement tournant pour déborder la droite de l'ennemi, de manière à occuper solidement, à la fin de la journée, la route de Châteaudun à Orléans, en s'avançant le plus possible dans la direction des Barres. La 2e brigade de la 1re division (général Deplanque), éclairée sur sa gauche par les francs-tireurs du commandant Liénard, avec deux batteries d'artillerie et une section de mitrailleuses, marchera sur Charsonville, Épieds, Gémigny, qu'elle devra enlever successive-

ment. La 1re brigade sera en réserve. Si on est attaqué pendant la marche, les bataillons pairs d'infanterie se déploieront rapidement; les bataillons impairs seront arrêtés, resteront en colonnes, et ne se remettront en mouvement que lorsqu'ils auront été dépassés de cinq cents mètres par les premiers, formant ainsi une seconde ligne destinée à renforcer la première sur ses points faibles.

« Les corps qui n'ont pas touché les vivres de comsommation pour les journées des 9 et 10, les recevront demain avant le départ. »

Le 37e était au nombre de ces derniers. Une partie de la nuit du 8 au 9 s'était passée en allées et venues; ce ne fut que le matin, entre quatre et cinq heures, que le Régiment reçut deux vaches sur pied; la soupe fut commencée, mais, à sept heures et demie, le général Deplanque fit renverser les marmites et on partit, à huit heures, le ventre vide. Pendant cette même nuit du 8 au 9, l'ennemi était resté calme, et le matin, les reconnaissances, poussées en avant des lignes, ne signalaient rien de nouveau.

**Bataille de Coulmiers, 9 novembre.** — Le sol était favorable au mouvement de toutes les armes. A huit heures, les corps s'ébranlent dans un ordre parfait. Les deux divisions d'infanterie du 16e corps marchaient dans le même ordre que la veille. La 1re division arrivait, à dix heures trente, à hauteur de Saintry et d'Epieds, lorsque les éclaireurs firent connaître que Coulmiers était fortement occupé.

La brigade Deplanque traverse Epieds et se porte sur Cheminiers. Accueillie par une grêle d'obus, elle déploie ses tirailleurs et continue son mouvement.

Vers midi, elle est arrêtée devant Rozières, Saint-Sigismond, et Gémigny. L'ennemi apparaît de tous côtés avec des forces considérables: on aperçoit de grandes lignes d'infanterie en avant des bois de Rozières et du Buisson; la cavalerie allemande s'avance même un instant jusqu'auprès des fermes de Vaurichard et d'Ormeteau et les batteries ennemies, en grand nombre, couvrent de projectiles le terrain des attaques. Toutefois la brigade Deplanque marche toujours.

Dans un mouvement de conversion à droite, véritable changement de front, une manœuvre mal entendue fit trop appuyer le 3e bataillon du 37e à gauche et le sépara des deux autres bataillons.

Le 3e bataillon avait reçu l'ordre de contourner Epieds sans

entrer dans le village. Ce mouvement fut long et donna à la gauche de la 1re brigade (général Bourdillon) qui se trouvait en arrière, à un kilomètre de la brigade Deplanque, le temps de rejoindre le 3e bataillon. Dans la conversion que la 1re brigade opérait de son côté, son bataillon d'extrême gauche (75e mobiles, commandant de Montlaur) s'intercala entre le 3e bataillon du 37e qui n'avait pas encore eu le temps d'achever son grand circuit, et la gauche du 2e bataillon du 37e, de sorte que le 3e bataillon se trouva tout à fait isolé à l'extrême gauche de l'armée et laissé à la seule initiative de son chef[1].

Depuis neuf heures du matin, la bataille était engagée du côté de Baccon, le 1er bataillon du 37e y prenait une part assez active.

A deux heures et demie, aux cris de « Vive la France ! En avant les mobiles ! » le général Barry communiquait à ses troupes cet élan irrésistible qui permit d'enlever Coulmiers à l'ennemi. Quant à la division Jauréguiberry, elle soutenait une lutte des plus sérieuses.

Le capitaine de Lambilly, aide de camp de l'amiral, apporte au 3e bataillon du 37e l'ordre d'enlever le village de Champs pour opérer une diversion sur la droite de l'ennemi et l'obliger à diviser ses feux. — Les compagnies Noyers et Laroche se déploient en tirailleurs, et, formées par petits groupes, abordent Champs par plusieurs issues à la fois. Ces deux compagnies trouvent, à leur grande surprise, le village vide de défenseurs et même d'habitants. Elles s'établissent, dès le début, à l'entrée du village, dans une maison qu'elles mettent en état de défense. Mieux eût valu déborder le village et en organiser les abords du côté de l'ennemi.

Informé de ce premier succès, le commandant du 3e bataillon (commandant de Fouchier) porte les autres compagnies vers le village; mais, au moment où la 3e compagnie (capitaine Bourdon) vient d'y pénétrer, les Bavarois démasquent une batterie qui prend d'enfilade toutes les rues.

C'est à dessein que l'ennemi avait évacué le village pour y attirer nos soldats qui, maintenant, sont écrasés par les projectiles et les débris des maisons. La compagnie Bourdon hésite, le capitaine est blessé et le lieutenant Kœnig de Giougiosy, malade de la veille, est à l'ambulance; privée de ses chefs, la compagnie recule et, par son désordre, empêche les autres d'entrer dans

1. Récit du lieutenant-colonel de Fouchier.

le village où les compagnies Noyers et Laroche se maintenaient Il est quatre heures ; le jour tombe. Le général Chanzy porte en avant la brigade Bourdillon ; le 3e bataillon reprend l'offensive, entre dans Champs et organise le village pour la résistance.[1]

Le 2e bataillon, plus à droite, avait reçu comme objectif la ferme de l'Ormeteau. Deux compagnies, bientôt renforcées par une 3e, préparent l'attaque par leur feu, les soldats impatients demandent à marcher à la baïonnette. Plus prudent, le commandant Guillaume fait tourner la ferme par une quatrième compagnie, les Bavarois abandonnent la position et laissent entre nos mains dix-sept prisonniers, dont deux officiers.

Le temps devient affreux, la nuit noire: Le combat est-il fini? Est-on victorieux ? A la 2e brigade, chacun l'ignore.

Le 1er bataillon, mêlé aux autres troupes de la brigade vers Cheminiers, concourt, avec les mobiles de la Sarthe, à la prise de ce village ; il rejoint à la nuit le 3e bataillon à Champs.

Le 2e bataillon s'arrête entre la ferme de Villaumoy et le village de Cheminiers.

A six heures et demie du soir, l'amiral Jauréguiberry prescrit au capitaine-adjudant-major Tollin (3e bataillon) de placer une grand'garde, à trois cents mètres du village, dans la direction de Saint-Péravy. Le lieutenant Guérin, qui commandait cette grand'-garde, rendit compte que l'ennemi fuyait: mais comment poursuivre, les corps commençant seulement à se reformer ?

**Journée du 10.** — Le lendemain, 10 novembre, au petit jour, l'amiral est informé qu'une colonne ennemie suit la route de Patay dans le plus grand désordre. Son chef d'État-Major, le commandant de Lambilly, prend avec lui l'escorte du général, trente dragons, quinze hussards, ordonne en passant au commandant de Fouchier de faire prendre les armes à son bataillon, puis s'élance à la poursuite de l'ennemi.

Le 3e bataillon, aux cris de : « Vive la France ! » se porte au pas de charge sur Saint-Péravy que les capitaines Noyers et Laroche traversent sans résistance. Le mouvement rapide du 3e bataillon, dans cette circonstance, permit au commandant de Lambilly de faire une capture importante au delà de Saint-Péravy.

Le général en chef, dans son rapport au ministre, signalait la prise du village de Champs par le 37e, et citait à l'ordre de l'armée ce Régiment pour sa belle conduite.

1. Récit du lieutenant-colonel de Fouchier.

Le commandant Chevalier était décoré ainsi que les lieutenants Stiévenard et Bénit (ce dernier venait d'être amputé).

Les sergents Touras, Soubiran, le fourrier Poujanne, recevaient la médaille militaire. Six officiers étaient blessés, à savoir : le capitaine Bourdon, les lieutenants Stiévenard, Bénit, Virieu, Duprat, Bordeau. Trois cent cinquante hommes environ étaient hors de combat.

A cause de la fatigue des troupes, le mouvement en avant ne reprit que vers midi ; encore la marche fut-elle très lente.

**Positions occupées par le Régiment du 11 novembre au 1er décembre.** — Le 11, les troupes étaient établies en avant de la route de Châteaudun. La brigade Deplanque s'étendait de Saint-Péravy par le Mesnil, Roumilly, Coinces et Briey, jusqu'à Boulay. Le 37e était campé en bataille, sur une ligne, en avant de ce dernier village, face à Briey, dans un terrain boueux, mais heureusement à proximité de meules de paille qui furent mises à contribution.

Les jours suivants furent employés à compléter les approvisionnements en vivres et vêtements. Le temps était épouvantable, la pluie et la neige ne cessaient pas ; les bivouacs étaient transformés en véritables bourbiers, et nos soldats, manquant de bois, étaient obligés de se coucher sur cette terre détrempée ! Le nombre des malades augmentait chaque jour. Pour comble de malheur, la nouvelle de la capitulation de Metz vint encore affaiblir le moral des troupes.

Du 11 au 19, le 37e reste à Boulay. Le commandant Varlet, nommé en remplacement du commandant Mariande, tombé malade un jour après son arrivée au corps, fit placer le commandant Chevalier au 1er bataillon, le commandant de Fouchier au 2e, lui-même prit le commandement du 3e.

L'armée du prince Frédérick-Charles, rendue libre par la trahison de Bazaine, arrivait de Metz, à marches forcées. Des épaulements de batterie et des retranchements sont exécutés partout.

Le 18 novembre, la brigade Deplanque est établie sur une ligne parallèle à la route de Châteaudun à Orléans. Le 37e de marche a son 1er bataillon à Coulimelle, les 2e et 3e à Saint-Sigismond avec une compagnie à la Vallée et une autre à Villarson (capitaine Guillaume) ; le 33e mobiles a deux bataillons à Saint-Sigismond, un bataillon à Champs.

Le temps devenant de jour en jour plus mauvais, le nombre

des malades augmentant, on dut abandonner le bivouac et les troupes furent cantonnées à Saint-Sigismond.

Le 26 novembre, le lieutenant-colonel Mallat prit le commandement du 37e de marche.

Le même jour, après neuf heures du soir, le 2e bataillon du 37e reçut l'ordre de se rendre immédiatement comme soutien de batteries à la ferme du Mesnil, située à trois cents mètres au nord de Saint-Péravy. Par une nuit très noire et un froid des plus vifs, le 2e bataillon dressa ses tentes sur le petit plateau qui servait de parc à l'artillerie de la division.

Le reste du Régiment arriva au Mesnil le lendemain, à huit heures, précédant la division.

**Combat de Villepion, 1er décembre.** — Le 1er décembre, tout le 16e corps se forme en bataille, sur deux lignes, face à Patay; le 37e de marche est à gauche de la ligne de bataille, le 33e mobiles à sa droite. A midi, le corps d'armée s'ébranle. L'amiral Jauréguiberry a l'ordre d'enlever Guillonville et Gommiers; il est favorisé dans son attaque par la cavalerie Michel qui, placée en avant de la ferme de Pérolait, doit tourner la droite allemande.

Accueilli par un feu très vif, mais bien décidé à brusquer l'attaque, l'amiral fait arrêter sa division, mettre toute son artillerie en batterie, puis, disposant face à droite la brigade Bourdillon, il lance en avant la brigade Deplanque, et fait boucher l'intervalle entre ses deux brigades par le 39e de marche, le 3e bataillon de chasseurs à pied et une batterie d'artillerie.

Il est trois heures et demie. L'ennemi est concentré à Terminiers, Faverolles, Villepion, Nonneville, Chauvreux, mais il a dû évacuer Guillonville; l'amiral, laissant alors à la brigade Bourdillon le soin de mener l'attaque de Villepion, fait exécuter à la brigade Deplanque un mouvement de conversion pour aborder la droite ennemie.

Le général Deplanque entre à peine au hameau de Gaubert que l'ennemi déploie des forces considérables devant la ferme de Chauvreux. La brigade s'arrête; le 37e met ses trois bataillons en ligne, le 3e bataillon marche droit sur Nonneville. Le 33e (mobiles de la Sarthe) avec une batterie de douze soutient le 37e et se relie par son 2e bataillon à la 1re brigade (général Bourdillon) en marche sur Faverolles.

Alors se livre un violent combat d'artillerie et de mousqueterie. Le 3e bataillon du 37e brûle cinquante mille cartouches.

La ferme de Chauvreux est abandonnée ; les Bavarois se concentrent à Nonneville, dont la défense est appuyée à des retranchements.

Une fusillade terrible recommence. Pas à pas, le 37e avance. Son 3e bataillon n'est plus qu'à deux cents mètres du village de Nonneville. Le feu de la défense redouble. Les assaillants hésitent un instant ; le commandant Varlet a son cheval tué sous lui. Debout, par sa noble attitude, il encourage la vaillante troupe qu'il commande, mais, craignant de voir son bataillon faiblir, il envoie le capitaine adjudant-major Tollin demander du renfort au général Deplanque. Il ne reste pas un homme disponible. Il est quatre heures. En guise de réserve le général fait mettre en batterie deux mitrailleuses à la gauche du 2e bataillon. Leur feu surprend l'adversaire, le commandant Varlet s'en aperçoit ; à son commandement, les compagnies Noyers et Laroche se précipitent de nouveau sur Nonneville ; les Bavarois reculent, abandonnent leurs vivres et leurs blessés et sont si vivement poursuivis que Français et Prussiens se rejoignent aux dernières maisons du village. A gauche, la lutte continue, mais bientôt elle se termine à l'honneur du Régiment. Le général Von der Thanr et son État-Major rentrent à Orgères dans la demi-obscurité qui couvre la plaine. Le 3e bataillon cantonne à Nonneville, les deux autres bivouaquent près de la route de Nonneville à Orgères.

Le colonel Mallat était contusionné : son cheval atteint d'une balle s'était renversé sur lui. Les capitaines Guillaume et Levacon étaient tués ; les capitaines Baret, Comménil, Maire, les lieutenants Cénat, de Courson de la Villeneuve, blessés ; plus de cent cinquante hommes étaient hors de combat.

L'honneur de la journée revenait tout entier, dit le général Chanzy, à l'amiral et à sa belle division.

En retour l'amiral et la division furent mis à l'ordre de l'armée.

Le soir, le général Chanzy, informé par dépêche que le 17e corps (général de Sonis) était arrivé à Patay, ordonnait pour le lendemain un mouvement en avant. La 1re division du 16e corps devait être en réserve, formant deux échelons qui devaient atteindre l'un Toury, l'autre Janville. Prévenu par le Gouvernement de la Défense nationale d'un mouvement de l'armée de Paris vers Orléans, le général en chef faisait lire aux troupes l'ordre suivant :

« Quartier général de Saint-Jean, le 1er décembre 1870.

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire,

« Paris, par un sublime effort de courage et de patriotisme, a rompu les lignes prussiennes.

« Le général Ducrot, à la tête de son armée, marche vers nous. Marchons vers lui, avec l'élan dont l'armée de Paris nous donne l'exemple.

« Je fais appel aux sentiments de tous, des généraux comme des soldats.

« Nous pouvons sauver la France !

« Vous avez devant vous cette armée prussienne que vous venez de vaincre sous Orléans, vous la vaincrez encore.

« Marchons donc avec résolution et confiance en avant, sans calculer le danger.

« Dieu protège la France !

« Signé : D'AURELLES DE PALADINES. »

Cette dépêche n'était qu'une invention du Gouvernement; Ducrot n'avait jamais marché vers Orléans !

Dans la nuit du 1er au 2 décembre, de grands feux de bivouac, depuis Orgères jusqu'à Baigneux, signalaient le voisinage de forces ennemies considérables. Il avait gelé, le terrain était sec et nos soldats avaient eu beaucoup à souffrir du froid.

**Bataille de Loigny, 2 décembre. Héroïque défense du 37e de Marche.** — Aux premières lueurs du jour, le 37e de marche est sous les armes; longtemps immobiles, face à Villevé, les soldats aperçoivent des vedettes ennemies à mille mètres environ; mais, des combles du château de Villepion, on distingue nettement des colonnes profondes venant d'Orgères et se massant vers la Maladerie, Tanon, Villeprévost et le château de Goury.

La 1re division du 16e corps est établie à hauteur du château de Villepion, la brigade Bourdillon en bataille à droite, la brigade Deplanque à gauche, un peu en arrière de la première, en échelon de bataillon, couverte du côté de Nonneville par de nombreux tirailleurs.

A huit heures et demie, la division se met en marche derrière la 2e brigade, ayant pour objectif Morâle et Villeprévost. Mais l'attaque de la 2e division est trop précipitée; elle est ramenée sur Loigny. Les mobiles de la Sarthe sont lancés sur Villerand et Morâle ; le 37e opère un changement de front sur la droite et se forme sur deux lignes : les 2e et 3e bataillons, en colonne à inter-

valle de déploiement, en première ligne, le 1er bataillon en deuxième ligne, vis-à-vis l'intervalle des deux autres. Le colonel Mallat, blessé la veille, a remis le commandement du Régiment au commandant Chevalier.

L'amiral donne à la première ligne l'ordre de marcher par le flanc, le long de la lisière nord du parc de Villepion ; puis les deux bataillons du 37e, arrivés près d'un petit bois, remontent, au pas gymnastique, vers Loigny que les Bavarois atteignent par le côté opposé. Nos mitrailleuses empêchent l'ennemi d'aborder le village. Le 2e bataillon y pénètre le premier. En un instant, les compagnies se répandent dans les rues du village, dans les jardins et les maisons que l'on peut ouvrir. Le 3e bataillon entre à son tour dans Loigny et prend les mêmes dispositions. Le 1er bataillon ne prend point part à l'attaque. Il était midi ; les chefs des 2e et 3e bataillons se placent de leurs personnes devant l'église, dans le cimetière dont ils font créneler les murs.

Tandis que les deux bataillons du 37e entrent à Loigny, le capitaine adjudant-major Tollin, prenant avec lui un fourrier et douze hommes (3e bataillon, 3e compagnie), longe les murs extérieurs du village pour se porter plus vite à la rencontre des Bavarois qui arrivent du nord et de l'est. Le sergent-major Chapelot, avec quelques soldats, s'avance jusqu'à un talus naturel, surmonté d'une haie vive et, de là, fusille avec succès l'ennemi ; à soixante mètres en arrière, perché sur le toit d'une grange, le reste des hommes du capitaine Tollin fournit des feux étagés. Tout à coup, le capitaine tombe grièvement blessé ; à ce moment même, les Bavarois renforcés cherchent à gagner du terrain ; de la position favorable qu'il occupe, le sergent-major Chapelot les empêche d'entrer dans le village. Mais bientôt l'artillerie française doit, pour répondre à l'artillerie ennemie, tirer par-dessus les maisons, où une fraction des hommes de Chapelot s'est retranchée. Il se retire alors dans le village, l'ennemi y entre à sa suite et commence à incendier les premières maisons. Puis, se glissant derrière l'artillerie, la cavalerie bavaroise prononce un mouvement tournant pour envelopper les défenseurs de Loigny[1].

Un parlementaire invite les officiers à se rendre. Les commandants Varlet, de Fouchier, refusent énergiquement et avec eux MM. Commesnil, Laussac, Gantelme, Neige, Godui, etc.

1. Récit du lieutenant-colonel de Fouchier.

Le nombre des ennemis s'accroît ; c'est une guerre de rues qu'il faut soutenir : une chaumière devient une citadelle, une lucarne, un tournant de rue, un trou dans un mur, tout est utilisé.

A l'auberge Chaveau, le commandant de Fouchier disait aux habitants réfugiés dans la cave : « Priez pour nous, pendant que nous combattons pour vous ! » L'église se remplit de blessés et d'habitants effrayés cherchant un abri.

Le vainqueur, pour avoir raison des héroïques défenseurs du village, recourt à l'incendie. Sur eux pleuvent les obus ; quatre-vingts pièces de canon sèment le carnage dans leurs rangs et, comme s'il avait peur de ce seul Régiment, le duc de Mecklembourg fait signe à ses réserves d'accourir. Elles entourent le village, rien ne saurait ébranler l'audacieux courage des soldats du 37e; l'amiral Jauréguiberry, leur a donné cette consigne : « Tenir jusqu'à la dernière extrémité ! » Pourtant au loin une sonnerie s'est fait entendre ! c'est la sonnerie du ralliement. Le 1er bataillon, resté en dehors de Loigny, rejoint la division. Les deux autres vont-ils donc mourir sans qu'un effort ait été tenté pour les dégager ?

A ce moment, le général Chanzy voit venir à lui le général de Sonis : « Rendez-moi, lui dit-il, le service de me remplacer ici. » Le général de Sonis n'hésite pas et donne l'ordre à ses bataillons de relever ceux du 16e corps.

Le 1er bataillon des zouaves pontificaux (volontaires de l'Ouest), quatre compagnies des mobiles des Côtes-du-Nord, les francs-tireurs de Tours, une compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied se dirigent sur le parc de Villepion. Le 2e bataillon des zouaves et trois compagnies des mobiles des Côtes-du-Nord, sont placés à la hauteur du village de Gommiers et, sous la protection de l'artillerie, le général de Sonis se propose de marcher au secours des braves du 37e.

Il est quatre heures et demie, le jour tombe, la bannière du Sacré-Cœur est déployée, et trois cents zouaves s'élancent avec le général. Celui-ci tombe, la cuisse fracassée, sa troupe continue, emporte la ferme de Villours et gagne ce petit bois de lilas et d'acacias appelé « bois Bourgeon » : les zouaves s'y précipitent, baïonnette en avant, en chassent les Prussiens, le traversent et courent sur Loigny; mais l'ennemi s'est aperçu de leur petit nombre ; s'ils peuvent atteindre les premières maisons, si leur noble bannière est arrivée jusqu'au village, ce n'est que pour

un instant : car l'intensité de la fusillade et la violence de l'incendie des maisons qu'ils ont abordées, les obligent à reculer.

Le 37e reste seul à Loigny !...

Un cimetière, une église, c'est là tout ce que la France peut lui offrir encore. C'est la mort et l'immortalité. Il est nuit. Au milieu du village en ruines, au bas du modeste clocher, tristement illuminé par cet embrasement, au milieu des croix et des tombes éclairées par l'incendie, autour de la petite église encombrée de mourants, le valeureux Régiment se bat toujours: il épuise jusqu'aux munitions de ses blessés[1].

L'enceinte extérieure du cimetière mesure deux mètres, elle est infranchissable ; à l'intérieur, le mur est favorable à la défense : à plat ventre, le fusil sur le mur, derrière les arbres, derrière les tombes, partout un soldat; à l'entrée des rues, des groupes. Ceux dont les munitions sont épuisées sont en réserve, baïonnette au canon; chacun attend l'assaut.

En dehors de Loigny le canon ne gronde plus, les mitrailleuses cessent de faire entendre leur crépitement significatif, la fusillade diminue.

Tout à coup, des hurrahs se font entendre. Les Allemands envahissent le cimetière. Cinquante des nôtres roulent à terre sous la première décharge de l'ennemi. Le commandant de Fouchier a la cuisse traversée d'une balle; il est fait prisonnier. Le commandant Varlet est tué au pied d'un arbre.

Le général de Kottwitz invite le commandant de Fouchier à donner des ordres pour suspendre le feu : « Ce n'est pas mon affaire d'arrêter le feu de mes soldats, c'est la vôtre ! » répond-il avec fierté !...

— « Ne tirez plus! ne tirez plus. Français! crient les Allemands, le village est à nous ! » Et Dieu sait avec quel redoublement de fusillade nos braves soldats répondent à cette invitation. A sept heures, la plupart des soldats du 37e sont prisonniers; les derniers défenseurs sont obligés de cesser leur feu, par crainte d'atteindre leurs camarades, prisonniers des Allemands.

Les Français avaient tenu cinq heures, parce que, selon le mot héroïque et simple d'un de leurs officiers, « ils s'étaient crus destinés par leur résistance à protéger la retraite de la division ! » Comment pouvaient-ils supposer en effet que, par suite d'une erreur regrettable, le 37e serait oublié dans Loigny?

1. Mgr Baunard, *Vie du général de Sonis.*

Le commandant Varlet, les capitaines Bourneau, Fraissignes, Noyers, les lieutenants Bagay, Renaud, Berthelier, Jeunot, le sous-lieutenant Cénat, étaient tués. Le commandant de Fouchier, MM. Tollin, Commesnil, Hamentien, Jeandet, Bougnant, étaient blessés.

MM. Martin, Étienney, furent décorés; le sergent Borgnes, le caporal Almès furent médaillés.

Les pertes des Allemands étaient énormes. Les cadavres prussiens encombraient les rues au point que, dans celle qui tourne le village du côté du hameau de Fougen, les soldats allemands étaient obligés, pour livrer passage à leur cavalerie, d'entasser leurs morts par monceaux le long des maisons et des haies de clôture. Le chiffre des morts pouvait, dans le village, s'élever de mille à douze cents.

Le 1er bataillon s'était retiré, avec le commandant Chevalier, sur Villepion; de petits détachements, conduits par les lieutenants de Fournas et Coquerel, errèrent jusqu'à onze heures du soir et finirent par rejoindre la division Barry, à Faverolles, où arrivait, à minuit, le reste du 1er bataillon. Les débris du 37e, qui ne comptait plus que sept cent cinquante hommes, campèrent à Gommiers. Deux mille deux cent cinquante hommes, étaient tués, blessés ou disparus depuis le commencement des opérations.

Le 1re division du 16e corps avait été la dernière à cesser la lutte; c'est à elle et à son chef que l'armée devait d'avoir conservé à peu près ses positions du matin. Elle en imposa tellement à l'ennemi par son attitude que celui-ci n'osa pas même attaquer le parc de Villepion que défendaient quelques détachements du 33e mobiles.

A une heure du matin, un télégramme apportait l'ordre de battre en retraite: les divisions d'infanterie furent disposées pour une marche rétrograde en échiquier. La 1re division resta à Terminiers jusqu'à dix heures du soir.

Le 37e, arrivé à Saint-Péravy, y retrouva le lieutenant-colonel Mallat qui reprit le commandement, et, le lendemain, 4 décembre, dès le matin, des tranchées furent construites en avant de Saint-Péravy, face à Patay. A onze heures, le 37e est dirigé, en deux colonnes, sur Patay. Devant l'attaque des Allemands, il fallut se replier. Vers deux heures, le 37e était ramené dans les tranchées de Saint-Péravy, face à Coinces et à Briey. A quatre heures, la retraite était ordonnée à nouveau, et, vers neuf heures du soir,

le 37e arrivait à Huisseau, où il s'établit à cheval sur la route du Mans, en arrière de la ferme Descures. Le lendemain la 1re division se retirait sur Lorges, où elle arrivait dans l'après-midi.

**Deuxième armée de la Loire. Retraite sur Vendôme, puis sur le Mans.** — *Formation de la deuxième armée.* — Il était évident pour tous qu'après s'être remis de leurs fatigues, les Allemands poursuivraient les Français qui leur avaient échappé et qu'ils chercheraient à atteindre Tours.

Du côté des Français, les hommes disponibles étaient constitués en deux armées (5 décembre).

Le général Chanzy commandait la 2e, et l'amiral Jauréguiberry prenait le commandement du 16e corps. Le général Deplanque, celui de la 1re division à Lorges; le lieutenant-colonel Mallat, celui de la 2e brigade où comptait le 37e, fort de sept compagnies à cent hommes et de vingt-cinq officiers, sous les ordres du commandant Chevallier.

Pour refaire les hommes et les chevaux, on fit cantonner les troupes dans les villages et les fermes. Seuls, les avant-postes étaient bivouaqués.

*Journées des 6 et 7 décembre.* — Le 6 décembre, l'armée n'est point inquiétée. Pour s'opposer à la marche des Allemands sur Tours, l'amiral Jauréguiberry reçut l'ordre de s'établir avec la 1re division du 16e corps de Villorceau au Grand-Bonvalet.

Le 7 décembre, dès le matin, l'ennemi fit une démonstration sur notre gauche, dans le but de masquer un mouvement sur Meung. L'amiral est averti à temps; il dirige la 1re division du 16e corps (général Deplanque) sur Messas. L'ennemi s'empare de Langlochère, Baulle et menace Foinard. Ces localités sont reprises à l'arrivée du général Deplanque, et le mouvement en avant commence à s'accentuer, quand l'ennemi se présente en force entre Messas et Beaumont. La division Deplanque est déployée; mais, à l'extrême droite, la colonne Camô, qui avait dû reculer, découvre, dans son mouvement de retraite, le 37e de marche et le 33e mobiles qui, dès lors, se retirent sur Villorceau. La nuit était d'ailleurs très obscure, et, avec des troupes peu exercées, il fallait toujours redouter une panique; cette journée en avait fourni la preuve: un commandement d'artillerie « En retraite, au trot, marche » s'étant fait entendre, un détachement de mobiles avait pris peur et s'était enfui suivi par cent cinquante hommes du 37e que commandaient MM. Coquerel et Viel de Boisjolin. Heureusement le lieutenant Deleuze, officier

payeur, envoyé à Blois ce jour-là pour la solde, les fit diriger sur Tours.

*Journée du 8.* — Le 8, avant le jour, les positions étaient occupées lorsque l'ennemi fut signalé sur tout le front.

L'attaque commença sur la gauche de l'armée, mais l'effort principal de l'ennemi fut dirigé contre la droite.

L'amiral Jauréguiberry, dans le principe, avait prescrit l'occupation des ravins de Vernon et Messas; sur un ordre télégraphique venu de Tours, confirmé à huit heures du matin par un capitaine du génie, le village de Vernon seul fut occupé. Dès le matin, on prit position dans Villevert et Villechaumont, puis le mouvement offensif fut poussé jusqu'à Beaumont. La division Deplanque suivait le mouvement entre Bonvalet et Villevert.

Arrivé à Villevert vers onze heures, le 37e avait mis cette ferme en état de défense. Vers midi, l'ennemi, renforcé, refoula nos colonnes, mais le général Deplanque les soutint et fit reculer les Allemands jusqu'au Mée. A trois heures après midi, l'amiral fit donner ses réserves. Le combat reprit avec une nouvelle ardeur. La route de Cravant à Beaugency fut franchie de nouveau, Beaumont pris. Le Régiment eut beaucoup à souffrir du feu de l'artillerie ennemie qui criblait Villevert de ses obus; cette ferme, surmontée d'un belvédère, était devenue un véritable point de mire pour les Allemands.

La division Deplanque avait combattu héroïquement; malheureusement, à l'aile droite, Beaugency était évacué. Toute la nuit, des coups de feu furent échangés entre Villechaumont et la grand'garde du 37e établie à Villevert. Celle-ci fut renforcée par deux compagnies du 59e de marche. Le 62e de marche arriva ce jour-là et prit rang dans la brigade qui compta dès lors trois régiments : le 37e de marche, le 33e mobiles et le 62e de marche.

*Du 9 au 14 décembre.* — Le 9 décembre, la division reçut ordre de prendre position derrière le ravin de Tavers. A huit heures, le général Deplanque se retira le premier, par échelons et avec beaucoup d'ordre, malgré la fatigue des troupes. Une fois que la 1re division eut dépassé Loynes, celle qui était à sa gauche (division de Roquebrune) se replia en combattant sous la protection de l'artillerie de la division Deplanque, et il en fut ainsi jusque sur les hauteurs qui, de Toupenay à la Loire, dominent la rive droite du ruisseau de Tavers. Nos troupes y prirent d'excellentes positions à quatre kilomètres environ de Villorceau.

L'ennemi s'en rendit compte et, vers quatre heures, fit quelques tentatives d'attaque qui furent repoussées à coups de mitrailleuses.

Le 10 décembre, le Régiment reste en position sans être inquiété.

Le 11, il reprend son mouvement en arrière, qu'il suspend entre Séris et Lussay, pendant que le 21e corps répond à une attaque de l'ennemi. La marche rétrograde recommence de manière que l'armée soit placée entre Fréteval et Vendôme.

Le 12, le mouvement continue par échelons de façon qu'au moindre signal les bataillons puissent se déployer promptement. La marche ne pouvait être accélérée que si tout danger d'attaque était écarté.

La journée suivante (13 décembre) fut rude. Les chemins étaient affreux. Le soir, une partie seulement des troupes put cantonner ; le 37e était à la Chappe, faubourg de Vendôme.

En résumé, depuis quinze jours l'armée luttait héroïquement sans subir de défaites, puisque chaque jour elle couchait sur les positions qu'elle s'était choisies. Aussi, le général Chanzy disait-il aux soldats, dans son ordre : « Ce que vous venez de faire, malgré des privations incessantes, le froid, la neige, la boue de vos bivouacs, vous le continuerez, puisqu'il s'agit de sauver la France, de venger notre pays envahi par des hordes de dévastateurs. »

*Combats autour de Vendôme (15 décembre) et retraite.* — Le Loir était une bonne ligne de défense favorisant l'offensive, couvrant bien les communications ; mais Vendôme, à l'extrême droite, eût exigé de longs travaux pour en faire un point d'appui offensif. Au début, l'amiral Jauréguiberry occupait une série de positions formant demi-cercle en avant de la ville.

La division Deplanque, le long de la Houzée, repliait sa droite jusque sur la route de Blois par Malignas et Villemalin. Le 37e était à la Chappe.

L'ennemi attaquait, le 14, du côté de Fréteval. Le général Chanzy, étant venu reconnaître les abords de Vendôme, résolut d'en faire une simple tête de pont facile à évacuer. Au début, il ne laissa qu'une brigade (Bourdillon) sur le plateau du Temple et fit porter la 2e brigade sur le plateau du Haut-Montrieux, au-dessus de Naveil, entre Huchepie et les Tuileries.

Ces mouvements étaient commencés le 15 depuis midi, quand la cavalerie signala l'ennemi en force et en marche sur Vendôme. Le passage des troupes de la rive gauche sur la rive droite fut

suspendu. Arrêté par la vigoureuse résistance de la brigade Bourdillon, l'ennemi essaye de déborder notre droite, le 37e de marche se porte à sa rencontre avec le 7e bataillon de chasseurs au bois de la Guignetière et fait reculer les Allemands, que soutiennent pourtant trente-six pièces d'artillerie en batterie. Le soir, nous couchions sur nos positions : la brigade Deplanque sur la rive gauche du Loir, le 37e au château de la Chaise, ayant une compagnie détachée pour soutenir un bataillon de chasseurs qui occupait un bois à cent cinquante mètres du château. Les Allemands ayant subi de grandes pertes, il y avait lieu de penser qu'ils n'attaqueraient pas le lendemain. La brigade Deplanque, renforcée du bataillon des mobiles de Maine-et-Loire, reçut comme mission de tenir la crête de la rive gauche du Loir en avant du pont de Naveil, que le 37e devait détruire lorsqu'il l'aurait passé.

La nuit fut calme. Néanmoins les troupes, campées dans la boue et la neige, et trop près de l'ennemi pour allumer des feux, ne prirent aucun repos. L'amiral lui-même conseilla la retraite. Le temps était brumeux, on en profita. Le mouvement commença dès le matin (16 décembre), et fut si bien dissimulé que les Allemands ne se doutèrent de rien jusqu'à neuf heures, heure à laquelle le brouillard se dissipa. Il était trop tard. Les ponts de Vendôme sautaient au même moment. Le 16 au soir, le 37e était à Lunay ; le 18, à Montreuil-le-Henry ; le 19, à Parigné-l'Évêque ; le 20, devant le Mans.

**Opérations et combats autour du Mans, du 20 décembre 1871 au 12 janvier 1871.** — Du 7 au 20 décembre, le Régiment avait eu deux officiers blessés, les lieutenants Metzinger et Hamentien et environ cent cinquante tués, blessés ou disparus, il restait six cents hommes à l'effectif. Le général en chef était parti pour le Mans, en avait étudié les abords et, dès l'arrivée des troupes, avait pu désigner les emplacements à occuper et les points à surveiller ou à défendre.

Au 16e corps échut le terrain situé au sud de l'Huisne. C'est un plateau traversé par trois routes importantes qui, du rond point de Pontlieuc, conduisent à la Flèche, à Tours et à Vendôme. Ce plateau se termine, à une distance moyenne de quatre kilomètres de la ville, à une route, dite *le Chemin aux Bœufs*, qui en longe le pied depuis Arnage (Sarthe) jusqu'au château des Arches dans la vallée de l'Huisne. Les positions les plus importantes de ce plateau sont la Tuilerie, sur la route de

Tours, et le Tertre-Rouge, dominant le village de Changé et la route de Vendôme par Parigné-l'Évêque.

Le 16e corps devait appuyer sa droite à la Sarthe, et, longeant *le Chemin aux Bœufs*, s'arrêter à l'Huisne, en face d'Yvré.

Le 37e s'étendait en ligne déployée du Tertre-Rouge qu'il fortifia par des ouvrages à la route du Mans à Tours, sur laquelle il fit des coupures. Il avait été renforcé par quinze cents à deux mille hommes, venus du 10e de ligne (Nice), et reformé à trois bataillons, commandés, le 1er par M. Chevalier, le 2e par M. Martin, le 3e par M. Villager.

Le 27 décembre, le 3e bataillon cantonnait aux Mortes-Aures, le 2e bataillon au château de la Monnerie, le 1er bataillon, avec le lieutenant-colonel Mallat qui commande encore la brigade, à Saint-Pierre-du-Camp; il avait donc spécialement à défendre la route de Tours.

Jusqu'au 9 janvier 1871, le Régiment continue à se réorganiser. Il est pourvu d'effets d'habillement, d'équipement, de campement, de linge et de chaussures. Sur la demande de M. le médecin-major de première classe Lapeyre, la ville de Bordeaux fait don au Régiment de quinze cents tricots, quinze cents paires de mitaines, quinze cents cache-nez et quinze cents peaux de moutons.

Le capitaine Martelli d'une compagnie de discipline, nommé chef de bataillon au corps, prend le commandement du 2e bataillon; neuf lieutenants sont nommés capitaines; neuf sous-lieutenants passent lieutenants et onze sous-officiers sont promus sous-lieutenants.

Le 7 janvier, le lieutenant-colonel Mallat rentre au Régiment, le capitaine de frégate Ribell ayant reçu le commandement de la 2e brigade.

Le 7 janvier 1871, le Régiment est envoyé à Changé par *le Chemin aux Bœufs*, et, le 9, il se dirige sur Parigné-l'Évêque; mais, au bout d'une demi-heure, il est, par suite de contre-ordre, ramené à son emplacement. A deux heures de l'après-midi, le 33e mobiles et le 62e de marche viennent prendre la place du 37e de marche, qui va s'établir le long de la route reliant Changé à Yvré-l'Évêque : le 1er bataillon campe, dans une sapinière, à un kilomètre de Changé, le 2e bataillon s'établit à la Tuilerie-Rouge, et le 3e bataillon aux environs du château des Arches et de ses dépendances, où sont les zouaves pontificaux.

Le 10 janvier, vers deux heures après midi, l'ennemi est signalé aux environs de Changé. Les grand'gardes sont vivement attaquées. Le lieutenant Devaux, qui commande celle du 37e, est blessé d'un coup de feu au genou, les balles atteignent des hommes dans le village pendant que le Régiment prend les armes. Le 33e mobiles et e 62e de marche se portent à leurs positions de combat; les 2e et 3e bataillons du 37e de marche viennent se joindre au 62e, tandis que le 1er bataillon est envoyé sur le chemin qui passe au château d'Amigné, par lequel l'ennemi aurait pu tourner Changé. Les Allemands parviennent à s'emparer du château, mais lorsqu'ils essayent de s'engager sur le chemin que défend le 1er bataillon, ils sont vigoureusement refoulés. A la nuit tombante, l'ennemi arrivant par une autre route qui conduit à la Tuilerie, le 1er bataillon doit se replier sur une sapinière jusque sur Pontlieue, où il arrive à onze heures du soir. Il y reçoit l'ordre d'attendre, jusqu'au lendemain, le reste du Régiment.

Jusqu'à cinq heures et demie, les deux bataillons du 37e, en position en avant de Changé, avaient soutenu la lutte sans avantages marqués de part et d'autres ; mais à ce moment les Allemands renforcés obligèrent le colonel Ribell à se replier et le débordèrent bientôt sur le chemin qui va de ce village à la route de Parigné ; l'attaque sur Changé continuant avec une opiniâtreté qui rendait le village intenable, le colonel Ribell jugea la retraite nécessaire et le lieutenant-colonel Mallat du 37e de marche fut chargé de la couvrir. Il défendit pied à pied les barricades du village, en faisant employer avec succès les feux sur quatre rangs. A six heures du soir, le lieutenant-colonel Mallat dut abandonner le village et gagna, avec les deux cents hommes qui lui restaient, le château de l'Épan où le colonel Ribell l'autorisa à faire reposer ses hommes. La brigade avait eu cinq officiers tués, trente-cinq blessés ou disparus, dont trois officiers supérieurs, et plus de quinze cents hommes tués, blessés ou disparus ; parmi eux les lieutenants Guérin et Chapelot du 37e de marche.

Le 37e de marche avait l'ordre de n'attaquer l'ennemi que s'il recevait des renforts, mais pourtant de se tenir sur la défensive. Le 11 janvier, vers onze heures, l'ennemi étant arrivé à portée de nos lignes, le feu s'engagea immédiatement. Le 37e fut rappelé en seconde ligne, ses débris se rassemblèrent, dans une sapinière, entre les routes du Mans à Parigné-l'Évêque et à Ruaudin. Vers

une heure de l'après-midi, le 1er bataillon rejoint le reste du Régiment, qui se tient toute la journée sous les armes. A la tombée de la nuit, le Tertre-Rouge est enlevé par l'ennemi. Cette position étant capitale, la brigade Ribell, qui, la veille, avait été presque anéantie dans la lutte contre deux divisions allemandes, reçut l'ordre de la reprendre : quatre fois pendant la nuit, elle se prépare au combat, mais chaque fois elle reçoit contre-ordre.

**Dernières opérations du 12 au 28 janvier 1871.** — Le 12 janvier, dès l'aube, le 37e de marche fut informé qu'en cas de retraite il serait chargé de soutenir l'opération. Le mouvement commença, vers dix heures, par la route de Parigné-l'Évêque ; il s'exécuta en colonnes par section sous la protection de tirailleurs déployés à gauche, du côté de la route de Ruaudin, qui était à l'ennemi.

Le Régiment traversa péniblement le Mans, encombré de troupes et de fuyards, et marcha jusqu'à huit heures du soir sur la route de Laval par Saint-Jean-sur-Erve, le lieutenant-colonel Mallat toujours à l'arrière-garde. Il s'arrêta pour camper à environ sept kilomètres du Mans.

Le 13 janvier, la retraite continue; le 37e atteint Joué, où il fait séjour le 14 ; le même jour, à neuf heures du soir, il se remet en route, s'arrête à deux heures du matin pour faire le café et la soupe, repart à sept heures et arrive le 15, à onze heures, à Saint-Jean-sur-Erve.

L'amiral Jauréguiberry, qui ne continuait son mouvement de retraite qu'à contre-cœur, avait étudié dès le matin les positions sur lesquelles il se trouvait et, les jugeant favorables à la défense, avait résolu d'essayer encore une fois d'y arrêter la marche de l'ennemi. A leur arrivée, les troupes avaient reconnu leurs positions de défense, puis s'étaient installées au cantonnement. Vers deux heures de l'après-midi, les projectiles ennemis commencent à tomber sur la ville ; toutes les troupes se portent sur leurs positions de combat. Le 37e garnit, avec des petits postes et des tirailleurs, les chemins conduisant aux crêtes qu'il a mission de défendre. Mais les effectifs étaient insuffisants pour protéger la ligne étendue qu'il fallait occuper ; malgré une très belle résistance, vigoureusement appuyée par l'artillerie et soutenue jusqu'à cinq heures et demie du soir, le colonel Ribell étant venu avertir qu'une colonne ennemie, passant par Saint-Pierre-sur-Erve, avait pu déborder la ligne à droite et menaçait le village, il fallut songer à la retraite. Elle s'opéra en bon ordre, sans l'abandon d'une seule pièce ni d'une

seule voiture. Pour sa part, le Régiment avait rallié ses petits postes et rejoint par des sentiers la route de Laval en évitant Saint-Jean-sur-Erve. Il faillit être cerné plusieurs fois, et arriva, à une heure du matin, à Soulgé-le-Bruant où, le 16 au matin, toute la division se trouva réunie en colonne sur la route, le 37e à droite.

Avant de se remettre en marche, l'amiral Jauréguiberry adressa ses remerciements au 37e de marche pour sa belle conduite pendant cette malheureuse campagne, et demanda, comme faveur, au lieutenant-colonel Mallat la liste nominative des officiers du Régiment.

Arrêté à trois kilomètres de Laval, le 37e de marche reçut l'ordre de se placer en grand'garde pour surveiller les mouvements de l'ennemi.

Le 17 au matin, vers dix heures, une reconnaissance ennemie s'avança près des avant-postes, mais, vigoureusement accueillie, elle dut se retirer.

Dans cette période du 10 au 17 janvier, le Régiment eut deux officiers tués: les capitaines Main (balle à la tête), Étienney (deux balles au ventre); sept officiers blessés: le commandant Martelli, les lieutenants et sous-lieutenants Hélin, Coquerel, Pons, Devaux, Guérin et Chapelot; sept prisonniers ou disparus: MM. Vivien, Marceaux, Arbaux, Kaukousky, Lathérade, Viel de Boisjolin; environ onze cents hommes tués, blessés ou disparus.

A la suite de tous ces combats, le lieutenant-colonel Mallat fut promu officier de la Légion d'honneur; les capitaines Bordeau et Flambeau furent décorés; quatre soldats furent médaillés.

En résumé, le 37e de marche, qui était parti de Bordeaux le 14 octobre 1870, à l'effectif de trois mille cinq cent quatre-vingt-quatorze hommes, et avait reçu au Mans douze cents hommes, se trouvait réduit à sept cents hommes. Parmi les officiers, douze avaient été tués, dont un chef de bataillon; vingt-six blesssés, dont le lieutenant-colonel et deux chefs de bataillon, et dix-neuf faits prisonniers.

Le 17 janvier, après-midi, le Régiment fut relevé de grand'garde et cantonné, en arrière de Laval, à Grenoux, où il séjourna le 18; le 19, il occupa la gare de Laval; du 20 au 28, il eut, comme abris les fermes situées sur le côté droit du chemin de fer de Laval à Mayenne. Le 27, les capitaines Martin et Villager furent promus chefs de bataillon au corps.

Le 28 janvier, un armistice ayant été signé entre la France

et la Prusse, le Régiment fut envoyé, par Saint-Jean et Andouillé, à Buyzon sur la Mayenne ; il y cantonna jusqu'au 11 février.

Le 12, il est dirigé sur Clairvaux ; il y séjourne jusqu'au 3 mars.

Le 4, il part pour Châtellerault, où il arrive le jour même ; il y passe les 5 et 6 mars, puis est dirigé sur Tours. Il entre dans cette ville le 9 mars, au moment où les Allemands l'évacuent, et y reste caserné aux Récollets jusqu'au jour de son départ pour l'armée de Versailles.

**Conclusion.** — Là se termine cette pénible campagne ; officiers et soldats du 37e de marche, pendant ces trois mois de luttes continuelles, avaient eu à endurer les plus cruelles privations et les plus dures souffrances. Rien n'avait pu cependant abattre leur courage et jusqu'au bout ils surent vaillamment faire leur devoir.

Aujourd'hui, partout où cette brave armée de la Loire a passé et combattu, notamment à Loigny où le 37e fut si grand, des monuments s'élèvent.

Ils ne sont pas là, hélas ! pour attester la victoire ; mais ils rendent le souvenir plus noble du sacrifice des héros, de ceux qui, levés pour défendre le drapeau, versèrent généreusement leur sang pour le plus grand des devoirs.

Si nos soldats n'ont pas pu triompher, ils ont su, du moins, en donnant leur vie, sauver ce qui est, peut-être plus beau et plus désirable même que la victoire pour un pays : l'honneur.

---

# CHAPITRE XXXIV

## LE 37ᵉ DE MARCHE

### A l'Insurrection de la Commune.

1871

Aux désordres de la guerre étrangère qui venait de se terminer, allait s'ajouter l'épreuve plus cruelle encore de la guerre civile. L'Assemblée nationale qui s'était transportée, le 20 mars 1871, de Bordeaux à Versailles, était suspecte au peuple de Paris par ses opinions monarchiques ; les têtes étaient exaltées par les souffrances du siège, la douleur de la capitulation. Un comité central occulte, composé de socialistes, en profita pour provoquer en face de l'étranger la plus coupable des insurrections. Elle éclata le 18 mars. L'armée, réorganisée à la hâte par les soins de M. Thiers, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, eut pour mission de réprimer la révolte et de ramener dans Paris le Gouvernement qui avait dû quitter la capitale et se réfugier à Versailles.

Le 28 mars 1871, le 37ᵉ de marche, composé de trois cent quarante-huit hommes et trente-sept officiers, se rendit par les voies ferrées de Tours à Versailles, où il débarqua le 29, au matin. Ce même jour, à son arrivée à l'armée de Versailles, il prit rang dans l'armée de réserve, commandée par le général Vinoy, et fit partie de la 1ʳᵉ brigade (général Duplessis), de la 3ᵉ division (général Vergé). Le lieutenant-colonel Mallat, si brillant à l'armée de la Loire, garda le commandement du Régiment jusqu'à l'arrivée du colonel Cotteret, venu avec le bataillon du 7ᵉ de ligne (19 avril).

**Positions occupées par le 37ᵉ du 31 mars au 21 mai 1871.** — Du 30 mars au 2 avril, le Régiment occupe le camp de Porchefontaine, au sud-est de Versailles; le 3 avril, il est envoyé en reconnaissance au plateau de Châtillon et y bivouaque ; le 4, il campe dans le parc de Meudon ; du 5 au 11, il est cantonné

dans la nouvelle manufacture de Sèvres ; le 9, à dix heures du soir, il se rend à Courbevoie et, le lendemain, il est engagé contre les insurgés qu'il repousse sur les remparts de Paris : deux hommes sont blessés par des éclats d'obus. Le 12 avril, le 37e de marche est définitivement établi sous la tente dans le parc de Fréville ; à cette date, son effectif se complète par l'arrivée successive de détachements des 11e, 7e, 100e, 57e et 37e de ligne formant un total de quatorze cent vingt-quatre hommes et trois cent trente officiers.

A partir du 16 avril, le 37e de marche fournit chaque jour un bataillon pour le service d'investissement. Un poste de trois officiers et quatre-vingts hommes occupe Bellevue, un autre de trois officiers et cent cinquante hommes est établi à Brimborion, le reste du bataillon est placé, la nuit, dans l'ancienne manufacture de Sèvres. Par la suite, ce service se modifie à mesure que le fort d'Issy et ses approches sont serrés de plus près. Des postes sont placés à la maison des Quatre-Tourelles dans le bas Meudon, sur les bords de la Seine, à la maison Goupillat, au Bon-Pêcheur. Les fédérés tirent pendant la nuit quelques coups de fusil, sans effet, les obus tombent un peu partout, même dans le parc où est campé le Régiment.

A la fin d'avril, le général Duplessis est nommé général de division et remplacé par le général Daguerre au commandement de la brigade. Le colonel Cotteret est promu général de brigade, le lieutenant-colonel Mallat reprend le commandement du Régiment.

La division Vergé, tout en continuant à relever du commandement de l'armée pour tout ce qui regarde la discipline, le personnel, l'administration, est mise, le 2 mai, à la disposition du général Douay pour les opérations du siège et les attaques à diriger contre le Point-du-Jour.

A la même date, le Régiment prend les armes, prêt à entrer dans Paris.

Le 8 mai, le 1er bataillon ouvre dans le bois de Boulogne une tranchée à cent cinquante mètres des fortifications.

**Entrée dans Paris, 21 mai. Engagements à la porte de Saint-Cloud.** — Le 21 mai, à quatre heures de l'après-midi, le 1er bataillon, de garde à la tranchée, pénètre le premier dans Paris par la porte de Saint-Cloud ; la 6e compagnie, tête de colonne, pour se couvrir des feux de la barricade, construite sous le viaduc d'Auteuil, et se créer un point d'appui, élève de suite

une barricade, tandis que la 1re compagnie occupe le bastion et que les autres, s'établissant dans les maisons et le cimetière, engagent le feu avec les insurgés.

A cinq heures et demie, les 2e et 3e bataillons entrent à leur tour dans Paris ; la section de francs-tireurs du 2e bataillon, venant appuyer la 1re compagnie du 1er bataillon en position sur le rempart, se porte en avant, enlève de concert avec une compagnie du 26e de marche la barricade de la porte d'Auteuil et fait de nombreux prisonniers. Le viaduc d'Auteuil et la partie de la fortification comprise entre la porte d'Auteuil et celle de Saint-Cloud sont occupés par le Régiment qui passe la nuit sur ses positions. Dans cette journée, le Régiment eut quelques tués et blessés.

**Journées des 22, 23, 24, 25 mai 1871.** — Le 22 mai, le 37e remonte la rive droite de la Seine par le Point-du-Jour, fait une halte de quelques heures sur la place du Trocadéro, puis se dirige vers le Palais de l'Industrie qui servait d'ambulance aux fédérés ; à huit heures du matin, le Palais est occupé par le 1er bataillon et le 26e bataillon de chasseurs à pied ; les deux autres bataillons sont en réserve dans les rues Jean-Goujon, Bayard et François Ier.

Le 23 mai, à la pointe du jour, la 1re compagnie du 2e bataillon et une compagnie du 79e de marche, placées en grand'garde à la partie extrême du Palais qui fait face aux Tuileries, sont attaquées par les marins de la Commune dont les canonnières sont à l'ancre près du pont de la Concorde. Les insurgés sont repoussés, laissant quelques morts et blessés. La 1re compagnie a deux hommes hors de combat.

Le 24 mai, les 2e et 3e bataillons passent sur la rive gauche de la Seine, le 2e est inquiété sur le quai d'Orsay par le tir des fédérés embusqués au Pont-Neuf ; le sous-lieutenant Paillet est contusionné à la jambe, un sergent reçoit une balle morte à la joue. Ces bataillons rejoignent ensuite le 1er, resté sur la place de la Concorde, et le Régiment, suivant les rues Saint-Florentin et Saint-Honoré, vient s'établir au Louvre, à la nuit tombante, pour se porter ensuite vers l'Hôtel de Ville en feu.

Le 1er bataillon passe la nuit dans le square Saint-Jacques ; les deux autres sur la place du Châtelet et dans les rues en arrière.

Le 25 mai, au matin, quelques compagnies du 2e bataillon

sont dirigées sur le Palais de Justice pour en éteindre l'incendie; ces compagnies sont relevées à une heure de l'après-midi et rallient le Régiment, revenu au Louvre, au moment même où il en partait pour remonter la rive droite de la Seine. Sur le quai des Célestins, un homme a un bras emporté par un éclat d'obus.

L'incendie du Grenier d'abondance fait changer l'itinéraire. Après une halte de quelques heures près du pont Louis-Philippe, le Régiment revient en arrière dans la soirée et, passant par les rues des Deux-Portes, des Francs-Bourgeois et des Vosges, vient occuper la place des Vosges. La section de francs-tireurs du 1er bataillon est aussitôt portée en avant: traversant le boulevard Beaumarchais au pas de course, elle s'empare, au débouché de la rue Daval, de la maison qui servait de poste aux insurgés: dix d'entre eux sont faits prisonniers, mais l'opération coûte la vie au clairon et met trois hommes hors de combat. Gardée militairement par la section de francs-tireurs, renforcée de la 1re compagnie du 1er bataillon, cette maison devient, pendant toute la nuit, le point de mire d'un feu violent des fédérés qui, de la barricade Beaumarchais, lancent sur elle plusieurs obus et blessent deux hommes. A dix heures du soir, le capitaine Dandeleux est frappé mortellement dans la rue des Vosges, six hommes y sont blessés; pendant la nuit, un obus, tombé sous les arcades de la place des Vosges, fait plusieurs victimes dans la 2e compagnie du 3e bataillon.

**Affaire du faubourg Saint-Antoine, 26 mai. Mort du lieutenant-colonel Mallat.** — Le 26 mai, les francs-tireurs du 2e bataillon, suivis des 1re et 2e compagnies du même bataillon et des défenseurs de la maison de la rue Daval, enlèvent la barricade Beaumarchais; la 6e compagnie du 2e bataillon, chargée de se rendre maîtresse de la barricade de la petite rue Saint-Antoine, perd dans cette opération le capitaine Flambeau et le sous-lieutenant Faure.

Puis l'impétueux lieutenant-colonel Mallat, commandant le Régiment, entraîne tous les soldats qu'il a sous la main, s'élance sur les barricades des rues du faubourg Saint-Antoine et de Charonne. En traversant la place de la Bastille, le capitaine de Courson et le sous-lieutenant Garcin tombent grièvement blessés, mais les barricades sont enlevées avec enthousiasme. Le lieutenant Ducatel, monté sur l'une d'elles, fait signe qu'on peut avancer; malheureusement, on a négligé, rue de la Roquette, une

barricade, dont profitent les insurgés pour fusiller les soldats qui traversent la place. C'est en avant de cette barricade que le lieutenant-colonel Mallat est tué au moment où il revenait sur le boulevard Beaumarchais chercher du renfort. Les capitaines Guionic et Laussac, le lieutenant Pons furent blessés dans cette journée, où le Régiment perdit cent vingt-trois hommes tués ou blessés.

**Fin de l'insurrection.** — Le commandant Chevalier prit le commandement du Régiment, qui passa la nuit du 26 au 27 sur le boulevard Mazas.

Le 27 au matin, le 37e de marche se porte sur la place du Trône, puis revient sur ses pas par la rue du faubourg Saint-Antoine, où il reste trois jours entiers.

L'insurrection de la Commune était vaincue et l'armée de Versailles maîtresse de Paris.

Le 30 mai, le Régiment est caserné à la Courtille, aux Magasins-Réunis et au Cirque.

Le 1er juin, le lieutenant colonel Chauchar, détaché du 79e de ligne, exerce le commandement du Régiment jusqu'au 1er septembre, date de l'arrivée du colonel Janin, nommé le 12 juillet au commandement du 37e de marche.

Le 13 juin, la division Vergé quitte Paris et vient camper dans le parc de Saint-Cloud;

Le 1er juillet, l'armée de réserve est dissoute et la 3e division devient 2e division du 4e corps (général Douai) de l'armée de Versailles (maréchal de Mac-Mahon).

Le 25 juillet, le 37e de marche quitte le camp de Saint-Cloud pour occuper, le 1er bataillon, le fort d'Ivry, le 2e bataillon et l'État-Major, Bicêtre, les trois premières compagnies du 3e bataillon, Montrouge, les 4e et 5e compagnies, le fort de Vanves et la 6e compagnie, le fort d'Issy.

Quelques jours encore; et les officiers et les soldats du 37e de marche vont se grouper sous le drapeau du 37e de ligne.

Par sept mois de campagne, par leur bravoure dans la guerre avec l'étranger, leur dévouement et leur discipline dans la guerre civile, ils s'étaient rendus dignes de porter définitivement le n°37 que leurs aînés avaient illustré, pendant près de trois siècles, sur tous les champs de bataille de l'Europe.

---

# LE 4e BATAILLON DU 37e DE LIGNE

**Devenu 21e de Marche, puis 121e de Ligne.**

## CHAPITRE XXXV

# LE 4e BATAILLON DU 37e DE LIGNE

## Devenu 21e de Marche, puis 121e de Ligne à la Défense de Paris.

**Formation et mouvements jusqu'au 2 Décembre.** — Il nous reste à parler du 4e bataillon du 37e (commandant Leclaire) qui avait été séparé du reste du Régiment, lors de son départ de Nice pour Belfort, le 17 juillet.

Un décret du 19 juillet 1870 prescrivait que les régiments de marche seraient formés à trois bataillons, fournis par trois dépôts différents, et que ces régiments seraient commandés par des lieutenants-colonels, choisis par avancement parmi les chefs de bataillons de l'armée.

Ainsi fut constitué à Courbevoie le 21e Régiment de marche avec les 4e bataillons des 5e, 37e et 56e de ligne ; il entra dans la composition de la 2e brigade (général Paturel) de la 2e division (général d'Hugues) du 14e corps d'armée (général Renault), et fit partie des troupes chargées de la défense de Paris. Son effectif s'élevait à près de deux mille quatre cents hommes, la plus grande partie sans instruction ; les cadres étaient très incomplets. Il était commandé par le lieutenant-colonel Maupoint de Vandeul.

Le 13 septembre, ce Régiment quitte Courbevoie pour aller camper au Champ de Mars; le 15, il part pour Bagneux et campe à hauteur du village; le 17, il est envoyé en avant et à gauche du village de Châtillon, et travaille à la redoute que l'on construisait de ce côté.

Le 18, en prévision d'une attaque, toutes les troupes campées à Châtillon et à Bagneux furent massées sur le plateau où elles bivouaquèrent.

Le 19, à quatre heures du matin, le 21e se met en marche, dans la direction des bois de la Garenne et de Clamart; à neuf heures, il revient en avant de Châtillon pour former le soutien de l'artillerie. Défilé dans un ravin, il reçut quelques projectiles ennemis, l'un d'eux tua le lieutenant Chinouffre.

Dans l'après-midi, le Régiment se replia d'abord sur le fort de Montrouge, où il arriva à quatre heures et demie, puis au Champ de Mars, où il campa à huit heures du soir.

Le 20 septembre, il campa à Neuilly, dans l'avenue d'Inkermann et, le 23, il cantonna dans l'avenue du Château.

Dans les premiers jours d'octobre, pendant une reconnaissance faite vers la Malmaison, il fut échelonné par bataillon, au pont de Neuilly, au rond-point et à la gare de Courbevoie, mais n'entra pas en ligne. Le reste du temps le Régiment fut employé aux travaux de défense de Courbevoie.

Le 21 octobre, dans une reconnaissance dirigée sur Rueil, il y eut quelques tués, parmi lesquels le lieutenant Goudmant et le soldat Deschamps, tous deux cités à l'ordre de l'armée.

Le 28 octobre, le Régiment dirigé sur Bicêtre, cantonne au Petit-Ivry et sur la route de Choisy-le-Roi.

Le 1er novembre, il est envoyé à Villejuif et occupe les tranchées qui relient le moulin Saquet au plateau des Hautes-Bruyères.

Le 2 novembre, rappelé dans Paris par suite de la manifestation du 31 octobre, il bivouaque aux Champs-Élysées.

Le 5 novembre, le 21e de marche est cantonné à Levallois-Perret et, le 7, il est constitué en 121e de ligne et, comme tel, il prend rang dans la 2e brigade (général Paturel) de la 2e division (général Susleau de Malroy) du 1er corps (général Renault) de la 2e armée (général Ducrot).

Le 22 novembre, le 121e part pour Vitry-sur-Seine et y reste jusqu'au 28 au soir, en faisant le service des tranchées qui reliaient le moulin Saquet aux ouvrages construits sur les talus du chemin de fer.

Le 28, à la nuit tombante, il fut dirigé sur le bois de Vincennes, lieu de rassemblement des troupes qui devaient prendre part à la sortie du lendemain.

La Marne ne fut passée que le 30. Le 121e, en seconde ligne, n'eut que des blessés atteints par des obus égarés ; il bivouaqua la droite à Champigny, la gauche près du four à plâtre ; il y resta la journée du 1er décembre, sans être entièrement à l'abri des projectiles ennemis : le sous-lieutenant Éminy eut le bras fracassé par un obus et mourut peu après. La journée fut mise à profit pour couvrir le bivouac par des retranchements rapides.

**Bataille de Champigny, 2 décembre 1870.** — Le 2 décembre,

au point du jour, tandis qu'on relevait les grand'gardes, l'ennemi attaqua vivement sur toute la ligne. Le 121e couvrait l'espace compris entre Champigny et le chemin de fer de Paris à Mulhouse.

Sa droite, découverte par la retraite des gardes mobiles et l'enlèvement de leurs grand'gardes, fut un moment sur le point d'être tournée : les Prussiens, arrivant sur les hauteurs abandonnées, criblèrent de balles l'emplacement même du bivouac; mais le 1er bataillon s'élança aussitôt, se déploya tout entier en tirailleurs et repoussa l'ennemi des positions dont il venait de s'emparer.

A gauche, trois compagnies du 2e bataillon placées dans un parc, en avant du four à plâtre, furent vigoureusement attaquées; un moment refoulées, elles reprirent, dans une lutte corps à corps, le terrain perdu, puis, en très peu de temps, repoussèrent complètement la tentative faite sur ce point et gardèrent trente à quarante prisonniers dont un officier. A ce moment, le général Paturel arrive, fait sonner la charge, porte en avant tout ce qu'il a sous la main d'hommes des 121e et 122e et les déploie en tirailleurs pour couvrir le terrain conquis.

Vers neuf heures, eut lieu un retour offensif de l'ennemi. Sur la gauche, après une résistance acharnée, les tirailleurs du 121e durent regagner leurs tranchées, contre lesquelles l'ennemi vint se heurter sans succès.

Le soir, le Régiment, relevé par le 115e, vint reprendre l'emplacement qu'il occupait, depuis le 30 novembre, en arrière de la plâtrière.

Le 3 décembre, l'attaque recommença à la même heure que la veille. Le Régiment, placé en réserve, fut porté en arrière, et à deux heures la brigade dut se retirer avec le reste de l'armée. Bien que cette retraite s'effectuât sous les yeux de l'ennemi, elle ne fut pas inquiétée. Le Régiment rentra à Vincennes, où il fut cantonné jusqu'au 19.

Pendant les quatre jours où il resta en présence de l'ennemi, le 121e compta treize officiers tués ou morts des suites de leurs blessures. Ce sont : le lieutenant-colonel Maupoint de Vandeul; les capitaines Dejean, Veyrunes, Lagroux, Drouhot, Mainson; les lieutenants Masséi, Villemaint, Jourdain, Leclerc; les sous-lieutenants de Fromont de Bouaille, Jacquard et Erminy.

Il y eut neuf officiers blessés : le chef de bataillon Leclaire; les capitaines Aubry, Selliès, Provost; les lieutenants Lacombe, Cahen et Étienne; les sous-lieutenants Crépeaux et Jeanguil-

laume; enfin, deux officiers disparus: le lieutenant Bernier et le sous-lieutenant Tréjand.

Le Régiment eut en outre quatre cent deux sous-officiers tués, blessés ou disparus.

Le général Paturel commandant la brigade avait été blessé.

Les actes de courage furent nombreux. Une mention spéciale est due au soldat Peccard, qui, toute la journée, placé en observation sur la terrasse d'une maison isolée, sut renseigner son commandant de compagnie sur les mouvements de l'ennemi, tout en utilisant ses munitions deux fois renouvelées. Peccard venait de recevoir l'ordre de rejoindre, quand une des dernières balles de l'ennemi le frappa mortellement.

A la suite de ce combat, six officiers furent décorés de la Légion d'honneur; trois hommes de troupes obtinrent la même récompense et cinq autres reçurent la médaille militaire.

La brigade devint 3e brigade (colonel Lespineau) de la division de réserve (général Faron).

**Derniers combats. Buzenval, 19 janvier.** — Le 19 décembre, le 121e bivouaqua entre Noisy et Romainville.

Le 20, il fut maintenu en réserve derrière le Petit-Drancy et ne donna pas dans la deuxième affaire du Bourget.

Du 21 décembre au 10 janvier 1871, il fit le service des tranchées de Drancy et des postes des fermes des Allouettes et de Groslay. Ce fut la période la plus pénible du siège. Aux souffrances apportées par la température était venu s'ajouter le bombardement des restes du village de Drancy. Cette épreuve fut supportée par les hommes avec le plus grand calme, et le Régiment fut mis à l'ordre de l'armée par le général Ducrot pour sa bonne tenue sous le feu de l'ennemi. (Ordre du 6 janvier 1871.)

Cantonné à Pantin le 10 janvier, il y resta jusqu'au 18. Dans la nuit, il partit par le chemin de ceinture pour Courbevoie.

Le 19, il prit part à la dernière sortie de Buzenval. Massé vers deux heures et demie en dehors de Rueil, il fut placé en soutien des batteries qui, en avant et à droite de Rueil, canonnaient le Longboyau; il bivouaqua dans cette position. Dans la nuit, il entra à Courbevoie où il resta jusqu'au 25, puis vint à Paris. Au mois de mars, les restes du Régiment furent versés au 21e de ligne.

# LE 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

**De 1871 à 1893**

# CHAPITRE XXXVI

## LE 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

De 1871 à 1893.

**Fusion du 37e de ligne et du 37e de marche, octobre 1871.** — Tandis que le 37e de ligne, fort de sept compagnies, cinq à Angers, une à Fontevrault, une à Saumur, se réorganisait et que le 37e de marche occupait les forts de la rive gauche de la Seine, un ordre de fusion entre les deux corps, daté du 24 août 1871, prescrivait que le Régiment définitif prendrait le nom de 37e Régiment d'Infanterie de Ligne (colonel Janin), que les bataillons actifs, à l'effectif de dix-huit cents hommes, commandés par les officiers les plus anciens de chaque grade, iraient à l'armée de Versailles.

La fusion administrative se fit le 1er septembre; la fusion matérielle le 1er octobre 1871.

Le 1er bataillon, à cette date, était au fort d'Ivry ; le 2e bataillon et l'État-Major, au fort de Bicêtre ; les trois compagnies de droite du 3e bataillon au fort de Montrouge ; les trois compagnies de gauche, aux forts de Vanves et d'Issy.

Le dépôt et le 4e bataillon quittent Angers pour se rendre à Saint-Maixent : la compagnie H. R. et le magasin par les voies rapides (14 octobre) ; le 4e bataillon, par étapes (15 octobre), à Doué, (16) à Thouars, (17) à Parthenay, (18) à Saint-Maixent ; les compagnies détachées à Saumur et Fontevrault rallient le bataillon à Doué, le 15 octobre.

Le 19 octobre 1871, le 37e de ligne quitte les forts, rejoint sa division au camp de Ville-d'Avray, et campe sous la tente dans la grande allée de Chamillard. Les hommes sont employés à la construction de baraquements, à droite et à gauche de l'allée de la porte Jaune, baraquements dans lesquels le Régiment s'installe le 17 novembre 1871.

Le 14 novembre, la 1re compagnie du 1er bataillon est détachée à Sèvres; le 21 novembre, la 2e, près des 9e et 10e Conseils de guerre.

Le 16 décembre, le 1er bataillon (commandant Coquille) est détaché à Saint-Cloud à la garde des prisonniers de la Commune ; les deux compagnies détachées à Sèvres l'y rallient. Il rentre à Ville-d'Avray le 16 janvier 1872.

**1872.** — Le 1er mars 1872, les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon sont détachées à Sèvres.

Le 28 mars, les trois bataillons actifs et l'État-Major quittent le camp de Ville-d'Avray, entrent dans Paris et sont logés à la caserne Napoléon. Les compagnies détachées rentrent au corps.

Le 28 septembre, la 2e division du 4e corps, dont le 37e fait partie, va s'installer dans les baraques au camp de Saint-Germain.

Le 8 novembre, la 1re brigade de la 2e division du 4e corps reçoit l'ordre d'occuper le département de la Marne ; le 37e de ligne va au camp de Châlons. L'Etat-Major, les 1er et 3e bataillons, par les voies rapides, s'embarquent à Poissy à deux heures et demie du matin et arrivent à Châlons, le 9 novembre, à midi : le 2e bataillon reste à Saint-Germain jusqu'au 19, date à laquelle il se rend au camp de Châlons, par étapes, en passant par Saint-Denis, Claye, Meaux, La Ferté-sous-Jouarre, Château-Thierry, Dormans, Epernay. Il arrive au camp le 28 novembre. Le dépôt part de Saint-Maixent, le 22 novembre, et arrive, par voie ferrée, au camp de Châlons le 23.

**1873.** — Le 30 septembre 1873, le 3e bataillon est détaché à Épinal ; il s'y rend par étapes en passant par Châlons, Vitry-le-François, Saint-Dizier, Ligny, Gondrecourt, Neufchâteau, Mirecourt et Épinal. La 1re compagnie reste à Neufchâteau pour garder le baraquement.

Le 29 septembre, application est faite de la loi du 24 juillet 1873, en vertu de laquelle trois compagnies, prises dans les sept régiments attribués à chaque corps d'armée, doivent former le 8e régiment du corps. Le 37e fournit trois compagnies au 132e de ligne à Reims, ce sont : la 5e du 1er bataillon, la 6e du 2e, la 3e du 3e ; les quatre bataillons cessent d'exister et le Régiment est formé à trois bataillons de six compagnies. Il appartient à la 22e brigade de la 11e division du 6e corps (général Douay), quartier général au camp de Châlons.

Le 9 octobre 1873, le Régiment se rend avec son dépôt à Épinal en deux colonnes : première colonne (1er bataillon et trois compagnies du 3e bataillon), sous les ordres du commandant Grivet, par

Châlons, Vitry, Montiérender, Joinville, Gondrecourt, Neufchâteau et Mirecourt; la deuxième colonne (Etat-Major du Régiment, 2e bataillon et trois compagnies du 3e bataillon), sous les ordres du lieutenant-colonel, même itinéraire à un jour de distance. La compagnie H. R. et les magasins, par chemin de fer. A leur passage à Neufchâteau, les compagnies qui doivent concourir à la formation du 1er bataillon, s'arrêtent dans cette ville.

Tous ces mouvements sont achevés pour le 24 octobre.

Le 28 octobre, des détachements forts d'une section sont envoyés à Mirecourt, Charmes, Remiremont, Bains, à la garde des baraquements construits pendant l'occupation prussienne.

**1874.** — Le 8 mai 1874, le 3e bataillon, le dépôt et la compagnie H. R. se rendent à Neufchâteau pour y tenir garnison sous le commandement du major Mastranchard.

Le 19 mai, le 1er bataillon se rend à Remiremont.

**1875.** — Comme exécution de la loi du 13 mars 1875, le Régiment est constitué à quatre bataillons de quatre compagnies plus deux compagnies de dépôt. Le Régiment est à ce moment commandé par le colonel Thoma. L'Etat-Major, le 1er bataillon et les 1re et 2e compagnies du 3e sont à Épinal, le 2e bataillon et les 3e et 4e du 3e à Remiremont, le 4e bataillon et le dépôt à Neufchâteau.

Le 27 octobre, le 4e bataillon (commandant Speltz) part de Neufchâteau pour Remiremont, où il doit être affecté d'une manière permanente à la garde et à la défense des forts de Château-Lambert, Rupt, Remiremont et Arches.

Le 2e bataillon, sous le commandement du capitaine Fauré, revient à Neufchâteau.

**1876-1877.** — Le 31 juillet 1876, l'Etat-Major et le 1er bataillon partent d'Épinal pour se rendre à Neufchâteau; de sorte qu'à la date du 2 août, les 1er, 2e et 3e bataillons, le dépôt et la section H. R. tiennent garnison au baraquement de Neufchâteau; le 4e bataillon est à Remiremont, détachant deux compagnies dans les forts de la Haute-Moselle.

Le 8 août, le Régiment, en deux colonnes, se rend au camp de Châlons, pour y exécuter des manœuvres et des tirs.

La première colonne (1er bataillon, 1re et 2e Cies du 2e), sous les ordres du colonel Thoma, part de Neufchâteau, le 4 septembre, et arrive au camp le 10; la 3e colonne (3e et 4e Cies du 2e bataillon et 3e bataillon), sous les ordres du lieutenant-colonel Ragot, quitte Neufchâteau, le 5 septembre, et arrive le 11.

Le Régiment quitte le camp, en deux colonnes, les 15 et 16 octobre, et rentre à Neufchâteau le 21 et le 22.

Le 18 décembre, le 3e bataillon vient, par étapes, occuper le baraquement de Saint-Nicolas-du-Port, où il s'installe le 20 décembre. Ce même bataillon quitte Saint-Nicolas, le 12 mars 1877, et vient, la 1re compagnie à Toul, les 2e et 3e compagnies au village de Lucey, la 4e à la batterie de Lucey.

Le 31 juillet, le 3e bataillon revient à Saint-Nicolas-du-Port, s'y installe au baraquement et revient à Neufchâteau, le 17 novembre.

Le 13 décembre, une compagnie, formée des deux cents meilleurs tireurs du Régiment, est envoyée, par voie ferrée, au camp de Châlons pour y exécuter des expériences de tir.

**1878.** — L'Etat Major, les 1er et 2e bataillons quittent Neufchâteau, le 11 avril 1878, pour se rendre au camp de Châlons, où ils arrivent le 17 avril; ils quittent le camp, le 7 septembre, et arrivent à Bar-le-Duc le 10 septembre, pour prendre part aux grandes manœuvres du 6e corps d'armée. Le 3e bataillon et les réservistes, partis de Neufchâteau, sous le commandement du lieutenant-colonel, arrivent à Bar-le-Duc à la même date. Le Régiment est aux manœuvres jusqu'au 23 septembre et à la revue du 24, dans la plaine de Colombey.

Le 25 septembre, le Régiment en entier rentre à Neufchâteau.

**1879.** — Le 18 février 1879, une grève d'ouvriers tisseurs éclate à Cornimont (Vosges). Sur la demande du préfet, le général de division fait détacher du 4e bataillon le capitaine Kolb, le lieutenant Bidault, et cent soixante-dix hommes dans cette localité. Ils rentrent le 1er mars; le capitaine Kolb et le lieutenant Bidault reçoivent à ce sujet les félicitations du général de Courcy, commandant la 11e division.

Le Régiment prend part à des manœuvres de brigade et de division, du 29 septembre au 4 octobre. Après la revue passée, à Colombey, par le général Zentz commandant la 11e division, le Régiment se rend à Troyes, sa nouvelle garnison, en détachant le 1er bataillon (commandant Beaumont) à Toul. Le 37e arrive à Troyes le 11 octobre; le 4e bataillon, parti de Remiremont le 10 octobre, arrive à Troyes le 18. Le dépôt quitte Neufchâteau le 12 octobre et arrive à Troyes le 18.

Le Régiment est caserné tout entier à la caserne de l'Oratoire et détache, tous les trois mois, une compagnie à Clairvaux.

**1880.** — Le 1er bataillon se rend de Toul au camp de Châlons le 29 mars 1880 et rentre à Toul le 9 juin.

Une députation du Régiment, composée du colonel Thoma, du capitaine Bartet, du sous-lieutenant Cudet, se rend à Paris pour recevoir le nouveau drapeau du Régiment. A cette occasion, le colonel Thoma est fait commandeur de la Légion d'honneur.

Le 6 septembre 1880, le Régiment exécute les manœuvres d'automne, qui se terminent le 22 septembre.

**1881-82-83.** — Le 18 septembre 1881, le Régiment exécute les manœuvres d'automne qui se terminent le 29 septembxe.

Le 2e bataillon, relevé par le 1er bataillon qui va le remplacer à Toul le 4 octobre, arrive à Troyes le 11 octobre.

Le 10 juillet 1882, le colonel Thoma est nommé général de brigade et remplacé par le colonel Gaudon.

Le 27 août, départ du Régiment pour les manœuvres qui doivent avoir lieu entre Neufchâteau et Toul. Ces manœuvres se terminent le 12 septembre; le Régiment rentre à Troyes le 20.

Le 21 novembre, le 3e bataillon (commandant Pellisson) est envoyé au camp de Châlons avec les recrues du corps ; on veut ainsi soustraire les jeunes soldats à une épidémie de fièvre typhoïde ; les recrues rentrent à Troyes le 19 avril 1883.

Le Régiment se rend aux grandes manœuvres de corps d'armée et rentre à Troyes le 24 septembre.

Le 25 octobre, le 2e bataillon quitte Toul pour assister aux manœuvres de forteresse du 25 octobre au 13 novembre.

Le 9 décembre, le 4e bataillon (commandant Cazac) se rend au camp de Châlons, où il arrive le 12 décembre.

Le 3e bataillon (commandant Pellisson) quitte le camp de Châlons, le 10 décembre, pour se rendre à Toul, où il arrive le 17.

Le 18 décembre, le 2e bataillon (commandant Hudelot) quitte Toul et rentre à Troyes, où il arrive le 25.

**De 1884 à 1893.** — Le 4 septembre 1884, le Régiment se rend aux manœuves de brigade, et rentre à Troyes le 18 du même mois; le 4e bataillon retourne au camp de Châlons.

Le colonel Bouquet de Jolinière prend le commandement du Régiment, le 25 septembre, en remplacement du colonel Gaudon, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Le Régiment arrive à Nancy, le 1er mai, pour y tenir garnison. L'Etat-Major et le 1er bataillon (colonel de Jolinière) quittent Troyes, le 22 avril, se rendant à Nancy, par Piney, Brienne, Montiérender, Saint-Dizier, Ligny, Void et Toul. Le 2e bataillon

(commandant Pellisson) quitte Troyes, le même jour, par Vendœuvre, Bar-sur-Aube, Doulevant, Joinville, Gondrecourt, Vaucouleurs et Toul. Le 4e bataillon (commandant Bosler) quitte le camp de Châlons, le 23 avril, et se rend à Nancy, le 1er mai, en passant par Suippes, Sainte-Menehould, Triancourt, Pierrefitte, Saint-Mihiel et Bernicourt.

Le Régiment se rend aux grandes manœuvres le 5 septembre et rentre à Nancy le 16.

Le Régiment prend part à des manœuvres de division du 5 au 22 septembre 1886.

Le 1er juin 1887, le colonel de Monard du 113e est nommé colonel au 37e, en remplacement du colonel Bouquet de Jolinière, retraité.

Le Régiment prend part aux manœuvres d'automne du 8 au 18 septembre 1887.

Le Régiment prend part aux manœuvres du 28 août au 16 septembre 1888.

Le Régiment prend part aux manœuvres du 4 septembre 1889; le 18, revue passée par le Ministre de la guerre, et rentrée à Nancy le 21.

Le Régiment prend part aux manœuvres du 6 au 19 septembre 1890.

Le 5 mai 1891, félicitations du général de division au caporal Lemius, qui s'est jeté à l'eau pour essayer de sauver un batelier tombé dans le canal de la Marne au Rhin.

Le 13 juillet 1891, le colonel de Monard est nommé général de brigade et remplacé par le colonel Dehon Dahlmann, lieutenant-colonel du 12e régiment d'infanterie.

Le 26 août, le Régiment prend part aux manœuvres d'armées et rentre à Nancy le 19 septembre.

Le 237e régiment mixte est convoqué à Troyes du 13 au 28 octobre.

Le 27 juin 1892, félicitations du colonel au soldat Prignot de la 3e compagnie du 2e bataillon qui, étant en permission à Fravaux (Aube), s'est jeté à la tête de deux chevaux emportés, et (11 juillet) au soldat Beaullau (3e bataillon, 2e compagnie) qui a rapporté à l'adjudant de semaine un portefeuille contenant des lettres, des papiers et cent francs en or.

Le Régiment prend part aux manœuvres du 12 au 15 septembre.

**1893.** — Le 3 avril, le soldat Rétif (3e bataillon, 2e compagnie)

est cité à l'ordre du Régiment pour s'être jeté à la tête de deux chevaux affolés ; ainsi que le soldat Lenfant, de la même compagnie, pour sa belle conduite dans un incendie.

Le 16 avril, le Régiment se rend, en une seule colonne, au camp de Châlons, par Toul, Ligny-en-Barrois, Bar-le-Duc, Sermaize, Saint-Amand, Châlons, pour y exécuter ses feux de guerre. Il est installé sous la tente du 25 avril au 2 mai, rentre à Nancy, en deux colonnes, jusqu'à Commercy, la première (1er bataillon, 1re et 2e du 2e), sous les ordres du colonel, par Dommartin, Laheicourt, Rumont et Commercy ; la deuxième (3e bataillon, 3e et 4e du 2e), sous les ordres du lieutenant-colonel Godon, par Possesse, Louppy-le-Château, la Vallée et Commercy ; et de Commercy à Nancy, en une seule colonne, par Toul. Le 10 mai, rentrée à Nancy.

Du 10 au 11 août, le Régiment prend part à une manœuvre de deux jours, exécutée par la 11e division contre la division de cavalerie de Lunéville. Le 11, après avoir combattu et fait plus de 40 kilomètres, sous un soleil de plomb, le Régiment rentre, à 7 heures du soir, à la caserne, sans laisser un seul homme en arrière, et les trois bataillons rendent les honneurs au drapeau avec un ensemble parfait.

Les 2e et 3e compagnies du 3e bataillon, sous les ordres du commandant Dupuis, se rendent à Maron dans la nuit du 25 août, pour tenir en respect les ouvriers français et italiens employés à la construction du chemin de fer de Pont-Saint-Vincent, à Toul. Ces compagnies rentrent à Nancy le 28 août.

Le Régiment prend part aux manœuvres du 16 au 21 septembre, à la suite desquelles le général Jamont, commandant le 6e corps, félicite par un ordre les troupes de la 11e division dans les termes suivants : « Les troupes ont montré une ardeur, un entrain et une endurance qui n'ont fait que croître avec les fatigues des derniers jours ; le général en chef exprime à tous sa satisfaction et le légitime orgueil qu'il éprouve à commander d'aussi belles troupes, dont la noble attitude inspire confiance et sécurité. »

Du 4 septembre au 4 octobre, deux officiers supérieurs, treize officiers subalternes, vingt-trois sous-officiers, quarante-trois caporaux et soldats, forment les cadres actifs du 237e régiment de réserve et se rendent à Troyes pour la convocation dudit Régiment.

---

# CONCLUSION

En retraçant les actions de nos aïeux, nous avons voulu non-seulement leur rendre un pieux hommage, mais aussi donner à nos camarades et aux générations futures une idée de la valeur et du courage de leurs devanciers.

Notre but sera donc atteint, si, en les conduisant pas à pas à travers les âges, en leur montrant au prix de quelles souffrances, de quels périls leurs aînés ont acquis cette gloire qui rejaillit aujourd'hui sur eux, nous avons su les leur faire aimer.

Quand on a lu ces pages, on se plaît à penser qu'une étincelle du génie du grand capitaine, héros du commencement de cette histoire, a animé ceux qui lui ont succédé, que quelques-unes de ses grandes qualités ont passé dans leur cœur et, parmi elles, la première pour un soldat, cette abnégation devant le danger qui le conduisit à la mort, sous les yeux mêmes du Régiment auquel il avait donné son nom.

Dans le passé on trouve des leçons pour l'avenir.

« Unissons donc dans nos souvenirs, avec un même sentiment de reconnaissance et de religieuse admiration, les soldats de Turenne, de Napoléon, d'Alger et de Solférino qui ont écrit notre histoire et tracé de leur sang l'auréole de gloire dont notre drapeau est entouré. Demandons à Dieu de nous faire marcher sur les traces de nos pères, ces intrépides soldats qui ont parcouru fièrement le monde, et puissions-nous un jour vaincre ou mourir comme eux, en inscrivant un grand nom de plus sur ce drapeau qui personnifie la Patrie et résume toutes ses gloires. »

H. R.

Nancy, le 20 mai 1894.

# SITUATION DU 37e RÉGIMENT D'INFANTERIE

**Au 15 Avril 1895**

### ÉTAT-MAJOR DU RÉGIMENT

MM. Dehon Dahlmann, colonel.
Godon, lieutenant-colonel.
Bonneau, lieutenant-colonel.
Sougnac, chef de bataillon faisant fonctions de major.
Robert, médecin-major de 1re classe.
Duroux, médecin-major de 2e classe.
Braun, médecin aide-major de 1re classe.
Hervelin, capitaine d'habillement.
Raypérou, capitaine-trésorier.
Trapet, lieutenant porte-drapeau.
Millot, chef de musique.
Verdenet, officier-payeur.

### 1er BATAILLON — ÉTAT-MAJOR

MM. Pidancet, chef de bataillon.
Escudier, capitaine adjudant-major.

*1re Compagnie.*

MM. Duret, capitaine.
Camps, lieutenant.
Chaillot, lieutenant.

*2e Compagnie.*

MM. Morizot, capitaine.
Schmitter, lieutenant.
Chardoillet, lieutenant.

*3e Compagnie.*

MM. Varnier, capitaine.
Gillot, lieutenant.
Frossard, lieutenant.

*4e Compagnie.*

MM. Faivre d'Arcier, capitaine.
Henry, lieutenant.
Noirot, lieutenant.

### 2e BATAILLON — ÉTAT-MAJOR

MM. Fleur, chef de bataillon.
Cousergues, capitaine adjudant-major, faisant fonctions de major.

*5e Compagnie.*

MM. Daunoy, capitaine.
Dachert, lieutenant.
Fray, lieutenant.

*6e Compagnie.*

MM. Jampierre, capitaine.
Labriet, lieutenant.
Maucollot, lieutenant.

*7e Compagnie.*

MM. Duroy, capitaine.
Bayssac, lieutenant.
Dumontet, lieutenant.

*8e Compagnie.*

MM. Fontany, capitaine.
Koehl, lieutenant.
Pierre, lieutenant.

## 3e BATAILLON — ÉTAT-MAJOR

MM. Dupuis, chef de bataillon.
Moreau, capitaine adjudant-major.

*9e Compagnie.*

MM. Picard, capitaine.
Saignes de Lacombe, lieutenant
Retz, lieutenant.

*10e Compagnie.*

MM. Mirgon, capitaine.
Pourel, lieutenant.
Ducloy, lieutenant.

*11e Compagnie.*

MM. Boeswillwald, capitaine.
Perdu, lieutenant.
Gauter, lieutenant.

*12e Compagnie.*

MM. de Lichtemberg, capitaine.
Peignier, lieutenant.
Hertz, lieutenant.

## CADRE COMPLÉMENTAIRE

MM. Boudet, chef de bataillon.
Denape, capitaine.
Lionne, capitaine.
Bouton, capitaine.
Cordhomme capitaine.
Duhalde, lieutenant.
Hassoux, lieutenant.
Roye, lieutenant.
Brancourt, lieutenant.

## OFFICIERS A LA SUITE

MM. Jeannelle, lieutenant.
Félix, lieutenant.
Jacques, sous-lieutenant.
Chrisment, sous-lieutenant.

# NOMS

## DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS CITÉS DANS LE VOLUME

MM.

*9e Comp*

MM. Picard, capi
Saignes de L
Retz, lieuten

*10e Comp*

MM. Mirgon, capi
Pourel, lieut
Ducloy, lieut

# TABLE DES MATIÈRES

---

# ERRATA

---

Page 48, *lire :* 1676, *au lieu de :* 1776.
54, — de Mouy, *au lieu de :* de Moni ; d'Arcy, *au lieu de :* Darcy ; d'Ortan, *au lieu de :* Dortan.
63, — de Séguiran, *au lieu de :* de Séguignan.
73, — Bataille d'Almanza, 25 avril 1707, *au lieu de :* 25 août 1707.
104, — Harlem, *au lieu de :* Halem.
159, — Mœskirch (1800), *au lieu de :* Mœskirch (1806).
174, — Bégille, *au lieu de :* Régille.
180, — jugement, *au lieu de :* dévouement.
188, — soixante mille, *au lieu de :* six mille.
252, — Decaux, *au lieu de :* Devaux.
268, — Guyomar, *au lieu de :* Guyonnar.
320, — Erminy, *au lieu de :* Eminy.

---




COMPIÈGNE

IMPRIMERIE HENRY LEFEBVRE

31, RUE DE SOLFERINO, 31

—

